L'Agence Thompson and Co

par

Jules Verne



PREMIÈRE PARTIE

I

SOUS L'AVERSE

Jambes écartées, regard perdu vers l'horizon brumeux du rêve, Robert Morgand, depuis cinq bonnes minutes, demeurait immobile, en face de ce long mur noir tout constellé d'affiches bordant une des plus tristes rues de Londres. La pluie tombait à torrents. Du ruisseau, monté peu à peu à l'assaut du trottoir, le courant minait sournoisement la base du songeur, dont le sommet était en même temps fort menacé.

Abandonnée par l'esprit parti pour quelque lointain voyage, la main, en effet, avait lentement laissé glisser le parapluie protecteur, et l'eau du ciel ruisselait librement du chapeau à l'habit transformé en éponge, avant de se mêler au cours du ruisseau tumultueux.

Robert Morgand ne s'apercevait pas de cette malice des choses. Il ne sentait pas la douche glacée aspergeant ses épaules. En vain fixait-il ses bottines avec une attention passionnée, il ne les voyait pas – tant sa préoccupation était grande – se transformer en deux récifs, contre lesquels le ruisseau mécontent s'acharnait en humides taloches.

Toutes ses facultés d'attention étaient monopolisées par un mystérieux travail auquel se livrait sa main gauche. Disparue dans la poche du pantalon, cette main agitait, soupesait, lâchait, reprenait quelques menues pièces de monnaie, d'une valeur totale de trente-trois francs quarante-cinq, ainsi qu'il s'en était préalablement assuré à de nombreuses reprises.

Français, échoué à Londres six mois plus tôt, après un bouleversement subit et cruel de son existence, Robert Morgand venait de perdre, ce matin même, la place de précepteur qui le faisait vivre. Aussitôt, l'état de sa caisse rapidement – trop rapidement, hélas ! – constaté, il était sorti, marchant devant lui, par les rues, à la recherche d'une idée, jusqu'au moment où il s'était inconsciemment arrêté à la place où nous l'avons trouvé.

Et le problème était celui-ci : que faire, seul, sans amis, dans cette grande ville de Londres, avec trente-trois francs quarante-cinq pour toute fortune ?

Problème ardu. Si ardu que le calculateur n'était pas encore parvenu à le résoudre, et commençait même à désespérer d'y parvenir jamais.

Robert Morgand, cependant, à en croire son apparence extérieure, ne paraissait pas homme à se décourager aisément.

Le teint clair, le front net et limpide couronné d'une jeune chevelure châtain coupée militairement, sa longue moustache à la gauloise séparant d'une bouche amicale un nez modelé en courbe énergique, il était charmant de tout point. Mieux encore : il était bon et droit. On sentait cela du premier coup à ses yeux d'un bleu sombre, dont le regard, très doux pourtant, ne connaissait qu'un seul chemin : le plus court.

Le reste ne démentait pas les promesses du visage. Épaules élégantes et larges, poitrine puissante, membres musclés, harmonie des mouvements, extrémités fines et soignées, tout disait l'athlète aristocrate, dont le corps, rompu à la pratique des sports, exhale la souplesse et la force.

– On pensait, en le voyant : « Voilà un beau garçon, un rude garçon, un bon garçon. »

Que Robert ne fût pas de ceux qui se laissent désarçonner par le choc absurde des choses, il l'avait prouvé, il le prouverait encore, apte toujours à la défense, digne toujours de la victoire. Toutefois, elles sont brutales, les rencontres avec la destinée, et le meilleur cavalier a le droit

de quitter un instant les étriers. Robert, si l'on veut bien continuer cette image empruntée à l'art équestre, avait donc perdu son assiette et s'appliquait à la reprendre, incertain sur ce qu'il devait faire.

Comme il se posait inutilement pour la centième fois cette question, il leva les yeux au ciel dans l'espoir peut-être d'y trouver la réponse. Alors seulement il s'aperçut de la pluie, et découvrit que ses absorbantes pensées l'avaient immobilisé au milieu d'une flaque d'eau, en face d'un long mur noir constellé d'affiches multicolores.

Une de ces affiches, une « double colombier » aux teintes discrètes, semblait, juste devant lui, solliciter particulièrement son regard. Machinalement – car on ne revient pas vite du royaume des rêves – Robert se mit à parcourir cette affiche et, quand il en eut achevé la lecture, il la recommença une seconde fois, puis une troisième, sans être mieux renseigné sur son contenu. À la troisième lecture, cependant, il tressaillit. Une ligne, imprimée en petits caractères au bas de la feuille venait tout à coup de lui « sauter aux yeux ». Vivement intéressé, il la relut pour la quatrième fois.

Robert se rapprocha de l'affiche et s'assura qu'il avait correctement lu. On demandait bien un cicérone-interprète...

Voici ce que disait cette affiche :

AGENCE BAKER & C°, LIMITED
69, Newghate Street, 69
LONDON

GRANDE EXCURSION
AUX
TROIS ARCHIPELS

AÇORES - MADÈRE - LES CANARIES
Par superbe Steamer « *The Traveller* » de 2500 tonneaux et 3000 chevaux.
Captain : MATHEWS.

Départ de Londres : le 10 Mai à 7 heures du soir. Retour à Londres : le 14 Juin à midi.

Messieurs les voyageurs n'auront à débourser aucun frais en dehors du prix stipulé.
Porteurs et voitures pour excursions.
Séjours à terre dans Hôtels de premier ordre.

PRIX DU VOYAGE, TOUS FRAIS COMPRIS : 78 £[1].
Pour tous renseignements, s'adresser aux bureaux de l'Agence :
69, Newghate Street, 69. – LONDON.

On demande un Cicérone-interprète.

Il résolut aussitôt qu'il serait cet interprète... Si l'Agence Baker and Co. l'acceptait toutefois.

Ne pouvait-il se faire que sa figure ne revînt pas ? ou seulement que la place fût déjà prise ?

Il lui fallait surseoir à conclure en ce qui regardait le premier point. Quant au second, l'aspect de la bienheureuse affiche le rassura grandement. Neuve et fraîche, elle semblait posée du matin même, de la veille au soir tout au plus.

Néanmoins, il n'y avait pas de temps à perdre. Un mois de tranquillité, assurant le loisir de retrouver les étriers perdus, la perspective d'une somme nette économisée au retour – car on serait sans aucun doute nourri à bord – et, par-dessus le marché, un agréable et intéressant voyage, tout cela n'était pas à dédaigner pour un capitaliste tel que Robert. Il se hâta donc vers Newghate Street. À onze heures juste, il ouvrait la porte du N° 69.

L'antichambre et les couloirs, qu'il parcourut à la suite d'un garçon, lui firent une impression favorable. Tapis visiblement fatigués, tentures présentables, mais défraîchies. Agence sérieuse, évidemment, maison qui n'était pas née de la veille.

Toujours précédé de son guide, Robert fut enfin introduit dans un confortable bureau, où, derrière une vaste table, un gentleman se leva pour le recevoir.

« Monsieur Baker ? interrogea Robert.

– Il est absent, mais je le remplace entièrement, répondit le gentleman en invitant du geste Robert à s'asseoir.

– Monsieur, dit celui-ci, j'ai vu les affiches par lesquelles votre agence annonce le voyage qu'elle a organisé, et ces affiches m'ont appris que vous cherchiez un interprète. Je viens vous proposer de me confier cet emploi. »

Le sous-directeur regarda plus attentivement son visiteur.

« Quelles langues savez-vous ? demanda-t-il, après un instant de silence.

– Le français, l'anglais, l'espagnol et le portugais.

– Bien ?

– Je suis Français. Vous pouvez juger si je sais l'anglais. Je parle l'espagnol et le portugais de la même manière.

– Très bien par conséquent. Mais ce n'est pas tout. Il faut aussi être largement documenté sur les pays compris dans notre itinéraire. L'interprète devra être en même temps un cicérone. »

Robert hésita une seconde.

« C'est bien ainsi que je l'entends », répondit-il.

Le sous-directeur reprit :

« Arrivons à la question des appointements. Nous offrons trois cents francs à forfait pour le voyage, nourri, logé, tous frais payés. Ces conditions vous iraient-elles ?

– Parfaitement, déclara Robert.

– Dans ce cas, lui fut-il répondu, si vous pouvez me fournir quelques références...

[1] Mille neuf cent cinquante francs.

– Mon Dieu, monsieur, je ne suis que depuis peu à Londres. Mais voici une lettre de Lord Murphy, qui vous renseignera sur mon compte et vous expliquera en même temps pourquoi je me trouve sans emploi, répondit Robert, en tendant à son interlocuteur la fâcheuse lettre, conçue d’ailleurs en termes très flatteurs, qu’il avait reçue le matin. »

La lecture fut longue. Homme éminemment ponctuel et sérieux, le sous-directeur pesa chaque mot l’un après l’autre, comme pour en extraire tout le suc. En revanche, la réponse fut nette.

« Où demeurez-vous ? interrogea-t-il.

– 25, Cannon Street.

– Je parlerai de vous à M. Baker, conclut le sous-directeur, en notant cette adresse. Si les renseignements que je vais prendre concordent avec ce que je sais déjà, vous pouvez vous considérer comme appartenant à l’agence.

– Alors, monsieur, c’est entendu ? insista Robert enchanté.

– Entendu », affirma l’Anglais en se levant.

Robert tenta vainement de placer quelques mots de remerciement. « Time is money. » À peine eut-il le loisir d’esquisser un salut d’adieu, qu’il était déjà dans la rue, étourdi de la facilité et de la rapidité de son succès.

II

UNE ADJUDICATION VRAIMENT PUBLIQUE

Le premier soin de Robert, le lendemain matin, 26 avril, fut d'aller revoir l'affiche qui, la veille, avait servi de truchement à la Providence. En vérité, il lui devait bien ce pèlerinage.

Il retrouva facilement la rue, le long mur noir, le point précis où sous l'averse il avait pataugé, mais l'affiche fut plus malaisée à découvrir. Bien que son format n'eût pas changé, elle était méconnaissable. Ses couleurs, hier discrètes, s'étaient exaspérées. Le fond grisâtre était devenu d'un bleu cru, les lettres noires d'un rutilant écarlate. L'Agence Baker, sans doute, l'avait renouvelée, l'adjonction de Robert rendant inutile un appel aux cicérones-interprètes sans emploi.

Celui-ci s'en assura. Son regard courut au bas de la feuille. Il sursauta.

La mention finale était en effet changée. Elle annonçait maintenant qu'un cicérone-interprète parlant toutes les langues était attaché à l'excursion.

« Toutes les langues ! se récria Robert. Mais je n'ai pas dit un mot de ça. »

Il fut arrêté dans l'expression de son mécontentement par une découverte inattendue. Ses yeux, en remontant, avaient aperçu en haut de l'affiche une raison sociale où le nom de Baker ne figurait plus.

« Agence Thompson and Co. », lut Robert étonné, et comprenant que la nouvelle mention relative à l'interprète ne le concernait en rien.

Il n'eut pas de peine à déchiffrer le mot de l'énigme. Si même cette énigme s'était un instant posée, c'est que les couleurs criardes choisies par ce Thompson « tiraient l'oeil » d'une manière irrésistible aux dépens des alentours. À côté de la nouvelle venue, bord à bord, l'affiche de Baker s'étalait toujours.

« Bon ! se dit Robert, en revenant vers l'affiche éclatante. Mais comment n'ai-je pas vu celle-ci hier ? Et, s'il y a deux affiches, il y a donc deux voyages ? »

Une rapide comparaison l'en convainquit. Sauf la raison sociale, le nom du navire et celui du capitaine, exactement pareilles, ces deux affiches : Le superbe steamer The Seamew remplaçait le superbe steamer The Traveller, et le brave captain Pip succédait au brave captain Mathews, voilà tout. Pour le reste, elles se plagiaient mutuellement mot à mot.

Il s'agissait donc bien de deux voyages, organisés par deux compagnies distinctes.

« Voilà qui est bizarre », pensa Robert, vaguement inquiet sans trop savoir pourquoi.

Et son inquiétude augmenta encore, quand il s'aperçut d'un quatrième et dernier changement.

Alors que Baker and Co. exigeaient soixante-dix-huit livres de leurs passagers, l'Agence Thompson and Co. se contentait de soixante-seize. Cette légère diminution de deux livres (cinquante francs) ne serait-elle pas suffisante aux yeux de beaucoup de gens, pour faire pencher la balance de son côté ? Robert, on le voit, épousait déjà les intérêts de ses patrons.

Il les épousait tellement que, sous l'empire de sa préoccupation, il repassa, au cours de l'après-midi, devant les affiches jumelles. Ce qu'il vit le rassura pleinement. Baker acceptait la lutte.

Son placard, naguère discret, était remplacé par un nouveau, plus aveuglant encore que celui de l'agence concurrente. Quant au prix, Thompson était, non pas seulement atteint, mais dépassé. Baker désormais faisait savoir urbi et orbi qu'il offrait pour soixante-quinze livres (mille huit cent soixante-quinze francs) le voyage des trois archipels !

Robert se coucha donc assez tranquille. Néanmoins, tout n'était pas terminé. Thompson and Co. n'allaient-ils pas riposter et abaisser encore leur tarif ?

Il reconnut le lendemain que ses craintes étaient fondées. Dès huit heures du matin, une bande blanche coupait en deux l'affiche Thompson, et cette bande portait ces mots : Prix du parcours, tous frais compris : 74 £[2].

Moins inquiétant cependant était ce nouveau rabais. Puisque Baker avait accepté la lutte, nul doute qu'il ne continuât à se défendre. Et en effet, Robert, qui désormais surveillait soigneusement les affiches, vit tout le long du jour les bandes blanches se succéder et s'entasser les unes sur les autres.

À dix heures et demie, l'Agence Baker abaissa son prix à soixante-treize livres, à midi quinze, Thompson n'en réclama plus que soixante-douze ; Baker, à une heure quarante, assurait qu'une somme de soixante et onze livres était largement suffisante, et, à trois heures juste, Thompson déclarait qu'il en était assez de soixante-dix (mille sept cents cinquante francs).

Les passants, amusés par ces enchères à rebours, commençaient à s'intéresser à la bataille. Ils s'arrêtaient quelques instants, jetaient un coup d'oeil, souriaient, puis repartaient.

Cependant, elle continuait, cette bataille, dans laquelle se valaient l'attaque et la riposte. La journée se termina encore par la victoire de l'Agence Baker, dont les prétentions ne dépassaient plus soixante-sept livres (mille six cent soixante-quinze francs).

Les journaux du lendemain s'occupèrent de ces incidents, et les jugèrent diversement. Le Times, entre autres, blâmait l'Agence Thompson and Co. d'avoir déclaré cette guerre de sauvages. Le Pall Mall Gazette, au contraire, suivi du Daily Chronicle, l'approuvaient entièrement. Le public, en fin de compte, ne bénéficiait-il pas de cet abaissement des tarifs causé par l'universelle concurrence ?

Quoi qu'il en soit, cette réclame ne pouvait qu'être extrêmement profitable à celle des deux agences qui garderait la victoire finale. Ceci devint évident dès le matin du 28. Les affiches ce jour-là, ne cessèrent d'être entourées de groupes compacts, dans lesquels s'échangeaient de nombreux lazzis.

Au surplus, la lutte continuait, plus chaude même et plus serrée que la veille. Maintenant, il ne s'écoulait plus une heure entre deux ripostes, et l'épaisseur des bandes accumulées prenait des proportions considérables.

À midi, l'Agence Baker put déjeuner sur ses positions. Le voyage était alors devenu possible, à son estime, moyennant un forfait de soixante et une livres (quinze cent vingt-cinq francs).

« Eh ! dites donc ! s'écria un cockney, je retiens mon billet, quand on en sera à une guinée (douze francs cinquante). Prenez mon adresse : 175, White Chapel, Toby Laugher... Esquire ! » ajouta-t-il en gonflant les joues.

Un éclat de rire parcourut la foule. Des gens mieux renseignés que ce gavroche londonien auraient pu cependant, comme lui et avec plus de raison, escompter un pareil rabais. Des précédents les y eussent autorisés. Ne serait-ce, par exemple, que la concurrence acharnée des chemins de fer américains, le Lake-Shore et le Nickel-Plate, et surtout cette guerre que se firent les Trunk-Lines, au cours de laquelle les compagnies en arrivèrent à donner pour un seul dollar (cinq francs) les mille sept cents kilomètres séparant New York de Saint Louis !

Si l'Agence Baker avait pu déjeuner sur ses positions, l'Agence Thompson y coucha. Mais à quel prix ! À cette heure, pouvait accomplir le voyage qui possédait seulement cinquante-six livres (mille quatre cents francs).

[2] Mille huit cent cinquante francs.

Quand ce prix fut porté à la connaissance du public, il était à peine cinq heures. Baker aurait donc eu le temps de répliquer. Cependant, il n'en fit rien. Lassé de cette lutte monotone, il se recueillait sans doute, avant de porter un coup suprême.

Tel fut du moins le sentiment de Robert qui commençait à se passionner pour cette course d'un nouveau genre.

L'événement lui donna raison. Le matin du 29, il arriva devant les affiches, au moment où les colleurs de l'Agence Baker apposaient une dernière bande. L'effort, cette fois, était plus rude. Diminué d'un seul coup de six livres (cent cinquante francs), le prix tombait à cinquante livres (mille deux cent cinquante francs). Thompson and Co. allaient être évidemment assommés. Pouvaient-ils raisonnablement mettre un shilling au-dessous ?

Et, de fait, toute la journée se passa sans qu'ils donnassent signe de vie. Robert estima ville gagnée.

Mais un fâcheux réveil l'attendait le 30. Dans la nuit, les affiches Thompson avaient été arrachées. De nouvelles les remplaçaient, violentes à éborgner le soleil. Et, sur ces affiches de l'immense format double grand-aigle, on lisait en lettres énormes : Prix du parcours, tous frais compris : 40 £.

Si Baker avait espéré assommer Thompson, Thompson avait voulu aplatir Baker. Et il n'y avait que trop réussi !

Mille francs pour un voyage de trente-sept jours, soit environ vingt-sept francs par jour ! C'était là un minimum qu'il paraissait impossible de dépasser. Et tel fut vraisemblablement l'avis de l'Agence Baker, car la journée entière s'écoula sans qu'elle donnât signe de vie.

Robert cependant espérait encore. Il voulait croire, pour le lendemain, à une de ces manoeuvres assassines dites de la dernière heure. Une lettre qu'il reçut le soir même lui enleva cette illusion.

Sans autre explication, on lui fixait un rendez-vous pour le lendemain 1er mai, à neuf heures du matin. Ne devait-il pas tout redouter devant cette convocation, après les incidents qu'il connaissait ?

Inutile de dire s'il fut exact au rendez-vous.

« J'ai reçu cette lettre... » commença-t-il, en s'adressant au sous-directeur qui le recevait pour la seconde fois.

Mais celui-ci l'interrompit. Il n'aimait pas les paroles inutiles.

« Parfaitement ! Parfaitement ! Je voulais seulement vous informer que nous avons renoncé au voyage des trois archipels.

– Bah !... fit Robert, étonné du calme avec lequel cette nouvelle lui était annoncée.

– Oui, et si vous avez vu quelques-unes des affiches...

– Je les ai vues, dit Robert.

– En ce cas, vous devez comprendre qu'il nous est impossible de persister dans cette voie. Au prix de quarante livres, le voyage devient une duperie pour l'agence ou pour les voyageurs, et peut-être bien pour les deux. Pour oser le proposer dans ces conditions, il faut être un farceur ou un sot. Pas de milieu !

– Et l'Agence Thompson ?... insinua Robert.

– L'Agence Thompson, décida le sous-directeur d'un ton tranchant, est dirigée par un farceur qui fait des sottises, ou par un sot qui fait des farces. On a le choix. »

Robert se mit à rire.

« Cependant, objecta-t-il, vos voyageurs ?

– La poste leur a déjà restitué leurs arrhes, doublées à titre de juste indemnité, et c'est précisément pour nous entendre au sujet de la vôtre que je vous ai prié de passer ce matin. »

Mais Robert ne voulait pas d'indemnité. Être payé pour un travail accompli, rien de plus naturel. Quant à spéculer en quelque sorte sur les difficultés rencontrées par la société qui l'avait accueilli, cela ne lui convenait pas.

« Très bien ! approuva son interlocuteur sans insister le moins du monde. Au reste, je puis en échange vous donner un bon conseil.

– Et ce conseil ?

– C'est tout simplement de vous présenter à l'Agence Thompson and Co. pour y remplir le rôle auquel vous étiez destiné ici. Et je vous autorise à vous présenter de notre part !

– Trop tard, repartit Robert. La place est prise.

– Bah ! Déjà ? Comment le savez-vous ?

– Par les affiches. L'Agence Thompson annonce même un interprète avec lequel je ne saurais certainement rivaliser.

– Alors, c'est par les affiches seulement ?...

– Seulement.

– Dans ce cas, conclut le sous-directeur en se levant, essayez toujours, croyez-moi. »

Robert se retrouva dans la rue, fort désappointé. Cette place, à peine tenue, lui échappait. Il retombait sur le pavé comme auparavant. Quant à suivre le conseil de l'Agence Baker, à quoi bon ? Quelle probabilité que la place fût libre ? D'autre part, cependant, ne devait-il pas tenter la chance jusqu'au bout ?

Dans cette irrésolution, il se laissait conduire par le hasard. Mais le Ciel l'avait décidément pris sous sa protection spéciale, car c'est devant les bureaux de Thompson and Co. qu'il s'arrêta inconsciemment, comme dix heures sonnaient à une horloge voisine.

D'un geste sans conviction, il poussa la porte, et entra de plano dans une vaste salle assez luxueuse, au milieu de laquelle une rangée de guichets se courbait en hémicycle. Il y en avait quinze pour le moins. L'un d'eux, le seul ouvert d'ailleurs, permettait d'apercevoir un employé absorbé par son travail.

Au milieu de l'espace réservé au public, un homme, en train de lire et d'annoter un prospectus, se promenait à grands pas. Si la main armée du crayon avait trois bagues, une au petit doigt, deux à l'annulaire, celle qui tenait le papier en avait quatre. De taille moyenne, plutôt replet, ce personnage marchait avec vivacité, agitant une chaîne d'or dont les nombreuses breloques tintinnabulaient sur son gaster quelque peu proéminent. Tantôt sa tête s'abaissait vers le papier, tantôt elle se relevait vers le plafond, comme pour y chercher l'inspiration. Tous ses gestes étaient exubérants. Il était évidemment de ces gens toujours agités, toujours en mouvement, pour lesquels l'existence n'est normale qu'agrémentée d'émotions renaissantes et d'inextricables difficultés.

Le plus surprenant, c'est qu'il fût Anglais. À son embonpoint, au teint accusé de sa peau, à sa moustache d'un noir d'encre, à l'aspect général de sa personne continuellement en pression, on l'eût juré de ces Italiens qui ont l'« Excellence » si facile. Le détail eût confirmé cette impression d'ensemble. Yeux rieurs, nez retroussé, front fuyant sous une sombre chevelure frisée, tout dénotait une finesse de qualité un peu vulgaire.

En apercevant Robert, le promeneur interrompit sa marche et sa lecture, se précipita à sa rencontre, salua coup sur coup avec un débordement d'amabilité, puis, arrondissant la bouche en cœur :

« Aurions-nous, monsieur, l'avantage de pouvoir vous être bons à quelque chose ? »

Robert n'eut pas le loisir de répondre. L'autre continuait :

« Sans doute, il s'agit de notre excursion aux trois archipels ?

– En effet, dit Robert, mais... »

De nouveau, il fut interrompu.

« Superbe voyage ! Voyage admirable, monsieur ! s'exclama son interlocuteur. Et que nous avons ramené, j'ose le dire, aux extrêmes limites du bon marché ! Tenez, monsieur, regardez cette carte (il en montrait une appendue à la muraille) et voyez le parcours à accomplir. Eh bien ! Nous offrons tout cela pour combien ? Pour deux cents livres ? Pour cent cinquante ? Pour cent ? Non, monsieur, pour la ridicule somme de quarante livres, tous frais

compris. Nourriture de premier choix, monsieur ; steamer et chambres confortables ; voitures et porteurs pour excursions ; séjours à terre dans des hôtels de premier ordre ! »

Il récitait son prospectus.

Robert essaya vainement d’arrêter ce flux de paroles. Arrêtez donc un express lancé à toute vapeur !

« Oui... oui... Vous connaissez ces détails par les affiches ? Alors, vous savez aussi quelle lutte nous avons soutenue. Lutte glorieuse, monsieur, j’ose le dire ! »

Cette éloquence eût pu couler ainsi pendant des heures. Robert, impatienté, y mit bon ordre.

« M. Thompson, s’il vous plaît ? demanda-t-il d’un ton sec.

– Il est devant vous, et bien à votre service, répondit son prolixe interlocuteur.

– Voudriez-vous me dire, en ce cas, reprit Robert, s’il est bien exact que vous ayez, comme on me l’a affirmé, un interprète pour ce voyage ?

– Comment donc ! s’écria Thompson. En doutez-vous ? Un tel voyage serait-il possible sans interprète ? Certes, nous en avons un, un admirable, auquel toutes les langues sans exception sont également familières.

– Alors, dit Robert, il ne me reste plus qu’à vous prier d’agréer mes excuses.

– Comment cela ? demanda Thompson interloqué.

– Je venais précisément me proposer pour cet emploi... mais puisqu’il est occupé... »

Tout en parlant, Robert salua poliment et se dirigea vers la porte.

Il ne l’atteignit pas. Thompson s’était précipité à sa poursuite. Il disait :

« Ah ! c’était pour cela !... On s’explique, sapristi !... Quel diable d’homme !... Voyons, voyons, ayez donc l’obligeance de me suivre.

– À quoi bon ? » objecta Robert.

Thompson insista.

« Mais si, mais si, venez ! »

Robert se laissa conduire au premier étage, dans un bureau dont l’ameublement très modeste contrastait singulièrement avec le luxe un peu criard du rez-de-chaussée. Une table d’acajou veuve de son vernis et six chaises de paille, il n’y avait pas autre chose.

Thompson s’assit en invitant Robert à en faire autant.

« Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je vous avouerai carrément que nous n’avons pas d’interprète.

– Cependant, objecta Robert, il n’y a pas cinq minutes...

– Oh ! répliqua Thompson, il y a cinq minutes, je vous prenais pour un client ! »

Et il se mit à rire de si bon coeur que Robert, quoi qu’il en eût, dut partager son hilarité.

Thompson continua :

« La place est donc libre. Mais, tout d’abord, avez-vous des références ?

– Je pense que vous n’en aurez pas besoin, répondit Robert, quand vous saurez que je faisais encore partie, il n’y a pas une heure, de l’Agence Baker and Co.

– Vous venez de chez Baker ! » s’exclama Thompson.

Robert dut lui conter point par point comment les choses s’étaient passées.

Thompson exultait. Souffler à la compagnie rivale jusqu’à son interprète, c’était le comble ! Et il riait, se frappait la cuisse, se levait, se rasseyait, ne tenait plus en place. Et des exclamations : « Parfait ! Superbe ! Diablement drôle ! »

Quand il fut un peu calmé :

« Du moment qu’il en est ainsi, l’affaire est faite, mon cher monsieur. Mais, dites-moi, avant d’entrer chez ce pauvre Baker, que faisiez-vous ?

– J’étais professeur, répondit Robert. J’enseignais ma langue maternelle.

– Qui est ?... interrogea Thompson.

– Le français.

– Bon ! approuva Thompson. Et savez-vous d'autres langues ?

– Dame ! repartit Robert en riant, je ne les sais pas toutes, comme votre fameux interprète. En dehors du français, je connais l'anglais, comme vous pouvez le voir, l'espagnol et le portugais. Voilà tout.

– C'est parbleu bien joli ! s'écria Thompson, qui, lui, ne savait que l'anglais, et encore pas très bien.

– Si cela vous suffit, tout est pour le mieux », dit Robert.

Thompson reprit :

« Parlons un peu maintenant des appointements. Y a-t-il indiscrétion à vous demander ce que vous gagniez chez Baker ?

– Nullement, répondit Robert. Un forfait de trois cents francs m'était assuré, net de tous frais. »

Thompson parut soudain distrait.

« Oui, oui, murmura-t-il, trois cents francs, ce n'est pas trop. »

Il se leva.

« Non, ce n'est pas trop, en effet », dit-il avec énergie.

Il se rassit, et s'abîma dans la contemplation d'une de ses bagues.

« Cependant, pour nous qui avons abaissé le prix aux dernières limites du bon marché – aux dernières limites, vous entendez bien ! – ce serait peut-être un peu élevé.

– Il me faudrait donc subir une diminution ? demanda Robert.

– Oui... peut-être !... souffla Thompson. Une diminution... une petite diminution...

– Enfin, de quelle importance ? » insista Robert agacé.

Thompson se leva, et, se promenant à travers la pièce :

« Mon Dieu, mon cher monsieur, je m'en rapporte à vous. Vous avez assisté à la lutte que nous ont livrée ces damnés Baker.

– Bref, de sorte que ?... interrompit Robert.

– De sorte que nous avons finalement consenti un rabais de cinquante pour cent sur les prix du début. Cela n'est-il pas vrai, cher monsieur ? Cela n'est-il pas aussi exact que deux et deux font quatre ? Eh bien ! pour nous permettre d'accomplir ce sacrifice, il faut que nos collaborateurs nous aident, qu'ils se laissent entraîner par notre exemple, qu'ils nous imitent...

– Et qu'ils réduisent leurs prétentions de cinquante pour cent », formula Robert tandis que son interlocuteur faisait un geste d'approbation.

Robert esquissa une grimace. Mais alors Thompson, se plantant en face de lui, laissa déborder son éloquence.

Il fallait savoir se sacrifier aux causes d'intérêt général. Et n'en était-ce pas une au premier chef ? Réduire à presque rien les voyages autrefois si coûteux, rendre accessibles au plus grand nombre des plaisirs jadis réservés à quelques privilégiés ! Il y avait là une question de haute philanthropie, que diable ! devant laquelle un coeur bien né ne pouvait rester indifférent.

Indifférent, Robert l'était en tout cas à cette faconde. Il réfléchissait, et, s'il amena son pavillon, ce fut de propos délibéré.

Les paroles furent donc échangées, les cent cinquante francs acceptés, et Thompson scella l'accord par de chaleureuses poignées de main.

Robert rentra chez lui relativement assez satisfait. Bien que ses émoluments eussent diminué, le voyage n'en demeurait pas moins agréable, et, tout compte fait, avantageux pour un homme dans une situation aussi précaire. Une seule chose était à craindre. C'est qu'une troisième agence concurrente ne survînt, puis, après celle-là, une quatrième, et ainsi de suite. Il n'y avait pas de raison pour que cela finît.

Et alors, à quelle somme dérisoire risquaient de tomber les appointements du cicérone-interprète ?

III

DANS LA BRUME

Fort heureusement, rien de tout cela ne devait arriver. Le 10 mai naquit à son heure sans qu'aucun événement nouveau se fût produit. Lorsque Robert s'embarqua ce jour-là, on achevait d'amarrer le navire, cap au large, à l'appontement, d'où, le soir, il s'élancerait vers la mer. Robert avait voulu être de bonne heure à son poste, mais, en mettant le pied à bord, il comprit l'inutilité de cet excès de zèle. Aucun voyageur ne s'était encore présenté.

Robert connaissait le numéro de sa cabine, le 17. Son mince bagage y fut transporté. Libre alors de ses mouvements, il regarda autour de lui.

Un homme à casquette triplement galonnée, le capitaine Pip évidemment, se promenait de bâbord à tribord sur la passerelle, en mâchonnant à la fois sa moustache grise et un cigare. Petit de taille, les jambes torses comme un basset, l'air rude et sympathique, c'était un spécimen accompli du lupus maritimus, ou du moins d'une des nombreuses variétés de cette espèce de la faune humaine.

Sur le pont, des matelots réparaient le désordre causé par la mise à quai. Ils lovaient des manoeuvres, les paraient pour l'appareillage.

Ce travail achevé, le capitaine descendit de la passerelle et disparut dans sa cabine. Le second l'imita aussitôt, tandis que l'équipage s'affalait par le panneau de l'avant. Seul, un lieutenant, qui avait accueilli Robert à son arrivée, demeura près de la coupée. Le silence régna sur le navire déserté.

Robert, désoeuvré, entama, pour tuer le temps, la visite complète du bâtiment.

À l'avant, l'équipage et la cuisine, et, au-dessous, une cale pour les ancres, chaînes et cordages divers. Au centre, les machines, l'arrière demeurant réservé aux passagers.

Là, dans l'entrepont, entre les machines et le couronnement, soixante à soixante-dix cabines s'alignaient. Celle de Robert était du nombre, très suffisante, ni mieux, ni plus mal que les autres.

Au-dessous de ces cabines, régnait le maître d'hôtel, dans son empire : la cambuse. Au-dessus, entre le pont proprement dit et le faux pont supérieur appelé spardeck, la salle à manger-salon, très vaste et assez luxueusement décorée. Une longue table traversée par le mât d'artimon l'occupait presque toute, centre d'un ovale de divans qui en meublaient le pourtour.

Cette salle, éclairée par de nombreuses fenêtres prenant jour sur la coursive qui l'entourait, se terminait à un couloir en croix, où l'escalier des cabines venait s'amorcer. La branche transversale de ce couloir donnait de part et d'autre sur la coursive extérieure. Quant à la branche longitudinale, avant d'aboutir sur le pont, elle séparait et desservait le smoking-room et, en face, le reading-room, puis à tribord la vaste cabine du capitaine, et à bâbord celles plus exiguës du second et du lieutenant. Ces officiers pouvaient ainsi exercer leur surveillance jusqu'au gaillard d'avant.

Son inspection terminée, Robert monta sur le spardeck au moment où cinq heures sonnaient à une horloge lointaine.

L'aspect des choses s'était fâcheusement modifié. Une brume menaçante, bien que légère encore, obscurcissait l'atmosphère. Déjà, sur le quai, les lignes des maisons devenaient moins nettes, les gestes de la foule des portefaix s'ennoblissaient d'indécision, et, du navire même, les deux mâts allaient se perdre à d'incertaines hauteurs.

Le silence pesait toujours sur le bâtiment. Seule, la cheminée, vomissant une fumée noire, disait le travail intérieur.

Robert s'assit sur un banc, à l'avant du spardeck, puis, s'accoudant à la batayole, regarda, attendit.

Presque aussitôt embarqua Thompson. Il esquissa à l'adresse de Robert un signe d'amicale bienvenue, et se mit à faire les cent pas, en lançant vers le ciel des regards pleins d'inquiétude.

Le brouillard épaississait toujours, en effet, au point de rendre le départ douteux. Maintenant, on ne voyait plus les maisons, et les quais n'étaient sillonnés que d'ombres falotes. Vers le fleuve, les mâts des vaisseaux les plus proches rayaient la brume de lignes indécises, et les eaux de la Tamise coulaient, silencieuses et invisibles, cachées sous de jaunâtres vapeurs. Tout s'imprégnait d'humidité. On respirait de l'eau.

Robert frissonna soudain et s'aperçut qu'il était trempé. Il descendit dans sa cabine, se munit d'un caoutchouc, et retourna à son poste d'observation.

Vers six heures, quatre domestiques sortirent, formes confuses, du couloir central, s'arrêtèrent en groupe devant la chambre du second et, s'asseyant sur un banc, guettèrent l'arrivée de leurs futurs maîtres.

Ce fut seulement à six heures et demie que se présenta le premier souscripteur. Robert le supposa du moins, en voyant Thompson s'élancer et disparaître, subitement escamoté par le brouillard. Aussitôt, les domestiques s'agitèrent, un bruit de voix s'éleva, des formes vagues passèrent au pied du spardeck.

Comme si celui-là eût donné le signal, le défilé des voyageurs ne s'arrêta plus à partir de cet instant, et Thompson fit perpétuellement la navette entre le couloir du salon et la coupée. À sa suite, les touristes venaient. Hommes, femmes, enfants ? On eût été bien en peine de le dire. Ils passaient, disparaissaient, fantômes incertains dont Robert ne pouvait apercevoir les visages.

Mais lui-même, n'aurait-il pas dû être aux côtés de Thompson, lui prêter son aide, et commencer dès ce moment son rôle d'interprète ? Il n'en avait pas le courage. Tout d'un coup, comme un mal soudain et terrible, une tristesse profonde avait glacé son coeur. La cause ? Il n'eût pu la dire, et d'ailleurs il ne songeait pas à la chercher.

C'était ce brouillard sans doute qui lui paralysait ainsi l'âme. Ce nuage opaque l'étouffait, l'enserrait comme des murs de prison.

Et il demeurait immobile, éperdu de solitude, tandis que, du pont, des quais, de Londres tout entière, parvenait jusqu'à lui, comme dans un rêve, l'incessant frémissement de l'universelle vie, de la vie d'êtres invisibles avec lesquels il n'avait et n'aurait jamais rien de commun.

Cependant le navire s'était éveillé. Les capots du salon rayonnaient dans la brume. Le pont peu à peu s'emplissait de bruit. Certains demandaient leur cabine, et on ne les voyait pas. Des matelots passaient qu'on distinguait à peine.

À sept heures, quelqu'un dans le coffee-room demanda un grog en criant. Quelques instants après, coupant un bref moment de silence, une voix sèche et hautaine s'éleva nettement du pont :

« Je crois vous avoir prié pourtant de faire attention ! »

Robert se pencha. Une ombre longue et mince, et, derrière celle-là, deux autres à peine visibles, des femmes peut-être.

Juste à ce moment, la brume se déchira, refoulée pour une seconde par un groupe plus nombreux. Robert reconnut avec certitude trois femmes et un homme, s'avançant rapidement sous l'escorte de Thompson et de quatre marins chargés de bagages.

Il se pencha davantage. Mais le rideau de brume se reformait déjà, épais, impénétrable. Les inconnues disparurent, inconnues. La moitié du corps hors de la batayole, Robert restait les yeux grands ouverts sur cette ombre. Pas un seul de tous ces gens pour lequel il fût quelque chose !

Et demain, qu'allait-il être pour eux ? Une sorte de factotum, presque un domestique temporaire. Celui qui fait prix avec le cocher et ne paie pas la voiture. Celui qui retient la chambre et ne l'occupe pas ; qui discute avec l'hôtelier, et réclame pour des repas étrangers. En cet instant, il regretta cruellement sa décision, et son coeur s'emplit d'amertume.

La nuit venait, ajoutant sa tristesse à celle de la brume. Les feux des navires restaient invisibles, invisibles les lumières de Londres. Dans ce coton humide de l'atmosphère alourdie, s'amortissait la rumeur même de la ville immense qui semblait glisser au sommeil.

Tout à coup, dans l'ombre, près de la coupée, une voix cria :

« Abel !... »

Une seconde appela à son tour, et deux autres répétèrent successivement :

« Abel !... Abel !... Abel !... »

Un murmure suivit. Les quatre voix s'unissaient en des exclamations d'angoisse, des cris d'anxiété.

Un gros homme passa, en galopant, à frôler Robert. Il appelait toujours :

« Abel !... Abel !... »

Et le ton désolé était en même temps si comique, il traduisait si clairement tant d'épaisse sottise, que Robert ne put s'empêcher de sourire. Ce gros homme, c'était aussi un de ses nouveaux maîtres.

D'ailleurs, tout se calmait. Un cri de jeune garçon, des sanglots convulsifs, et la voix du gros homme reprit :

« Le voilà !... Je l'ai !... »

Le bourdonnement général et confus recommença, diminué. Le flot des voyageurs se ralentissait. Il cessa. Le dernier, Thompson apparut un moment dans la lumière du couloir, pour disparaître aussitôt derrière la porte du salon. Robert demeurait à sa place. Nul ne le demandait. On ne s'occupait pas de lui.

À sept heures et demie, des marins étaient montés sur les premières enfléchures du grand mât, et, sur les galhaubans du mât de flèche, avaient fixé les feux de position, un vert à tribord, un rouge à bâbord. À l'avant, le feu blanc des steamers était sans doute hissé à l'étai, mais on ne pouvait l'apercevoir. Tout était prêt pour le départ, si la brume, en persistant, ne le rendait pas impossible.

Il ne devait pas en être ainsi.

À huit heures moins dix, une brise aigre souffla en courtes rafales. Le nuage se condensa. Une pluie fine et glacée délaya le brouillard. En un instant, l'atmosphère s'éclaircit. Des feux se montrèrent, ternis, brouillés, mais visibles enfin.

Aussitôt un homme parut sur le spardeck. Un galon d'or étincela. Des marches craquèrent. Le capitaine montait à la passerelle.

Dans la nuit, sa voix tombe de là-haut :

« Tout le monde sur le pont, pour l'appareillage ! »

Des piétinements. Les marins se rendent à leurs postes. Deux viennent, presque au-dessous de Robert, prêts à larguer au premier signal une aussière qui est amarrée là.

La voix demande :

« La machine est-elle balancée ? »

Un grondement fait trembler le navire, la vapeur fuse, l'hélice bat quelques tours, puis une réponse arrive, sourde, effacée :

« Parés ! »

Le capitaine crie de nouveau :

« Largue tribord devant !

– Largue tribord devant ! » répète, invisible, le second, à son poste, aux bossoirs.

Une corde fouette l'eau à grand bruit. Le capitaine commande :

« Un tour en arrière !

– Un tour en arrière ! répond-on dans la machine.

– Hop ! »

Tout retombe dans le silence.

« Largue tribord derrière !... En avant, en douceur !... »

Le navire est secoué d'un frisson. La machine se met en mouvement.

Mais on stoppe bientôt, et le canot rallie le bord, après avoir largué les bouts des amarres restés à terre.

Aussitôt la marche est reprise.

« À hisser le canot ! » crie la voix du second.

Un bruit confus de poulies frappant le pont. Puis les matelots, rythmant leur effort, entonnent une chanson en mineur :

Il a deux fi-ill', rien n'est plus beau !
Goth boy falloé ! Goth boy falloé !
Il a deux fi-ill', rien n'est plus beau !
Hurrah ! pour Mexico-o-o-o !

« Un peu plus vite ! dit le capitaine.

– Un peu plus vite ! » redit le mécanicien.

Déjà, on a dépassé les derniers navires mouillés dans la rivière. Le chemin devient libre.

« En route ! commande le capitaine.

– En route ! » répète l'écho des profondeurs.

L'hélice tourne plus rapidement. L'eau tourbillonne. Le bateau prend son erre. On est parti.

Alors Robert appuya sa tête sur son bras étendu. La pluie continuait à tomber. Il n'y faisait pas attention, perdu dans sa tristesse grandissante.

Tout le passé revivait dans son coeur. Sa mère à peine entrevue, le collège, où il s'était cru heureux, son père, hélas !... Puis la catastrophe qui avait si profondément bouleversé son existence. Qui lui eût prédit autrefois qu'il se verrait un jour, seul, sans amis, sans ressources, transformé en interprète, parti pour un voyage, dont cet appareillage lugubre dans la brume, dans l'ombre, dans la pluie, présageait peut-être l'issue ?

Combien de temps se serait-il abandonné à cette faiblesse ? Un tumulte le mit debout. Des cris, des grondements, des jurons. De grosses bottes martelant le pont. Puis un grincement affreux de fer contre fer, et une masse énorme apparut sur bâbord, pour se perdre aussitôt dans la nuit.

Aux fenêtres, des visages affolés se montraient. Le pont se remplissait de passagers terrifiés. Mais la voix du capitaine s'éleva, rassurante. Ce n'était rien.

« Pour cette fois », se dit Robert en remontant sur le spardeck, tandis que le pont redevenait désert.

Le temps se modifiait de nouveau. La pluie, dont la violence s'était peu à peu accrue, cessa subitement.

Et ce fut comme un changement à vue. Le brouillard s'envola d'un grand coup d'aile, des étoiles s'allumèrent dans le ciel, les rives basses du fleuve devinrent perceptibles.

Robert consulta sa montre. Il était neuf heures un quart.

Les lumières de Greenwich avaient depuis longtemps disparu dans le lointain. Par bâbord derrière, celles de Woolwich étaient visibles encore et, à l'horizon, naissait le feu de Stonemess. Ce feu bientôt laissé en arrière, ce fut celui de Broadness. À dix heures on passait devant les feux de Tilburyness, et, vingt minutes plus tard, la pointe Coalhouse était doublée.

Robert vit alors que le spardeck avait un second promeneur. Une cigarette piquait la nuit à dix pas de lui. Indifférent, il continua sa promenade, puis, machinalement, s'approcha du capot éclairé du grand salon.

Tout bruit s'était éteint à l'intérieur. Les voyageurs avaient l'un après l'autre gagné leurs cabines. Le grand salon était vide.

Seule, une passagère, presque en face de Robert, lisait, à demi couchée sur un divan. Il put l'examiner à loisir, détailler les traits délicats vivement éclairés, les cheveux blonds, les yeux noirs, la taille fine, le petit pied sortant d'une jupe élégante. Il admira la grâce de la pose, la beauté de la main tournant les feuillets du livre. Avec raison, il jugea cette passagère charmante, et, pendant quelques instants, il s'oublia à la contempler.

Mais le fumeur fit un mouvement, toussa, frappa du pied. Robert, honteux de son indiscrétion, s'éloigna du capot, et reprit sa promenade.

Les feux continuaient à défiler. À onze heures dix, on se trouvait par le travers de la station des signaux. Au loin clignotaient maintenant ceux du Nore et du Great-Nore, sentinelles perdues de l'océan.

Robert se décida au repos. Il quitta le spardeck, descendit l'escalier des cabines, s'engagea dans le couloir. Il marchait songeur, indifférent à ce qui l'entourait.

À quoi rêvait-il ainsi ? Continuait-il le triste monologue de naguère ? Ne pensait-il pas plutôt au gracieux tableau qu'il venait d'admirer ? Elles passent si vite, parfois, les tristesses d'un homme de vingt-huit ans !

Il ne reprit possession de lui-même que la main sur la porte de sa cabine. Il s'aperçut alors qu'il n'était pas seul.

Deux autres portes s'ouvraient en même temps. Dans la cabine voisine de la sienne, une femme entrait et un voyageur dans la suivante. Les deux passagers échangèrent un salut familier, puis la voisine de Robert se retourna, glissant vers lui un regard curieux, et, avant qu'elle ne fût disparue, il reconnut la vision du grand salon.

Il poussa la porte à son tour.

Comme il la refermait sur lui, le navire se souleva en gémissant, puis retomba dans un vacarme d'écume. Et, au même instant qu'en arrivait la première lame, sur le pont siffla dans les agrès la première haleine de la mer.

IV

PREMIER CONTACT

Au lever du jour, toute terre avait disparu. Dans le ciel déblayé de nuages, le soleil s’épandait librement sur le cercle immense de la mer. Le temps était superbe, et, comme s’il eût partagé l’ivresse générale de la nature, le navire s’élançait allégrement, brisant, dans une lutte amicale, les courtes et rudes lames que poussait contre lui une fraîche brise de nord-ouest.

Quand le timonier piqua le quart de six heures, le capitaine Pip descendit de la passerelle, où il était resté toute la nuit, et remit le service au second.

« Cap à l’ouest, monsieur Fliship, dit-il.

– Bien, capitaine, répondit le second, qui, montant à son tour sur la passerelle, commanda :

– Les bâbordais à laver le pont ! »

Cependant le capitaine, au lieu de rentrer directement dans sa chambre, avait entrepris le tour du navire en promenant partout son regard sûr et tranquille.

Il alla jusqu’au gaillard d’avant, et là, penché au-dessus de l’étrave, regarda le navire s’élever à la lame. Il revint vers l’arrière, et longuement examina le sillage. De l’arrière, il gagna les capots des machines, et, d’un air soucieux, écouta le grondement ferrailleur des bielles et des pistons en mouvement.

Il allait s’éloigner, quand une casquette galonnée s’éleva hors de l’orifice béant. Le premier mécanicien, M. Bishop, venait sur le pont humer les fraîches brises matinales.

Les deux officiers se serrèrent la main. Puis ils demeurèrent face à face, silencieux, tandis que le capitaine coulait un regard interrogateur vers les profondeurs où le fer travaillait à grand bruit.

Cette muette interrogation fut comprise de M. Bishop.

« Oui, commandant... en effet ! » dit-il avec un soupir.

Il ne s’expliqua pas davantage. Mais le capitaine se trouvait sans doute suffisamment renseigné, car il n’insista pas et se contenta de balancer la tête avec un visible mécontentement. Après quoi, les deux officiers reprirent de conserve l’inspection commencée par le capitaine.

Leur promenade durait encore, quand Thompson sortit à son tour, et monta sur le spardeck.

Pendant qu’il y parvenait d’un côté, Robert y arrivait de l’autre.

« Ah ! ah ! s’écria Thompson, voilà M. Morgand. Monsieur le professeur a-t-il passé une bonne nuit ? Est-il satisfait de son excellente cabine ? Beau temps, n’est-il pas vrai, monsieur le professeur ? »

Instinctivement, Robert avait tourné la tête, s’attendant à voir derrière lui quelque passager. Ce titre de professeur ne s’adressait évidemment pas à sa modeste personne.

Mais il n’eut pas le loisir de s’expliquer sur ce point. Thompson brusquement s’était interrompu. Prenant soudain son parti, il dégringola les escaliers et s’élança sur le pont.

Robert, en regardant autour de lui, ne put découvrir la raison de cette fuite si prompte. Sauf deux passagers qui venaient d’y monter, le spardeck était vide. Est-ce donc la vue de ces deux passagers qui avait mis Thompson en déroute ? Leur aspect n’avait rien de terrifiant, cependant. Pour original et singulier, c’était autre chose.

S’il est à la rigueur possible à des Français d’adopter une autre nationalité que la leur sans exciter outre mesure l’incrédulité de leurs compatriotes improvisés, pareil avatar est plus difficile pour un Anglais. Pour que l’on puisse s’y tromper, les fils d’Albion montrent

d'ordinaire des signes trop caractéristiques de leur race, dont ils portent dans toute leur personne l'énergique signature.

L'un des deux passagers qui étaient survenus et s'avançaient maintenant vers Robert, offrait un remarquable exemple de la justesse de cette observation. Impossible d'être plus Anglais. Il aurait même été un grand Anglais, si la hauteur de la taille suffisait pour mériter ce qualificatif. Maigre, d'ailleurs, à proportion, sans doute afin de rétablir l'équilibre, et de ne pas dépasser le poids normal auquel a droit un homme bien constitué.

Ce long corps s'appuyait sur de longues jambes, terminées par de longs pieds posant bien d'aplomb sur le sol, dont ils semblaient à chaque pas prendre une exclusive possession. Où qu'il se trouve, ne faut-il pas qu'un Anglais plante, d'une manière quelconque, le drapeau de son pays ?

Par son aspect général, ce passager ressemblait beaucoup à un vieil arbre. Les noeuds eussent été figurés par des articulations rugueuses, que le moindre mouvement emplissait de grincements et de craquements comme les engrenages d'une mécanique mal graissée. Au physique, il manquait certainement de synovie, et peut-être, à en juger par l'apparence, n'avait-il pas au moral plus de lubrifiant.

On était fortement porté à l'admettre, quand de la base, les yeux remontaient vers les hauteurs du chef. On apercevait d'abord un mince et long nez à l'extrémité acérée. De chaque côté de cette crête redoutable, deux petits charbons brûlaient à la place ordinaire des yeux, et, au-dessous, une mince coupure, que la connaissance seule des lois naturelles faisait reconnaître pour une bouche, permettait de croire à quelque méchanceté. Enfin, une auréole d'un beau roux, commençant au sommet de la tête par des cheveux soigneusement lissés séparés par une raie merveilleusement droite, et se continuant par les pointes interminables d'une paire de favoris nuageux, servait de cadre au tableau. Raie et favoris criaient : raideur, pour peu que l'on comprît l'anglais.

Ce visage, au total, était une succession de bosses et de vallées. Dieu, qui pétrit les hommes de ses mains, avait évidemment modelé celui-là à coups de poing. Et le résultat, ce mélange de finesse, de malice, de méchanceté, de raideur, n'eût pas été heureux, si, corrigeant le tout, la lumière d'une âme égale et calme n'eût été répandue sur ces traits montueux comme un terrain d'origine volcanique.

Car ce bizarre gentleman était calme à un point inimaginable. Jamais il ne s'emportait, jamais il ne s'échauffait, jamais il n'élevait la voix, sa voix qui n'avait qu'une note, et, comme la basse persistante de certaines pages musicales, ramenait toujours dans le ton une discussion près de s'égarer.

Ce gentleman n'était pas seul sur le spardeck. Il conduisait, il remorquait plutôt une sorte de forteresse ambulante, un homme aussi grand que lui, mais, par exemple, épais et large à proportion, un colosse d'aspect puissant et débonnaire.

Les deux passagers abordèrent Robert Morgand.

« C'est à M. le professeur Robert Morgand que nous avons l'avantage de parler ? demanda le premier d'une voix aussi harmonieuse que s'il eût mâché des cailloux.

– Oui, monsieur, répondit machinalement Robert.

– Cicérone-interprète à bord de ce navire ?

– En effet.

– Enchanté, monsieur le professeur, affirma avec une froideur glaciale le gentleman en frisant la pointe de ses favoris d'un si beau roux. Je suis, moi, M. Saunders, passager. »

Robert salua légèrement.

« Maintenant que tout est en règle, permettez-moi, monsieur le professeur, de vous présenter M. Van Piperboom, de Rotterdam, dont la vue m'a paru singulièrement troubler votre administrateur, M. Thompson. »

En entendant son nom, M. Van Piperboom dessina une gracieuse révérence.

Robert regarda son interlocuteur avec un certain étonnement. Thompson s'était sauvé en effet. Mais pourquoi aurait-il été troublé par la vue d'un de ses passagers ? Pourquoi surtout M. Saunders jugeait-il à propos de faire à l'employé dudit Thompson une si singulière réflexion ?

Saunders ne donna pas ses raisons. Sa face resta grave et froide. Seule, sa langue, pointant en dehors, eût pu, si Robert avait mieux connu ce gentleman, montrer, qu'à son estime, il en avait dit une bien bonne.

« M. Van Piperboom, poursuivit-il, ne sait absolument que le hollandais, et il se consume vainement dans la recherche d'un interprète, comme je l'ai appris par cette carte, dont il eut la sage précaution de se munir. »

Et Saunders exhiba une carte de visite sur laquelle Robert put lire :

VAN PIPERBOOM
demande un interprète

ROTTERDAM

Piperboom crut sans doute devoir appuyer la demande formulée par la carte, car il énonça d'une voix flûtée qui contrastait étrangement avec ses dimensions.

« Inderdaad, mynheer, ik ken geen woord engelsch...

– M. Piperboom tombe mal monsieur, interrompit Robert. Je ne sais pas le hollandais plus que vous. »

Cependant le vaste passager continuait :

« ... ach zal ik dikwyls uw raad inwinnen op die reis. »

Et il ponctua sa phrase d'un aimable salut et d'un engageant sourire.

« Comment ! vous ne savez pas le hollandais ! Ne serait-ce donc pas à vous que ceci fait allusion ? » s'écria Saunders, en tirant des profondeurs de sa poche un papier qu'il présenta à Robert.

Robert prit le papier qui lui était offert. Sur cette feuille, programme du voyage entrepris, les indications de l'affiche étaient d'abord reproduites, et, au bas de la première page, la mention relative à l'interprète figurait toujours, ainsi modifiée :

« Un professeur de l'Université de France, parlant toutes les langues, a bien voulu consentir à se mettre au service de MM. les passagers en qualité de cicérone-interprète. »

Robert, ayant lu, releva les yeux sur Saunders, les reporta sur le papier, puis les releva encore et les promena autour de lui, comme s'il eût espéré trouver sur le pont l'explication d'un fait qui échappait à sa compréhension. Alors, il aperçut Thompson penché sur le capot de la machine, et, semblait-il, absorbé dans la contemplation des bielles et des pistons.

Abandonnant Saunders et Piperboom, Robert courut à lui, et, un peu vivement peut-être, lui tendit le malencontreux programme.

Mais Thompson s'attendait à ce coup. Thompson, toujours, était prêt à tout.

Sous le bras levé de Robert, son bras se glissa, amical, et, d'un effort sans brusquerie, il entraîna l'interprète mécontent. On eût juré deux camarades devisant paisiblement de la pluie et du beau temps.

Cependant Robert n'était pas homme à se payer de cette monnaie.

« Pourriez-vous m'expliquer, monsieur, les affirmations de votre programme ? s'écria-t-il brutalement. Vous ai-je jamais dit que je parlais toutes les langues ? »

Thompson souriait, agréable.

« Ta ! ta ! ta ! fit-il doucement, ce sont les affaires, cher monsieur.

– Elles ne sauraient excuser un mensonge », répliqua Robert sèchement.

Thompson eut un dédaigneux mouvement d’épaules. Ah bien ! il n’en était pas à un mensonge près, quand il s’agissait de réclame !

« Voyons ! voyons ! cher monsieur, reprit-il d’un ton insinuant, de quoi vous plaignez-vous ? Elle est exacte, après tout, cette mention, j’ose le dire. N’êtes-vous pas Français ? N’êtes-vous pas professeur ? N’avez-vous pas fait vos études à l’Université de France, et n’est-ce pas d’elle que vous tenez vos diplômes ? »

Thompson savourait la force de ses déductions. Il s’écoutait, s’appréciait. Il se persuadait lui-même.

Robert n’était pas d’humeur à entreprendre une discussion bien inutile.

« Oui, oui, vous avez raison, se contenta-t-il de répondre ironiquement. Et je sais aussi toutes les langues. C’est entendu.

– Eh bien ? quoi, toutes les langues ? se récria Thompson. Toutes les langues “ utiles ”, entendez-vous bien ? Le mot “ utiles ” a été oublié, positivement. Voilà une grande affaire, j’ose le dire ! »

Robert désigna du geste Piperboom, assistant de loin à cette scène, en compagnie de Saunders. Cet argument était sans réplique.

Thompson, probablement, ne le jugea pas ainsi, car il se borna à claquer les doigts d’un air détaché. Puis ses lèvres plissées laissèrent échapper un « Pfuut ! » insouciant, et, finalement, pirouettant sur ses talons avec désinvolture, il planta là son interlocuteur.

Robert eût peut-être poussé l’explication plus avant, mais un incident vint changer le cours de ses idées. Un passager sortait à ce moment du couloir des cabines et se dirigeait vers lui.

Blond, de taille élancée, d’une élégance discrète et soignée, ce passager portait en lui un je ne sais quoi de « pas Anglais » auquel Robert ne pouvait se méprendre. Aussi fut-ce avec plaisir, mais sans surprise, qu’il s’entendit interpeller dans sa langue maternelle.

« Monsieur le professeur, dit le nouveau venu avec une sorte de bonne humeur communicative, on vous a indiqué à moi comme étant l’interprète du bord.

– En effet, monsieur.

– Et, comme j’aurai certainement besoin de votre secours, lorsque nous serons dans les possessions espagnoles, je viens, en qualité de compatriote, me mettre sous votre protection spéciale. Permettez-moi donc de me présenter : M. Roger de Sorgues, lieutenant au 4e chasseurs, en congé de convalescence.

– L’interprète Robert Morgand est entièrement à vos ordres, mon lieutenant. »

Les deux Français prirent congé l’un de l’autre. Tandis que son compatriote se dirigeait vers l’avant, Robert revint vers Saunders et le vaste Hollandais. Il ne put les retrouver. Saunders avait disparu, et avec lui le débonnaire Piperboom.

Saunders, en effet, avait quitté la place. En ce moment, débarrassé de son encombrant compagnon, il rôdait autour du capitaine Pip dont les allures l’intriguaient.

Le capitaine Pip, auquel, il faut le reconnaître, ne manquaient pas les tics les plus singuliers, avait une habitude particulièrement bizarre.

Qu’une émotion quelconque l’agitât, chagrin ou joie, et le mît dans cet « état d’âme » où les humains ont besoin d’un confident, le capitaine, lui, restait hermétiquement boutonné. Pas un mot ne s’échappait de ses lèvres. C’est seulement au bout d’un certain temps, quand un mystérieux travail s’était accompli en lui-même, qu’il éprouvait le besoin d’une « âme soeur », dans le sein de laquelle il pût s’épancher. Ajoutons qu’alors il la trouvait sans difficulté, cette « âme soeur » étant à quatre pattes et toujours à vingt centimètres derrière les talons de son maître.

De la race des griffons, mais incalculablement mâtiné, cet ami fidèle répondait avec empressement au nom d’Artimon. Le capitaine avait-il un ennui, un plaisir, il appelait Artimon, et confiait à sa discrétion éprouvée les réflexions que l’événement suggérait.

Le capitaine, ce matin-là, était gros sans doute de quelque confidence. En effet, M. Bishop à peine quitté, il s’était brusquement arrêté au pied du mât de misaine, et, d’une voix brève, il avait dit :

« Artimon ! »

Parfaitement dressé à la manoeuvre, l’affreux roquet d’un jaune sale, qui le suivait pas à pas, avait été aussitôt se placer devant lui. Puis, s’asseyant posément sur son arrière-train, il avait relevé vers son maître des yeux intelligents, en donnant tous les signes de la plus vive attention.

Mais le capitaine Pip ne s’épancha pas tout de suite. La confidence n’était pas mûre. Un long instant, il demeura immobile, muet, les sourcils froncés, laissant Artimon dans une pénible indécision.

En tout cas, c’est d’un souci, non d’un plaisir bien certainement, qu’il désirait vider son coeur. L’âme soeur ne pouvait s’y tromper, à la moustache hérissée de son ami, au regard fulgurant de ses yeux, dont la colère faisait diverger notablement les prunelles.

Ce regard fulgurant, le capitaine, tout en se pétrissant cruellement le bout du nez, le promena longtemps des bossoirs au couronnement et du couronnement aux bossoirs. Après quoi, ayant craché dans la mer avec violence, il frappa du pied, et, considérant Artimon bien en face, décréta d’une voix courroucée :

« Enfin, c’est de la camelote, tout ça, monsieur ! »

Artimon baissa la tête d’un air désolé.

« Et s’il nous tombait quelque bon coup de temps ?... Hein, master ? »

Le capitaine fit une pause avant de conclure, et se reprit à torturer son nez innocent.

« Ce serait une péripétie, monsieur ! » prononça-t-il avec emphase.

Les confidences de son maître n’étant jamais bien longues, Artimon crut en être quitte ainsi. Il jugea donc pouvoir se permettre un mouvement. Mais la voix du capitaine le cloua sur place. Il ricanait, maintenant, en récitant les mentions du prospectus :

« “ Superbe steamer ”. Ah ! ah ! ah ! “ de deux mille cinq cents tonneaux ”. Deux mille cinq cents tonneaux, ça ? »

Une voix caverneuse s’éleva à deux pas de lui :

« Des bordelaises, commandant ! »

Le capitaine méprisa cette interruption.

« “ Et trois mille chevaux ”, continua-t-il. Quel damné aplomb, monsieur !

– Des poneys, commandant, trois mille petits poneys », prononça la même voix.

Cette fois, le capitaine, ayant achevé, daigna entendre. Lançant un regard irrité à l’audacieux interrupteur, il s’éloigna, tandis que son passif confident, revenu à son rôle de chien, s’incrustait dans son sillage.

Saunders, car tel était l’impertinent commentateur, tout en regardant s’éloigner le capitaine, s’abandonna à une gaieté qui, pour ne pas se traduire à la manière ordinaire, n’en devait pas moins être violente, à en juger par les secousses dont grinçaient ses articulations.

Après le premier déjeuner, le spardeck commença à s’émailler de passagers, certains se livrant aux douceurs de la promenade, d’autres assis en groupes de causeurs.

Un de ces groupes attira bientôt particulièrement l’attention de Robert. Assises loin de lui vers l’avant du spardeck, trois personnes, dont deux femmes, le composaient. Dans l’une de celles-ci, en train de lire alors le dernier numéro du Times, il reconnut la douce vision de la veille et sa voisine de cabine.

Mariée ou veuve, elle était femme à coup sûr, et paraissait âgée de vingt-deux à vingt-trois ans. D’ailleurs, il avait eu raison de la juger charmante, et le soleil se montrait aussi flatteur pour elle que les lumières.

Sa compagne était une jeune fille de dix-neuf à vingt ans, sa soeur, à en juger par une évidente ressemblance.

Quant au gentleman qui complétait le groupe, il n'inspirait pas la sympathie à première vue. Petit, maigre, moustaches tombantes, nez busqué, regard insaisissable de deux yeux fureteurs, tout de lui déplut à Robert.

« Au reste, que m'importe » se dit-il.

Il ne put cependant en détourner aussitôt son attention. Une involontaire association d'idées lui fit, à la vue de cet antipathique personnage, évoquer le fumeur impatient qui, la veille, l'avait contraint à la retraite.

« Quelque mari jaloux », pensa Robert en haussant les épaules.

Juste à ce moment le vent, qui depuis le matin montrait une tendance à fraîchir, souffla en subite et courte rafale. Le journal que lisait la jeune femme lui fut arraché des mains, et partit comme une flèche vers la mer. Robert s'élança à la poursuite du fugitif, eut le bonheur de le saisir au moment où il allait disparaître pour jamais, et s'empressa de le rendre à sa charmante voisine, qui le remercia par un gracieux sourire.

Robert, ce léger service rendu, se retirait discrètement, quand Thompson s'interposa. Mot inexact. C'est « précipita » qu'il faudrait dire.

« Bravo ! monsieur le professeur, bravo ! s'écria-t-il. Mrs.. Lindsay, Miss Clarck, Mr. Lindsay, permettez-moi de vous présenter M. Robert Morgand, professeur à l'Université de France, qui a eu l'extrême bonté de bien vouloir consentir à remplir parmi nous le rôle ingrat d'interprète, ce qui vous prouvera une fois de plus – si toutefois cette preuve pouvait être utile ! – que l'agence ne recule devant rien pour assurer le plaisir de ses voyageurs ! »

Thompson était superbe en débitant sa tirade, superbe d'audace et de conviction. Quant à Robert, il se sentait au contraire fort embarrassé de sa personne. Par son silence, il se rendait complice du mensonge. Mais, d'autre part, pourquoi faire un éclat ? Thompson le servait, après tout, malgré lui. On accorderait certainement plus d'égards au professeur, que n'en eût obtenu l'humble cicérone-interprète.

Remettant à plus tard la solution de cette question, il prit simplement congé, et s'inclina en un correct salut.

« Il est très bien, ce gentleman », dit à Thompson Mrs. Lindsay, en suivant Robert des yeux.

Thompson répondit par une mimique expressive. Il hocha emphatiquement la tête, gonfla les joues, avança les lèvres, de façon à faire bien comprendre à quel point l'interprète du Seamew était un personnage considérable.

« Je lui suis d'autant plus reconnaissante, reprit Mrs. Lindsay, d'avoir sauvé mon journal, qu'il contient un entrefilet concernant un de nos compagnons, et nous tous un peu par conséquent. Jugez plutôt, ajouta-t-elle, en lisant à voix haute :

« " C'est aujourd'hui, 11 mai, qu'aura lieu le départ du Seamew, steamer affrété par l'Agence Thompson and Co., pour le voyage de circumnavigation qu'elle a organisé. Nous apprenons que Mr. E. T., du Club des Suicidés, est au nombre des passagers. Nous aurons donc bientôt sans doute à enregistrer quelque original fait divers. "

– Hein ?... fit Thompson. Pardon, chère Mrs. Lindsay, voulez-vous me permettre ?... »

Et, prenant le journal des mains de Mrs. Lindsay, il relut le passage avec attention.

« Voilà qui est fort ! s'écria-t-il enfin. Que vient faire ici cet original ? Mais d'abord qui peut-il être ? »

Thompson consulta rapidement la liste des passagers.

« Le seul, conclut-il, qui réponde aux initiales E. T., est un Mr. Edward Tigg, qui… Et, tenez ! précisément, le voyez-vous, accoudé aux haubans de misaine, tout seul et les yeux fixés sur la mer ? Ce ne peut être que lui. C'est lui certainement... Je ne l'avais pas remarqué... Et pourtant, a-t-il l'air assez sinistre !... »

Thompson montrait en parlant un gentleman d'une quarantaine d'années, brun, les cheveux frisés, la barbe en pointe, au demeurant, fort bien de sa personne.

« Mais, interrogea Miss Clarck, qu'est-ce donc que ce Club des Suicidés ?

– La charmante Miss Clarck, en sa qualité d'Américaine, ne peut en effet connaître cela. Le Club des Suicidés est une institution éminemment anglaise, j'ose le dire, répondit Thompson avec un évident amour-propre. Ce club n'est composé que de gens ayant assez de l'existence. Qu'ils aient eu à subir des chagrins exceptionnels, ou qu'ils en soient venus là par simple ennui, tous ses membres sont au bord du suicide. Leurs conversations roulent sur ce sujet, et leur temps se passe à chercher des manières originales d'en finir avec la vie. Nul doute que ce Mr. Tigg ne compte sur les incidents du voyage pour se procurer une mort émouvante et rare.

– Pauvre garçon ! dirent à la fois les deux soeurs, dont les regards se portèrent sur le désespéré.

– Ah ! mais ! s'écria Thompson qui semblait beaucoup moins ému, on y mettra bon ordre. Un suicide ici, voilà qui serait gai, j'ose le dire ! Permettez-moi de vous quitter, Mrs. Lindsay. Je veux répandre la nouvelle, afin qu'on ait l'oeil sur cet intéressant passager.

– Quel homme aimable, que ce Mr. Thompson ! dit en riant Dolly, quand l'exubérant manager se fut éloigné. Il ne peut prononcer votre nom, sans y accoler quelque épithète flatteuse. C'est la jolie Miss Dolly Clarck par-ci, la délicieuse Mrs. Alice Lindsay par-là. Il ne tarit pas.

– Petite folle ! dit Alice avec une indulgente sévérité.

– Mère grondeuse ! » répliqua Dolly avec un bon sourire.

Cependant, les uns après les autres, tous les touristes avaient envahi le spardeck.

Désireux de se renseigner autant que possible sur les compagnons de route que le hasard lui imposait, Robert s'était emparé d'un rocking-chair, et amusait ses yeux du spectacle, tout en consultant la liste des passagers.

Cette liste dénombrait d'abord l'état-major, l'équipage et généralement le personnel du Seamew. Dans cette nomenclature, Robert put voir qu'il figurait en bonne place.

À tout seigneur tout honneur : Thompson ouvrait la marche, orné du titre pompeux d'administrateur général. Le capitaine Pip suivait, puis venait Mr. Bishop, premier mécanicien. Immédiatement après Mr. Bishop, on signalait la présence de M. le professeur Robert Morgand. L'administrateur général faisait décidément la partie belle à son cicérone-interprète.

À ces hautes autorités du bord succédait l'état-major secondaire, puis tout le menu fretin des matelots et des serviteurs. Robert, s'il l'eût voulu, eût pu lire les noms du second : Mr. Fliship, du lieutenant : Mr. Brown, du maître d'équipage : Mr. Sky, et de leurs quinze mousses ou marins, du second mécanicien et de ses six chauffeurs, des six valets et des quatre femmes de chambre, des deux maîtres d'hôtel enfin, deux nègres du plus beau noir, l'un extra-gros, l'autre extra-maigre, et déjà surnommés par un loustic Mr. Roastbeaf et Mr. Sandweach.

Mais Robert, intéressé seulement par les passagers, dont la liste officielle portait le nombre à soixante-trois, sauta cette insipide énumération. Il se divertit donc à reconstituer les familles, et à mettre des noms sur les visages qui défilaient devant lui.

Besogne malaisée et qui eût été fertile en erreurs, si Thompson, renversant les rôles, et se constituant obligeamment le cicérone de son interprète, ne fût venu à son secours.

« Je vois ce qui vous préoccupe, dit-il en s'asseyant auprès de lui. Voulez-vous que je vous aide ? Il est bon que vous ayez quelques notions des plus notables hôtes du Seamew. Inutile de vous parler de la famille Lindsay. Je vous ai présenté ce matin. Vous connaissez Mrs. Alice Lindsay, une Américaine richissime, Miss Dolly Clarck, sa soeur, et Mr. Jack Lindsay, son beau-frère.

– Son beau-frère, dites-vous ? interrompit Robert. Mrs. Lindsay n'est donc pas mariée ?

– Veuve », répondit Thompson.

Pourquoi il fut satisfait de cette réponse, Robert eût été bien embarrassé de le dire.

« Donc, passons, reprit Thompson, et commençons, si vous voulez, par cette vieille dame que vous voyez à dix pas de nous. C’est Lady Heilbuth, une originale qui ne voyage jamais sans une douzaine de chats et de chiens. Derrière elle, son domestique, raide dans ses galons, tient sous le bras le toutou actuellement préféré. Un peu plus loin, c’est un jeune couple que je connais peu. Mais il ne faut pas être grand clerc pour deviner de nouveaux mariés accomplissant leur voyage de noces. Il s’appelle Johnson, ce gros gentleman qui bouscule imperturbablement tout le monde. C’est un fameux buveur, j’ose le dire ! Revenez maintenant vers l’arrière. Voyez-vous ce long corps perdu dans les plis d’une vaste redingote ? C’est le révérend Cooley, un estimable clergyman.

– Et celui-là, si raide, qui se promène entre sa femme et sa fille ?

– Oh ! dit Thompson avec importance, c’est le très noble Sir George Hamilton, la très noble Lady Evangelina Hamilton, la très noble Miss Margarett Hamilton. Comme ils ont conscience de leur haute situation ! Comme ils se promènent silencieusement, gravement, solitairement ! Qui, sauf peut-être Lady Heilbuth, serait digne ici d’être admis dans leur très noble intimité ? »

Robert considéra son interlocuteur avec intérêt. Amusant, cet homme à facettes. Le flatteur, au besoin, avait bon bec.

Son trait lancé, Thompson s’était levé. Il n’aimait pas faire longtemps la même chose.

« Je ne vois plus rien d’important à vous signaler, mon cher professeur, dit-il. Vous connaîtrez les autres à l’usage. Permettez-moi de retourner à mes affaires.

– Et ce gros gentleman, demanda encore Robert cependant, qui paraît chercher quelque chose, escorté de trois dames et d’un jeune garçon ?

– Celui-là, commença Thompson... Au fait ! je vous laisse le plaisir de faire sa connaissance, car, si je ne me trompe, c’est à vous qu’il en veut. »

Le personnage en question avait, en effet, pris subitement son parti, et se dirigeait en droite ligne vers Robert. Il l’aborda poliment tandis que Thompson s’esquivait.

« Sapristi ! mon cher monsieur, s’écria-t-il en s’essuyant le front, j’ai eu du mal à vous trouver. “ M. Morgand ? ” demandais-je à tout le monde. “ M. Morgand ? Connais pas. ” Voilà ce qu’on me répondait invariablement, vous le croirez si vous voulez. »

Robert éprouva quelque surprise de cette singulière entrée en matière. Toutefois, il n’y avait pas lieu de se fâcher, l’intention de blesser étant certainement absente. Pendant le discours de leur chef, les trois femmes se confondaient en révérences, et le jeune garçon écarquillait des yeux où se lisait une évidente admiration.

« Pourrais-je savoir, monsieur, à qui j’ai l’honneur de parler ? » demanda froidement Robert.

Froideur bien naturelle. Il n’était pas de rapports bien tentants, ce gros homme commun, suant la sottise et le contentement de soi, non plus que sa famille, composée, sans compter le jeune garçon, d’une femme plus que mûre et de deux filles sèches et laides qui devaient friser la trentaine.

« Parfaitement ! parfaitement, monsieur », répondit l’épais personnage.

Pourtant, avant de donner le renseignement demandé, il se mit en quête de sièges pour lui et pour les siens. Les pliants récoltés, toute la famille s’installa confortablement.

« Asseyez-vous donc », dit à Robert l’intrus d’une voix engageante.

Robert, résolu à prendre l’incident du bon côté, obéit à l’invitation.

« On est mieux assis, pas vrai ? s’écria le gros homme en riant lourdement. Ah ! Ah ! Vous demandiez donc qui j’étais. Mr. Blockhead, bien connu dans son quartier, et honorablement, monsieur ! Tout le monde vous le dira. L’Épicerie Blockhead, de Trafalgar Street ! Franc comme l’or, monsieur, franc comme l’or. »

Robert fit un geste évasif d’adhésion.

« Maintenant, vous vous demandez peut-être comment moi, Blockhead, épicier honoraire, je suis en ce moment sur ce bateau ? Je vous répondrai qu’hier encore je n’avais jamais vu la mer. C’est fort, ça, hein ? Qu’est-ce que vous voulez, mon cher monsieur, dans le commerce, il faut travailler dur, si on ne veut pas finir au Work-House. Vous me direz : le dimanche. Mais le dimanche !... Bref ! pendant trente ans, nous n’avons pas mis le pied hors de la ville. Tant qu’enfin, l’aisance étant venue, nous nous retirâmes des affaires.

– Et vous avez voulu rattraper le temps perdu ? demanda Robert en affectant un vif intérêt.

– Vous n’y êtes pas. Nous nous sommes d’abord reposés. Puis après nous avons commencé à nous ennuyer ferme. Les commis à gronder, les pratiques à servir, tout cela nous manquait. Je disais souvent à Mrs. Blockhead : “ Mrs. Blockhead, nous devrions faire un petit voyage. ” Mais elle ne voulait rien entendre, rapport à la dépense, vous comprenez. Tant qu’enfin, il y a de cela dix jours, j’ai aperçu une affiche de l’Agence Thompson. C’était justement, ce jour-là, le trente et unième anniversaire de celui où j’ai épousé Georgina... Mrs. Blockhead s’appelle Georgina de son petit nom, monsieur... Alors j’ai pris les tickets sans rien dire. Et qu’est-ce qui a été content ? Ce sont mes filles, que je vous présente... Saluez, Bess ! Saluez, Mary !... Mrs. Blockhead a bien un peu bougonné. Mais, quand elle a su que j’avais payé demi-place pour Abel... Abel, c’est mon fils, monsieur... Saluez, Abel ! C’est la politesse qui distingue toujours le gentleman... Oui, monsieur, demi-place. Abel n’aura dix ans que le 2 juin. C’est une chance, ça, hein ?

– Et vous êtes satisfait de votre décision ? interrogea Robert pour dire quelque chose...

– Satisfait ? s’écria Blockhead. Dites : enchanté. La mer ! Le navire ! Les cabines ! Et des domestiques en veux-tu en voilà ! C’est extraordinaire, tout ça. Je le dis comme je le pense, monsieur. Franc comme l’or, Blockhead est franc comme l’or, monsieur. »

Robert recommença son geste commode d’adhésion.

« Mais ça n’est pas tout ça, reprit l’intarissable bavard. Quand j’ai appris que j’allais voyager avec un professeur français, mon sang n’a fait qu’un tour. Je n’en ai jamais vu, moi, de professeur français ! »

Robert, transformé en phénomène, esquissa une légère grimace.

« Puis, j’ai pensé à faire d’une pierre deux coups. Ça ne vous ferait rien, pas vrai, de donner à mon fils quelques leçons de français ? Il a déjà un commencement.

– Ah ! votre fils a déjà...

– Oui. Il ne sait qu’une phrase, mais il la sait bien. Abel, dites votre phrase à monsieur. »

Aussitôt Abel se leva, et, du ton d’un écolier qui récite une leçon, mais sans évidemment en comprendre le sens, articula ces mots inattendus :

« Ce que les épiciers honoraires sont rigolos, c’est rien de le dire ! » prononça-t-il avec un accent très français et même assez faubourien.

Robert partit d’un irrésistible éclat de rire, au grand scandale de Blockhead et de sa famille.

« Il n’y a rien de drôle là-dedans, dit celui-ci d’un air pincé. Abel ne peut pas mal prononcer. C’est un peintre français, un “ répine ” comme il disait, qui lui a appris cette phrase-là. »

Coupant court à cet incident ridicule, Robert s’excusa de ne pouvoir accepter l’offre qui lui était faite, ses fonctions ne lui laissant aucune liberté, et il allait se débarrasser à tout prix du fâcheux, quand le hasard vint à son secours.

Depuis un moment, Van Piperboom – de Rotterdam – allait et venait sur le spardeck, continuant, infatigable, sa chasse à l’interprète. Il abordait les passagers et les interpellait les uns après les autres, sans obtenir d’autre réponse qu’un geste d’ignorance impuissante. À chaque tentative avortée, le visage de Piperboom s’allongeait, se faisait plus désolé.

Quelques paroles prononcées par l’infortuné arrivèrent jusqu’à Blockhead, et lui firent dresser l’oreille.

« Quel est ce gentleman ? demanda-t-il à Robert, et quel drôle de langage parle-t-il donc ?

– C’est un Hollandais, répondit machinalement Robert, dont la situation n’a rien de très agréable. »

Au mot de : Hollandais, Blockhead s’était levé.

« Abel, suivez-moi ! » ordonna-t-il.

Et il s’éloigna rapidement, escorté de sa famille tout entière à distance respectueuse.

Quand Piperboom aperçut cette famille qui s’avançait vers lui, il se dirigea à sa rencontre. Était-ce enfin l’interprète attendu ?

« Mynheer, kunt u my den tolk van het schip wyzen ? dit-il à Blockhead en l’abordant gracieusement.

– Monsieur, répondit solennellement Blockhead, je n’avais jamais vu de Hollandais. Je suis heureux et fier que mon fils puisse contempler un enfant de ce peuple célèbre par ses fromages. »

Piperboom ouvrit de grands yeux. C’était à son tour de ne pas comprendre. Il insista :

« Ik versta u niet, mynheer. Ik vraag u of gy my den tolk van het schip wilt...

– ... wyzen », acheva Blockhead d’un air conciliant.

En entendant ce mot, le visage de Piperboom s’éclaircit. Enfin ! Mais Blockhead continuait :

« C’est probablement du hollandais. Je suis extraordinairement content d’avoir été à même d’en entendre. Voilà les occasions que nous offrent les grands voyages », ajouta-t-il en se retournant vers sa famille suspendue à ses lèvres.

Piperboom s’était rembruni. Évidemment celui-là ne comprenait pas mieux que les autres.

Mais tout à coup un grognement s’échappa de ses lèvres. Il venait d’apercevoir Thompson en bas, sur le pont. Celui-là, il le connaissait. Il l’avait vu, quand il avait fait la sottise de prendre son billet. Là, il trouverait ce qu’il cherchait, ou bien alors !...

Thompson, qui aurait pu l’éviter comme il l’avait fait le matin même, attendit l’ennemi de pied ferme. Une explication, après tout, était nécessaire. Autant maintenant que plus tard.

Piperboom l’aborda avec une extrême politesse, et débita sa phrase inévitable : « Mynheer, kunt u my den tolk van het schip wyzen ? » Thompson, d’un signe, lui indiqua qu’il ne l’entendait pas.

Piperboom, s’obstinant, recommença son discours d’un ton plus haut. Thompson, froid et glacé, répéta le même signe.

Une troisième fois, Piperboom tenta l’épreuve, mais, cette fois, d’une voix si élevée que tous les passagers se tournèrent de son côté. Jusqu’à Mr. Fliship, qui, de la passerelle, parut s’intéresser à l’incident. Seul, Thompson ne fut pas ému. Calme et superbe, il refit d’un air paisible le même geste d’ignorance.

Alors, devant cette froideur, devant l’inutilité de ses efforts, Piperboom perdit toute mesure. Sa voix s’éleva jusqu’au cri. Il s’étrangla en gloussements inarticulés, ponctués de gestes indignés. Enfin, comme dernier argument, il jeta aux pieds de Thompson le fameux programme froissé dans sa main furieuse, ce programme qu’un ami lui avait traduit sans doute, et sur la foi duquel il s’était embarqué.

Dans cette circonstance, Thompson, comme toujours, fut ce qu’il devait être. D’un geste digne, il ramassa le programme chiffonné. Il le lissa avec soin, le replia, et l’inséra froidement dans sa poche. Ce fut seulement, ce travail accompli, qu’il daigna relever les yeux sur le visage de Piperboom, où se lisait une redoutable colère.

Thompson ne trembla pas.

« Monsieur, dit-il d’un ton sec, bien que vous parliez un incompréhensible jargon, je saisis parfaitement votre pensée. Vous en voulez à ce programme. Vous lui reprochez quelque chose. Était-ce cependant une raison pour le mettre en cet état ? Fi ! monsieur, ces manières ne sont pas d’un gentleman. »

Piperboom n’objecta rien contre cette proposition. Toute sa vie concentrée dans les oreilles, il s’épuisait en efforts surhumains pour arriver à comprendre. Mais l’angoisse de son regard disait assez qu’il en perdait l’espoir.

Thompson triompha de l’accablement de son adversaire. Audacieusement, il fit en avant deux pas que Piperboom fit en arrière.

« Et que lui reprochez-vous monsieur, à ce programme ? reprit-il d’une voix plus aiguë. Êtes-vous mécontent de votre cabine ? Vous plaignez-vous de la table ? Quelqu’un vous a-t-il manqué ? Parlez ! mais parlez donc !... Non ! ce n’est rien de tout cela ? Alors, d’où vient votre colère ? Tout simplement de ce que vous ne trouvez pas d’interprète ! »

Thompson prononça ces derniers mots avec un mépris non dissimulé. Il était admirable ainsi, se répandant en paroles violentes, en gestes enfiévrés, repoussant toujours son adversaire visiblement dompté. Les yeux agrandis, les bras tombants, celui-ci écoutait, le malheureux, ahuri, éperdu.

Les passagers, formant cercle autour des belligérants, s’intéressaient à cette scène bruyante. Des sourires naissaient sur leurs lèvres.

« Mais est-ce ma faute ? s’exclama Thompson en prenant le Ciel à témoin. Quoi ? Comment ? Vous dites ? Le programme annonce un interprète parlant toutes les langues ?... Oui, cela y est en toutes lettres... Eh bien ! quelqu’un se plaint-il ? »

Et Thompson chercha autour de lui d’un air triomphant.

« Non ! il n’y a que vous ! Oui, monsieur, toutes les langues, mais pas le hollandais, naturellement ! Ce n’est pas une langue, le hollandais. C’est un dialecte, un patois, tout au plus, monsieur, j’ose le dire ! Quand un Hollandais veut être compris, monsieur, sachez-le, il n’a qu’à rester chez lui ! »

Un fou rire courut comme un tonnerre parmi les passagers, gagna les officiers, se répandit parmi l’équipage, descendit jusqu’au fond de la cale. Pendant deux minutes, le navire entier fut secoué par une gaieté peu charitable, mais irrésistible.

Quant à Thompson, laissant là son ennemi définitivement terrassé, il remonta sur le spardeck et se promena au milieu de ses passagers, en s’épongeant le front d’un air important et glorieux.

Le rire général ne s’était pas encore éteint, quand, à midi, la cloche annonça le déjeuner.

Thompson aussitôt pensa à Tigg, que l’incident Piperboom lui avait fait oublier. Si on voulait le voir renoncer à ses idées de suicide, on devait faire en sorte qu’il fût entièrement satisfait, et le bien placer à table était le soin du moment.

Mais ce que vit Thompson le rassura. L’histoire de Tigg portait déjà ses fruits. Des âmes charitables s’intéressaient au désespéré. C’est escorté des deux soeurs Blockhead que Tigg se dirigeait vers la salle à manger. C’est entre elles qu’à table il s’assit. Et ce fut une lutte à qui glisserait un coussin sous ses pieds, à qui lui couperait son pain, lui passerait les plus friands morceaux. Elles déployaient un zèle véritablement évangélique, et ne négligeaient rien pour lui faire reprendre goût à la vie... et au mariage.

Thompson s’assit au milieu de la table, le capitaine Pip en face de lui. À leurs côtés, Lady Heilbuth, Lady Hamilton, et deux dames considérables.

Les autres passagers s’étaient casés à leur guise, au petit bonheur ou au gré de leurs sympathies. Robert, discrètement relégué au bout de la table, se trouva par hasard entre Roger de Sorgues et Saunders, non loin de la famille Lindsay. Il ne se plaignit pas de ce hasard.

Le commencement du repas se fit en silence. Mais, dès que le premier appétit fut apaisé, des conversations, d’abord particulières, puis générales, ne tardèrent pas à s’engager.

Vers le dessert, Thompson jugea le moment opportun pour un speech bien senti.

« J’en appelle à tous ceux qui m’écoutent, s’écria-t-il dans tout l’enivrement du triomphe, n’est-ce pas charmant de voyager ainsi ? Qui de nous ne troquerait les salles à manger terrestres contre cette salle à manger flottante ? »

Ce préambule reçut une approbation unanime. Thompson reprit :

« Et comparez notre situation à celle du voyageur isolé. Livré à ses seules ressources, réduit à un perpétuel monologue, c’est dans les plus déplorables conditions qu’il se déplace. Nous, au contraire, nous avons la jouissance d’une installation luxueuse, chacun de nous trouve en ses compagnons une société aimable et choisie. À quoi, s’il vous plaît, devons-nous tout cela, à quoi devons-nous la possibilité d’accomplir à des prix insignifiants une incomparable excursion, sinon à cette admirable invention des voyages économiques, qui, forme nouvelle de la coopération, cette réserve de l’avenir, met ces précieux avantages à la portée de tous ? »

Fatigué de cette longue période, Thompson reprit haleine. Il allait repartir sur de nouveaux frais, lorsqu’un incident vint tout gâter.

Depuis un moment déjà, le jeune Abel Blockhead pâlissait à vue d’oeil. Si, en plein air, il n’avait pas encore éprouvé les premières atteintes du mal de mer, cet effet ordinaire des vagues, qui d’ailleurs grossissaient d’instant en instant, ne tarda pas à se faire sentir, dès qu’il eut quitté le pont. De rose, il était d’abord devenu blanc. De blanc, il allait devenir vert, quand une lame plus dure brusqua les choses. En même temps que le navire retombait dans le creux de l’ondulation, le jeune garçon s’abîma dans son assiette.

« Une forte dose d’ipéca n’aurait pas mieux opéré », déclara Saunders avec flegme au milieu du silence général.

Cet incident avait jeté un froid. Plus d’un passager avait prudemment détourné les yeux. Quant à la famille Blockhead, ce fut pour elle le signal de la déroute. En une minute, les visages de ses membres passèrent par toutes les nuances de l’arc-en-ciel, puis les deux filles se levèrent et s’enfuirent avec un extrême empressement, en abandonnant Tigg à son sort. Leur mère, emportant dans ses bras son malheureux rejeton, se précipita sur leurs traces, suivie de Mr. Absyrthus Blockhead comprimant son estomac révolté.

Quand les domestiques eurent réparé le désordre, Thompson essaya de continuer son enthousiaste discours. Mais on n’était plus au diapason. À chaque instant, un des convives, les traits tirés, se levait, disparaissait, allant chercher à l’air libre un douteux remède au mal cruel et comique qui commençait à multiplier ses victimes. Bientôt la table fut réduite des deux tiers, les plus solides seuls restant à leur poste.

Les Hamilton étaient de ceux-là. Le mal de mer aurait-il osé s’attaquer à d’aussi puissants personnages ? Rien n’avait pu troubler leur gravité. Ils mangeaient d’un air digne, avec un désintéressement absolu des êtres qui s’agitaient autour d’eux.

Par contre, Lady Heilbuth avait dû battre en retraite. Son domestique l’avait suivie, chargé du toutou favori donnant lui aussi des signes non équivoques de malaise.

Parmi les survivants du massacre, figurait également Elias Johnson. Comme les Hamilton, lui non plus ne s’occupait pas du reste du monde. Mais le dédain n’avait aucune part dans son indifférence. Il mangeait. Il buvait surtout. Les verres devant lui s’emplissaient, se vidaient comme par miracle, au grand scandale de son voisin le clergyman Cooley. Johnson ne s’en inquiétait guère, et satisfaisait sa passion sans vergogne.

Si Johnson buvait, Van Piperboom – de Rotterdam – mangeait. Si l’articulation cubitale de l’un était douée d’une admirable souplesse, l’autre maniait la fourchette avec une remarquable maestria. À chaque verre bu par Johnson, Piperboom ripostait en engloutissant quelque énorme morceau. Complètement remis de ses fureurs, il montrait une face calme et reposée. Évidemment, il avait pris son parti des choses, et, rejetant désormais tout souci, il se nourrissait simplement et formidablement.

Une douzaine de passagers, parmi lesquels Robert, les Lindsay, Roger et Saunders, garnissaient seuls avec ceux-là la vaste table que continuaient à présider Thompson et le capitaine Pip.

Public restreint. Non pas négligeable, cependant, au jugement de Thompson brûlant de reprendre le speech si malencontreusement interrompu.

Mais le sort était contre lui. Au moment où il allait ouvrir la bouche, une voix grinçante s’éleva dans le silence général.

« Steward ! appelait Saunders en repoussant dédaigneusement son assiette, ne pourrait-on avoir deux oeufs sur le plat ? Il n’est pas surprenant que nous ayons tant de malades. L’estomac d’un loup de mer ne résisterait pas à cette nourriture ! »

Jugement un peu sévère, vraiment. Le repas, médiocre, avait en somme été passable. Mais qu’importait au systématique mécontent ? Le caractère de Saunders tenait décidément les promesses de son visage. Ainsi que l’apparence permettait de le supposer, on aurait en lui un irréductible grincheux. Agréable nature ! À moins toutefois – mais quelle apparence ? – qu’il eût quelque raison cachée d’en vouloir à Thompson, et qu’il cherchât de parti pris les occasions d’être agressif et de semer la discorde entre l’administrateur général et ses administrés.

Un rire étouffé courut parmi les convives clairsemés. Thompson seul ne rit pas. Et, s’il devint vert à son tour, le mal de mer à coup sûr n’en était pas responsable !

V

AU LARGE

Peu à peu, la vie de bord prit son cours normal. À huit heures, on sonnait le thé puis la cloche appelait les passagers à midi et à sept heures du soir, pour le déjeuner et le dîner.

Thompson, on le voit, avait adopté les habitudes françaises. Sous prétexte que les nombreux repas anglais seraient impossibles pendant les excursions projetées, il les avait préalablement supprimés à bord du Seamew. À aucun il n’avait fait grâce, même pas au « five o’clock » si cher aux estomacs britanniques. Volontiers il vantait l’utilité de cette révolution gastronomique, et prétendait habituer ainsi ses compagnons de route au genre de vie qu’il leur faudrait adopter quand on en serait à parcourir les îles. Précaution vraiment humaine, qui avait le double mérite d’être en même temps économique.

Vie monotone que cette vie de bord, mais non pas ennuyeuse. La mer est toujours là, spectacle éternellement changeant. On croise des navires, des terres se montrent, coupant le géométrique horizon.

À ce dernier point de vue, les hôtes du Seamew étaient, il est vrai, mal partagés. Le premier jour seulement, une brumaille avait indiqué, à l’horizon du sud, la côte française de Cherbourg. Depuis, aucun point solide ne s’était érigé hors du vaste disque liquide dont le navire formait le centre mouvant.

Les passagers paraissaient s’accommoder de cette existence. En conversations, en promenades, ils se récréaient de leur mieux, ne quittant guère le spardeck, salon et place publique à la fois.

Bien entendu, il ne s’agit ici que des passagers valides, dont le nombre ne s’était malheureusement pas augmenté, depuis que l’auditoire de Thompson avait été si largement décimé.

Le navire, cependant, n’avait eu à lutter contre aucune difficulté réelle. Le temps avait toujours mérité l’épithète de beau dans la bouche d’un marin. Mais un humble « terrien » a le droit de se montrer plus difficile. Les « terriens » du Seamew ne s’en faisaient pas faute, et ne se gênaient pas pour maudire le vent assez frais, qui rendait ainsi la mer, sinon méchante, du moins clapoteuse et taquine.

Cette taquinerie, il est juste de le reconnaître, le bâtiment avait paru ne pas la prendre au sérieux. Que la lame vînt de l’avant ou par le travers, il s’était comporté comme un bon et honnête bateau. À plusieurs reprises, le capitaine Pip l’avait constaté, et l’âme soeur, dans la position réglementaire, avait reçu la confidence de son plaisir, comme elle avait précédemment reçu la confidence de son ennui.

Toutefois, les qualités nautiques du Seamew ne pouvaient empêcher les humains d’être malades, et M. l’administrateur général ne pouvait faire bénéficier de ses talents d’organisateur qu’un public clairsemé.

Parmi les intrépides, figurait toujours Saunders. Il allait de l’un à l’autre, bien accueilli de tous ses compagnons, qu’amusait sa verve féroce. Chaque fois qu’ils se croisaient, Thompson et lui échangeaient de ces coups d’oeil qui valent des coups d’épée. L’administrateur général n’avait pas oublié la remarque désobligeante du premier jour, et il en conservait une amère rancune. Saunders, d’ailleurs, ne faisait rien pour effacer son algarade. Bien au contraire, il saisissait avec empressement toutes les occasions d’être désagréable. Qu’un repas ne fût pas sonné à l’heure précise, il apparaissait, le programme à la main, et assassinait Thompson de

réclamations énervantes. Le malheureux administrateur général en était arrivé à chercher le moyen de se débarrasser de cet odieux passager à la première relâche.

Plus particulièrement, Saunders s’était lié avec la famille Hamilton. Pour vaincre leur passif dédain, la conformité de leurs goûts et des siens avait été son talisman. Sans aucune raison, Hamilton, en effet, se montrait tout aussi désagréable que Saunders. Il était de ces gens qui naissent grincheux et meurent de même, qui trouvent toujours à reprendre et ne sont satisfaits que lorsqu’ils ont découvert quelque motif de se plaindre. Dans toutes ses réclamations, Saunders avait en lui un second. Hamilton était son éternel écho. À propos de tout et de rien, Thompson avait sur les bras ces deux perpétuels mécontents devenus son cauchemar.

Le trio Hamilton, transformé en quatuor par l’adjonction de Saunders, n’avait même pas tardé à devenir un quintette. Tigg était cet heureux privilégié, ayant reçu libre pratique du hautain baronnet. Pour lui, le père, la mère, la fille s’étaient départis de leur raideur. Il est à supposer que les Hamilton n’avaient pas agi ainsi à la légère, qu’ils avaient recueilli des informations, et l’existence de Miss Margarett permettait bien des hypothèses !

Quoi qu’il en soit Tigg, ainsi gardé, ne courait aucun risque. Bess et Mary Blockhead étaient remplacées. Ah ! si elles eussent été là ! Mais les Misses Blockhead n’avaient pas reparu, non plus que père, mère et frère. Elle continuait à souffrir, cette intéressante famille, toutes les tortures du mal de mer.

Deux des passagers valides formaient symétriquement le contraste de Saunders et d’Hamilton. Ceux-là ne réclamaient jamais. Ceux-là paraissaient entièrement satisfaits.

Van Piperboom – de Rotterdam – était l’un de ces heureux. Le sage Hollandais, renonçant à poursuivre l’irréalisable, s’était pratiquement fait une vie de coq en pâte. De temps à autre, par acquit de conscience, il essayait encore l’effet de sa fameuse phrase, que la plupart des passagers commençaient à savoir par coeur. Le reste du temps, il mangeait, digérait, fumait, dormait – énormément. Sa vie tenait dans ces quatre verbes. D’une santé insolente, il traînait son immense corps d’un siège à l’autre, toujours armé de son immense pipe d’où s’échappaient d’immenses nuages de fumée.

Johnson formait le pendant de ce philosophe. Deux ou trois fois par jour, on le voyait apparaître sur le pont. Quelques minutes, il le parcourait brutalement, reniflant, crachant, sacrant, roulant comme une barrique, dont ses goûts avaient fini par lui donner les apparences et les allures, puis il retournait dans le coffee-room, et bientôt on l’entendait réclamer à grand bruit quelque cocktail ou quelque grog. S’il n’était pas agréable, du moins n’était-il pas gênant.

Au milieu de tout ce monde, Robert menait une existence paisible. De temps à autre, il échangeait quelques mots avec Saunders, quelquefois aussi avec Roger de Sorgues, qui paraissait dans les meilleures dispositions pour son compatriote. Mais celui-ci, s’il avait hésité jusqu’ici à détruire la frauduleuse légende inventée par Thompson, entendait cependant n’en pas profiter outre mesure. Il demeurait sur une prudente réserve et ne se livrait pas.

Le hasard ne l’avait plus mis en rapport avec la famille Lindsay. Matin et soir, on échangeait un salut. Rien de plus. Cependant, en dépit de l’insignifiance de leurs relations, Robert s’intéressait malgré lui à cette famille, et il ressentit comme une vague jalousie, quand, présenté par Thompson, et aidé par l’obligatoire cohabitation du bord, Roger de Sorgues, en quelques jours, se lia intimement avec les passagères américaines.

Presque toujours seul et désoeuvré, Robert restait du matin au soir sur le spardeck, et se persuadait y trouver une distraction dans le va-et-vient des voyageurs. En réalité, certains d’entre eux l’intéressaient plus spécialement et c’est en général du côté de la famille Lindsay que ses regards se dirigeaient sans qu’il y pensât. S’apercevait-il tout à coup de cette indiscrète contemplation, il détournait aussitôt les yeux, mais pour les ramener trente secondes après vers le groupe qui l’hypnotisait. À force de s’occuper d’elles, il devenait, à

leur insu et au sien même, l'ami des deux soeurs. Il devinait leurs pensées inexprimées, comprenait leurs paroles qu'il n'entendait pas. Il vivait de loin avec la rieuse Dolly, avec Alice surtout, dont, sous l'adorable enveloppe du visage, il pénétrait par degrés l'âme charmante et grave.

Mais, si c'est instinctivement qu'il s'occupait des compagnes de Jack Lindsay, ce dernier était pour Robert l'objet d'une étude préméditée. Sa première impression ne s'était pas modifiée, loin de là. De jour en jour, il se sentait porté à un jugement plus sévère. Il s'étonnait de ce voyage entrepris par Alice et Dolly en compagnie d'un tel personnage. Comment, ce qu'il voyait, lui, ne le voyaient-elles pas ?

Robert aurait été plus surpris encore s'il avait connu les conditions dans lesquelles ce voyage avait été décidé.

Frères jumeaux, Jack et Williams Lindsay avaient vingt ans quand leur père mourut, en leur laissant une fortune considérable. Mais, pareils par l'âge, les deux frères étaient dissemblables par le caractère. Tandis que Williams, continuant les travaux de son père, augmentait son héritage dans des proportions énormes, Jack, au contraire, dissipait le sien. En moins de quatre ans, il avait tout dévoré.

Réduit alors aux derniers expédients, il ne s'était pas fait faute d'y avoir recours. On parlait à mots couverts de procédés louches au jeu, de combinaisons irrégulières dans les réunions sportives, d'opérations de bourse suspectes. Sinon absolument déshonoré, il était du moins extrêmement compromis, et les familles prudentes l'avaient mis en interdit.

Telle était la situation, quand, à vingt-six ans, Williams rencontra, aima, épousa Miss Alice Clarck, orpheline puissamment riche elle-même de son chef et alors âgée de dix-huit ans.

Williams, malheureusement, était marqué par le destin. Six mois presque jour pour jour après son mariage, on le rapportait mourant à son hôtel. Un accident de chasse, brutal et bête comme un fait, transformait en veuve la jeune fille à peine femme.

Avant de mourir, Williams, cependant, avait pu mettre ordre à ses affaires. Il connaissait son frère, il l'avait jugé. Par sa volonté, sa fortune passa sur la tête de sa femme, qu'il chargea verbalement de servir une large pension au misérable Jack.

Pour celui-ci, ce fut le dernier coup. Il écuma. Il blasphéma contre son frère. D'irrité contre le sort, il devint furieux contre les êtres. De méchant, il se fit féroce.

La réflexion le calma. Au lieu de se briser stupidement contre l'obstacle, il résolut d'en entreprendre le siège avec méthode. Un moyen qu'il estima pratique s'offrait à lui de modifier la situation à son avantage : profiter de l'inexpérience de sa belle-soeur, l'épouser et reconquérir ainsi la fortune dont il se jugeait dépouillé.

Conformément à ce plan, il changea sur-le-champ son genre de vie, et il cessa d'être une cause perpétuelle de scandales.

Cependant, cinq ans s'étaient écoulés depuis ces événements sans que Jack eût osé avouer ses projets. La froideur d'Alice avait toujours été une barrière impossible à franchir. Il crut l'occasion favorable quand, profitant de la liberté américaine, celle-ci résolut de faire avec sa soeur un voyage en Europe, sur lequel, sous l'influence d'une affiche lue par hasard et engendrant un caprice subit, devait ensuite se greffer l'excursion de l'Agence Thompson. Audacieusement, il se proposa pour compagnon de route. Alice n'accepta pas son offre sans répugnance. Toutefois elle s'y contraignit. Jack depuis longtemps semblait amendé, son existence paraissait plus régulière. Le moment était peut-être venu de lui rendre une famille.

Elle eût refusé, si elle avait connu les projets de son beau-frère, si elle avait pu surtout lire en lui, et se convaincre ainsi que Jack était resté le même, devenu pire peut-être, qu'il était homme enfin à ne reculer devant rien au monde, lâchetés, vilenies, voire devant le crime, dans la conquête de la fortune.

Au surplus, depuis le départ de New York, Jack ne s'était permis aucune allusion à ce qu'il appelait audacieusement son amour et il n'était pas sorti de sa prudente réserve à bord du

Seamew. Taciturne, il donnait aux deux soeurs sa présence matérielle, il gardait sa pensée, attendant. Son humeur devint encore plus sombre, quand Roger de Sorgues fut présenté aux passagères américaines et s’en fit bien venir par sa bonne grâce et sa gaieté. Il se rassura toutefois en voyant Roger s’occuper infiniment plus de Dolly que de sa soeur.

Quant aux autres hôtes du Seamew, il n’y pensait guère. À peine s’il connaissait leur existence. Il ignorait dédaigneusement celle de Robert.

Alice était moins hautaine. Ses yeux pénétrants de femme avaient remarqué l’évident désaccord de la position subalterne de l’interprète et de son apparence extérieure, ainsi que la froideur polie avec laquelle il recevait les avances de certains passagers, et notamment de Roger de Sorgues.

« Que pensez-vous de votre compatriote ? avait-elle demandé un jour à ce dernier, qui venait précisément de dire à Robert quelques mots accueillis comme de coutume. Il a l’air peu liant, ce me semble.

– C’est un être fier, et qui entend rester à sa place, avait répondu Roger, sans chercher à dissimuler son évidente sympathie pour son discret compatriote.

– Il faut qu’il soit bien au-dessus d’elle pour s’y maintenir avec une si ferme dignité », dit simplement Alice.

Cette réserve, cependant, force serait bien à Robert d’y renoncer. Le moment était proche où il lui faudrait entrer vraiment en fonction. La quiétude présente était de nature à lui faire oublier sa position réelle. Mais le moindre incident la lui rappellerait nécessairement, et cet incident devait se produire avant même que le Seamew eût pour la première fois atterri.

Depuis qu’on avait quitté la Manche, on avait constamment suivi une direction ouest-sud-ouest, un peu moins méridionale qu’il ne l’aurait fallu pour atteindre le groupe principal des Açores. Le capitaine Pip avait en effet mis le cap sur les îles les plus occidentales, afin d’en assurer la vue à ses passagers. Du train dont allaient les choses, il ne semblait pas qu’ils dussent beaucoup profiter de cette attention de Thompson.

Quelques mots entendus à ce sujet excitèrent la curiosité de Roger.

« Pourriez-vous me dire, monsieur le professeur, demanda-t-il à Robert quatre jours après le départ, quelles sont les premières îles que le Seamew doit trouver devant lui ? »

Robert demeura interdit. Il ignorait complètement ce détail.

« Bon ! accorda Roger. Le capitaine nous renseignera. Les Açores appartiennent aux Portugais, je crois ? demanda-t-il encore après un court silence.

– Mais, balbutia Robert... je le crois aussi.

– Je vous avouerai, monsieur le professeur, que je suis totalement ignorant de tout ce qui concerne cet archipel, reprit Roger. Pensez-vous qu’il ait quelque chose d’intéressant à nous offrir ?

– Certainement, affirma Robert.

– De quel genre ? insista Roger. Des curiosités naturelles, peut-être ?

– Naturelles, c’est évident, dit Robert avec empressement.

– Et des édifices, sans doute ?

– Et des édifices, cela va de soi. »

Roger regarda, un peu surpris, son interlocuteur. Un malin sourire naquit sur ses lèvres. Il recommença ses questions.

« Un dernier mot, monsieur le professeur. Le programme n’annonce le débarquement que dans trois îles : Le Fayal, Tercère et Saint-Michel. L’archipel n’en contient-il pas d’autres ? Mrs. Lindsay a désiré savoir combien il en comportait en tout ; je n’ai pu la renseigner. »

Robert était au supplice. Il constatait un peu tard son ignorance absolue de ce qu’il avait mission d’apprendre aux autres.

« Cinq, affirma-t-il audacieusement.

– Grand merci, monsieur le professeur », dit enfin Roger narquoisement, en prenant congé de son compatriote.

À peine seul, celui-ci se précipita dans sa chambre. Avant son départ de Londres, il avait eu soin de se munir d’une collection de livres propres à le documenter sur les pays compris dans l’itinéraire. Ces livres, pourquoi les avoir si follement négligés ?

Il parcourut le Baedeker des Açores. Hélas ! il avait commis une grossière erreur en n’attribuant que cinq îles à l’archipel. On en comptait neuf bel et bien. Robert fut fort humilié et rougit cruellement, quoique personne ne pût voir sa honte. Il se hâta de regagner le temps perdu. Désormais, il passa ses journées le nez dans ses livres, et son hublot demeura éclairé fort avant dans la nuit. Roger constata le fait et s’en égaya vivement.

« Potasse, mon bon ami, potasse ! se dit-il très amusé. Quant à être professeur !... Comme je suis pape ! »

Le matin du septième jour, c’est-à-dire le 17 mai à huit heures, Saunders et Hamilton s’approchèrent de Thompson, et le premier lui fit observer d’un ton sec qu’aux termes du programme le Seamew aurait dû mouiller la nuit dernière à Horta, capitale de l’île de Fayal. Thompson s’excusa de son mieux, rejetant tout sur l’état de la mer. Pouvait-il prévoir qu’il aurait à lutter contre un vent debout et des lames aussi dures ? Les deux compères ne prirent pas la peine de discuter. Ils avaient fait constater l’irrégularité, cela suffisait pour l’instant. Ils se retirèrent d’un air digne, et le baronnet déversa sa bile dans le sein de sa famille.

D’ailleurs, il est à croire que le navire et les éléments eux-mêmes ressentirent quelque émotion du mécontentement d’un voyageur aussi considérable. Le vent qui, dès les premières heures du jour, avait manifesté une tendance à mollir, décrut progressivement. Par un effet naturel la houle tombait en même temps. Le bâtiment se poussait en avant plus rapidement, et l’amplitude de son tangage diminuait. Bientôt, tout en restant debout, le vent ne fut plus qu’une brise légère, et les hôtes du Seamew purent se croire revenus sur la paisible Tamise.

Le résultat de cette accalmie se fit aussitôt sentir. Les malheureux passagers, qu’on n’avait pas revus depuis six jours entiers, montèrent l’un après l’autre sur le pont. Successivement, ils apparurent, visages pâlis, traits tirés, en somme de lamentables ruines.

Indifférent à cette résurrection, Robert, accoudé à une batayole, fouillait l’horizon des yeux, cherchant vainement la terre prochaine.

« Pardon, monsieur le professeur, dit tout à coup une voix derrière lui, ne sommes-nous pas ici à la place occupée autrefois par un continent disparu : l’Atlantide ? »

Robert, en se retournant, se trouva en face de Roger de Sorgues, d’Alice Lindsay et de Dolly.

Si Roger avait espéré « coller » son compatriote par cette question impromptue, il perdait son temps. La leçon précédente avait porté ses fruits. Robert était ferré, désormais.

« En effet, monsieur, dit-il.

– Ce pays a donc réellement existé ? demanda Alice à son tour.

– Qui le sait ? répondit Robert. Vérité ou légende, une grande incertitude plane évidemment sur l’existence de ce continent.

– Mais enfin, demanda encore Alice, y a-t-il des témoignages en faveur de l’affirmative ?

– Plusieurs, répondit Robert, qui se mit en devoir de réciter son guide. Sans parler de la Méropide, dont Midas, d’après Théopompe de Chio, avait reçu la connaissance du vieux et pauvre Silène, il reste au moins la narration du divin Platon. Avec Platon, la tradition se fait récit, la légende, histoire. Grâce à lui, la chaîne du souvenir a tous ses maillons. Elle se relie d’années en années, de siècles en siècles, et remonte dans la nuit des âges. Les faits dont il se constituait ainsi l’historien, Platon les tenait de Critias, qui lui-même, à l’âge de sept ans, en avait entendu le récit de la bouche de son arrière-grand-père, Dropidas, alors nonagénaire. Quant à Dropidas, il ne faisait que répéter ce qu’à maintes reprises il avait entendu raconter à son intime ami, Solon, un des sept sages de la Grèce, le législateur d’Athènes. Solon lui avait

dit comment, reçu par les prêtres de la ville égyptienne de Saïs, alors âgée de huit mille ans, il avait appris d’eux que leurs monuments relataient les guerres éclatantes soutenues autrefois par les habitants d’une antique cité de la Grèce, fondée mille ans avant Saïs même, contre des peuples innombrables venus d’une île immense située au-delà des colonnes d’Hercule. Si cette tradition est exacte, c’est donc huit à dix mille ans avant Jésus-Christ que respirait cette race évanouie des Atlantes, et c’est ici même que s’étendait leur patrie.

– Comment, objecta Alice après un instant de silence, ce vaste continent aurait-il pu disparaître ? »

Robert fit un geste évasif.

« Et de ce continent, rien, pas une pierre n’aurait subsisté ?

– Si, répondit Robert. Des pics, des montagnes, des volcans émergeraient encore. Les Açores, Madère, les Canaries, les îles du Cap-Vert ne seraient pas autre chose. Le reste a été englouti. Dans les plaines toujours labourées, le navire a remplacé la charrue. Tout, sauf les plus orgueilleux sommets, s’est effondré en d’insondables abîmes, tout a disparu sous les flots, villes, édifices, hommes, dont pas un n’est revenu dire à ses frères l’épouvantable catastrophe. »

Ceci n’était plus dans le guide. Robert l’avait tiré de son propre fond. Il collaborait, l’audacieux.

D’ailleurs, le résultat en était heureux. Ses auditeurs semblaient émus. Si le désastre était vieux de dix mille ans, il était effroyable aussi, et tel que les annales du monde n’en contiennent pas de semblable. Les yeux errant sur les vagues, ils songeaient aux secrets recelés par le gouffre. Là, des moissons avaient jauni, des fleurs étaient écloses, le soleil avait rayonné sur ces contrées plongées dans une ombre éternelle. Là, des oiseaux avaient chanté, des hommes avaient vécu, des femmes aimé, jeunes filles, mères, pleuré. Et, sur ce mystère de vie, de passion, de douleur, roulait maintenant, comme sur une tombe immense, l’impénétrable linceul de la mer.

« Pardon, monsieur, prononça une voix, je n’ai saisi que la fin de ce que vous disiez. Si je vous ai bien compris, un affreux accident aurait eu lieu en cet endroit. Une terre importante aurait été détruite par la mer. Eh bien ! monsieur, il est vraiment extraordinaire que les journaux n’en aient point parlé ! »

En se retournant avec un peu d’effarement, les causeurs aperçurent l’aimable Mr. Blockhead, accompagné de sa famille. Oh ! combien pâlis, ces visages ! Combien maigrie, cette intéressante famille !

Roger se chargea de la réponse.

« Eh ! c’est vous, cher monsieur ! Guéri enfin ! Compliments !... Comment ! vous n’avez pas vu dans les journaux le récit de cet accident ? Je peux cependant vous affirmer qu’il en a été longuement question. »

La cloche annonçant le déjeuner coupa la réponse de Blockhead.

« Voilà un signal que j’ai plaisir à entendre ! » s’écria-t-il.

Et rapidement il s’élança vers la salle à manger, suivi de Mrs. Georgina et de son fils Abel. Étrange phénomène ! Miss Bess et Miss Mary ne l’accompagnèrent pas avec l’empressement qu’eût rendu naturel un jeûne aussi prolongé. Non, d’un même mouvement, elles s’étaient élancées vers l’arrière. Un instant plus tard, on les vit revenir escortant Tigg enfin reconquis. À quelques pas, les Hamilton s’avançaient à leur tour, les yeux rageurs, les lèvres pincées.

Tigg ressemblait ainsi à un moderne Pâris, que trois déesses nouveau style se seraient disputées. Le proverbe affirmant que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, Miss Margarett était vraiment la Vénus de ce trio céleste. La hautaine Mary eût alors rempli le rôle de Junon, celui de Minerve demeurant réservé à Miss Bess, à cause de ses angles belliqueux... En ce moment, il était évident que, contrairement à la tradition généralement acceptée, Minerve et Junon triomphaient. Vénus était verte de rage.

Pour la première fois depuis longtemps, la table se trouva garnie de bout en bout. Thompson éprouva des sentiments divers en considérant cette abondance de convives.

Vers la fin du repas, Blockhead, à travers la table, lui adressa directement la parole :

« Mon cher monsieur, dit-il, j'ai appris tout à l'heure que ces parages avaient été le théâtre d'un accident épouvantable. Une contrée entière aurait été submergée. Je crois donc opportun de vous proposer d'ouvrir entre nous une souscription pour les victimes de la catastrophe. Je m'inscrirai volontiers pour une livre. »

Thompson n'eut pas l'air de comprendre.

« De quelle catastrophe voulez-vous parler, mon cher monsieur ? Du diable si j'ai jamais rien entendu dire à ce sujet !

– Pourtant je n'invente rien, insista Blockhead. C'est de la bouche de M. le professeur que j'ai appris cette affaire, et cet autre gentleman français qui est auprès de lui m'a affirmé que les journaux en avaient parlé.

– Parfaitement ! s'écria Roger, voyant qu'il était question de lui, parfaitement ! Mais ce n'est pas aujourd'hui que la chose est arrivée. Il y a de cela quelques années. C'était... Attendez donc !... Il y a deux ans ?... Non, c'est plus vieux que ça... C'était... Ah ! j'y suis ! Il y aura exactement huit mille quatre cents ans, vienne la Saint-Jean, que l'Atlantide a disparu sous les flots. Je l'ai lu, sur ma parole, dans les gazettes de la première Athènes. »

La table entière partit d'un éclat de rire. Quant à Blockhead, il était resté bouche béante. Peut-être allait-il se fâcher, car la farce était un peu grosse, mais soudain une voix tombant du pont éteignit à la fois et rire et colère.

« Terre par bâbord devant ! » criait un matelot.

En un clin d'oeil, la salle fut vide. Seul, le capitaine Pip demeura à sa place, achevant paisiblement son repas.

« Ils n'ont donc jamais vu la terre, monsieur ? » demanda-t-il à son fidèle confident accroupi à son côté.

Les passagers étaient remontés sur le spardeck, et, les regards tendus vers le sud-ouest, s'efforçaient d'apercevoir la terre annoncée.

Ce fut seulement un quart d'heure plus tard, que, pour leurs yeux inexpérimentés, une tache commença à se dessiner, comme un nuage à l'horizon.

« À en juger par la direction que nous avons suivie, dit Robert à ses voisins immédiats, ce doit être Corvo, c'est-à-dire l'île la plus septentrionale et la plus occidentale de l'archipel. »

L'archipel des Açores se divise en trois groupes bien tranchés. Un, central, comprend cinq îles : Fayal, Tercère, Saint-Georges, Pico et Gracieuse ; un au nord-ouest avec deux îles : Corvo et Florès ; un au sud-est, également formé par deux îles : Saint-Michel et Sainte-Marie, plus l'amas de récifs nommé les Désertas. Situées à quinze cent cinquante kilomètres du continent le plus proche, ces îles, de grandeurs fort inégales, et occupant plus de cent lieues marines, réunissent à peine entre elles toutes vingt-quatre mille kilomètres carrés de terre ferme et cent soixante-dix mille habitants. C'est dire que de larges bras de mer les séparent, et que la vue peut rarement aller de l'une à l'autre.

La découverte de cet archipel est, comme d'usage, revendiquée par des peuples divers. Quoi qu'il en soit de ces querelles de vanité, ce fut des colons portugais, qui s'y établirent de 1427 à 1460, qu'elles reçurent leur nom, en raison d'une espèce d'oiseau alors très abondante, et que les premiers occupants prirent par erreur pour des milans ou des autours.

Ces renseignements généraux, Robert les donna à la demande de Thompson. Succès vraiment flatteur, à peine avait-il ouvert la bouche, que la plupart des passagers s'étaient arrêtés auprès de lui, jaloux d'entendre le professeur français. Ceux-ci en attirant d'autres, il fut bientôt le centre d'un véritable cercle. En somme, il ne pouvait se refuser à cette conférence improvisée. Cela faisait partie de ses fonctions. Au premier rang des auditeurs de Robert, Blockhead, sans rancune, avait poussé son intéressant rejeton. « Écoutez bien M. le

professeur, lui disait-il, écoutez bien M. le professeur ! » Un autre auditeur, et celui-là tout à fait inattendu, était Van Piperboom – de Rotterdam. Quel intérêt pouvait-il bien prendre à des discours complètement inintelligibles pour ses néerlandaises oreilles ? Mystère. En tout cas, il était là, au premier rang lui aussi, oreille tendue, bouche ouverte, ne perdant pas un mot. Qu'il comprît ou non, il en voulait évidemment pour son argent.

Une heure plus tard, l'île de Corvo cessa d'être un nuage, s'affirma, masse confuse encore, cependant, à cette distance d'environ vingt-cinq milles. En même temps, une autre terre montait vaguement à l'horizon.

« Florès », annonça Robert.

Le navire avançait rapidement. Peu à peu les détails apparurent, se précisèrent, et bientôt on put distinguer une haute et abrupte falaise s'élevant à plus de trois cents mètres au-dessus des flots. Le Seamew s'en approcha à moins de trois milles, puis le capitaine, laissant porter au sud, suivit la côte.

La falaise se continuait, toujours aussi haute, aussi aride, sa base semée de roches innombrables, sur lesquelles la mer déferlait avec rage. L'aspect en était terrible et sauvage. À bord du Seamew, les coeurs s'étaient serrés, et l'on hésitait à croire Robert, quand il affirmait que cette île menaçante contient et nourrit près de mille créatures humaines. Sauf quelques vallées un peu verdoyantes, partout l'oeil rencontrait les signes de la plus effroyable dévastation. Nulle apparence de vie sur ces basaltes noirâtres, sur ces rocs arides et grandioses, amoncelés, bouleversés par le caprice d'une incommensurable puissance.

« Voilà l'oeuvre des tremblements de terre », observa Robert.

À ce mot, un remous brisa la foule des passagers, et, bousculant tout le monde, Johnson, l'oeil irrité, se planta en face de l'interprète du Seamew.

« Qu'avez-vous dit, monsieur ? s'écria-t-il. N'avez-vous pas parlé de tremblements de terre ? Il y en a donc aux Açores ?

– Il y en a eu tout au moins, répondit Robert.

– Et maintenant ?

– Maintenant, dit Robert, s'ils ont complètement cessé à Florès et à Corvo, on ne peut en dire autant des autres îles, surtout de Saint-Georges et de Saint-Michel. »

En entendant cette réponse, Johnson parut enflammé de colère.

« C'est une indignité ! cria-t-il en se tournant vers Thompson. On avertit les gens, que diable ! On imprime ça sur le programme ! Eh bien, monsieur, libre à vous de descendre à terre, à vous et à tous ceux qui auront la sottise de vous suivre ! Mais retenez bien ceci : moi, je-n'y-met-trai-pas-les-pieds ! »

Cette déclaration faite avec énergie, Johnson s'éloigna brutalement comme il était venu, et bientôt on entendit sa voix tonner dans le coffee-room.

Une demi-heure plus tard, le Seamew arriva à l'extrémité méridionale de cette île désolée. En cet endroit, la falaise hautaine s'abaisse et le rivage est terminé par une pointe assez basse, que Robert désigna sous le nom de pointe Peisqueiro. Le capitaine laissa alors porter de deux quarts dans l'ouest, et se rapprocha franchement de Florès qu'un détroit de dix milles à peine sépare de Corvo.

Depuis qu'on l'avait alors aperçue, Florès avait singulièrement grandi. On pouvait maintenant concevoir sa configuration générale. On distinguait son sommet, le « Morro Grande », haut de neuf cent quarante-deux mètres, et son entourage de montagnes, puis de collines, descendant par étages jusqu'à la mer. Plus grande que sa voisine, Florès mesure quinze milles de long sur neuf de large, soit environ cent quarante-huit kilomètres carrés, et sa population n'est pas inférieure à neuf mille âmes. Son aspect est aussi plus doux et plus tendre. Ces collines, qui déboulent dans l'océan, sont couvertes d'un vaste tapis de verdure coupé çà et là de bouquets d'arbres. Sur les sommets, de gras pâturages resplendissent au

soleil. Plus bas, s'étendent des champs, encadrés et soutenus par des murs de lave. Les passagers furent rassérénés par cette nature accueillante.

Quand il ne fut plus qu'à une faible distance de la pointe Albernas, qui forme l'extrémité nord-ouest de l'île, le capitaine Pip obliqua directement vers l'est. Le Seamew traversa ainsi le canal séparant les îles jumelles, côtoyant de près la riante Florès, tandis que, par degrés, Corvo s'effaçait à l'horizon. Le capitaine donna successivement la route au sud-est, puis au sud. Vers quatre heures de l'après-midi, le Seamew se trouvait par le travers de la capitale Santa Cruz, dont on distinguait facilement les maisons vivement éclairées par le soleil. La marche fut alors modifiée encore une fois, et le Seamew, laissant dans son sillage les deux premières Açores, s'avança à toute vapeur vers Fayal.

De Santa Cruz à Horta, capitale de Fayal, la distance est d'environ cent trente milles, soit une traversée de onze heures à peu près. Avant sept heures, les sommets de Florès étaient à peine visibles. Bientôt ils se fondirent définitivement dans la nuit.

Le lendemain comportant un programme assez chargé, le pont fut, ce soir-là, déserté de bonne heure. Robert allait le quitter à son tour, quand Roger de Sorgues vint échanger avec lui quelques mots et lui souhaiter amicalement le bonsoir.

« À propos ! dit-il au moment de se séparer, y aurait-il indiscrétion à vous demander, mon cher compatriote, dans quel lycée de France vous êtes professeur ? »

Robert, nullement embarrassé, se mit à rire.

« Dans l'imagination de M. Thompson, répondit-il avec gaieté. C'est exclusivement à lui que je dois cette nomination, sans l'avoir sollicitée, je vous prie de le croire. »

Roger, resté seul, le regarda s'éloigner. Il songeait : « Pas professeur, c'est avoué. Interprète occasionnel, c'est évident. Il m'intrigue, moi, ce monsieur-là. »

Tranchant provisoirement la question par un geste d'insouciance, Roger descendit le dernier. Le problème l'irritait, cependant, et, allongé dans son cadre, il murmurait encore :

« On ne m'ôtera pas de l'idée que j'ai vu cette figure-là quelque part !... Mais où, mille carabines, mais où ?... »

VI

LUNE DE MIEL

Lorsque, le lendemain, Robert, vers sept heures, monta sur le pont, le navire immobile était mouillé dans le port de Horta, capitale de l’île de Fayal. De toutes parts, la terre bornait l’horizon.

À l’ouest, flanquée de ses deux forts, la ville, d’agréable aspect, s’étageait en amphithéâtre, élevant les uns au-dessus des autres les clochers de ses églises, et couronnée par une éminence que surmonte un vaste édifice, couvent de jésuites autrefois.

Au nord, le regard était arrêté par la Ponta Espalamaca limitant un des côtés de la rade ; au sud, par deux rochers limitant l’autre côté, le Monte Queimado (Montagne-Brûlée), sur lequel s’appuie la digue qui ferme le port, et la Ponta da Guia (Pointe-du-Guide), ancien volcan, dont le cratère égueulé, la Chaudière-de-l’Enfer, est envahi par la mer et sert parfois de refuge aux pêcheurs lorsque le temps menace.

Vers le nord-est, la vue s’étendait librement jusqu’à la pointe occidentale de l’île Saint-Georges, distante de vingt milles environ.

À l’est, c’était la masse énorme de Pico (le Pic). Sous ce nom, île et montagne se confondent comme elles se confondent dans la réalité. Hors des flots, les rivages de l’île surgissent brusquement, et, par une pente ininterrompue, deviennent, deux mille trois cents mètres plus haut, le sommet de la montagne.

Ce sommet, Robert ne put l’apercevoir. À douze cents mètres environ, un rideau de brume arrêtait le regard. Une incessante tourmente parcourait cet amas de vapeurs. Tandis que, sur le sol, les vents alizés soufflaient du nord-est, là-haut, des lambeaux de nuages se détachaient à chaque instant de la masse toujours reformée, et allaient se perdre en sens contraire, emportés par les contre-alizés du sud-ouest.

Au-dessous de ce rideau impénétrable, sur la pente descendant régulièrement jusqu’à la mer, des prairies, des champs, des arbres entouraient de nombreuses quintas, où les riches habitants de Fayal vont fuir les chaleurs et les moustiques de l’été.

Robert admirait ce panorama, quand la voix de Thompson le tira de sa contemplation.

« Eh ! bonjour, monsieur le professeur. Intéressant, ce pays, j’ose le dire ! Si vous le voulez bien, monsieur le professeur, j’aurai ce matin besoin de vos services. Les passagers doivent, vous le savez, débarquer à huit heures, d’après le programme. Quelques préparatifs sont indispensables auparavant. »

Ainsi poliment sollicité, Robert quitta le bord en compagnie de Thompson. En suivant le rivage de la mer, tous deux gagnèrent les premières maisons de Horta. Bientôt Thompson s’arrêtait, en montrant du doigt un assez vaste immeuble orné d’une enseigne en portugais, que Robert traduisit sur-le-champ.

« Un hôtel, dit-il. L’Hôtel de la Vierge.

– Va pour l’Hôtel de la Vierge. Entrons, cher monsieur, et abordons l’hôtelier. »

Mais celui-ci ne souffrait pas apparemment d’une pléthore de voyageurs. Il n’était pas levé. Il fallut attendre un quart d’heure avant de le voir apparaître, à demi vêtu, les yeux gros encore de sommeil.

Robert traduisant demandes et réponses, ce dialogue aussitôt s’engagea entre l’hôte et Thompson :

« Pouvez-vous nous donner à déjeuner ?

– À cette heure !

– Mais non, à onze heures.

– Certainement. Ce n’était pas la peine de me déranger pour ça.

– C’est que nous sommes assez nombreux.

– Deux. Je le vois bien.

– Oui, nous deux, avec soixante-trois autres personnes.

– Diavolo ! fit l'hôte en se grattant la tête.

– Eh bien ! insista Thompson.

– Eh bien ! dit l'hôte, en prenant résolument son parti, vous aurez à onze heures vos soixante-cinq déjeuners.

– À quel prix ? »

L'hôte réfléchit un instant.

« Vous aurez, dit-il enfin, oeufs, jambon, poisson, poulet, dessert, pour vingt-trois mille réis, vin et café compris. »

Vingt-trois mille réis, soit deux francs par tête environ, c'était d'un invraisemblable bon marché. Tel ne fut pas sans doute l'avis de Thompson, car, par le canal de son interprète, il entama un marchandage effréné. Finalement, on tomba d'accord sur le prix de dix-sept mille réis, soit environ cent francs en monnaie française.

Cette question réglée, un autre marchandage recommença à propos des moyens de transport nécessaires. Après dix minutes de discussion, l'hôte s'engagea, moyennant un forfait de trente mille réis (cent quatre-vingts francs), à mettre, le lendemain matin, à la disposition des touristes, soixante-cinq montures, chevaux et ânes, ces derniers en majorité. Quant à des voitures, il n'y fallait pas songer, l'île n'en contenant pas une seule.

Témoin et acteur de ces discussions, Robert constatait avec un étonnement mêlé d'inquiétude que Thompson, s'en fiant à son heureuse étoile, n'avait absolument rien préparé.

« Voilà qui nous promet de l'agrément ! » se dit-il in petto.

Tout étant bien convenu, Thompson et Robert se hâtèrent d'aller retrouver les passagers, qui, depuis au moins une demi-heure, devaient attendre leur éminent administrateur.

Ils étaient tous là en effet, formant sur le quai un groupe compact et gesticulant. Tous sauf un, cependant. Comme il l'avait déclaré, Elias Johnson était resté à bord, manifestant par une rigoureuse abstention son horreur des tremblements de terre.

Dans le groupe des passagers, la mauvaise humeur était évidente, mais elle se calma d'elle-même à la vue de Thompson et de Robert. Seul, Saunders crut devoir protester. Et encore le fit-il avec une extrême discrétion. Il exhiba silencieusement sa montre, et de loin, invita du doigt Thompson à constater que la grande aiguille avait notablement dépassé la demie de huit heures. Ce fut tout.

Thompson n'eut l'air de rien voir. Agité, aimable, s'épongeant le front à grands gestes, afin de donner une haute idée de sa dévorante activité, il s'empressa. Peu à peu, sous sa direction, la foule des passagers se pétrit, s'allongea, s'effila. La cohue se transforma en un régiment aux hommes bien alignés.

Les Anglais, habitués à cette singulière manière de voyager, se pliaient du reste aisément aux exigences d'un aussi militaire embrigadement. Cela leur semblait tout naturel, et d'eux-mêmes ils s'étaient massés en seize rangs composés chacun de quatre personnes. Seul, Roger de Sorgues fut quelque peu étonné, et dut même réprimer une intempestive envie de rire.

En tête, au premier rang, figurait Lady Heilbuth flanquée de Sir Hamilton. Cet honneur leur était bien dû. Et tel était sans doute l'avis personnel du baronnet, car il éclatait visiblement de satisfaction. Les autres rangs s'étaient organisés au gré du hasard ou des sympathies. Roger réussit sans peine à compléter celui de la famille Lindsay.

Thompson s'était naturellement excepté de sa combinaison. Sur le flanc de la troupe, en serre-file, rectifiant un alignement défectueux, refrénant de personnelles velléités d'indépendance, il allait, venait, tel un capitaine ou, comparaison peut-être plus exacte, tel un pion surveillant un convoi de potaches disciplinés.

Au signal, la colonne s’ébranla. En bon ordre, elle longea la mer, passa devant l’Hôtel de la Vierge, et l’hôtelier put, de sa porte, la suivre d’un regard satisfait. Cent pas plus loin, sur l’invitation de Robert, elle obliqua sur la gauche, et pénétra réellement dans la ville de Horta.

Combien moins engageante de près que de loin, la ville de Horta ! Une seule rue, bifurquée à son extrémité, la compose presque exclusivement. Raide, étroite, irrégulière, mal pavée, cette rue n’est pas précisément une agréable promenade. À cette heure de la journée, le soleil déjà brûlant l’enfilait de bout en bout, cuisant les nuques et les dos, et ses morsures firent bientôt naître des plaintes, que réprimait avec peine l’oeil sévère de Thompson.

Les maisons dont la rue de Horta est bordée n’offrent pas assez d’intérêt pour faire mépriser par l’âme les doléances du corps. Grossièrement bâties en murs de lave d’une très grande épaisseur, afin de mieux résister aux tremblements de terre, elles seraient du dernier banal, n’était l’originalité qu’elles atteignent à force de saleté. De ces maisons, le rez-de-chaussée est régulièrement occupé, soit par des magasins, soit par des écuries ou des étables. Les étages supérieurs, réservés aux habitants, s’emplissent, grâce à la chaleur et au voisinage des étables, des odeurs les plus écoeurantes et des plus ignobles insectes.

Chaque maison s’enfle d’un large balcon, d’une « vérandah » fermée par un treillage. Surveillant la rue, épiant les voisins et les passants, épluchant les faits et gestes de tous ceux que le hasard met à leur portée, les bourgeoises indigènes font de longues stations derrière leur abri protecteur. Mais, à cette heure matinale, aveugles étaient les balcons, leurs propriétaires ayant coutume de prolonger au-delà du vraisemblable les heures consacrées au sommeil.

Sur le passage de la colonne, les rares promeneurs se retournaient avec surprise, les boutiquiers sortaient sur le pas de leurs portes. Que signifiait ce débarquement ? L’île était-elle envahie, comme au temps de l’usurpateur don Miguel ? En somme, on obtenait un succès de bon aloi. Thompson avait le droit d’être fier. Il l’était.

Mais Sir Hamilton l’était davantage encore. En tête, raide, droit, le regard fixé à beaucoup plus de quinze pas, tous les pores de sa peau criaient : « Moi ! » Cette attitude orgueilleuse faillit même lui jouer un mauvais tour. Faute de regarder à ses pieds en tenant les yeux modestement baissés, le noble baronnet trébucha sur le pavé très cahoteux, et s’étala de tout son long. Un simple gentleman en eût fait autant. Par malheur, si les membres de Sir Hamilton sortirent intacts de cette aventure, il n’en fut pas de même pour un accessoire de toilette absolument indispensable. Sir Hamilton avait brisé son lorgnon. Cruelle catastrophe ! Quel plaisir était possible désormais pour ce myope devenu aveugle ?

Vigilant administrateur, Thompson heureusement avait tout vu. Il s’empressa de faire remarquer au baronnet un magasin à la montre duquel on apercevait quelques misérables appareils d’optique, et par l’entremise de Robert, un marché fut bientôt conclu. Moyennant deux mille réis – environ douze francs – le marchand s’engagea à rendre dès le lendemain matin l’instrument réparé.

Au passage, on visitait églises et couvents sans grand intérêt. D’églises en couvents, de couvents en églises, on atteignit enfin l’éminence dominant la ville, et, suant, soufflant, mais toujours en bon ordre, on s’arrêta vers dix heures au pied de l’ancien couvent des jésuites construit face à la mer. Aussitôt la colonne se disloqua et, sur un signe de Thompson, le cercle se forma autour de Robert. Au premier rang, Blockhead avait poussé le jeune Abel, à côté duquel Van Piperboom – de Rotterdam – plaça son encombrante et massive personne.

« L’ancien couvent des jésuites, annonça Robert en prenant la voix professionnelle du cicérone. Le plus bel édifice qu’ils aient élevé aux Açores. On peut le visiter conformément au programme. Je crois devoir vous prévenir toutefois que, si ce monument est remarquable par ses proportions considérables, il n’offre aucun intérêt artistique. »

Les touristes, excédés par leurs précédentes visites, se déclarèrent convaincus. Seul, Hamilton, le programme à la main, exigea son exécution complète, et fièrement pénétra dans

le couvent. Blockhead, de son côté, fit observer avec sagacité qu’on aurait pu tout au moins aller voir les proportions, puisqu’on les reconnaissait remarquables, mais personne ne daigna écouter l’épicier honoraire.

« Nous passerons donc à l’article suivant du programme », dit Robert.

Et il lut :

« “ Vue magnifique. Cinq minutes. ”

« Devant vous, expliqua-t-il, l’île de Pico. Au nord, Saint-Georges. Dans l’île de Pico, une agglomération de “ quintas ” indique le quartier de “ La Magdalena ”, où les habitants de Fayal vont passer l’été. »

Ceci dit, Robert ayant rempli ses fonctions, le cercle se rompit, et les touristes s’éparpillèrent à leur fantaisie en contemplant le panorama étendu devant eux. À leurs pieds, la ville de Horta semblait rouler à la mer. En face, le Pic dressait sa masse colossale, dont le sommet allait toujours se perdre au-delà d’un chaos de vapeurs. Le canal entre les deux îles était maintenant empli de soleil, et les eaux miroitaient, incendiées, jusqu’aux rivages empourprés de Saint-Georges.

Lorsque le baronnet revint, sa visite terminée, la colonne déjà exercée se reforma avec rapidité. Elle se remettait en marche, quand le méticuleux passager brandit de nouveau l’inflexible règlement. Le programme portant : « Vue magnifique. Cinq minutes », il lui fallait ces cinq minutes.

On dut subir les fantaisies de cet original, et, dans un impeccable alignement, la colonne tout entière, face à l’est, s’octroya, non sans de nombreux et légitimes murmures, cinq minutes de contemplation supplémentaires. Pendant tout ce temps, Hamilton, trompé par sa quasi-cécité, resta invariablement tourné vers l’ouest. Dans cette direction, il n’apercevait guère que la façade aveuglante de l’ancien couvent des jésuites, et cela, avec la meilleure volonté du monde, ne pouvait passer pour une « vue magnifique. » Mais ceci était un détail. Le baronnet considéra le mur avec conscience pendant les cinq minutes réglementaires.

La colonne enfin reprit sa route.

Dès les premiers pas, l’oeil vigilant de Thompson découvrit qu’un des rangs était réduit de moitié. Deux passagers s’étaient éclipsés – les deux jeunes mariés, ainsi que le lui fit reconnaître un examen plus attentif. Thompson fronça le sourcil. Il n’aimait pas ces irrégularités. Toutefois, il réfléchit aussitôt que cette diminution de convives allait lui permettre d’imposer à l’hôtelier un équitable rabais.

Il était onze heures et demie, quand, toujours en bon ordre, mais harassés, les touristes firent leur entrée à l’Hôtel de la Vierge. L’hôte, rubicond et jovial, les reçut son bonnet à la main.

On prit place autour de la table. Sir Hamilton eut le vis-à-vis de Thompson que personne ne songea à lui disputer. Mary et Bess Blockhead, grâce à une savante manoeuvre, se placèrent loin de leur famille, et purent ainsi se consacrer exclusivement au bonheur de Tigg définitivement cerné.

Quand la première faim fut calmée, Thompson prit la parole, et sollicita l’appréciation de ses passagers sur la ville de Horta.

« C’est superbe ! s’écria Blockhead, tout simplement superbe ! »

Mais il parut bientôt que Blockhead était seul de son avis.

« Affreuse ville ! dit l’un.

– Et sale ! renchérit un autre.

– Quelle rue !

– Quelles maisons !

– Quel soleil !

– Quels pavés ! »

On reconnaîtra le baronnet à cette dernière réclamation.

« Et quel hôtel ! dit à son tour Saunders, avec des grincements de scie dans la voix. On voit bien qu’on nous a promis des hôtels de premier ordre. »

Saunders n’avait pas tout à fait tort, on doit le reconnaître. Certes, les oeufs, le jambon, le poulet, figuraient en effet sur la table. Mais le service laissait singulièrement à désirer. La nappe ne manquait pas de trous, les fourchettes étaient de fer, et l’on ne changeait pas les assiettes, d’ailleurs d’une propreté douteuse.

Thompson secoua la tête d’un air belliqueux.

« Ai-je donc besoin de faire observer à Mr. Saunders, siffla-t-il avec amertume, que les mots “ Hôtels de premier ordre ” n’ont qu’une valeur tout à fait relative ? Une auberge des faubourgs de Londres devient un confortable hôtel au Kamtchatka...

– Et en général, interrompit Hamilton, dans tout pays habité par un peuple latin, c’est-à-dire inférieur. Ah ! si nous étions dans une colonie anglaise !... »

Mais le baronnet ne put à son tour achever sa pensée. Le déjeuner terminé, on partait bruyamment. Thompson, sorti le dernier, eut la satisfaction de trouver la colonne reformée. Chacun avait repris de soi-même la place que le hasard ou sa volonté lui avait assignée le matin. Aucune contestation ne s’était élevée, tant l’idée de propriété naît aisément parmi les hommes.

Pour la troisième fois, au milieu d’un plus nombreux concours de population, elle suivit la rue si fatale au baronnet. En arrivant sur le théâtre de son accident, celui-ci jeta un coup d’oeil oblique sur la boutique où il avait trouvé secours. Précisément, l’opticien était sur sa porte, comme tous les autres marchands, ses confrères. Lui aussi, il avait reconnu son client occasionnel. Et même, il le suivit d’un regard, dans lequel Hamilton crut lire – mais quelle idée ! – comme une expression de blâme méprisant.

Vers le haut de la rue, on tourna à gauche, et l’on continua de s’élever sur les flancs de la colline. Bientôt les dernières maisons furent dépassées. Quelques centaines de mètres plus loin, la route commençait à côtoyer un torrent aux capricieux méandres. Ses rives délicieuses et changeantes furent néanmoins dédaignées par la plupart de ces touristes trop alignés. Un site qui ne figurait pas sur le programme ne comptait pas. Disons mieux, il n’existait pas.

Après une marche d’un demi-mille, la route parut tout à coup fermée par une énorme barrière de rochers, du haut desquels l’eau du torrent se précipitait en cascade. Sans altérer son admirable alignement, la colonne évoluant à droite, continua de remonter la pente.

Bien qu’on fût à l’heure la plus chaude de la journée, la température demeurait supportable. Dans le ravin suivi par les promeneurs, les arbres abondaient. Cèdres, noyers, peupliers, châtaigniers, hêtres, répandaient leur ombre bienfaisante.

L’ascension durait depuis une heure, quand l’horizon s’élargit tout à coup. À un brusque tournant, la route déboucha à flanc de coteau, dominant une vaste vallée, en laquelle se continuait le ravin agrandi.

Thompson fit un signe, et les touristes formèrent de nouveau le cercle autour du cicérone. Les soldats, décidément, s’habituaient à la manoeuvre. Quant à Robert, tout en ressentant vivement le ridicule de cette façon ultra-anglaise de voyager, il eut le bon esprit de n’en rien laisser paraître. Il dit sans préambule, d’un ton froid :

« C’est ici, mesdames et messieurs, le lieu de premier établissement des Flamands, qui colonisèrent cette île avant les Portugais. Vous remarquerez que les habitants de cette vallée ont conservé dans une large mesure les traits physiques, les costumes, le langage et l’industrie de leurs ancêtres. »

Robert se tut brusquement comme il avait commencé. Que les infortunés touristes fussent hors d’état de remarquer quoi que ce fût, ainsi qu’il les y invitait, ce n’était pas son affaire. D’ailleurs, on parut satisfait. On remarqua, puisque tel était le programme, de loin, de très loin, et aucune réclamation ne surgit.

Au signal de Thompson, la colonne se reforma comme un régiment exercé, et les yeux se détournèrent passivement du paysage enchanteur.

C’était vraiment dommage. Enserrée de collines aux doux contours, sillonnée par des ruisselets qui, réunis, deviennent plus bas le torrent dont on venait de remonter le cours, la Vallée Flamande s’étale, pleine d’une virgilienne mollesse. Aux gras pâturages où paissent des troupeaux de boeufs, succèdent des champs de froment, de maïs, d’orge, et, capricieusement dispersées, de blanches maisons brillent aux rayons du soleil.

« Une Suisse normande, dit Roger.

– Un reflet de notre pays », ajouta mélancoliquement Robert en se remettant en marche.

Contournant la ville de Horta par le nord, la colonne obliqua un peu sur la droite, et la Vallée Flamande ne tarda pas à disparaître. Après les champs rappelant les perspectives de la Normandie, on traversait maintenant des entreprises de cultures maraîchères. Oignons, pommes de terre, ignames, pois, tous les légumes défilèrent, sans préjudice des fruits, tels que pastèques, calebasses, abricots et cent autres.

Mais il fallut quitter ce quartier plantureux. La journée s’avançant, Thompson ne crut pas devoir pousser la reconnaissance jusqu’au bout du cap Espalamaca. Il prit la première route qu’il rencontra sur la droite, et l’on commença à redescendre vers la ville.

La route dévalait entre une succession ininterrompue de villas entourées de superbes jardins, terrain de fusion des espèces les plus disparates.

Aux essences exotiques, se mêlaient celles d’Europe, parfois extrêmement agrandies. Le palmier s’élevait auprès du chêne ; à côté de l’acacia, le bananier et l’oranger. Les tilleuls et les peupliers y voisinaient avec l’eucalyptus, le cèdre du Liban avec l’araucaria du Brésil. Des fuchsias s’y haussaient à la taille de nos arbres.

Il était quatre heures de l’après-midi. Sous le dôme majestueux des grands arbres, les rayons plus obliques du soleil déclinant ne se glissaient qu’atténués. Après le pays de Chanaan, c’était le Paradis terrestre.

Instinctivement, les touristes avaient ralenti le pas. Ils se taisaient. Dans l’ombre lumineuse des arbres, caressés par la brise attiédie, ils descendaient sans se hâter, en silence, jouissant de la délicieuse promenade.

On atteignit ainsi le fort de l’ouest, puis l’on suivit le parapet qui le réunit au fort central. La demie de cinq heures sonnait à peine, au moment où les touristes arrivaient sur le port, à l’amorce de la grande rue de Horta. La colonne alors se disloqua. Les uns préférèrent rentrer à bord. D’autres se répandirent en ville à l’aventure.

Robert dut aller s’assurer à l’Hôtel de la Vierge que tout serait prêt pour le lendemain. Sa commission terminée, il retournait au Seamew, quand il se heurta à Sir Hamilton.

Sir Hamilton était furieux.

« Monsieur, dit-il ex abrupto, il m’arrive une chose singulière. L’opticien chez lequel vous m’avez conduit ce matin refuse absolument, je ne puis savoir pourquoi, de faire la réparation convenue. Comme il m’est impossible de comprendre un mot de son damné charabia, vous m’obligeriez, en venant avec moi lui demander une explication.

– À vos ordres », répondit Robert.

Entré dans le magasin du commerçant récalcitrant, Robert entama une discussion longue et bruyante, drôle aussi probablement, car il refrénait visiblement une violente envie de rire. Lorsque toutes les répliques eurent été échangées, il se retourna vers le baronnet :

« Le senor Luiz Monteiro, opticien, que voilà, dit-il, a refusé et refuse de travailler à votre service, parce que...

– Parce que ?...

– Tout simplement parce que vous avez omis de le saluer cette après-midi.

– Hein ?... fit Hamilton estomaqué.

– C’est comme ça ! Quand nous sommes passés, après le déjeuner, le senor Luiz Monteiro était sur sa porte. Il vous a vu, et, de votre côté, vous l’avez reconnu, il le sait. Vous n’avez pas daigné cependant esquisser le moindre salut. Tel est votre crime à ses yeux.

– Qu’il aille au diable ! » s’écria Hamilton courroucé.

C’est à peine s’il écouta Robert, qui lui expliquait l’invraisemblable rigueur du cérémonial aux Açores. Là, tout se fait suivant un inflexible protocole. Veut-on visiter un de ses amis, on a soin de solliciter préalablement son agrément. Si le médecin consent à vous soigner, le cordonnier à vous chausser, le boulanger à vous nourrir, c’est à la condition sine qua non que vous les saluerez fort poliment à chaque rencontre, et que vous les honorerez par d’affectueux présents à des époques fixées une fois pour toutes et variant avec les professions.

Tout ceci pénétrait difficilement dans le concept du baronnet. Pourtant, il dut se soumettre. Avec son approbation, Robert apaisa par des excuses bien senties le pointilleux Luiz Monteiro, et la réparation fut de nouveau promise.

Hamilton et Robert arrivèrent à bord du Seamew au moment où la cloche appelait les retardataires pour le dîner. Celui-ci se passa joyeusement. Aucun, parmi tous ces passagers, qui ne se déclarât enchanté de ce début de voyage. On se faisait mutuellement remarquer la bonne entente qui n’avait cessé de régner entre les touristes. On se congratulait.

Si la ville de Horta avait déçu dans une certaine mesure, tous étaient d’accord pour reconnaître la splendeur des choses de la nature. Non, personne n’oublierait, ni cette évocation de la Suisse à la Vallée Flamande, ni la richesse de la campagne aux approches de la Ponta Espalamaca, ni ce retour exquis le long de la mer, ou sous l’ombre bienfaisante des grands arbres.

Au milieu de l’allégresse générale, Blockhead renchérissait avec ardeur. À plusieurs reprises, il avait déjà énergiquement déclaré à son voisin qu’il n’avait jamais – jamais, vous entendez bien ! – rien vu de plus beau.

Quant au parti de l’opposition, il était réduit à l’impuissance. L’écrasante majorité de l’administrateur général contraignait Hamilton et Saunders au silence.

Ce dernier semblait d’humeur particulièrement farouche. Pourquoi ? Était-il réellement d’une si méchante nature que la joie des autres fût pour lui une blessure ? Ou bien, son amour-propre souffrait-il d’une plaie secrète sur laquelle le contentement général eût coulé comme du plomb fondu ? En vérité on eût pu le croire, en l’entendant bougonner les épithètes méprisantes qu’il appliquait furieusement à ses compagnons, dont la satisfaction permettait de présager l’éclatante réussite du voyage entrepris. Il n’y put tenir, et, quittant la table, il monta promener ses aigres pensées sur le spardeck.

Le grand air peu à peu fit l’apaisement dans son coeur ulcéré. Sur ses lèvres minces comme le bord d’une coupure, un sourire naquit. Il haussa les épaules.

« Oui, oui, murmurait-il, c’est la lune de miel !... »

Et, s’étendant dans un rocking-chair, il contempla paisiblement le ciel étoilé, dans lequel, il en était sûr, naîtrait à son heure la lune rousse.

VII

LE CIEL SE COUVRE

L'aube naissait à peine, quand un vacarme assourdissant interrompit le sommeil des hôtes du Seamew. La machine grondait, le pont résonnait sous la chute de corps lourds. Les plus obstinés dormeurs durent céder. Maugréant, pestant, les passagers, jusqu'au dernier, avaient fait, avant sept heures, leur apparition sur le spardeck, privé ce jour-là de son habituel lavage.

Le long du bord, des chalands étaient amarrés, portant des sacs de charbon que le treuil enlevait et précipitait dans la soute.

« C'est charmant ! dit Saunders à très haute voix, à un moment où Thompson passait près de lui. Comme si on n'aurait pas pu embarquer ce charbon deux heures plus tard ! »

Cette juste observation rencontra de l'écho.

« C'est évident, approuva avec énergie Sir Hamilton.

– C'est évident ! » répéta le pasteur Cooley, d'ordinaire plus conciliant, au milieu des murmures de tous les passagers.

Thompson ne vit rien, n'entendit rien. Souriant, il traversait les groupes, et, le premier, riait du contretemps. Après tout, affirmait-il, rien de meilleur que de se lever tôt ! Comment n'aurait-on pas été désarmé par cette indestructible gaieté ?

Le programme, ce jour-là, annonçait une excursion à la « Caldeira » ou « Chaudière », nom habituel des volcans aux Açores. Le départ se fit correctement à huit heures. Sur le quai, une troupe d'ânes et d'âniers attendait les voyageurs.

Malgré les promesses de l'hôtelier, aucun cheval n'humiliait par sa présence ses cousins dégénérés. Rien que des ânes. Soixante-cinq ânes et soixante-cinq âniers, à raison d'un homme par animal. À la vue de ce nombreux troupeau, des protestations s'élevèrent de nouveau parmi les touristes. Aller à âne ! Beaucoup s'y refusèrent d'abord avec énergie. Les uns, tels que le pasteur, alléguèrent leurs rhumatismes, d'autres, comme Lady Heilbuth, mirent en avant des raisons de pudeur, d'autres enfin, et particulièrement Sir Hamilton, parlèrent de leur dignité compromise. Saunders, lui, ne donna aucune raison, et ne fut pas néanmoins le plus timide dans ses récriminations. Thompson dut parlementer longuement. Pendant un quart d'heure, les cris des femmes, les jurons des âniers, les demandes, appels, interjections se fondirent en une dissonante harmonie.

Au fond, la majorité s'amusait de bon coeur. Renfermés durant sept jours, embrigadés le huitième, les touristes s'égayaient en somme de cette promenade imprévue. Ces magistrats, ces officiers, négociants, rentiers, dont était formé le chargement humain du Seamew, tous gens graves par l'état et par l'âge, redevenaient jeunes pour un jour, et bientôt, jeunes ou non, minces ou bedonnants, enfourchèrent joyeusement les ânes indifférents et paisibles. Saunders, la face plus froide à mesure que la gaieté de ses compagnons s'accentuait, sauta en selle le dernier, sans prononcer une parole.

Tigg avait été le premier.

Pendant que la discussion suivait son cours Bess et Mary, ses deux anges gardiens, n'avaient pas perdu leur temps. Successivement elles avaient examiné les soixante-cinq ânes, passé la revue de toutes les selles, et s'étaient assurées les trois montures les meilleures et les plus confortablement garnies. Tigg, bon gré mal gré, avait dû s'installer sur l'un de ces ânes, après quoi, les Misses Blockhead avaient continué à l'entourer de leurs tendres soins. Était-il bien ? Ne lui manquait-il rien ? Leurs blanches mains avaient réglé la longueur de ses étriers.

Elles lui eussent mis la bride en main, si l’âne açorien eût comporté cet accessoire, ou quoi que ce fût lui ressemblant.

Aux Açores, les rênes sont remplacées par un ânier. Armé d’un long aiguillon avec lequel il le dirige, l’ânier marche à côté de l’animal. Maître Aliboron va-t-il trop vite, ou descend-il une pente un peu raide, l’ânier le retient tout simplement par la queue.

« Affaire de latitude ! dit Roger en riant. Chez nous, le mors n’est pas du même côté, voilà tout ! »

Quand tout le monde fut prêt, Thompson s’aperçut que trois ânes demeuraient sans propriétaires. L’énergique trembleur Johnson était, selon sa promesse, parmi les absents. Quant aux deux autres, ils n’étaient et ne pouvaient être que le jeune ménage devenu invisible depuis la veille.

À huit heures et demie, la cavalcade – analcade serait plus exact – se mit en mouvement. En tête, « analcadait » Thompson, flanqué de son lieutenant Robert, et, derrière eux, le régiment suivait deux par deux.

En remontant la rue principale de Horta, cette troupe de soixante-deux cavaliers, escortée par soixante-deux piétons, fit nécessairement révolution. Tous ceux qui ne s’étaient pas oubliés dans la douceur matinale des draps parurent aux portes et aux fenêtres. De ceux-là, fut le cérémonieux Luiz Monteiro. Drapé noblement dans un vaste manteau, accoudé dans une pose pleine de dignité contre le chambranle de sa porte, il regarda défiler la longue théorie des touristes, sans qu’aucun mouvement trahît les agitations possibles de son âme. À un certain moment pourtant, cette statue de la politesse parut s’animer, son regard brilla : Sir Hamilton passait.

Bien que privé du secours de son lorgnon, le baronnet eut néanmoins le bonheur de reconnaître son inflexible professeur de civilité et, la mort dans l’âme, il dessina un superbe salut. Ce salut, le fier Luiz Monteiro le rendit en se courbant jusqu’à terre, et rentra immédiatement dans sa boutique. Sans doute, apaisé, allait-il procéder à la réparation promise !

On arriva bientôt à l’endroit où la rue principale se divise en deux branches. La tête de la colonne s’engageait dans celle de droite, quand un cri s’éleva, suivi de piétinements et d’exclamations confuses. Tous s’arrêtèrent sur place, et Thompson, revenant sur ses pas, se porta rapidement sur le théâtre de l’incident.

À l’un des derniers rangs, deux corps gisaient sur le pavé inégal. L’un, celui d’un âne, l’autre, à peine moins vaste, celui de Van Piperboom – de Rotterdam.

Celui-ci du moins était sans blessure. Thompson le fit se relever paisiblement et contempler d’un air triste sa malheureuse monture. L’âne açorien a beau en effet être un robuste animal, il est des limites à sa force. Ces limites, Van Piperboom les avait franchies, et, de la rupture de quelque vaisseau, ou par toute autre cause, son âne était mort, bien mort, et ne se releva pas.

Ce ne fut pas sans un énorme tapage que cette constatation put être faite. Dix minutes s’écoulèrent au milieu des éclats de rire des touristes et des exclamations des guides, avant que le décès de l’âne fût officiellement reconnu. Restait à trouver le remède. Toute autre monture n’allait-elle pas avoir le même sort ?

« Que diable ! s’écria Thompson impatienté, nous n’allons pas rester ici jusqu’au soir ! Si un âne ne suffit pas, qu’on en mette deux ! »

En entendant cette proposition fidèlement traduite par Robert, l’ânier se frappa le front d’un air inspiré, et rapidement il dévala la pente. Quelques instants plus tard, on le vit revenir, accompagné de trois de ses collègues, escortant avec lui quatre animaux frais. Un appareil bizarre, fait de deux fortes perches munies en leur milieu de sangles disposées en forme de fauteuil, réunissait les ânes deux à deux. Piperboom, aux applaudissements de ses

compagnons, fut hissé à grand renfort de bras sur l’un de ces sièges improvisés, et la caravane put enfin continuer sa route.

Robert, à la prière de Thompson, demanda toutefois auparavant quel était l’usage des deux ânes jumelés qui suivaient à vide. L’ânier interrogé mesura de l’oeil la masse inquiétante de son voyageur.

« Un relais ! » dit-il.

Si rapidement qu’on eût opéré, neuf heures sonnaient quand la colonne se remit en marche. Thompson fit recommander au guide de tête de se hâter le plus possible. Il n’y avait pas de temps à perdre, si l’on voulait franchir avant la nuit, aller et retour, les dix-huit kilomètres séparant la Caldeira de Horta. Mais le guide interpellé secoua la tête d’une manière peu encourageante, et les ânes ne firent pas une enjambée de plus. Robert calma de son mieux l’impatient Thompson, en lui expliquant qu’on tenterait vainement de modifier l’allure toujours pareille d’un âne açorien. Ce sont bêtes placides. On apprécierait par contre la sûreté de leur sabot dans les difficiles chemins qu’il faudrait affronter bientôt.

« Pour le moment, la route est bonne en tout cas », grommela Thompson.

La route, assez étroite, ne présentait en effet aucune difficulté particulière. Après avoir traversé, au sortir de Horta, de belles plantations d’orangers, la colonne se trouvait maintenant dans une large vallée, aux flancs couverts de champs et de prairies parsemés de bouquets de hêtres. La pente douce et régulière offrait aux pieds des animaux un appui solide. Mais, à mesure que les touristes s’éloignaient de la mer, l’aspect du pays se modifia. Aux hêtres succédaient d’abord les pins, pressés les uns contre les autres, puis par degrés toute culture cessa, et la route, devenue sentier, fit un crochet vers la gauche et s’éleva en lacet sur le flanc de la vallée rétrécie.

C’est alors que les ânes montrèrent ce dont ils étaient capables. Bien secondés par leurs conducteurs qui les excitaient de la voix et de l’aiguillon, les bonnes bêtes, pendant une heure et demie, s’élevèrent sans un faux pas sur ce raidillon au sol rocailleux et fuyant.

Au cours de cette ascension, il arriva que Piperboom fut dans une position assez critique. À de brusques tournants, son hamac se trouva plus d’une fois suspendu au-dehors du sentier tracé. Il demeura impassible, il faut le reconnaître, et, s’il éprouva quelque crainte, la combustion de sa pipe n’en fut pas troublée un seul instant.

Parvenus au sommet de ce difficile sentier, les touristes débouchèrent dans une nouvelle vallée beaucoup plus large que la précédente et développée en une sorte de plateau entouré de collines. Là, Piperboom changea de fauteuil, afin de laisser aux huit pattes de l’autre un repos mérité.

Quand les voyageurs jetèrent autour d’eux un premier regard, ils purent se croire transportés dans un autre pays. La pauvreté remplaçait l’abondance. Partout les signes de la richesse naturelle et de l’incurie humaine. De tous côtés, une terre fertile que les habitants indolents abandonnaient aux mauvaises herbes. Seuls, quelques champs de lupin, de manioc ou d’ignames, verdoyaient, tôt bornés par la désolation environnante. À des étendues d’herbes folles succédaient des étendues de broussailles, faites de myrtes, de genévriers, de buis, de cèdres rabougris, que le sentier traversait ou contournait. Quelques cabanes, masures plutôt, apparaissaient de loin en loin. Un seul village, encombré de porcs et de chiens au milieu desquels on eut peine à se frayer passage, fut rencontré vers onze heures et demie. Après, ce fut la solitude. Les rares habitants que l’on croisait, des femmes pour la plupart, passaient graves et silencieux, enveloppés dans les plis de leur vaste manteau, le visage caché sous la retombée d’un énorme capuchon. Tout disait la misère de ces îles, dont la vie, en raison du manque de routes, s’est concentrée sur le littoral.

Il était une heure bien sonnée, quand on parvint au point extrême de la Caldeira, à 1021 m. d’altitude. Exténués, mourants de faim, les voyageurs se répandaient en récriminations. Hamilton et Saunders n’étaient plus seuls à se plaindre du mépris dans lequel on tenait le

programme. Les meilleurs estomacs faisant d’ordinaire les meilleurs caractères, rien d’étonnant si les gens habituellement les plus paisibles se montraient à cette heure les plus ardents à protester.

Mais, tout à coup, les légitimes griefs furent oubliés...

Les voyageurs venaient d’arriver au sommet de la Caldeira. Si Anglais, c’est-à-dire si indifférents qu’ils fussent, ils ne purent le demeurer devant le spectacle sublime offert à leurs yeux.

Sous l’immensité de l’azur, au milieu de la mer enflammée par un soleil triomphal, l’île se déployait à leurs pieds. Elle apparaissait toute, nettement dessinée, avec ses pics secondaires, ses contreforts, ses vallons, ses ruisseaux, ses récifs brodés d’écume neigeuse. Vers le nord-est, le sommet de Gracieuse surgissait dans le lointain. Plus près et plus à l’est, la longue île de Saint-Georges semblait s’étendre mollement sur les vagues comme sur une couche berceuse, et, par-dessus ses montagnes et ses plaines, une vapeur indécise montrait la place de Tercère aux confins de l’horizon reculé. Au nord, à l’ouest, au sud, rien n’était que l’espace. Le regard, suivant dans ces directions une impeccable courbe, se heurtait soudain, revenu à l’est, à la masse gigantesque de Pico.

Par un hasard très rare, le Pic, débarrassé de brumes, s’élançait d’une seule venue dans le ciel lumineux. Royal, il dépassait de mille mètres son entourage de monts plus humbles, et s’érigeait, orgueilleux et dominateur, dans la glorieuse paix de ce beau jour.

Après cinq minutes de contemplation, on se remit en marche, et, deux cents mètres plus loin, ce fut un spectacle d’un autre genre. Devant les touristes alignés sur la crête dessinant un circuit régulier de six kilomètres, l’ancien cratère du volcan se creusait. Là, le sol s’effondrait, descendant d’un seul coup ce qu’on avait eu tant de peine à gravir. Sur les parois de ce gouffre de six cents mètres, des arêtes tourmentées rayonnaient du centre à la circonférence, formant entre elles d’étroits vallons obstrués par une impénétrable végétation. Tout au fond, sous les rayons perpendiculaires du soleil, étincelait un petit lac, que l’ennui d’un Anglais peupla naguère de cyprins aux écailles d’or et d’argent. Autour de ce lac, des moutons paissaient, mettant des taches blanches sur le vert clair de l’herbe et le vert plus sombre des fourrés.

Le programme comportait une descente au fond du cratère éteint. Toutefois, en raison de l’heure tardive, Thompson osa proposer de donner pour cette fois une entorse à la règle. Le croirait-on, certains protestèrent. Mais les autres, en bien plus grand nombre, opinèrent pour un prompt retour. Nouveauté imprévue ! Sir Hamilton fut le plus farouche de ces contempteurs de la loi. C’est qu’en vérité sa situation était par trop misérable. En vain il avait religieusement suivi la direction du doigt indicateur de Robert, en vain il s’était consciencieusement tourné vers Pico, Saint-Georges, Gracieuse, Tercère, vers ce lac enfin enfoncé dans les profondeurs de la montagne, Sir Hamilton, privé de son indispensable lorgnon, n’avait rien vu de toutes ces merveilles, et l’admiration, pour lui moins que pour tout autre, ne pouvait contrebalancer les souffrances de l’estomac.

La majorité l’emporta, comme il est d’usage, et la colonne refit en sens inverse le chemin parcouru. Au reste, il y fallut moins de temps. À deux heures et quart, les touristes parvenaient au village déjà traversé. C’est là qu’on devait déjeuner. Ainsi l’avait déclaré Thompson.

Les plus intrépides se sentirent inquiets en pénétrant dans ce village misérable, comptant à peine une douzaine de masures. On se demanda comment Thompson avait jamais pu espérer y trouver à déjeuner pour cent vingt-sept mâchoires exaspérées par un jeûne prolongé. On put constater, d’ailleurs, que Thompson n’avait aucune lumière à cet égard, et qu’il comptait uniquement sur sa chance pour résoudre ce problème ardu.

La caravane s’était arrêtée au milieu du sentier élargi formant la rue du village. Ânes, âniers, touristes, attendaient immobiles, entourés d’une affluence de porcs et de chiens mêlés

d'enfants à la mine hébétée, dont le nombre faisait honneur à la fécondité légendaire des épouses açoriennes.

Après avoir longtemps promené autour de lui un regard angoissé, Thompson enfin prit son parti. Appelant Robert à son secours, il se dirigea vers la plus vaste chaumière, sur la porte de laquelle un homme à l'air de brigand s'accoudait, en contemplant le spectacle pour lui insolite de la caravane anglaise. Ce ne fut pas sans peine que Robert réussit à comprendre le patois barbare de ce paysan. Il y parvint cependant, et Thompson put annoncer que le déjeuner serait servi dans une heure.

À cette annonce, de violents murmures éclatèrent. C'était dépasser les bornes. Thompson dut déployer tout son génie. Allant de l'un à l'autre, il prodigua les amabilités les plus délicates, les compliments les plus flatteurs. Qu'on lui fît crédit de cette heure. Il avait annoncé que le déjeuner serait prêt à trois heures et demie, il le serait.

Il le fut.

Le paysan s'était éloigné rapidement. Il revint bientôt accompagné de deux indigènes mâles et de cinq ou six du sexe opposé. Tout ce monde conduisait les animaux qui devaient faire les frais du repas, et parmi lesquels figurait une vache à la tête ornée de cornes gracieuses, et dont la taille ne dépassait pas quatre-vingts centimètres, soit à peu près celle d'un gros chien.

« C'est une vache de Corvo, dit Robert. Cette île a la spécialité de cet élevage de modèle parfait mais réduit. »

Le troupeau et ses conducteurs disparurent dans l'intérieur. Une heure plus tard, Thompson put annoncer que le déjeuner était prêt.

Ce fut un repas bien singulier.

Quelques-uns des touristes seulement avaient réussi à trouver place dans la maison. Les autres s'étaient installés le mieux possible en plein air, qui sur le pas d'une porte, qui sur une grosse pierre. Chacun, sur ses genoux, tenait une calebasse, à laquelle était dévolu le rôle de l'assiette absente. Quant aux cuillères et fourchettes, il eût été insensé d'y songer.

En voyant ces préparatifs, Saunders s'égayait fort. Était-il possible que des gens convenables tolérassent l'incroyable désinvolture avec laquelle les traitait ce Thompson ? Des protestations allaient naître, des déchirements survenir, et des drames. Saunders, à cette pensée, se sentait d'une humeur charmante.

Et, de fait, il semblait bien que la colère couvât au coeur des passagers. Ils parlaient peu. Absence d'études préalables des excursions, manque total d'organisation, on prenait évidemment fort mal ces fantaisies de l'administrateur général.

Robert comprenait aussi, et autant que Saunders, à quelle épreuve Thompson, par son imprévoyance, mettait la patience de ses souscripteurs. Quel repas, pour ces bourgeois aisés habitués au confort, pour ces femmes élégantes et riches ! Mais, contrairement à Saunders, loin de s'égayer de cette situation, il s'efforçait de réparer dans la mesure de ses forces les erreurs de son chef hiérarchique.

En furetant dans les masures du village, il découvrit une petite table à peu près convenable et des escabeaux à peu près complets. Aidé de Roger, il transporta à l'ombre d'un cèdre ce butin, qui fut offert aux dames Lindsay. En continuant leur chasse, les deux jeunes gens firent d'autres trouvailles. Des serviettes, quelque vaisselle, des couteaux, trois couverts d'étain – presque du luxe ! En peu de minutes, les passagères américaines eurent devant elles une table du plus séduisant aspect.

Si les deux Français avaient eu besoin d'un salaire, ils se fussent jugés largement payés par le regard dont les gratifièrent les deux soeurs. Évidemment, ils leur avaient sauvé plus que la vie, en leur évitant de manger avec les doigts. Mais tout paiement eût été usuraire. Cette chasse mouvementée avait été par elle-même un plaisir. Emporté par la gaieté, Robert sortait

de son habituelle réserve. Il riait, plaisantait, et, sur l'invitation de Roger, il ne fit aucune difficulté pour prendre place à la table dressée grâce à son zèle ingénieux.

Cependant, on commençait à servir le déjeuner, si l'on peut employer cet euphémisme. Les cuisiniers improvisés s'étaient transformés en pittoresques maîtres d'hôtel. Transportant au milieu des groupes capricieusement disséminés une vaste marmite en terre, ils emplissaient les calebasses d'une sorte de ragoût bizarre, assez fortement pimenté pour faire passer le vin épais du pays. D'autres rustiques serviteurs disposaient à côté des convives des quignons de pain propres à exciter l'effroi des estomacs les plus robustes par leurs proportions colossales.

« Pays du pain, ici, expliqua Robert en réponse à une exclamation d'Alice. Aucun de ces paysans qui en consomme moins de deux livres par jour. Un de leurs proverbes affirme que " tout avec le pain fait l'homme sain " ».

Il était douteux que les estomacs européens se montrassent d'équivalente capacité. Pas un des voyageurs qui n'esquissât une grimace en enfonçant la dent dans cette pâte grossière faite avec la farine du maïs.

Les Lindsay et leurs compagnons prenaient gaiement leur parti de cet insolite repas. La table, toute blanche grâce aux serviettes juxtaposées, donnait à l'aventure un air de fête champêtre. On s'amusait juvénilement. Robert oubliait qu'il était l'interprète du Seamew. Pour une heure, il redevenait un homme comme les autres, et se montrait tel qu'il était, c'est-à-dire charmant et plein d'entrain. Malheureusement, tandis qu'il rejetait inconsciemment le fardeau de sa position, celle-ci ne le lâchait pas. Un insignifiant détail allait le rappeler à la réalité des choses.

Au ragoût avait succédé une salade. Ce n'était certes pas le moment de se montrer difficile. Cependant, malgré le vinaigre dont elle était largement assaisonnée, cette exécrable salade fit pousser des cris à tous les convives. Robert, appelé par Thompson, dut interroger le paysan.

« C'est du lupin, Excellence, répondit celui-ci.

– Eh bien ! reprit Robert, il est coriace, votre lupin.

– Coriace ? répéta le paysan.

– Oui. Coriace, dur.

– Je ne sais pas, dit l'indigène d'un air stupide. Je ne trouve pas ça dur, moi.

– Ah ! Vous ne trouvez pas cela dur ?... Et ce n'est pas salé non plus, sans doute ?

– Ah ! pour salé, c'est salé. C'est l'eau de mer, Excellence. Le lupin y sera resté trop longtemps.

– Bon, dit Robert. Mais pourquoi avoir mis ce lupin dans l'eau de mer ?

– Pour enlever son amertume, Excellence.

– Eh bien ! mon ami, je suis fâché de vous dire que l'amertume est restée.

– Alors, fit le paysan sans s'émouvoir, c'est qu'il n'a pas trempé assez longtemps. »

Il n'y avait évidemment rien à tirer de ce rustre. Le mieux était de se résigner en silence. Les convives se rejetèrent donc sur le pain de maïs, dont, contrairement aux prévisions, plus d'un estomac britannique estima la quantité insuffisante.

Robert fit comme les autres. Mais sa gaieté s'était envolée. Il ne reprit pas place à la table joyeuse. Solitairement, il acheva son repas, revenu à la réserve, dont il regrettait déjà d'être sorti un instant.

Vers quatre heures un quart, la caravane se remit en marche. Le temps pressant, les ânes durent coûte que coûte adopter le pas accéléré. La descente du sentier en lacet fut des plus mouvementées. Accrochés aux queues de leurs bêtes, les âniers se laissaient traîner sur la pente raide et glissante. Les femmes, les hommes même, poussèrent plus d'une exclamation d'inquiétude. Seul, Piperboom continua de montrer un front serein. Après avoir englouti des quantités énormes de lupin sans donner aucun signe de malaise, il se laissait tranquillement bercer par ses deux ânes. Confortablement installé, il dédaignait les difficultés de la route, et, paisible, il s'entourait de l'éternel nuage de fumée dont il charmait son éternel repos.

Dans la rue de Horta, Hamilton, accompagné de Robert, s’empressa d’aller réclamer son lorgnon, qui lui fut remis avec de grandes démonstrations de politesse, auxquelles il se garda de répondre. Ses désirs satisfaits, il revenait immédiatement à son insolence naturelle.

À huit heures, les ânes et les âniers renvoyés et payés, tous les voyageurs, toilette faite, se retrouvèrent, exténués, affamés, autour de la table du Seamew, et jamais la cuisine du maître coq n’eut autant de succès.

Revenus quelques instants auparavant, les jeunes mariés étaient aussi à la table commune. Où avaient-ils passé ces deux jours ? Peut-être ne le savaient-ils pas. Évidemment, ils n’avaient rien vu, et, maintenant encore, ils ne voyaient rien de ce qui n’était pas eux-mêmes.

Saunders, lui, n’avait pas les mêmes raisons d’être distrait. Et ce qu’il discernait remplissait d’aise cet aimable gentleman. Quelle différence entre ce dîner et celui de la veille ! Hier, on causait gaiement, on était joyeux. Aujourd’hui, les convives montraient des visages sombres et mangeaient en silence. Décidément, cette fantaisie du déjeuner ne passait pas aussi bien que Thompson avait osé l’espérer. Saunders ne put jusqu’au bout contenir son bonheur. Il fallait nécessairement que Thompson en reçût quelque éclaboussure.

« Steward ! appela-t-il d’une voix éclatante, encore un peu de ce rumsteck, je vous prie. »

Puis, s’adressant à travers la table au baronnet, son compère :

« La nourriture des hôtels de premier ordre, ajouta-t-il avec une ironique emphase, a du moins cela de bon qu’elle rend supportable celle du bord. »

Thompson sauta sur sa chaise comme s’il eût été piqué par un insecte. Il ne répliqua rien cependant. Et vraiment, qu’aurait-il pu répondre ? L’opposition, cette fois, avait pour elle l’opinion publique.

VIII

LES FÊTES DE LA PENTECÔTE

Fatigués par cette excursion mouvementée, les passagers du Seamew dormirent longtemps la nuit suivante. Quand, le 20 mai, vers neuf heures, les premiers d’entre eux montèrent sur le spardeck, ils étaient déjà loin de Fayal.

Parti de Horta à sept heures et demie, le Seamew suivait, pour se rendre à Tercère, un chemin capricieux, afin de donner aux touristes quelques lumières sur les îles dans lesquelles on ne devait pas descendre.

Au moment où Roger, escortant les passagères américaines, parut à son tour sur le spardeck, le navire, côtoyant le rivage méridional de Pico, se trouvait presque en face de la montagne tombant dans la mer par un escalier de monts décroissants. On apercevait Lagens, la capitale de l’île, dominée par un imposant couvent de Franciscains, et entourée de chaumières éparses dont les toits coniques faits de roseaux entrelacés donnent l’illusion d’un camp.

La côte demeurait rude, mais la campagne peu à peu s’adoucissait. Les hauteurs dont est formée l’arête médiane de l’île s’abaissaient et se couvraient de magnifiques pâturages.

Vers dix heures et demie, on passa devant le bourg de Calhea. Une demi-heure plus tard, l’extrémité orientale de Pico était doublée et découvrait l’île Saint-Georges, au moment où la cloche sonnait le déjeuner.

Durant toute la matinée, Robert était demeuré enfermé dans sa chambre. Roger ne manqua pas de faire remarquer son absence à Mrs. Lindsay.

« Il pioche Tercère, lui dit-il en riant. Ah ! c’est un bien singulier cicérone que nous avons là ! »

Devant le regard interrogateur d’Alice, il fut plus explicite. Certes, son exclamation ne comportait aucun sous-entendu désagréable, au contraire. Mais, outre que les allures élégantes de M. Morgand contrastaient étrangement avec la modestie de ses fonctions, il était aussi, Roger s’en était assuré, d’une ignorance extraordinaire de tout ce qui concernait son apparent métier. En somme, ces observations ne faisaient que confirmer la remarque profonde qu’Alice avait déjà faite au sujet de l’interprète du Seamew.

« Enfin, conclut Roger, je suis absolument sûr de l’avoir rencontré autrefois quelque part. Où ? Je ne sais. Mais j’arriverai bien à le savoir, et je saurai en même temps pourquoi ce garçon évidemment mondain a revêtu la peau d’un professeur. »

Le résultat de cette conversation fut d’exciter la curiosité d’Alice Lindsay. Aussi, quand Robert monta sur le pont après le déjeuner, lui adressa-t-elle la parole, s’amusant à vouloir le mettre en défaut.

Le Seamew s’avançait alors entre le Pic et Saint-Georges. Il longeait de près cette dernière île, sorte de digue de trente milles de long sur cinq seulement de large, jetée en cet endroit par un caprice de la nature.

« Quelle est cette ville ? » demanda Alice à Robert, au moment où le Seamew passait devant une agglomération de maisons étagées.

Mais Robert savait désormais son guide sur le bout des ongles.

« Urzelina, répondit-il. C’est là qu’en 1808 eut lieu la dernière et la plus terrible éruption qui ait éprouvé ces parages. Elle terrorisa les habitants du Pic et de Fayal. Quinze cratères, dont un énorme, s’étaient ouverts. Pendant vingt-cinq jours ils vomirent la flamme et les laves. La ville eût été infailliblement détruite, si le fleuve de lave ne se fût miraculeusement détourné et n’eût pris son cours vers la mer.

– Et depuis ? »

Cette question, ce fut Johnson qui la posa. Il faut croire que ce problème volcanique l'attirait en vertu d'affinités inconnues, car il était arrivé juste au moment voulu pour entendre le début de l'explication de Robert. Aussitôt, il avait interrompu sa promenade et prêté une oreille attentive. Robert se retourna vers lui.

« Depuis, dit-il, il n'y a plus eu d'éruption à proprement parler. Mais il n'y a guère d'années que l'île ne soit plus ou moins secouée. Saint-Georges est, au reste, d'une origine plus récente que les autres Açores, et elle est, avec la partie occidentale de Saint-Michel, la plus sujette à ce genre d'accidents.

– All right ! » dit Johnson d'un air satisfait, en reprenant sa marche sans autre formalité.

Pourquoi était-il content ? Parce que la réponse de Robert justifiait sa résolution de ne pas descendre à terre ? Cet original paraissait s'en applaudir beaucoup. La vie ainsi comprise semblait tout à fait de son goût, et depuis le départ il n'avait en rien modifié ses habitudes. Le matin, à midi et le soir, on le voyait, pendant cinq minutes, passer et repasser sur le pont, coudoyant, bousculant, fumant, crachant, mâchonnant des mots inarticulés, puis on n'entendait plus parler de lui. Quant aux occupations qui absorbaient le reste de son temps, on les devinait aisément. Son teint plus rouge à midi qu'au matin, le soir qu'à midi, et se fonçant visiblement de jour en jour, donnait à cet égard des renseignements fort précis.

À deux heures de l'après-midi, le Seamew doubla la pointe Rosalès, en laquelle, vers le nord-ouest, s'effile l'extrémité de Saint-Georges, et se dirigea rapidement vers Gracieuse, au nord-ouest. Les passagers purent alors apercevoir la côte nord de Saint-Georges, bordée d'une effrayante falaise haute de six cents mètres, à mesure que s'affirmait le sommet modéré de Gracieuse. Vers quatre heures, le Seamew n'était plus qu'à trois milles de cette île qui contraste par la douceur de ses lignes avec les autres terres de l'archipel, quand, sur un signe du capitaine Pip, il évolua, et se dirigea rapidement vers Tercère, dont les hauts rivages se dessinaient à vingt-cinq milles de distance.

Ce fut à ce moment que Piperboom parut sur le pont, suivi de Thompson congestionné. Ce dernier fit un signe à Robert, qui, laissant aussitôt ses interlocuteurs, se rendit à l'appel de l'administrateur général.

« Est-il donc définitivement impossible, monsieur le professeur, lui dit celui-ci, en montrant le Hollandais considérable, entouré suivant l'usage d'un opaque nuage de fumée, de se faire entendre de ce pachyderme à vapeur ? »

Robert fit un geste d'impuissance.

« Voilà qui est vexant ! s'écria Thompson. Figurez-vous que ce gentleman refuse absolument de solder les suppléments par lui consommés.

– Quels suppléments ? demanda Robert.

– Quels suppléments ? Mais un âne assassiné, plus la journée de trois autres et de trois âniers supplémentaires, si le compte est bon.

– Et il refuse ?

– Absolument. Je me suis tué à lui expliquer la chose de la voix et du geste. Autant parler à un caillou. Et voyez s'il a l'air ému ! »

Piperboom, en effet, paisiblement étendu sur un rocking-chair, s'était égaré dans les doux nuages de la rêverie. Les yeux au ciel, tirant sur sa pipe avec la régularité d'un piston, il semblait avoir définitivement rejeté loin de lui les vulgaires soucis de ce monde. Robert compara avec un ironique sourire la mine irritée de Thompson et le placide visage de son voyageur.

« La fortune a de ces retours ! » dit-il en ébauchant un geste vague, et Thompson, bon gré mal gré, dut se contenter de cette réponse.

À six heures et demie, le Seamew n'était plus qu'à quelques milles de la côte occidentale de Tercère. Depuis longtemps, on voyait nettement la cime de sa chaudière, dont la hauteur dépasse mille mètres. Vers le midi, la pente paraissait assez douce et glissait jusqu'à la mer,

où la terre s'achevait en une falaise accore. Mais, de toutes parts, on discernait les signes d'un récent travail souterrain. Des coulées de lave se détachaient en sombre sur le vert des vallées, des cônes de cendres et de pierres ponces se dressaient, élévations fragiles que la pluie et le vent effritent lentement.

À sept heures, un promontoire escarpé, le mont Brazil, se découvrit, semblant barrer la route. Une demi-heure plus tard, ce cap sauvage doublé, la ville d'Angra se développa. Avant huit heures, les ancres touchaient le fond de la rade, et le capitaine Pip pouvait donner l'ordre : « En place » à M. Bischop, qui laissa aussitôt tomber, sans les éteindre, les feux de sa machine.

Admirablement placés au centre de la rade d'Angra, les passagers du Seamew pouvaient contempler l'un des plus admirables panoramas dont la Terre maternelle réjouisse la vue de ses enfants. Derrière eux, la vaste mer, semée de quatre îlots : les Fadres et les Cabras ; à droite et à gauche, de noires et menaçantes falaises, s'abaissant de part et d'autre, comme pour former une couche immense, où la ville d'Angra s'étendait harmonieusement. Flanquée de ses forts au nord et au sud, elle élevait en amphithéâtre, aux rayons mourants du jour, ses blanches maisons, ses clochers et ses dômes. Plus loin, servant de cadre au tableau, des collines émaillées de quintas, d'orangers et de vignes, se haussaient en un escalier de mollesse, jusqu'à la campagne verdoyante et féconde qui en couronnait les derniers sommets. L'air était doux, le temps superbe, une brise parfumée soufflait de la terre prochaine. Accoudés aux batayoles du spardeck, les passagers admirèrent ce spectacle, que ses moindres proportions rendent seules inférieur à celui qu'offre la baie de Naples, jusqu'au moment où tout disparut dans la nuit grandissante.

Insensible à la séduction de ce rivage, le capitaine Pip allait se retirer dans sa chambre, quand un matelot lui amena un étranger qui venait d'accoster.

« Capitaine, dit ce personnage, ayant appris votre arrivée sur la rade d'Angra, la pensée m'est venue de me joindre à vos passagers, si toutefois...

– Ces questions, monsieur, interrompit le capitaine, ne me regardent pas. Bistow, ajouta-t-il en s'adressant au matelot, conduisez ce gentleman à Mr. Thompson. »

Thompson, dans sa cabine, discutait avec Robert le programme du lendemain, quand l'étranger fut introduit.

« Tout à votre service, monsieur, répondit-il aux premières ouvertures du nouveau venu. Bien que les places dont nous disposons soient assez limitées, il nous est encore possible... Vous connaissez, je suppose, les conditions du voyage ?

– Non, monsieur », répondit l'arrivant.

Thompson réfléchit un instant. N'y avait-il pas lieu de déduire du prix total une certaine somme représentant le parcours déjà accompli ? Il ne le pensa pas, sans doute, car il dit finalement, bien qu'avec un peu d'hésitation :

« Le prix, monsieur, a jusqu'ici été de quarante livres...

– Fort bien, dit l'étranger. Comme nous sommes trois...

– Ah ! vous êtes trois ?...

– Oui, mes deux frères et moi. Cela fait donc en tout cent vingt livres, que voici. »

Et, tirant de son portefeuille une liasse de bank-notes, il la déposa sur la table.

« Il n'y avait rien d'urgent, fit observer poliment Thompson, qui, ayant compté les billets, les encaissa, et se mit en devoir d'en libeller le reçu.

– Reçu de monsieur ?... interrogea-t-il, la plume en suspens.

– Don Hygino Rodrigues da Veiga », répondit l'étranger, tandis que Thompson faisait courir sa plume.

Robert, pendant ce temps, observait silencieusement ce touriste de la dernière heure. Bien que le personnage fût de haute mine, il ne lui revenait pas, comme on dit. Grand, fortes épaules, noir de barbe et de cheveux, la peau très montée de ton, il n'y avait pas, en tout cas, à

se méprendre sur sa nationalité. Il était Portugais. Et cette hypothèse était encore confirmée par l’accent exotique avec lequel il parlait l’anglais.

Don Hygino, ayant pris son reçu des mains de Thompson, le plia soigneusement, l’inséra à la place des bank-notes, puis demeura un instant silencieux, comme indécis. Quelque chose sans doute restait à dire, quelque chose d’important, à en juger par la figure sérieuse du nouveau passager.

« Un mot encore, prononça-t-il enfin. Voudriez-vous me dire, monsieur, quand vous comptez quitter Tercère ?

– Dès demain, répondit Thompson.

– Mais... à quelle heure ? »

Don Hygino fit cette question d’une voix un peu nerveuse. Évidemment, il attachait à la réponse une importance particulière.

« Demain soir, vers dix heures », répondit Thompson.

Don Hygino poussa un soupir de satisfaction. Il perdit sur-le-champ quelque chose de sa raideur.

« Vous avez probablement l’intention, reprit-il plus aimablement, de consacrer cette journée à visiter Angra ?

– En effet.

– Je pourrai, dans ce cas, vous être de quelque secours. Je connais dans tous ses détails cette ville que j’habite depuis près d’un mois, et je me mets à votre disposition pour servir de cicérone à mes nouveaux compagnons. »

Thompson remercia.

« J’accepte avec reconnaissance, répondit-il. D’autant plus que votre complaisance donnera un peu de repos à M. le professeur Morgand, que j’ai l’honneur de vous présenter. »

Don Hygino et Robert échangèrent un salut.

« Je serai donc sur le quai demain matin à huit heures, et tout à votre disposition », dit le premier, en prenant congé et en regagnant son embarcation.

Don Hygino Rodrigues da Veiga fut exact au rendez-vous. En débarquant, le dimanche 21 mai, à la tête de ses passagers, Thompson le trouva sur le quai. Sous l’œil vigilant de son administrateur général, la colonne se mit aussitôt en marche dans un impeccable alignement.

Don Hygino fut d’un précieux secours. Il pilota ses compagnons à travers Angra avec une sûreté que n’eût pu avoir Robert. Il leur fit parcourir les rues de la ville, plus larges, plus régulières, mieux bâties, et plus nombreuses que celles de Horta. Il les conduisit dans les églises remplies à cette heure par la foule des fidèles.

Pendant tout ce temps, le baronnet ne le quitta pas d’une semelle.

Le baronnet, il faut le reconnaître, était bien seul depuis son embarquement sur le Seamew. Que Mr. Saunders lui apportât une certaine distraction, nul doute à cela. Mais ce n’était pas une relation sérieuse, quelqu’un de son monde enfin. Jusqu’ici, il lui avait bien fallu s’en contenter pourtant, la liste des passagers n’offrant rien de plus relevé. Lady Heilbuth peut-être ?... Mais Lady Heilbuth ne s’occupait que de ses chats et de ses chiens. Ces animaux formaient sa seule famille. Uniquement, ils meublaient son esprit et remplissaient son coeur. Une fois initié aux moeurs particulières à Cesar, Job, Alexander, Black, Phann, Punch, Foolich, etc., etc., le baronnet avait évité de recommencer son éducation à cet égard, et avait mis dès lors le plus grand soin à fuir la vieille passagère, qu’un irrespectueux Français eût sans hésitation qualifiée d’insupportable raseuse.

Au total, Sir Hamilton était donc véritablement seul.

En entendant les aristocratiques syllabes formant le nom du nouveau passager, il avait compris que le Ciel lui accordait un vrai gentleman, et il s’était fait présenter sur-le-champ par Thompson. Après quoi le noble Anglais et le noble Portugais avaient échangé un courtois

shake-hand. À l’abandon, à la spontanéité qu’ils mirent à ce geste de bon accueil comme on vit bien qu’ils se sentaient tous deux en pays de connaissance !

À partir de cet instant, le baronnet s’était incrusté, incorporé au nouveau guide. Il avait enfin un ami ! Au déjeuner qui eut lieu à bord et que partagea Don Hygino, il l’accapara, lui assigna une place près de lui. Don Hygino se laissa faire avec une hautaine indifférence.

La table était au complet, si on néglige le jeune ménage, dont l’absence aux escales commençait à devenir naturelle.

Thompson prit la parole.

« Je pense, dit-il, être l’interprète de toutes les personnes présentes, en remerciant Don Hygino da Veiga de la peine qu’il a bien voulu s’imposer ce matin. »

Don Hygino esquissa un geste de protestation polie.

« Si fait ! si fait ! insista Thompson. Sans vous, señor, nous n’aurions visité Angra, ni si vite, ni si bien. J’en suis à me demander ce qui nous reste à faire pour remplir cette après-midi.

– Cette après-midi ! s’écria Don Hygino. Mais elle est tout employée. Ne savez-vous donc pas que c’est aujourd’hui la Pentecôte ?

– La Pentecôte ? répéta Thompson.

– Oui, reprit Don Hygino, une des plus grandes fêtes catholiques, et qui est célébrée ici d’une manière particulièrement solennelle. Je vous ai fait réserver une place d’où vous verrez parfaitement la procession qui est fort belle, et dans laquelle figure un crucifix que je vous recommande.

– Qu’a-t-il donc de si particulier, ce crucifix, mon cher Hygino ? demanda le baronnet.

– Sa richesse, répondit Hygino. Il n’a pas, à vrai dire, un grand intérêt artistique, mais la valeur des pierres précieuses dont il est littéralement couvert dépasse, à ce qu’on dit, dix mille contos de réis ! (six millions de francs). »

Thompson était enchanté de sa nouvelle recrue. Quant à Sir Hamilton, il faisait outrageusement la roue.

Don Hygino tint ses promesses avec exactitude.

En quittant le Seamew, il crut toutefois faire une recommandation dont plus d’une passagère fut effarouchée.

« Mes chers compagnons, dit-il, un bon conseil avant de nous mettre en route.

– C’est... suggéra Thompson.

– C’est d’éviter la foule autant que possible.

– Ce ne sera pas facile, fit observer Thompson, en montrant les rues noires de monde.

– Je le reconnais, acquiesça Don Hygino. Faites du moins ce que vous pourrez pour éviter les contacts.

– Mais pourquoi cette recommandation ? demanda Hamilton.

– Mon Dieu, mon cher baronnet, la raison n’en est pas commode à dire. C’est que... les habitants de cette île ne sont pas très propres, et qu’ils sont extrêmement sujets à deux maladies dont le résultat commun est de procurer d’insupportables démangeaisons. L’une de ces maladies a un nom déjà fort laid, puisqu’il s’agit de la gale. Quant à l’autre, par exemple !... »

Don Hygino s’était arrêté, comme incapable de trouver une périphrase convenable. Mais Thompson qu’aucune difficulté n’effrayait vint à son aide. Appelant la pantomime à son secours, il retira son chapeau, et se frotta énergiquement la tête, en regardant Don Hygino d’un air interrogateur.

« Précisément ! » dit celui-ci en riant, tandis que les dames détournaient la tête, scandalisées par cette chose réellement « shoking ».

À la suite de Don Hygino, on traversa des rues détournées, on suivit des ruelles presque désertes, la foule s’étant portée dans les grandes voies que devait parcourir la procession.

Quelques hommes se montraient cependant dans ces ruelles. Dépenaillés, l’air sordide et sinistre, ils justifiaient amplement la remarque que plus d’un touriste fit à leur endroit.

« Quelles têtes de brigands ! dit Alice.

– En effet ! approuva Thompson. Savez-vous quels sont ces gens ? demanda-t-il à Don Hygino.

– Pas plus que vous.

– Ne seraient-ce pas des agents de police déguisés ? insinua Thompson.

– Il faut avouer que le déguisement serait réussi ! » s’écria railleusement Dolly.

Bientôt, d’ailleurs, on arrivait. Tout à coup, la colonne déboucha sur une vaste place où grouillait le populaire sous un éclatant soleil. Le seigneur portugais, grâce à une manoeuvre habile, parvint à conduire ses compagnons jusqu’à une petite éminence, au pied d’un bâtiment de vastes proportions. Là, gardé par quelques agents, un espace vide avait été ménagé et mis à l’abri de la foule.

« Voici votre place, mesdames et messieurs, dit Hygino. J’ai profité de mes relations avec le gouverneur de Tercère, pour vous faire réserver cet endroit au pied de son palais. »

On se confondit en remerciements.

« Maintenant, reprit-il, vous me permettrez de vous quitter. Avant mon départ, il me reste quelques préparatifs à faire. D’ailleurs vous n’avez plus besoin de moi. Gardés par ces braves agents, vous êtes merveilleusement placés pour tout voir, et je pense que vous allez assister à un spectacle curieux. »

Ces mots à peine prononcés, Don Hygino salua gracieusement et se perdit dans la foule. Il ne craignait évidemment pas la contagion. Les touristes ne tardèrent pas à l’oublier. La procession arrivait, déroulant ses magnificences.

Vers le haut de la rue, dans le large espace que la police déblayait devant le cortège, des bannières d’or et de soie, des statues portées sur les épaules, des oriflammes, des couronnes, des dais, s’avançaient dans la fumée odorante de l’encens. Des uniformes brillaient au soleil au milieu des blanches robes de jeunes filles. Et les voix s’élevaient soutenues par des orchestres de cuivres, lançant vers le ciel la prière de dix mille créatures, tandis que, de toutes les églises, tombait en nappes sonores la clameur des cloches, chantant elles aussi la gloire du Seigneur.

Tout à coup, un souffle passa sur la foule. Un même cri sortit de toutes les bouches :

« Ô Christo ! Ô Christo ! »

Le spectacle était solennel. Sa robe violette tranchant sur les ors éclatants de son dais, l’évêque apparaissait à son tour. Lentement il marchait, élevant de ses deux mains le vénérable et pompeux ostensoir. Et, en effet, devant lui, un crucifix, dont les pierreries brisaient en éclairs innombrables les rayons du soleil, était porté, éblouissant, au-dessus de la foule à cette heure prosternée.

Mais soudain un mouvement insolite parut troubler la procession dans l’entourage immédiat de l’évêque. Sans savoir de quoi il s’agissait, emportée par une curiosité subite, la foule se releva d’un seul mouvement.

Au reste, personne ne vit rien. Les Anglais eux-mêmes, bien qu’admirablement placés, ne purent rien comprendre à ce qui se passait. Un remous colossal, le dais roulant et tanguant comme un vaisseau, puis disparaissant en même temps que l’opulent crucifix dans la foule comme dans la mer, ensuite des cris, des hurlements plutôt, tout un peuple affolé s’enfuyant, l’escouade de police placée en tête du cortège s’efforçant vainement de remonter l’irrésistible flot des fuyards, voilà tout ce qu’ils virent sans pouvoir en discerner la cause.

En un instant le cordon d’agents qui les protégeait fut rompu, et, devenus partie intégrante de la foule en délire, ils furent emportés comme des brins de paille dans ce formidable torrent.

Arc-boutés les uns aux autres, Roger, Jack et Robert avaient réussi à protéger Alice et Dolly. Une encoignure les avait heureusement servis.

Tout d'un coup, l'étonnant phénomène prit fin. Subitement, sans transition, la place se trouva vide et silencieuse.

Vers le haut de la rue, à l'endroit où, dans un furieux remous, avaient disparu le dais de l'évêque et le crucifix, un groupe s'agitait encore, composé en grande partie des agents placés précédemment en tête du cortège, et qui, selon l'usage, étaient arrivés trop tard. Ils se baissaient, se relevaient, transportant dans les maisons riveraines les victimes de cette inexplicable panique.

« Tout danger me paraît conjuré, dit Robert au bout d'un instant. Je crois que nous ferions bien de nous mettre à la recherche de nos compagnons.

– Où ? objecta Jack.

– À bord du Seamew, dans tous les cas. Ces affaires, après tout, ne sont pas les nôtres, et j'estime que nous serons, quoi qu'il arrive, plus en sûreté sous la protection du pavillon anglais. »

On reconnut la justesse de cette observation. On se hâta donc de regagner le quai, puis le bord, où la plupart des passagers étaient réunis, et discutaient avec animation les péripéties de cette étonnante aventure. Plusieurs se répandaient en plaintes acrimonieuses. Certains parlaient même de réclamer une confortable indemnité au cabinet de Lisbonne, et parmi ceux-ci Sir Hamilton figurait en assez bon rang, cela va sans dire.

« C'est une honte ! une honte ! déclarait-il sur tous les tons. Mais aussi, des Portugais !... Si l'Angleterre voulait m'en croire, elle “ civiliserait ” ces Açores, et l'on verrait enfin finir de pareils scandales ! »

Saunders, lui, ne disait rien, mais son visage parlait éloquemment. Vraiment, dans le cas où il eût souhaité à Thompson des incidents désagréables, il n'aurait pu imaginer mieux. C'en était un, et de premier choix. Selon toutes probabilités, une dizaine de passagers au moins allaient manquer à l'appel, et, après un tel drame, c'était la dislocation de la caravane et une piteuse rentrée en Angleterre. L'arrivée des premiers survivants n'altéra pas le contentement de cette charmante nature. Il n'avait pu raisonnablement espérer que la caravane tout entière eût péri dans le désastre. Par exemple, son front se rembrunit quand on vit les derniers passagers rallier le bord de minute en minute. Il estima que cela devenait une véritable plaisanterie.

Au dîner, Thompson fit l'appel, et reconnut que deux personnes seulement manquaient. Mais presque aussitôt ces deux retardataires descendirent dans le salon, sous la forme des deux jeunes mariés, et Saunders, constatant que le personnel du Seamew était au complet, reprit incontinent son habituelle face de dogue peu conciliant. Le jeune couple avait son ordinaire apparence, c'est-à-dire qu'il manifestait pour le reste de l'univers une indifférence aussi amusante qu'absolue. Évidemment, ni le mari, ni la femme, ne se doutaient des graves événements qui s'étaient déroulés au cours de cette journée. Assis côte à côte, ils limitaient comme toujours à eux-mêmes une causerie à laquelle la langue avait moins de part que les yeux, et la conversation générale se croisait autour d'eux sans les atteindre.

Quelqu'un de presque aussi heureux que cet attendrissant petit ménage, c'était maître Johnson. Il s'était distingué ce jour-là. Un effort de plus, et il arrivait à une parfaite ébriété. Autant que son état lui permettait de comprendre les propos échangés autour de lui, il s'applaudissait de son obstination à ne pas mettre le pied dans l'archipel des Açores, et planait, en joie, dans le ciel vallonné de l'alcool.

Tigg était la quatrième personne parfaitement heureuse de la nombreuse assemblée. Quand il avait été, comme tous les autres, emporté par la foule furieuse, ses deux gardes du corps avaient éprouvé un instant de cruelle angoisse. Quelle occasion meilleure d'en finir avec la vie pouvait s'offrir à cette âme éprise à la fois de mort et d'originalité ? Au prix d'un héroïque effort, Bess et Mary étaient parvenues à garder Tigg entre elles, et l'avaient protégé avec un dévouement que l'aigreur de leurs angles rendit efficace. Tigg était donc sorti indemne de

cette bagarre, et, à part lui, il estimait que ses compagnons en exagéraient beaucoup l'importance.

Hélas ! il n'en était pas ainsi de la malheureuse Bess et de l'infortunée Mary. Couvertes de horions, le corps illustré de « bleus », elles avaient de bonnes raisons pour ne jamais oublier la fête de la Pentecôte à Tercère.

Également, bien qu'autrement malchanceux, leur père, le respectable Blockhead, dut dîner tout seul dans sa cabine. Il n'était pas blessé pourtant. Mais, dès le début du repas, Thompson, ayant remarqué chez son passager des signes d'inquiétantes démangeaisons, avait cru prudent, dans le doute, de lui suggérer un isolement protecteur. Blockhead s'était soumis à ce désagrément de la meilleure grâce du monde. Il ne paraissait même pas fâché de la distinction particulière dont le sort le gratifiait.

« Il paraît que j'ai attrapé une maladie du pays, dit-il à ses filles avec importance en se grattant de plus belle. Il n'y a que moi qui aie eu ça ! »

Don Hygino revint à bord comme Mr. Sandweach servait le rôti. Il amenait avec lui ses deux frères.

On ne pouvait douter que don Hygino et ses deux compagnons eussent eu les mêmes parents, puisqu'il l'avait positivement déclaré. Mais on n'eût certainement pas deviné cette parenté. Impossible de se moins ressembler. Autant don Hygino portait dans toute sa personne la signature de la race, autant ses frères étaient d'aspect vulgaire et commun. L'un, grand et fort, l'autre, trapu, épais et carré, ils n'eussent point été déplacés, à en juger sur l'apparence, dans une baraque de lutteurs.

Circonstance singulière, tous deux semblaient s'être récemment blessés. La main gauche du plus grand était enveloppée de linges, tandis qu'une assez notable estafilade, dont une bande de sparadrap rejoignait les bords, sillonnait la joue droite du plus petit.

« Permettez-moi, monsieur, dit don Hygino à Thompson en désignant ses deux compagnons, à commencer par le plus grand, de vous présenter mes deux frères, don Jacopo et don Christopho.

– Ces messieurs sont les bienvenus à bord du Seamew, répondit Thompson... Je vois avec regret, reprit-il quand Jacopo et Christopho eurent pris place à table, que ces messieurs ont été blessés...

– Une chute malheureuse dans une vitre d'escalier pendant les allées et venues du départ, interrompit don Hygino.

– Ah ! fit Thompson. Vous répondez d'avance à ma question. J'allais vous demander si ces messieurs avaient été ainsi malmenés au cours de la terrible bagarre de cette après-midi. »

Robert, qui regardait machinalement Jacopo et Christopho, crut les voir tressaillir. Mais il s'était évidemment trompé, et les deux frères ne savaient rien du drame incompréhensible auquel il venait d'être fait allusion, car don Hygino répondit sur-le-champ avec l'accent de la surprise la plus sincère :

« De quelle bagarre voulez-vous parler ? Vous serait-il arrivé quelque chose ? »

Ce furent des exclamations. Comment ces messieurs da Veiga pouvaient-ils ignorer une aventure qui avait dû mettre la ville en révolution !

« Mon Dieu, c'est fort simple, répondit don Hygino. De toute la journée, nous n'avons pas quitté notre maison. Au reste, il est probable que vous exagérez involontairement quelque rixe sans importance. »

On protesta, et Thompson fit à Hygino le récit des événements de l'après-midi. Celui-ci se déclara extrêmement surpris.

« Je ne puis m'expliquer, dit-il, comment la pieuse population de cette île a osé se conduire ainsi au cours d'une procession. Laissons à l'avenir le soin de nous donner le mot de cette énigme ! Car vous partez toujours ce soir ? ajouta-t-il en se tournant vers Thompson.

– Toujours », répondit celui-ci.

Le mot n’était pas terminé, que le bruit d’un coup de canon faisait trembler sourdement les vitres du salon. Peu entendirent et nul ne remarqua cette détonation effacée comme un écho.

« Vous sentez-vous indisposé, cher ami ? demanda le baronnet à don Hygino qui avait subitement pâli.

– Un peu de fièvre gagnée à La Praya. Cette ville est décidément très malsaine », répondit le Portugais dont le visage se recolorait.

La voix du capitaine Pip tomba du pont.

« À virer au guindeau, les garçons ! »

Presque aussitôt, on entendit le bruit sec et régulier du cliquet tombant sur le fer de l’engrenage. Les passagers montèrent sur le spardeck pour assister à l’appareillage.

Le ciel s’était couvert pendant le dîner. Dans la nuit d’un noir d’encre, on ne voyait rien que les lumières d’Angra, d’où venaient de confuses rumeurs.

La voix de Mr. Flyship s’éleva sur l’avant.

« À pic, commandant.

– Tiens bon ! » répondit le capitaine de la passerelle.

Sur son ordre, la vapeur fusa dans les cylindres, la machine fut balancée, l’hélice battit l’eau quelques secondes.

« Veuillez déraper, s’il vous plaît, Mr. Flyship », commanda le capitaine.

Le cliquet du guindeau fit de nouveau entendre sa chute régulière, et l’ancre allait quitter le fond, quand une voix héla dans la nuit à deux encablures du Seamew.

« Oh ! du vapeur.

– Oh ! répondit le capitaine, qui ajouta en se retournant vers l’avant : Tiens bon, Mr. Flyship, s’il vous plaît ! »

Une embarcation à deux avirons sortit de l’ombre et accosta par bâbord.

« Je voudrais parler au capitaine », dit en portugais un individu que la nuit empêchait d’apercevoir distinctement.

Robert traduisit la demande.

« Me voici, dit le capitaine Pip en descendant de la passerelle et allant s’accouder sur le plat-bord.

– Cette personne, commandant, traduisit encore Robert, demande qu’on lui envoie l’échelle pour monter à bord. »

On fit droit à cette requête, et bientôt sauta sur le pont un homme dont tous purent reconnaître l’uniforme, pour l’avoir vu cette après-midi sur le dos de leurs gardes inutiles. À en juger par les galons qui brillaient sur sa manche, ce policier était d’un grade élevé. Entre le capitaine et lui, la conversation s’établit aussitôt par l’intermédiaire de Robert.

« C’est au capitaine du Seamew que j’ai l’honneur de parler ?

– À lui-même.

– Arrivé hier soir ?

– Hier soir.

– Il m’a semblé que vous faisiez vos préparatifs d’appareillage ?

– En effet !

– Vous n’avez donc pas entendu le coup de canon ? »

Le capitaine Pip se retourna vers Artimon.

« Avez-vous entendu un coup de canon, master ? Je ne vois pas en quoi ce coup de canon peut nous intéresser, monsieur.

– Le capitaine demande, traduisit librement Robert, quel rapport a ce coup de canon avec notre départ. »

L’inspecteur parut étonné.

« Ignorez-vous donc que le port est fermé, et qu’embargo est mis sur tous les navires en rade ? Voici l’ordre du gouverneur, répondit-il en dépliant un papier sous les yeux de Robert.

– Bon ! dit philosophiquement le capitaine Pip, si le port est fermé, on ne partira pas. Laisse filer la chaîne, Mr. Flyship ! cria-t-il vers l’avant.

– Pardon ! pardon ! Un instant ! fit Thompson en s’avançant. Il y a peut-être moyen de s’entendre. Monsieur le professeur, voulez-vous demander à Monsieur pourquoi le port est fermé ? »

Mais le représentant de l’autorité ne répondit pas à Robert. Le laissant là sans plus de façon, il se dirigea tout à coup vers l’un des passagers.

« Je ne me trompe pas ! s’écria-t-il. Don Hygino à bord du Seamew !

– Comme vous voyez, répondit celui-ci.

– Vous nous quittez donc ?

– Oh ! avec espoir de retour ! »

Un colloque animé s’engagea entre les deux Portugais. Don Hygino en traduisit bientôt l’essentiel à ses compagnons.

Au cours de la bagarre de l’après-midi, des malfaiteurs encore inconnus avaient profité du désordre causé par leur agression pour s’emparer du fameux crucifix. Dans une ruelle écartée, on avait seulement retrouvé le bois de la monture, veuve de ses pierreries, d’une valeur totale de six millions de francs. Le gouverneur avait en conséquence mis embargo sur tous les navires, jusqu’au moment où la bande des voleurs sacrilèges serait sous les verrous.

« Et cela peut durer ? » interrogea Thompson.

L’inspecteur fit un geste vague, auquel Thompson répondit par une moue de désappointement. Cent quatre personnes à nourrir au total, cela rend onéreux les jours de retard !

À son instigation, Robert insista vainement. L’ordre du gouverneur était là, formel et décisif.

Mais, si furieux que fût Thompson, Saunders l’était plus encore. Un nouvel accroc au programme ! cela le jetait hors de lui.

« De quel droit nous retiendrait-on ici ? prononça-t-il énergiquement. Sous le pavillon qui nous couvre, nous n’avons pas d’ordre à recevoir des Portugais, je suppose !

– Parfaitement, approuva le baronnet. Et après tout, quel besoin avons-nous d’obéir à ce policeman ? Il n’a pas la prétention, je pense, d’arrêter à lui seul un navire portant soixante-six passagers, plus l’état-major et l’équipage ! »

Thompson du doigt montra les forts dont les masses sombres se profilaient dans la nuit, et cette réponse muette parut sans doute éloquente au baronnet, car il ne trouva rien à répliquer. Fort heureusement, un secours inattendu allait lui arriver.

« Sont-ce les forts qui vous retiennent ? insinua Don Hygino à l’oreille de Thompson. Ils ne sont guère dangereux. De la poudre et des pièces, ils en ont certainement. Pour des projectiles, c’est autre chose !

– Ils n’auraient pas de boulets ? dit Thompson avec incrédulité.

– Il leur en reste peut-être quelques-uns qui traînent, affirma Don Hygino à voix basse. Mais, quant à en avoir un seul qui entre dans les pièces !... Pas plus qu’aucun autre fort de l’archipel !

– Comment ! mon cher Hygino, s’écria le baronnet étonné, vous, un Portugais, vous êtes notre allié dans cette circonstance !

– En ce moment, je ne suis qu’un voyageur pressé », répondit un peu sèchement Don Hygino.

Thompson était indécis. Il hésitait. Risquer une telle aventure, c’était une bien grosse partie. D’autre part, n’était-il pas vexant de voir le voyage interrompu, au mécontentement général des passagers et au grand dommage de l’agence ? Un grincement de Saunders, un ricanement d’Hamilton, une nouvelle affirmation de Don Hygino achevèrent de le décider à l’audace. Il appela le capitaine Pip.

« Captain, lui dit-il, le navire est retenu, vous le savez, par ordre de l’autorité portugaise. »

Le capitaine adhéra de la tête à cette proposition.

« Si... pourtant... moi... Thompson, je vous ordonnais de partir, le feriez-vous ?

– À l’instant, monsieur.

– Vous êtes cependant sous les feux des forts d’Angra, vous ne l’ignorez pas. »

Le capitaine Pip regarda le ciel, puis la mer, puis Don Hygino, et finalement se pinça le nez d’un air de souverain mépris. Il eût parlé, qu’il n’eût pas indiqué plus clairement qu’avec cette mer calme, cette nuit obscure, il se souciait comme un poisson d’une pomme des boulets envoyés par des canonniers portugais.

« Dans ce cas, monsieur, reprit Thompson, je vous donne cet ordre de partir.

– Puisqu’il en est ainsi, répondit le capitaine avec le plus grand calme, ne pourriez-vous emmener dans le salon seulement cinq minutes ce particulier à face de carême ? »

Obtempérant à un désir formulé en termes si énergiques, Thompson insista auprès de l’inspecteur pour lui faire accepter un rafraîchissement.

À peine avait-il disparu avec son hôte, le capitaine remit l’équipage au guindeau. On prit uniquement la précaution de relever le cliquet, afin d’en éviter le bruit révélateur. En quelques minutes, l’ancre fut dérapée, caponnée, traversée, le tout dans le plus grand silence. L’équipage apportait au travail un zèle énorme.

Dès que l’ancre eut quitté le fond, le navire commença à dériver. La différence de position, par rapport aux lumières de la ville, était déjà devenue sensible, quand l’inspecteur remonta sur le pont, en compagnie de Thompson.

« Commandant, s’il vous plaît ? cria-t-il du pont au capitaine à son poste sur la passerelle.

– Plaît-il, monsieur ? répondit gracieusement celui-ci en se penchant sur le garde-fou.

– Monsieur l’inspecteur, dit Robert traduisant l’observation qui lui était faite, pense que votre ancre chasse, commandant. »

Le capitaine regarda autour de lui d’un air incrédule.

« Croit-il ? » dit-il bonnement.

L’inspecteur savait son métier. D’un regard, il parcourut l’équipage silencieux, et, sur-le-champ, il comprit. Sortant alors de sa poche un long sifflet, il en tira un son perçant bizarrement modulé, qui, dans le calme de la nuit, devait porter fort loin. Il fut bientôt évident qu’il en avait été ainsi. Des lumières coururent sur le parapet des forts.

Angra est défendue par deux forts : le « Morro do Brazil » au midi ; le fort « Saint-Jean-Baptiste » au nord. C’est vers le second que le courant drossait doucement le Seamew, l’étrave en avant, quand le coup de sifflet vint donner l’éveil.

« Monsieur, déclara froidement le capitaine, un second coup de sifflet, et je vous fais jeter par-dessus bord. »

L’inspecteur comprit au son de la voix que le jeu devenait sérieux, et, la menace lui ayant été fidèlement traduite, il se le tint pour dit.

Depuis qu’on s’était remis au guindeau, la cheminée du Seamew vomissait des torrents de fumée et même des flammes. Ceci entrait dans les plans du capitaine, qui se faisait ainsi une réserve de vapeur qu’il pourrait utiliser plus tard. Et, en effet, déjà les soupapes, bien que surchargées, fusaient avec bruit, tandis que décroissait le panache lumineux de la cheminée. Bientôt il disparut tout à fait.

À ce moment deux coups de canon éclatèrent simultanément, et deux projectiles venus de chacun des deux forts ricochèrent à cinq cents mètres de chaque bord. C’était un avertissement.

Devant cet incident inattendu, Thompson pâlit. Qu’avait donc raconté Don Hygino ?

« Arrêtez ! captain, arrêtez ! » cria-t-il d’une voix éperdue.

Et nul ne s’étonnera si plus d’un passager se joignit à cette prière. Toutefois, il y en eut un au moins qui garda un silence héroïque. Et celui-là, ce fut l’estimable épicier honoraire. Il

était ému, certes ! Il tremblait même, il faut avoir la franchise de l’avouer. Mais pour rien au monde il n’eût cependant renoncé à la joie d’assister à la première bataille de sa vie. Songez donc ! il n’avait jamais vu ça !

Roger de Sorgues, lui non plus, n’eût pas donné sa place pour un empire. Par une bizarre association d’idées, ces coups de canon évoquaient pour lui le vaudevillesque déjeuner de Fayal, et il s’amusait étrangement.

« Bombardés, maintenant ! songeait-il en se tenant les côtes. C’est un comble, ça ! »

À la voix de Thompson, le capitaine s’était redressé sur son banc de quart.

« J’aurai le regret, monsieur, de vous désobéir pour cette fois, dit-il d’une voix hautaine qu’on ne lui connaissait pas. Ayant appareillé sur l’ordre de mon armateur, je suis désormais le seul maître à mon bord. Je conduirai ce navire au large, s’il plaît à Dieu. Par la barbe de ma mère, un capitaine anglais ne reculera pas. »

De sa vie, le brave capitaine n’avait fait si long discours.

Conformément à ses instructions, le navire prit une allure modérée. Manoeuvre de nature à surprendre, il ne s’élançait pas vers la mer. Formant, grâce à ses lumières, que le capitaine, au grand étonnement de tous, ne commandait pas d’éteindre, un but bien défini et facile à frapper, il se dirigeait vers le fort « Saint-Jean-Baptiste » en droite ligne.

Au reste, il fut bientôt évident que la ruse avait réussi. Rassurés sans doute par la direction suivie, les forts avaient cessé leur feu.

« La barre à bâbord toute ! » commanda soudain le capitaine.

Et le Seamew, toujours illuminé, mit à toute vapeur le cap au large.

Aussitôt, trois coups de canon éclatèrent successivement, et pareillement inoffensifs. L’un des projectiles, lancés par le fort « Saint-Jean-Baptiste », passa en sifflant au-dessus de la pomme des mâts. Le capitaine se pinça joyeusement le nez. Sa manoeuvre avait réussi. Ce fort était déjà réduit à l’impuissance, et, contre ses coups, la terre protégeait désormais le navire. Quant aux deux autres projectiles, envoyés par le « Morro do Brazil », le premier tomba à l’arrière du Seamew, et le second, le capitaine ayant stoppé sur place, égratigna la mer à deux encablures de l’étrave.

À peine ce cinquième coup de canon avait-il été tiré, que, sur l’ordre du capitaine, toute lumière, y compris les feux de position, s’éteignit subitement à bord du Seamew. Des prélarts recouvrirent le capot de la machine. En même temps, sous l’impulsion du timonier, le navire pivota sur lui-même, et revint vers la terre à toute vapeur.

Il contourna ainsi la rade, à la limite où venaient mourir les lumières de la ville. Noir dans la nuit noire, il devait passer, et passa inaperçu.

La rade traversée dans toute sa largeur, le Seamew côtoya avec une extrême audace les rochers du « Morro do Brazil ». À cet endroit, un nouveau coup de sifflet eût été fatal. Mais, dès le début de l’action, le capitaine avait prudemment fait descendre l’inspecteur dans une cabine où il était gardé à vue avec les deux hommes de son canot.

Au reste, il semblait bien que tout danger fût écarté. Devenu maintenant à son insu le seul dangereux, le fort « Saint-Jean-Baptiste » ne tirait pas, tandis que le « Morro do Brazil » persistait à bombarder le vide dans la direction de son partenaire.

Le Seamew longea rapidement le rivage, confondu avec les roches sombres. Parvenu à l’extrémité de la pointe, il la contourna, et prit le large, droit au sud, tandis que les deux forts, se décidant à recommencer leur inutile duo, envoyaient dans l’est leurs boulets superflus.

Quand il fut à trois milles au large, le capitaine Pip se donna le plaisir d’illuminer brillamment le bord. Il fit ensuite remonter l’inspecteur, et l’invita à retourner dans son embarcation. Poliment, il l’escorta jusqu’à la coupée, puis, penché sur la lisse, la casquette à la main :

« Vous voyez, monsieur, crut-il devoir faire observer, bien que le malheureux inspecteur, ne sachant pas un traître mot d’anglais, fût hors d’état d’apprécier la finesse de la remarque,

comment un marin anglais joue à cache-cache avec des boulets portugais ? C’est ce que j’appelle une péripétie. J’ai bien l’honneur de vous saluer, monsieur. »

Cela dit, le capitaine coupa avec son propre couteau la bosse de l’embarcation qui dansa dans le sillage, remonta au banc de quart, donna la route au sud-est, puis, contemplant la mer, le ciel et enfin Tercère, dont la masse noire disparaissait dans la nuit, il cracha dans la mer, orgueilleusement.

IX

UN POINT DE DROIT

Le 22, le Seamew mouilla de bon matin devant Ponta-Delgada, capitale de Saint-Michel, sa dernière escale aux Açores. Grande de sept cent soixante-dix kilomètres carrés, comptant près de cent vingt-sept mille habitants, cette île est la plus importante de l’archipel, et sa capitale, avec ses dix-sept mille âmes, est la quatrième ville du royaume de Portugal. Protégée à l’est et à l’ouest par deux caps : la Ponta-Delgada, qui lui donne son nom, et la Ponta-Galé, une digue de huit cent cinquante mètres de long achève de rendre très sûre sa rade fermée, suffisante pour cent navires.

C’est entre cette digue et le rivage que le Seamew avait mouillé, au milieu d’un grand nombre d’autres bâtiments à voiles et à vapeur. Au nord, Ponta-Delgada s’élevait en terrasses, séduisante par ses maisons très blanches symétriquement disposées. De tous côtés, elles rayonnent, s’égrenant peu à peu dans un océan de jardins superbes, qui font à la ville une verdoyante auréole.

La plupart des passagers s’étant trop attardés dans leurs couchettes, la descente à terre fut remise à l’après-midi. Trois jours pleins étant consacrés à l’île de Saint-Michel, et quatre ou cinq heures devant largement suffire à parcourir Ponta-Delgada, il n’y avait pas lieu de se presser.

Cependant, ce n’est pas sans orages que cette décision put être adoptée. Certains manifestèrent un mécontentement très vif. Saunders et Hamilton furent parmi les plus grincheux, cela va de soi. Encore un accroc au programme ! Cela devenait intolérable ! Ils allèrent porter leurs doléances à l’Administration. L’Administration répondit que ces messieurs étaient libres de descendre à terre, si le coeur leur en disait. Saunders répliqua qu’on devait y descendre tous, avec administrateur et interprète, et, ce, aux frais de l’agence. Thompson lui conseilla alors de persuader ses compagnons, et l’entrevue prit fin sur un ton assez aigre.

En résumé, deux passagers seulement débarquèrent dans la matinée : le sauvage jeune couple qui voyageait à sa manière. Thompson se tint pour assuré de ne les revoir qu’à l’heure même du départ.

Quant à Saunders et Hamilton, ils durent ronger leur frein. Avec quatre ou cinq de leurs compagnons presque aussi désagréables qu’eux-mêmes, ils occupèrent leurs loisirs par un échange d’aimables propos.

Ce groupe d’opposants n’était pas bien nombreux. Il existait pourtant, et Thompson fut obligé de constater que ses bourreaux faisaient des prosélytes. Pour la première fois, une scission légère, mais réelle, séparait les hôtes du Seamew en deux camps heureusement très inégaux. Le motif en était futile, mais il semblait que tous les désagréments précédents revinssent à la mémoire et fissent masse pour grossir hors de raison l’incident actuel.

Thompson s’en remit au temps.

Après le déjeuner, en effet, quand les embarcations eurent déposé tout le monde, sauf l’irréconciliable Johnson et le pestiféré Blockhead, sur le quai de Ponta-Delgada, toute mésintelligence parut oubliée, et l’on procéda, sous la conduite de Robert, à la visite de la ville, en rangs dont la régularité annonçait la concorde.

On visita ainsi les églises et les couvents que renferme Ponta-Delgada, et, sous l’obsession des cloches éternellement agitées, on parcourut jusqu’au soir ses rues étroites et sales.

Quelle déception ! Les maisons, si blanches de loin, apparaissaient de près lourdes et massives. Sur la chaussée, des porcs, énormes pour la plupart, au milieu desquels il fallait se frayer un passage, se promenaient avec désinvolture. Et cette ceinture de verdoyants jardins ? De hautes murailles les mettaient à l’abri du regard. À peine si, au-dessus de la crête des

murs, on apercevait de loin en loin la cime d’un de ces rosiers blancs ou de ces camélias, qui, à Saint-Michel, atteignent communément la taille d’un grand arbre.

Cette rébarbative promenade rembrunissait les touristes à vue d’oeil. L’annonce du retour fut bien accueillie.

La colonne, en redescendant la pente, ne s’avançait plus dans l’ordre admirable qu’elle avait jusque-là respecté. Sans doute, trop grand était leur respect de la discipline, pour que ces calmes Anglais osassent la braver ouvertement du premier coup. Mais une évidente lassitude se faisait sentir. Des intervalles séparaient les rangs, dont les uns s’étaient illégalement augmentés au détriment des autres. Il y avait des traînards. Thompson constatait et soupirait.

En arrivant au bord de l’eau, les touristes eurent un choc de surprise. Sur le quai, grouillait une foule nombreuse, d’où sortaient des clameurs irritées. Des poings s’élevaient en des gestes de menace. Deux partis étaient évidemment en présence, échangeant de préalables injures, prêts à les transformer en horions. L’émeute de Tercère allait-elle recommencer ?

Thompson, et derrière lui tous les passagers, s’était arrêté indécis. Impossible de parvenir aux canots du bord, à travers la foule qui en interdisait l’accès. Restaient les embarcations du pays, et certes il n’en manquait pas dans le port, mais, ce qui manquait, c’étaient les mariniers. Autour des touristes, pas une âme. Toute vie s’était concentrée en face du Seamew, à l’endroit où la foule houleuse semblait sur le point de vider une querelle inconnue.

Tout à coup, Thompson poussa un cri. Six embarcations s’étaient détachées du quai, et, accompagnées par les hurlements de la foule, elles s’éloignaient à force de rames, en deux groupes distincts ; trois paraissant appuyer la chasse aux autres. En tout cas, elles se dirigeaient certainement vers le Seamew, et, après l’expérience faite à Tercère de la violence açorienne, on devait trembler sérieusement pour le navire. Au comble de l’agitation, Thompson se promenait de long en large sur le quai.

Il prit soudain son parti. Halant sur la bosse d’un des canots les plus proches, il embarqua résolument, entraînant avec lui Robert, qu’accompagnèrent Roger et les Lindsay. En un instant, la bosse fut larguée, l’ancre ramenée, et, sous l’impulsion des quatre nageurs, le canot se dirigea rapidement vers le navire menacé.

Électrisés par cet exemple, les autres passagers se hâtèrent de l’imiter. Des embarcations se remplirent, les hommes saisirent les rames familières à la plupart des Anglais, et cinq minutes plus tard une escadre en miniature troublait les eaux du port du choc de ses avirons.

Thompson, en accostant le Seamew, fut en partie rassuré. Les six canots suspects appartenaient en effet à deux camps opposés, et leur antagonisme apportait aux assiégés un secours inespéré. Chaque fois que l’un d’eux tentait un mouvement en avant, un canot du parti adverse se mettait en travers, et rendait impossible l’approche de l’escalier gardé d’ailleurs par une douzaine de marins.

« Qu’y a-t-il donc, captain ? demanda Thompson essoufflé en sautant sur le pont.

– Je n’en sais rien, monsieur, répondit flegmatiquement le capitaine.

– Comment ! captain, vous ne savez pas ce qui a pu motiver une pareille émeute !

– Absolument pas, monsieur. J’étais dans ma chambre, quand Mr. Flyship est venu me prévenir qu’une jeune fille était montée à bord et que des groupes aux allures menaçantes se rassemblaient sur le quai. J’ignore si l’un de ces faits découle de l’autre, car il m’a été impossible de comprendre un mot au damné jargon de la petite.

– Et cette enfant, captain, qu’en avez-vous fait ?

– Elle est au salon, monsieur.

– J’y vais, dit Thompson avec emphase, comme s’il eût couru à la mort. En attendant, captain, continuez à veiller sur le navire dont vous êtes responsable. »

Le capitaine, pour toute réponse, sourit dans sa moustache d’un air dédaigneux.

La situation, du reste, ne semblait pas bien critique. Les passagers avaient traversé sans peine la ligne des belligérants. Les uns après les autres, ils montaient à bord. Le Seamew pouvait subir longtemps sans dommage un blocus si mal gardé.

En somme, il était certain que, si, pour des motifs inconnus, le Seamew avait des ennemis sur la terre de Saint-Michel, il y possédait aussi, pour des raisons également ignorées, de solides alliances, dont le concours actuellement tout au moins suffisait à sa défense.

Cependant, Thompson et Robert étaient entrés dans le salon. Ainsi que l’avait annoncé le brave capitaine, ils y trouvèrent une jeune fille littéralement écroulée sur un divan, le visage enfoui dans ses mains et toute secouée de sanglots. En entendant venir les deux hommes, elle se releva vivement, et, dessinant un modeste salut, elle découvrit un charmant visage, qui exprimait pour le moment une cruelle confusion.

« Mademoiselle, dit Robert, une sorte d’émeute entoure ce bâtiment. Pourriez-vous nous dire si cette émeute a quelque rapport avec votre présence ici ?

– Hélas ! monsieur, je le crois, répondit la jeune fille en pleurant de plus belle.

– Dans ce cas, mademoiselle, veuillez vous expliquer. Votre nom, d’abord ?

– Thargela Lobato.

– Et pourquoi, reprit Robert, Mlle Lobato est-elle venue à bord ?

– Pour être protégée contre ma mère ! répondit résolument la jeune Açorienne.

– Contre votre mère !

– Oui, c’est une méchante femme. Et puis...

– Et puis ?... insista Robert.

– Et puis, murmura la jeune Thargela dont les joues s’empourprèrent, à cause de Joachimo Salazar.

– Joachimo Salazar ? répéta Robert. Qui est ce Joachimo Salazar ?

– Mon fiancé », répondit Thargela en se cachant le visage dans ses mains.

Robert tordit sa moustache d’un air ennuyé. Voilà une affaire qui prenait un tour ridicule. Que faire de cette enfant ? Ainsi que le fit observer Thompson avec impatience, ils n’étaient pas venus à Saint-Michel pour protéger les amours des jeunes filles contrariées dans leurs inclinations. Robert estima toutefois qu’un peu de morale suffirait à remettre le calme dans cette tête folle.

« Voyons, voyons, mon enfant, dit-il d’un ton bonhomme, il faut rentrer chez vous. Vous n’avez pas réfléchi sans doute qu’il est mal de se mettre en révolte contre sa mère. »

Thargela se redressa vivement.

« Elle n’est pas ma mère ! cria-t-elle d’une voix rauque, les joues pâlies par une subite colère. Je suis une enfant abandonnée à cette misérable femme, dont je porte le nom, faute d’en avoir un autre que celui de Thargela. Et d’ailleurs, quand même elle serait ma mère, elle n’a pas le droit de me séparer de Joachimo. »

Et, s’écroulant sur la banquette, Thargela fondit de nouveau en larmes.

« Tout cela est très joli, mon cher monsieur, dit Thompson à Robert. Mais enfin, si triste que soit la situation de cette enfant, cela ne nous regarde pas, et nous ne pouvons rien pour elle. Veuillez le lui faire comprendre. Il est temps que cette comédie finisse. »

Mais, aux premiers mots que Robert prononça pour expliquer leur impuissance, Thargela releva son visage illuminé d’une joie triomphante.

« Vous le pouvez ! Vous le pouvez ! s’écria-t-elle. C’est la loi !

– La loi ? » insista Robert.

Mais il eut beau retourner la question sous toutes ses faces. La loi était pour elle, Thargela savait cela, et ne savait que cela. D’ailleurs, si ces messieurs anglais voulaient être mieux renseignés, que n’appelaient-ils Joachimo Salazar ? Il n’était pas loin. Celui-là savait tout. Il répondrait à toutes les questions.

Et, sans attendre de réponse, Thargela, entraînant Robert sur le pont, l'amena près du bastingage de bâbord, et lui montra avec un sourire dont son frais visage fut tout illuminé, un grand jeune homme debout à la barre de l'une des embarcations belligérantes.

« Joachimo ! Joachimo ! » appela Thargela.

À ce cri, des vociférations répondirent. Quant au timonier, donnant un heureux coup de barre, il accosta le Seamew et sauta sur le pont, tandis que son embarcation retournait au combat.

C'était vraiment un beau garçon à l'air franc et décidé. Son premier soin fut d'élever Thargela dans ses bras et de la gratifier à la face des cieux et de la terre de deux baisers sonores qui firent redoubler les hurlements des camps adverses. Ce devoir rempli, un vif colloque s'engagea entre les fiancés, puis enfin, Joachimo, se tournant vers les passagers qui contemplaient cette scène avec curiosité, les remercia en nobles termes de l'aide qu'ils voulaient bien apporter à sa chère Thargela.

Robert traduisit fidèlement. Quant à Thompson, il fit la grimace. Quel diplomate, ce garçon ! Ne l'engageait-il pas maintenant vis-à-vis de l'équipage et des passagers ?

Cependant Joachimo continuait sa harangue improvisée. Ce qu'avait dit Thargela était exact. La loi des Açores permettait aux jeunes gens de se marier à leur goût, à l'aide du moyen qu'elle avait adopté. Il suffisait de quitter, dans ce but, la demeure de ses parents, pour échapper ipso facto à leur autorité, et pour tomber sous celle du juge, alors obligé de donner, s'il en était requis, l'autorisation désirée. Certes, Joachimo ne connaissait pas par le menu les termes de cette loi, mais on pouvait se rendre sur-le-champ chez le corrégidor, qui éclairerait ces messieurs anglais tant sur la valeur morale de la femme Lobato, que sur les droits de sa pupille Thargela et du fiancé de cette dernière, le disert Joachimo. Que, si l'on demandait pourquoi Thargela avait choisi le Seamew comme refuge, plutôt que la maison d'un ami, c'est tout simplement que les pauvres n'ont pas d'amis. En outre, la femme Lobato, demi-sorcière, demi-prêteuse sur gages, tenait, soit par crainte, soit par intérêt, la moitié du bas peuple des faubourgs, ainsi que le prouvait la manifestation actuelle. Sur la terre ferme, Thargela eût donc couru le risque d'être reprise. À bord du Seamew, sous la sauvegarde du noble peuple anglais, il n'en serait certainement pas de même.

Ayant dit, l'habile orateur se tut.

Son trait de la fin avait porté. Le jeune Açorien en avait pour preuve le changement d'attitude de Sir Hamilton. Sans le connaître, il s'était attaché à convaincre ce personnage, que sa tenue gourmée désignait comme le plus rébarbatif de tous ses auditeurs. Or, incontestablement, Hamilton s'était dégelé. Même, il avait approuvé d'un signe de tête la conclusion du discours.

« Que pensez-vous de tout cela, captain ? demanda-t-il.

– Hum ! » fit le capitaine, en se détournant modestement.

Mais, derrière lui, le fidèle Artimon était à son poste.

« Vous qui êtes gentleman anglais, dit-il à ce vieil ami, repousseriez-vous une femme, monsieur ?

– Hum ! fit à son tour Thompson, en coulant vers les passagers un regard incertain.

– Ma foi ! monsieur, dit Alice Lindsay en s'avançant courageusement hors du cercle de ses compagnons, je pense que, sans rien préjuger, on pourrait du moins faire ce que propose ce garçon, c'est-à-dire aller chez le corrégidor qui nous tracera notre devoir.

– Qu'il soit fait selon votre désir, Mrs. Lindsay, s'écria Thompson. L'agence n'a rien à refuser à ses passagers. »

Des bravos éclatèrent. Évidemment, le jeune couple avait fait la conquête des habitants du Seamew. À ces applaudissements, seul Hamilton évita de joindre les siens. Phénomène surprenant, son attitude était soudain redevenue, correcte toujours, mais glacée. Une citoyenne américaine en ayant en quelque sorte pris la direction, cette affaire avait subitement cessé de

l'intéresser. C'était désormais chose à régler entre ces deux peuples inférieurs : Portugais et Américains. L'Angleterre, dans sa personne, n'avait plus rien à y voir.

« En tout cas, reprit Thompson, cette démarche ne pourra être faite qu'après notre dîner, dont l'heure doit être même largement dépassée. Il restera alors à traverser la ligne des assiégeants. Vous devriez, mon cher professeur, soumettre le cas à ce garçon.

– Je m'en charge », déclara Joachimo.

S'approchant du bastingage, il héla les belligérants, et leur fit part de la résolution prise. Sa communication reçut des accueils divers. Mais enfin, du moment qu'il ne s'agissait plus d'un enlèvement, d'un rapt avec la complicité d'étrangers, du moment que cette affaire devait recevoir une solution régulière, il n'y avait qu'à se soumettre, et l'on se soumit, chaque parti restant libre au demeurant de s'attribuer la victoire. Les abords du Seamew se dégagèrent aussitôt, et quand, le dîner terminé, Thompson et Robert, en compagnie de Joachimo, débarquèrent sur le quai, ils le trouvèrent revenu à un calme relatif.

Thompson, indécis, jetait de droite à gauche des coups d'oeil furtifs.

Toutefois, c'est escortés par un assez nombreux concours de populaire que les trois compagnons parvinrent au bureau de l'official. Le corrégidor n'y était pas, et un agent dut se mettre à sa recherche. Il arriva bientôt. C'était un homme entre deux âges, chauve, au teint de brique cuite, indiquant un tempérament irascible et bilieux. Irrité sans doute de ce dérangement imprévu, il interrogea aigrement ses tardifs visiteurs.

Robert le mit en peu de mots au courant des faits et lui demanda son avis. Mais, si rapidement qu'il eût exposé l'affaire, il avait été trop prolixe encore au gré de l'impatient corrégidor, dont les doigts battaient sur la table, derrière laquelle il était assis, une marche extrêmement orageuse.

« Femme Lobato, répondit-il en style télégraphique, réputation déplorable. Joachimo Salazar et fille Thargela, excellente. Droit absolu de cette dernière de se réfugier où il lui convient, et d'épouser qui bon lui semble, quand moi, corrégidor, l'aurai ainsi ordonné. Telle est la loi. Toutefois, ne puis donner pareil ordre, que si Thargela le réclame, soit de vive voix, soit par une attestation écrite.

– La voilà, dit vivement Joachimo, qui tendit une lettre au corrégidor.

– Bien ! approuva celui-ci, en saisissant une plume dont il se servit pour tracer un menaçant paraphe sur une feuille imprimée. Aujourd'hui, le 22. Mariage, le 25. Je désigne don Pablo Terraro, église Sao Anthonio. »

Le corrégidor se leva et appuya violemment sur un timbre. À ce signal, deux agents pénétrèrent dans le cabinet du magistrat.

« Messieurs, bonsoir ! » prononça celui-ci, tandis que les trois justiciables se retrouvaient dans la rue.

« Voilà une affaire arrangée, mon brave, dit Robert à Joachimo. Dans trois jours, vous épouserez votre Thargela.

– Oh ! messieurs, messieurs, comment vous remercier ? s'écria Joachimo, qui pressait chaleureusement les mains des obligeants étrangers.

– En rendant votre femme heureuse, mon garçon, dit Robert en riant. Mais qu'allez-vous faire, jusqu'au jour de votre mariage ?

– Moi ? demanda Joachimo étonné.

– Oui. N'avez-vous rien à craindre de tous ces énergumènes de tantôt ?

– Bah ! fit avec insouciance le jeune homme en montrant ses deux bras, j'ai ça. »

Et, sifflotant gaiement un air de danse, il se perdit dans les rues sombres de la capitale de Saint-Michel.

X

OÙ IL EST PROUVÉ QUE JOHNSON EST UN SAGE

L'île de Saint-Michel affecte grossièrement la forme d'une gourde très allongée. Au centre, dans les deux anses qui déterminent la partie resserrée de la gourde, deux villes : Ponta-Delgada, au sud ; Ribeira-Grande, au nord. Une route bonne et facile, qui ne dépasse pas deux cents mètres d'altitude, réunit ces deux villes presque égales par le nombre de leurs habitants, et distantes l'une de l'autre de dix-huit kilomètres environ.

Mais le reste de l'île, à droite et à gauche de cette dépression, se profile en crêtes plus élevées. Au deuxième jour était réservée la partie de l'ouest, après une nuit passée à Ribeira-Grande, où des montures de relais seraient amenées de Ponta-Delgada. Le premier jour devait suffire à visiter la partie orientale.

En tenant compte des sinuosités de la route, c'était pour chaque journée un trajet d'une quarantaine de kilomètres. Tâche assez rude en somme. Renseignements pris auprès de Robert et des guides, Thompson avait cru devoir avancer à six heures et demie le départ fixé à huit heures par le programme.

Cette décision lui valut une scène terrible d'Hamilton et de Saunders. Les deux acolytes se plaignirent avec violence de ces continuels changements à un programme, qui aurait dû cependant faire la loi des parties.

« Et, monsieur, retenez bien ceci, avait conclu Saunders en détachant les syllabes : Je-ne-par-ti-rai-pas-à-six-heures-et-demie !

– Ni moi non plus, avait signifié le baronnet jaloux d'égaler son modèle, et Lady Hamilton ne partira pas plus que moi, et Miss Hamilton pas plus que sa mère. Nous serons tous sur le quai à huit heures précises, ainsi que le spécifie votre programme, et nous comptons y trouver les moyens de transport qu'il promet. Tenez-vous-le pour dit ! »

Les observations d'Hamilton et de Saunders étaient peut-être fondées, mais Thompson, malgré tout son désir de contenter ses passagers, se sentait à bout de patience avec ces deux-là. Il se borna à les saluer sèchement sans leur accorder la moindre réponse.

Laissant à bord la jeune Thargela, la cavalcade, entièrement pareille à celle de Fayal, s'ébranlait le lendemain à sept heures précises, au signal de Thompson. On pouvait y remarquer de nombreuses désertions.

Absent, le jeune ménage. Absent, le craintif Johnson, qui continuait à fuir les tremblements de terre.

« Il n'en a pourtant pas besoin pour osciller sur sa base ! » se permit de faire observer Roger.

Absents également, les Hamilton et Saunders. Absentes, enfin, deux ou trois passagères, auxquelles l'âge interdisait une excursion de si longue haleine.

La colonne ne comptait au total que cinquante-quatre touristes, en y comprenant don Hygino da Veiga, dont les deux frères avaient préféré rester à bord.

C'est grâce à don Hygino que Blockhead figurait parmi les excursionnistes. Thompson l'en aurait impitoyablement écarté, si le Portugais n'avait intercédé pour lui, en promettant pour le matin même la guérison de l'intéressant malade. Sur cette assurance, l'épicier honoraire avait été admis, mais à la condition qu'il se tiendrait invariablement à cent mètres derrière le dernier rang. Il s'avançait donc seul, sans autre compagnie que son âne et son ânier, et ne paraissait pas d'ailleurs autrement fâché de sa situation anormale. Blockhead était de ceux-là

qui savent s'intéresser à tout, prendre toujours le bon côté des choses. Heureux caractère aux antipodes de celui du quinteux Hamilton !

Sortis de la ville par l'est, les touristes, à huit heures, arrivèrent dans la campagne. Ils purent alors se croire revenus aux environs de Horta. Mêmes champs de céréales et de légumes. Dans le fond, les mêmes essences d'arbres s'élevaient en masses verdoyantes. Toutefois, une différence essentielle s'accusa bientôt entre Fayal et Saint-Michel, et tout en faveur de la seconde île. Ici, plus d'espaces arides, mais au contraire pas un pouce de terre cultivable qui ne fût cultivé. Plus de taillis rabougris sur les sommets que laissait apercevoir la coupée des vallées, mais de superbes futaies de sapins, admirable résultat des incessants efforts de l'administration locale, qui, depuis cinquante ans, reboise sans se lasser par milliers et par milliers de pieds.

Un peu avant midi la caravane déboucha à l'orée d'une vaste vallée.

« Le Val das Furnas », dit le guide de tête.

Entourée d'une ceinture de montagnes arides, la Vallée des Fournaises affecte presque parfaitement la forme d'un grand cercle d'environ trois kilomètres de rayon. Vers le sud-est, la ligne des montagnes s'abaisse, pour laisser fuir une rivière qui, par une étroite coupure, pénètre dans la vallée au nord-est.

Les touristes remontèrent cette rivière, la Ribeira-Quente, ou Rivière chaude, aux rives consacrées à la culture des primeurs, jusqu'aux sources thermales situées au-delà d'un village, dont, à deux kilomètres, ils apercevaient les toits dorés par le soleil.

Ce coin de pays est singulier. De tous côtés des sources surgissent, les unes chaudes, les autres froides, mais toutes à un degré remarquable de minéralisation. Certaines, réduites à un imperceptible filet d'eau, ont reçu des indigènes le nom de Olhas, les yeux. D'autres sont plus importantes. L'une de celles-ci sourd dans un bassin en forme de vasque. À grand bruit, elle lance à près d'un mètre de hauteur une colonne d'eau bouillante, dont la température s'élève à 105°C. Tout autour d'elle, l'atmosphère est obscurcie d'épaisses vapeurs sulfureuses, qui se déposent sur le sol et recouvrent brins d'herbe, plantes et fleurs d'une véritable croûte pierreuse.

Blockhead, sur la pressante invitation de Thompson, dut affronter ces vapeurs. Telle était, en effet, la cure imaginée par don Hygino, qui se contentait en somme d'appliquer un remède populaire à Saint-Michel, et que l'instinct des animaux incommodés par les parasites a dès longtemps montré à la raison humaine.

Remède énergique à coup sûr. Au vent de la source, à peine si l'on pouvait en endurer la chaleur. Blockhead cependant n'hésita pas et disparut bravement derrière le rideau de vapeurs brûlantes. Au fond, il n'était pas fâché de tâter de ce remède insolite.

Quand Blockhead sortit de son étuve, peut-être n'était-il pas guéri, mais du moins il était cuit indubitablement. Congestionné, la sueur tombant de son visage en ruisseaux sur le sol, il reparut dans un état lamentable.

Son supplice n'était pas fini, cependant. Sur l'indication de don Hygino, les touristes se réunirent près d'une autre source, à une dizaine de mètres de la première. Plus farouche encore, cette deuxième source, qui a reçu le nom de Pedro Botelho, bouillonne au fond d'une sorte de caverne, que les indigènes croient fermement être une des bouches de l'enfer. Le fait est que, au fond de cette caverne, l'eau invisible siffle d'une manière effrayante, tandis que s'écoule au-dehors une énorme quantité de boue savonneuse, sur laquelle comptait don Hygino pour achever la guérison de son malade.

Par son ordre, Blockhead, ayant quitté ses vêtements, fut plongé à de nombreuses reprises dans cette boue, dont la température atteint au moins quarante-cinq degrés centigrades. Le malheureux Blockhead n'en pouvait littéralement plus, et bientôt il se mit à pousser de véritables hurlements, couverts par les bruyants éclats de rire de ses peu charitables compagnons.

Mais, à ces cris, à ces rires, un grondement effroyable répond. De la caverne, une épaisse fumée s'échappe, sillonnée de menaçantes langues de feu, tandis qu'une gerbe d'eau s'élève dans les airs, et retombe en pluie brûlante sur les audacieux visiteurs.

Terrifiés, ceux-ci avaient fui. Pour leur rendre courage, il fallut l'assurance des guides que ce phénomène se produisait souvent et avec d'autant plus de violence que le bruit fait aux environs de la source était lui-même plus grand, sans que personne ait jamais pu en donner une explication acceptable.

Quant à Blockhead, il avait profité de la panique pour fuir son bain de boue. Déjà, il se roulait dans la Ribeira-Quente, dont les eaux, plus que tièdes cependant, lui paraissaient délicieusement glacées.

Maintenant, le remède indiqué par don Hygino a-t-il réellement les propriétés que lui attribuent les indigènes ? Ou bien Absyrthus Blockhead n'avait-il eu qu'une maladie imaginaire ? On ne tranchera pas la question. Le certain, c'est que l'épicier honoraire fut considéré comme guéri à partir de cet instant et put reprendre part à la vie commune.

Après le déjeuner fourni à grand-peine par le village, déjeuner qui, tout en ressemblant beaucoup au repas champêtre de Fayal, fut néanmoins un peu moins fantaisiste, la colonne vers deux heures se reforma. Elle allait partir, on avait même déjà fait les premiers pas, quand une seconde caravane déboucha à son tour dans le village.

Diminutif de la première, celle-ci ne comprenait en tout que huit personnes. Mais aussi quelles personnes ! Rien de moins que Saunders, Sir, Lady et Miss Hamilton, accompagnés de leurs quatre guides, partis tous à la minute réglementaire, c'est-à-dire avec six quarts d'heure de retard qu'ils avaient soigneusement conservés.

Gravement, Hamilton et Saunders, descendus de leurs montures, s'avancèrent vers Thompson qui sifflotait d'un air détaché entre ses dents.

« Pouvons-nous espérer, monsieur, dit Saunders, trouver ici à déjeuner ?

– Ma foi, monsieur, je l'ignore, répondit Thompson avec une charmante désinvolture. Si vous voulez bien vous adresser à ce brave aubergiste que vous voyez sur sa porte, il pourra peut-être vous satisfaire... si toutefois ces messieurs et ces dames ont laissé dans le pays quelque chose à se mettre sous la dent. »

Thompson s'émancipait. Il redressait la tête. Il secouait le joug. Hamilton fut étrangement surpris de ces velléités d'indépendance. Aussi, quel regard il lança ! Saunders espéra voluptueusement qu'à défaut d'un mets plus civilisé, le terrible baronnet apaiserait sa faim aux dépens de l'audacieux administrateur.

Mais celui-ci avait nonchalamment tourné le dos, et, sans autre formalité, il avait donné à ses fidèles le signal du départ.

En quittant le Val das Furnas, la caravane côtoya pendant quelque temps le lac du même nom, remplissant une dépression ovale qui fut autrefois un cratère. Elle dut ensuite remonter un sentier en lacet qui l'amena graduellement jusqu'aux plateaux supérieurs. Cette ascension fut assez fatigante. Bientôt, le pied des animaux foula, avec un bruit de linge froissé, un sol friable et sec composé uniquement d'une sorte de cendre grise qui s'écrasait en crépitant sous leurs sabots.

« La Lagoa secca, annonça le guide de tête.

– La Lagune sèche, traduisit Robert. Nous sommes ici sur l'emplacement d'un ancien cratère auquel un lac, d'une étendue de deux cents hectares et d'une profondeur de trente mètres, s'était autrefois substitué. Ce lac disparut à son tour et le cratère fut nivelé par l'éruption de 1563 qui bouleversa cette partie de l'île. Ce fut au cours de cette éruption qu'une montagne entière, le mont Volcao, s'abîma dans les entrailles du sol. À sa place s'étend aujourd'hui le lac “ do Fogo ”, ou lac du Feu. Je pense que nous le verrons tout à l'heure. »

On le vit en effet. On en vit même beaucoup d’autres. On en vit trop. Ce n’étaient que cratères transformés en lacs, les uns atteignant cent et deux cents mètres de profondeur, les autres n’en dépassant pas deux ou trois. À la longue, cela devenait monotone.

Il était nuit close quand, par de raides sentiers, on descendit sur la ville de Ribeira-Grande. Les touristes, brisés de fatigue, prirent à peine le temps de dîner dans un misérable hôtel où les montures de rechange attendaient pour l’excursion du lendemain. Tout de suite, ils réclamèrent leurs lits. Mais ce n’est pas à Ribeira-Grande qu’un seul hôtel peut loger une troupe aussi nombreuse. Il fallut se séparer, et vraiment il était fort heureux que le cantonnement eût été, cette fois, préparé à l’avance.

« Rendez-vous à sept heures précises pour le départ », avait déclaré Thompson.

Hélas ! que de manquants à ce rendez-vous ! Il fallut battre le rappel. Thompson d’un côté, Robert de l’autre, galopèrent à travers la ville à la poursuite des réfractaires. Peine perdue, le plus souvent. Tous se déclaraient perclus et se plaignaient amèrement que des escadrons de belliqueuses punaises eussent, par des charges irrésistibles, rendu tout sommeil impossible. C’est tout juste si Thompson et son lieutenant parvinrent à réunir le tiers de leurs voyageurs. Vingt-deux touristes, voilà ce qui restait de l’imposante caravane ! Et encore la plupart de ces intrépides avaient-ils piteuse mine.

Parmi ces vingt-deux braves figurait naturellement la famille Lindsay. Ce n’est pas ces voyageurs aguerris qu’une étape de quarante kilomètres pouvait abattre. Et de même Roger de Sorgues, fidèle cavalier servant de la rieuse Dolly.

Et de même Blockhead et sa famille. L’épicier honoraire pouvait-il manquer une occasion d’exercer ses facultés d’admiration ? Bon gré, mal gré, il avait entraîné sa femme et ses filles, qui s’avançaient d’un pas un peu raide peut-être en entraînant Tigg à leur tour.

Quant à Saunders et au trio des Hamilton, correctement arrivés la veille à Ribeira-Grande avec une heure et demie de retard, ceux-ci n’auraient eu garde de manquer à un seul des articles du programme. Morts ou vifs, ils achèveraient l’excursion. Par exemple, fidèles à leurs immuables principes, ils ne partiraient qu’à l’heure dite.

Le programme annonçant le départ pour huit heures, c’est donc à huit heures seulement qu’ils prirent possession de leurs nouvelles montures, et la plaisanterie de la veille eût certainement recommencé sans la paresse de leurs compagnons.

De régiment devenue bataillon, de bataillon compagnie, de compagnie simple escouade, la colonne des touristes laissa rapidement derrière elle les extrêmes maisons de Ribeira-Grande. Venus tard, partis tôt, ces intrépides voyageurs ne devaient rien connaître de cette ville dont la population dépasse treize mille âmes. Devaient-ils le regretter ? Guère. En dehors de ses sources, bien inférieures à celles du Val das Furnas, ce grand village sale et mal bâti ne possède rien d’intéressant.

Pendant une demi-heure, le chemin se développa dans un pays assez plat parsemé de nombreux cônes volcaniques. Mais bientôt le sol se releva. On entrait de nouveau dans la région des montagnes. La campagne conservait son caractère de richesse et de fécondité. Tout disait le patient travail humain. Pas une crête qui n’eût été boisée, pas un coin de terre cultivable qui ne fût cultivé.

Dans ce district de l’Ouest, la population paraissait plus dense. À chaque instant on croisait des couples de paysans. Majestueusement, l’homme marchait le premier, son épouse, à dix mètres derrière lui, trottinant avec humilité. Timides, effacées, dissimulées dans leur vaste manteau au capuchon moins grand, mais plus fermé que celui de Fayal, elles passaient, ces femmes, comme des fantômes, sans que l’on pût distinguer leur visage. À mesure qu’on s’éloignait des centres populeux, les capuchons se fermaient davantage. Et même, comme vers dix heures ils traversaient un village, les touristes virent avec étonnement, les femmes, à leur approche, se retourner modestement contre les murailles.

« Faut-il qu’elles soient laides ! » observa Dolly, trouvant de ces exagérations de pudeur une raison bien féminine.

À la sortie de ce village, la route se fit sentier, tandis que la pente s’accentuait notablement. Quatre cents mètres au-dessus d’eux, les touristes distinguèrent alors la crête de la montagne, dont le flanc leur cachait l’horizon. Grimpant péniblement les lacets du raidillon, ils arrivèrent à mi-côte, mais alors tous implorèrent un moment de repos. Depuis le matin, vingt kilomètres avaient été franchis dans des conditions très fatigantes. Porteurs et portés étaient à bout de forces.

Un quart d’heure plus tard, la colonne allait se remettre en route, quand un bruit confus s’éleva vers le sommet de la montagne. En même temps, un nuage de poussière se formait et se déplaçait rapidement, en paraissant suivre les méandres du sentier.

Le bruit inexplicable croissait de seconde en seconde. Des sons bizarres s’en échappaient. Beuglements ?

Hurlements ? Aboiements ? Les guides eux-mêmes parurent inquiets.

Poussant leurs montures à l’abri d’une masure abandonnée, qui, par fortune, se trouvait à proximité, tous furent bientôt en sûreté. Au malheureux Blockhead seul, le temps manqua. La croupe de son âne faisait encore saillie sur l’angle de la maison, quand l’orage de poussière arriva comme la foudre. Cela suffit. En un instant, l’infortuné épicier honoraire fut soulevé, emporté – disparut !

Ses compagnons poussèrent un cri de terreur.

Mais la trombe déjà était passée, portant plus loin sa fureur dévastatrice, et Blockhead se relevait, en éternuant, mais sans blessure apparente.

On s’était précipité vers lui. Il ne semblait pas ému. Sur sa placide figure se lisait seulement un réel étonnement. Et, tandis que son regard émerveillé suivait le nuage de poussière qui dégringolait la pente, une exclamation imprévue sortait des lèvres du voyageur malmené.

« Quels cochons ! » disait Blockhead, avec un accent de vive admiration.

Certes, ce qui venait de lui arriver était désagréable. Ses compagnons trouvèrent cependant l’expression un peu forte. On sait se contenir, que diable ! Les dames se détournèrent en étouffant des rires.

Toutefois, après explication, il fallut bien innocenter Blockhead. C’étaient bien des cochons, de véritables porcs, dont il avait subi le redoutable assaut. Quant à l’origine de cette panique, quant à la cause qui avait transformé en catapulte irrésistible cette bande d’animaux ordinairement inoffensifs, les guides eux-mêmes ne s’en doutaient pas.

Il était juste midi quand les touristes parvinrent à la crête. Comme au sommet de la chaudière de Fayal, la grandeur du spectacle les arrêta sur place.

Dépassant tout ce que l’imagination peut concevoir, le sol devant eux se creusait en une cuvette immense profonde de quatre cents mètres et dessinant un ovale étonnamment régulier de vingt-huit kilomètres de pourtour. Au-delà de la crête étroite, la descente suivait immédiatement la montée. Les pentes intérieures, parées de la plus magnifique végétation, conduisaient doucement jusqu’au fond de la paradoxale dépression, au milieu de laquelle un village délicieux se grisait de soleil, baigné par deux lacs aux eaux plus bleues que le ciel.

Franchissant les limites de cet abîme, l’oeil parcourait librement l’île tout entière. Vers le nord, c’était un chaos d’escarpements semés de bouquets d’orangers, puis, plus loin, des champs et des maisons ; vers l’est, un océan de sommets, et la campagne, tantôt verdoyante, tantôt sillonnée de noirs et sauvages ravins ; au-delà enfin des rivages de Saint-Michel, on distinguait, taches du miroir immense de la mer, les contours vagues de Tercère au nord-ouest et de Sainte-Marie au sud-est.

L’heure ne permettant pas une halte trop longue, on se dirigea rapidement vers le village. À mesure qu’on s’en approchait, le charme s’évanouissait peu à peu. Il disparut quand on

parvint aux maisons. Ni plus ni moins sale, boueux et misérable que les autres, ce village ennobli de loin dans la gloire décevante du soleil.

« Les Sept-Cités », avait dit Robert.

Et vraiment ce nom pompeux allait bien à cette agglomération de lamentables masures.

« Pourvu qu’on y trouve à déjeuner ! » grinça Roger entre ses dents.

Les ressources limitées du village suffirent pourtant à la troupe réduite des touristes. Une heure et demie plus tard, restaurés tant bien que mal, ceux-ci purent s’engager sur la route du retour. De visiter les volcans, les ravins, les précipices nombreux dans la vallée du cratère, il ne fut pas question, non plus que d’aller admirer les cascades pittoresques qu’il contient. Le temps manquait.

« C’est très anglais, cette façon de voyager, fit gaiement observer Roger à son compatriote. Voir quelque chose ? Pourquoi faire, du moment qu’on avale sa ration de kilomètres ? »

Onze milles environ séparent le village des Sept-Cités de Ponta-Delgada. Partis vers trois heures de l’après-midi, les voyageurs devaient franchir aisément cette distance avant le coucher du soleil.

Entrés dans la vallée par le nord, ils en remontaient maintenant les pentes méridionales, non sans jeter de temps à autre un regard de regret vers le village, dont la grâce renaissait à mesure qu’augmentait l’éloignement.

Pendant cette première partie de la route, pas un mot ne fut échangé. Penchés sur le cou de leurs mulets, cramponnés à leurs selles, tous se taisaient, absorbés par la pénible ascension du sentier pierreux. Aussi, quel soupir de soulagement, quand, parvenus à la crête, ils reçurent en plein visage la brise de mer, dont les flots lointains miroitaient six cents mètres plus bas ! Les langues se délièrent. Et de quoi aurait-on parlé, si ce n’est du spectacle qu’on venait de contempler ?

« Pourriez-vous nous dire, monsieur le professeur, demanda Thompson à Robert, quelle est l’origine de l’abîme que nous venons de traverser, et d’où lui vient son nom de “ Sept-Cités ” ?

– Mon Dieu, monsieur, répondit Robert, l’origine est toujours la même. Il s’agit toujours de volcans éteints, dont la pluie a plus ou moins empli le cratère. Celui-là est plus vaste que les autres, voilà tout. Quant à ce nom de “ Sept-Cités ”, c’est probablement un souvenir des sept villes fondées dans l’île fantastique d’Antilia par les sept évêques légendaires qui s’exilèrent du Portugal lors de l’invasion des Maures. Suivant une croyance populaire, les villes fondées par ces évêques se seraient englouties dans la mer avec l’île fabuleuse qui les portait. Le peuple a voulu sans doute perpétuer la légende, en nommant ainsi ce cratère, dont l’origine fut pareillement un effondrement du sol, au cours de l’éruption de 1445.

– Si près de nous ! s’écria Thompson avec une sorte de crainte qui rappelait les terreurs de Johnson. Je suppose du moins que ces phénomènes ont depuis longtemps cessé ?

– Oui et non, dit Robert. D’autres éruptions très violentes ont eu lieu en 1522 et en 1652. En outre, l’île de Saint-Michel, et surtout la partie ouest où nous nous trouvons, est particulièrement exposée aux convulsions volcaniques. La dernière alerte sérieuse date de 1811. C’est assez récent.

– Cela fait tout juste quatre-vingt-dix-neuf ans, j’ose le dire ! s’écria Thompson sérieusement alarmé cette fois, après un silence consacré à un rapide calcul.

– Pas davantage », répondit philosophiquement Robert.

Mais Thompson voulait être rassuré.

« Enfin, pensez-vous, monsieur le professeur, dit-il encore, que de pareilles catastrophes puissent de nouveau se produire ?

– Ma foi, monsieur, je n’en sais absolument rien, répondit Robert en souriant. Il est certain qu’aux Açores comme ailleurs l’activité volcanique a une grande tendance à décroître. Cependant... »

Robert n’eut pas le temps d’achever. Comme si le sol eût subitement manqué sous leurs pieds, hommes et animaux furent renversés en un amas confus. Personne heureusement n’avait le moindre mal. En un instant tous furent debout.

« Voilà la réponse », dit Robert à Thompson.

Mais, tout à coup, l’un des guides poussa un cri terrible, en étendant le bras vers la crête, puis, ce cri lancé, s’enfuit à toutes jambes vers la vallée, comme affolé par l’épouvante.

Un effroyable danger menaçait en effet les touristes. À moins de cent mètres, directement au-dessus d’eux, le sol était travaillé par de terrifiantes convulsions. Au milieu de grondements, de rugissements pareils à ceux de cent ménageries de fauves, il se soulevait comme la mer, entrechoquant ses lourdes vagues de sable. Déjà le soleil se cachait derrière un opaque nuage de poussière.

Les malheureux voyageurs étaient à ce moment engagés entre deux énormes rochers, dont les parois à pic formaient une sorte de couloir large de cinq cents mètres environ sur une longueur à peu près égale. À la suite de leurs guides, ils se précipitèrent vers le rocher de droite, à l’abri d’un pan énorme, dont la saillie pourrait peut-être les sauver.

Il était temps.

Avec un horrible déchirement, les terres désunies prirent leur élan sur la pente. Un morceau de montagne s’écroulait, tombait. Faible d’abord, la vitesse de l’avalanche s’accéléra de mètre en mètre, devint vertigineuse. Le vacarme se fit assourdissant.

Les touristes, coeurs serrés, bouches closes, mains étreintes, de toute leur âme regardaient.

Le météore passa.

Du premier choc, le rocher protecteur fut emporté. Perdu dans le tourbillon, il devint l’un des projectiles avec lesquels la montagne bombardait la vallée. Désormais, rien ne défendait plus les voyageurs, et le troupeau déchaîné des rocs roula en tempête à quelques pouces de leurs poitrines désarmées.

En vingt secondes, tout fut terminé. Mais depuis longtemps la nature avait retrouvé son calme immense, que pas un geste n’avait encore rompu la raide immobilité des spectateurs épouvantés du cataclysme. Les uns couchés au bas de la formidable muraille de rochers, les autres debout, les bras en croix, le dos appliqué contre elle, en un surhumain effort pour diminuer l’épaisseur de leur corps, la vie semblait les avoir abandonnés.

La première qui reprit possession du réel fut Alice Lindsay. Tout à coup, elle se vit blottie dans une anfractuosité des rochers. Comment était-elle venue là ? Qui l’y avait portée ? Son beau-frère ? N’était-ce pas plutôt Robert, qui, sans même en avoir conscience, continuait à la protéger en la couvrant de son corps ?

« Voilà déjà deux fois, si l’on compte l’émeute de Tercère, que je vous dois de la reconnaissance », lui dit-elle en se dégageant.

Robert n’eut pas l’air de comprendre.

« Vraiment, madame, vous ne m’en devez pas plus qu’à tout autre que le hasard dans ces deux circonstances aurait placé près de vous. »

Le mouvement d’Alice avait rompu le charme qui paralysait ses compagnons. Tous se secouèrent, s’ébrouèrent, et peu à peu les coeurs recommencèrent leur battement régulier.

Pour revenir à Ponta-Delgada, il ne pouvait plus être question de sentier. Nivelée par l’assaut furieux des terres et des rochers, la montagne s’abaissait désormais en une pente régulière que parsemaient une infinité de blocs arrêtés dans leur chute. Fait plus grave, la plupart des montures avaient péri. Ce qu’il en restait fut réservé aux femmes, et l’on s’aventura avec précaution sur ce sol raviné.

Avant le départ, cinq ou six guides, réunissant leurs voix, avaient appelé leur camarade disparu. Vains étaient restés leurs appels. Dans sa fuite insensée vers la vallée, le malheureux, ce n’était que trop certain, avait été rejoint par l’avalanche, et maintenant où dormait-il sous son lourd linceul de vingt mètres de terre ?

On se remit en chemin sans perdre de temps. Il convenait de se hâter, ce qui venait d’arriver pouvant se produire encore. Toutefois, la marche était forcément lente dans ce sol défoncé, et l’on ne put regagner la route avant la nuit. Dix kilomètres séparaient encore ce point de Ponta-Delgada. En deux heures, cette distance fut franchie, et vingt minutes avant neuf heures les touristes montaient à bord du Seamew, brisés de fatigue, mais sains et saufs.

Leurs compagnons, revenus de Ribeira-Grande par la route, s’y trouvaient depuis longtemps. Ils s’applaudirent fort de leur paresse, quand ils connurent les incidents de cette journée.

Pourtant, plus qu’eux encore, il en fut un qui triompha. Et celui-là, ce fut Johnson, dont la résolution n’était pas si bête après tout.

« Il paraît donc, monsieur, dit-il à Robert sans aucune modestie, que vous avez failli y rester tous aujourd’hui ?

– En effet, monsieur.

– Eh ! eh ! reprit Johnson, il m’en serait arrivé autant, si j’avais eu la sottise de vous suivre !

– C’est probable, monsieur, répondit Robert. Veuillez toutefois remarquer que nous sommes tous revenus à bon port.

– Sauf un guide, pourtant, à ce que j’ai entendu dire, riposta Johnson sans s’émouvoir. Les autres, ce sera pour une autre fois !... Mais dites-moi donc, s’il vous plaît, monsieur, en quittant Saint-Michel, nous allons à Madère, n’est-ce pas ?

– À Madère, oui, monsieur, répondit Robert, sans savoir où l’original voulait en venir.

– Et, à Madère, y a-t-il aussi des tremblements de terre ?

– Je ne le pense pas, dit Robert.

– Bon, fit Johnson. Nous disons donc qu’il n’y a absolument rien à craindre dans cette île délicieuse.

– Mon Dieu, répondit Robert, non... je ne vois pas... non... sauf peut-être les inondations...

– Des inondations ! interrompit Johnson. Vous avez dit : inondations ? Il y en a donc ?

– Quelquefois.

– Fort bien, conclut froidement Johnson. Alors, monsieur, notez cela dans vos papiers, ajouta-t-il en scandant ses mots : Je ne mettrai pas les pieds dans votre damnée île de Madère ! »

Et l’incorrigible poltron, tournant les talons, réintégra le coffee-room, où sa voix résonna bientôt, demandant quelque boisson apéritive et réconfortante.

Pendant que Johnson triomphait ainsi, une bien désagréable surprise accablait Thompson au contraire.

Il était à peine à bord, qu’une grande embarcation accostait le Seamew. En un instant, le pont fut envahi par une vingtaine d’agents de police conduits par un haut officier.

« Monsieur, prononça sèchement l’officier dans un anglais passable, l’aviso à vapeur le Camoens vient d’arriver dans notre port. Il nous apporte le récit des faits inqualifiables dont la rade d’Angra a été le théâtre. Je n’entends pas traiter cette affaire qui regarde notre diplomatie. Mais un point me concerne, et c’est la découverte du voleur. Votre conduite nous autorisant à penser que vous lui donnez asile, vous voudrez bien vous considérer comme consigné dans le port de Ponta-Delgada. Défense absolue à vos passagers et à vous-même de quitter le bord et de communiquer avec la terre, avant la perquisition qui sera faite dans votre navire. »

Ce discours avait été débité d’un ton qui n’admettait pas de réplique. Un Anglais peut être arrogant parfois. Il n’y fallait pas songer ici. Thompson se fit petit garçon.

« Quand cette perquisition aura-t-elle lieu ? demanda-t-il.

– Demain, lui fut-il répondu.

– Et combien de temps mon navire sera-t-il retenu ?

– Ceci, je l’ignore, conclut l’officier de police, mais autant qu’il le faudra, je suppose, pour que le coupable soit découvert et incarcéré. Serviteur, messieurs. »

Sur ces mots, l’officier toucha légèrement le bord de sa casquette et regagna son embarcation, laissant Thompson absolument désespéré.

XI

UNE NOCE À SAINT-MICHEL

Le réveil, au matin du 25 mai, fut morose à bord du Seamew. Depuis la veille, on aurait dû être parti, depuis l’avant-veille même, si un premier jour de retard n’avait été perdu avant d’atterrir à Fayal.

Personne n’avait songé à cette conséquence, pourtant logique, des événements de Tercère. Quand le Seamew avait quitté la rade d’Angra, aucun autre steamer n’y était mouillé. Pouvait-on prévoir que le Camoens y arriverait en temps utile pour rattraper les fugitifs à Saint-Michel ?

Parmi les passagers, peu acceptaient avec une âme tranquille ce nouvel incident du voyage. La plupart ne se gênaient pas pour manifester leur mauvaise humeur, et, non sans quelque injustice, attribuaient à Thompson la responsabilité de cette déconvenue, dont il était, à tout prendre, la première victime. Quel besoin de braver ouvertement les autorités de Tercère ? S’il avait agi avec plus de circonspection, l’affaire eût pris sans doute une autre tournure.

Bien plus ! quand on remontait aux origines, c’est alors que la faute de l’agence apparaissait évidente. Si, contrairement à ses engagements, on n’était pas arrivé à Fayal le 18 au lieu du 17, on eût quitté Tercère dès le soir du 20 mai. Les passagers du Seamew n’eussent ainsi été mêlés en aucune façon à cette absurde histoire de voleurs dont on ne pouvait prévoir la solution.

Les irréconciliables Saunders et Hamilton se montraient, on serait surpris du contraire, les plus ardents à récriminer sur cette thèse. Aucune circonstance n’aurait pu être plus propice aux manifestations de leur hargneuse ponctualité. Le verbe haut, ils péroraient au milieu d’un cercle approbateur, au premier rang duquel figurait, tout en fumant sa pipe, Van Piperboom – de Rotterdam.

Le Hollandais avait-il compris dans quelle désagréable situation il se trouvait, ainsi que tous ses compagnons ? En tout cas, il n’était pas chiche de signes approbateurs, en écoutant, sans d’ailleurs y comprendre un mot, les périodes des leaders de l’opposition.

Don Hygino, lui aussi, se faisait remarquer parmi les plus enflammés. Il s’emportait en paroles violentes. Il menaçait, lui Portugais, son propre pays des représailles du Cabinet de Saint James. Quel besoin de se déplacer travaillait donc le seigneur portugais ? Quelle importance avait un retard, pour un homme qui, à l’entendre, ne savait que faire de son temps ?

Thompson, quand il passait à côté du groupe hostile dont Saunders s’était constitué le grincheux Tyrtée, faisait humblement le gros dos. Dans son for intérieur, il excusait la mauvaise humeur de ses passagers. Proposer aux gens un agréable voyage d’un mois environ, leur faire verser dans ce but une somme respectable, puis les tenir bloqués dans le port de Ponta-Delgada, il y avait de quoi exaspérer les plus patients. Encore un peu, et ceux mêmes qui jusque-là lui étaient restés fidèles allaient l’abandonner, il le voyait, il le sentait. Sans se répandre en violentes récriminations comme Saunders, Hamilton et leurs sectateurs, certains, tels que le clergyman Cooley, avaient déjà insinué que, si les choses ne s’arrangeaient pas rapidement, ils renonceraient au voyage commencé et rentreraient en Angleterre par le vapeur qui passe mensuellement à Saint-Michel. C’était là un symptôme grave.

En regard de cette imposante opposition, quels partisans demeuraient à Thompson ? Uniquement la famille Blockhead, copiant servilement l’optimisme de son chef. L’excellent épicier honoraire arborait une face toujours aussi réjouie, et il déclarait à qui voulait

l’entendre qu’il n’était pas, en somme, autrement mécontent de se trouver mêlé à des complications diplomatiques.

Quant aux Lindsay et à Roger, ils étaient neutres. Ni adversaires, ni partisans de l’administration. Des indifférents, simplement. Ils se préoccupaient fort peu des incidents dont leurs compagnons étaient si fort émus. À Ponta-Delgada, comme ailleurs, Alice et Dolly avaient l’agrément de leur réciproque présence, et pouvaient s’égayer de la verve joyeuse de l’officier français.

Aidé par les facilités de la vie de bord, celui-ci s’était aisément emparé d’une place abandonnée par le maussade et taciturne Jack. Peu après le départ, les deux soeurs et lui ne se quittaient déjà plus, et leur intimité ne laissait pas de faire jaser les bonnes langues de leurs compagnons. Mais qu’importait aux libres Américaines ? Et Roger ne semblait pas se soucier davantage des cancans. Sans aucun mystère, il faisait bénéficier ses compagnes du précieux trésor de sa gaieté. Entre Dolly et lui particulièrement, c’était un éclat de rire perpétuel. En ce moment même, le nouvel incident était encore un prétexte à plaisanteries sans fin, et Roger ne cessait de s’égayer d’un voyage si bien organisé.

À cette intimité des trois passagers Robert se mêlait peu à peu. Quelle que fût sa réserve prudente, il aurait eu mauvaise grâce à résister trop rigoureusement aux avances de son compatriote et de Mrs. Lindsay, dont la curiosité était éveillée à son endroit. Il devenait donc moins sauvage, il causait. Et l’humble interprète, à mesure qu’il se laissait pénétrer, justifiait la flatteuse faveur des passagers qui l’admettaient en leur compagnie. Tout en restant sagement à sa place, il rejetait en quelque mesure auprès d’eux la livrée d’emprunt qu’il avait revêtue, il redevenait lui-même et s’abandonnait parfois à des causeries dans lesquelles il trouvait un charme toujours plus aigu. Lors de l’éboulement des Sept-Cités, c’est au hasard seul qu’il avait reporté les remerciements d’Alice Lindsay. Hasard en tout cas singulièrement aidé par ses nouvelles habitudes, qui multipliaient les rencontres entre les deux soeurs et lui.

Mais, même en comptant ces indifférents au nombre de ses partisans résolus, Thompson était obligé de convenir que son armée était bien réduite, et il se torturait la cervelle à rechercher les moyens de mettre fin à une aussi lamentable situation. Le premier était évidemment un recours au consul britannique. Malheureusement l’interdiction d’avoir avec la terre la moindre communication le rendait impossible. Thompson tenta sans succès une démarche auprès du lieutenant commandant les forces de police à bord du Seamew. Il fallait attendre la perquisition. Jusque-là, rien à faire.

Le capitaine Pip assistait de loin au colloque qui aboutit à cette conclusion. Sans les entendre, il devinait les paroles des deux interlocuteurs, et, de colère, il pétrissait outrageusement le bout de son nez, tandis que ses prunelles divergeaient en un terrifiant strabisme. Voir son armateur réduit à cette humiliation de solliciter le bon vouloir d’un policier portugais, cela dépassait l’entendement du brave capitaine. Si Thompson l’eût consulté, assurément l’honnête marin eût conseillé quelque coup de tête, comme par exemple de sortir fièrement en plein jour, couleurs au vent, sous le canon des forts.

Mais Thompson ne songeait pas à recourir aux lumières de son capitaine. Tout entier à la conciliation, il s’efforçait de temporiser, en satisfaisant tout le monde. Tâche difficile, s’il en fût.

Quelqu’un de moins patient, c’était la pauvre Thargela. Sans ces malheureux incidents, le moment n’était plus éloigné où elle serait devenue la femme de Joachimo. L’envie la brûlait d’aller trouver cet officier inflexible, qui le serait moins peut-être pour elle. Elle n’hésita plus à tenter cette audacieuse démarche, quand elle vit Joachimo, venu à sa rencontre, lui faire de son canot des gestes désespérés.

Thargela se dirigea résolument vers l’officier de police et lui exposa la situation où la mettait l’arrêté du gouverneur. Fut-ce la justice de sa cause, fut-ce plutôt le retentissement que cette histoire avait eu à travers l’île, ou simplement l’effet des beaux yeux de la suppliante ?

Toujours est-il que l’officier se laissa convaincre. Il envoya à terre un émissaire, qui revint bientôt en apportant l’ordre de débarquer Thargela, à la condition qu’en arrivant à terre elle se soumettrait à une visite minutieuse de ses vêtements et de sa personne. Cette clause eût indiqué, si on ne l’avait su déjà, combien le blocus était sévère.

Libre, la jeune Açorienne fut prompte à profiter de sa liberté. Auparavant toutefois, elle prit le temps d’aller remercier Thompson et Alice Lindsay, qui s’était montrée particulièrement favorable à sa cause. À tous deux elle dit un grand merci, en les invitant gentiment à venir au bal de ses noces avec tous leurs compagnons.

Thompson, à cette invitation, ne répondit que par un pâle sourire, tandis qu’Alice l’acceptait, avec les seules restrictions imposées par les circonstances.

Son devoir de gratitude rempli, Thargela s’envola joyeusement.

Il était près de quatre heures, quand une grande embarcation amena le long du bord trois personnes qu’il était facile, à leurs allures, de reconnaître pour des magistrats, accompagnés de deux femmes dont le rôle futur demeurait incertain. Parmi les arrivants, Thompson reconnut au premier coup d’oeil le corrégidor laconique auquel, deux jours plus tôt, il avait eu affaire. Ce fut celui-ci qui prit la parole, et cela au moyen d’un seul mot, que Robert traduisit aussitôt.

« Perquisition », dit-il, en mettant le pied sur le pont.

Thompson s’inclina en silence et attendit le bon plaisir de ses visiteurs, qui, avant de procéder à la perquisition annoncée, s’étaient arrêtés quelques instants à la coupée, et jetaient au préalable sur l’ensemble du navire un coup d’oeil investigateur.

Quand il jugea que cet examen avait assez duré, le corrégidor invita Thompson à faire monter les passagers sur le spardeck. La chose étant faite par avance, Thompson se borna à montrer du geste le cercle de visages inquiets dont ils étaient entourés.

« Messieurs, prononça le corrégidor, un vol estimé à dix mille contos de réis – six millions de francs – a été commis à Tercère. Une prime de un pour cent, soit cent contos de réis – soixante mille francs – est offerte à qui fera découvrir le voleur. C’est vous dire l’importance que le gouvernement attache à cette affaire qui a soulevé d’indignation nos religieuses populations. En raison de la conduite suspecte de vos armateurs et de votre capitaine (ici, le capitaine Pip échangea avec Artimon un regard de pitié, et, du haut de la passerelle, cracha dans la mer avec mépris), le voleur est véhémentement soupçonné de se cacher parmi vous. Vous avez donc intérêt, si vous voulez dissiper tout malentendu, à vous prêter docilement aux instructions que je suis chargé de vous transmettre, et que je ferais au besoin exécuter par la force. »

Le corrégidor fit une pause. Il avait débité d’une haleine ce discours évidemment préparé. Désormais, il allait revenir à son habituelle concision.

« Passagers sur le spardeck avec officiers, dit-il en se tournant vers Thompson, équipage sur le gaillard. Seront gardés par mes hommes, pendant que nous procéderons à la visite du bâtiment. »

Conformément à cet ordre traduit par Robert, tous, jusqu’au capitaine mâchonnant rageusement sa moustache, se groupèrent sur le spardeck, tandis que les hommes d’équipage étaient refoulés sur le gaillard d’avant. Un seul des passagers se sépara de ses compagnons et s’engagea, sans que personne le vît, dans le couloir central conduisant aux cabines. Ce passager, c’était don Hygino.

Qu’avait-il donc à faire dans l’intérieur du navire ? Pourquoi ce Portugais, seul, désobéissait-il aux ordres de l’autorité portugaise ? Peut-être, après tout, allait-il simplement chercher ses deux frères qu’on avait à peine aperçus depuis leur embarquement.

« Vos passagers sont au complet ? demanda le corrégidor quand tout le monde fut réuni. Au reste, veuillez faire l’appel. »

Thompson obtempéra à ce désir. Mais, arrivé aux dernières lignes, ce fut en vain qu’il appela don Hygino, don Jacopo et don Christopho da Veiga.

Le corrégidor fronça le sourcil.

« Faites venir ces messieurs », commanda-t-il.

Un domestique dépêché à leur recherche ramena bientôt les trois frères. Visiblement, ils n’étaient pas dans leur assiette. Rouges, congestionnés, on eût juré qu’ils sortaient d’une violente querelle.

« Comment se fait-il, messieurs, que vous ne soyez pas avec vos compagnons ? » demanda le corrégidor d’un ton sévère.

Ce fut comme d’habitude don Hygino qui répondit au nom de ses frères comme au sien.

« Mes frères et moi, monsieur, dit-il paisiblement, nous ignorions votre présence à bord.

– Hum !... » fit le corrégidor.

Robert ne dit rien. Il eût fait cependant le serment d’avoir aperçu tout à l’heure le noble Portugais mêlé aux autres passagers. Sagement, il garda pour lui cette observation.

Au reste, le corrégidor n’avait pas fini son enquête relative aux frères da Veiga.

« Vous êtes Portugais, je crois, messieurs ? demanda-t-il.

– En effet, répondit don Hygino.

– C’est à Londres que vous vous êtes embarqués à bord de ce navire ?

– Pardonnez-nous, monsieur, à Tercère seulement, répliqua don Hygino.

– Hum ! fit pour la seconde fois le corrégidor, en lançant à don Hygino un regard perçant. Et, bien entendu, vous n’avez sur ce navire aucune relation personnelle ? »

Hamilton bouillait intérieurement en écoutant cet incroyable interrogatoire. Parle-t-on ainsi à des gentlemen ? Il n’y put tenir.

« Pardon, monsieur, dit-il, ces messieurs da Veiga ne manquent pas de relations ici, et ils ne seraient pas embarrassés d’y trouver des répondants.

– À qui ai-je l’honneur ?... » demanda le pointu corrégidor.

Hamilton se redressa de manière à friser un lumbago.

« Au baronnet Sir Georges Hamilton », dit-il d’un ton rogue.

Le corrégidor ne parut pas autrement ébloui.

« Fort bien, monsieur, fort bien ! » dit-il assez cavalièrement.

Puis, ayant recommandé une fois de plus à tous les passagers de ne quitter le spardeck sous aucun prétexte, il disparut par l’un des capots, tandis que don Hygino échangeait avec Hamilton une chaleureuse poignée de main.

La perquisition était commencée. Successivement, les furets de la police allaient parcourir les soutes, la cale, la machinerie, le poste de l’équipage, pour finir par les cabines des passagers. Au cours de cette visite méticuleuse, conduite par un magistrat dont l’aspect disait la finesse, pas un coin, si caché fût-il, ne resterait certainement inexploré.

Les passagers durent attendre longtemps. Deux heures s’écoulèrent avant que le corrégidor revînt sur le pont. Quelques minutes après six heures, il reparut enfin.

L’expression renfrognée de son visage montrait assez qu’il n’avait rien trouvé.

« Dépêchons, dépêchons, messieurs, dit-il, en mettant le pied sur le spardeck. Nous allons maintenant procéder à la visite du pont et des agrès. Pendant ce temps, ces messieurs et ces dames voudront bien laisser inspecter leur personne. »

Un mouvement de révolte courut parmi les passagers. L’escorte de police resserra le cercle.

« Fort bien ! fort bien ! dit le corrégidor. Vous êtes libres. Je me contenterai d’emmener les récalcitrants, et de les incarcérer jusqu’à ce que le gouverneur ait statué. Gardes, veuillez commencer l’appel. »

Toute résistance était impossible. L’un après l’autre, chaque passager descendit dans sa cabine respective en compagnie d’un agent. C’est alors que fut expliquée la présence des deux femmes amenées par le corrégidor.

Celui-ci achevait de parcourir le navire. Les cordages furent soulevés, des hommes furent envoyés dans les hunes et jusqu’à la pomme des mâts. Pas un recoin ne fut oublié, au cours de cette perquisition conduite avec une admirable méthode.

Mais le meilleur limier ne peut rien trouver où il n’y a rien, et il était écrit que le malin corrégidor reviendrait bredouille de cette chasse impossible. À sept heures, tout avait été vu et revu inutilement.

« Libre pratique vous est rendue, dit-il aigrement à Thompson en se dirigeant vers la coupée.

– Nous pouvons donc descendre à terre ?

– Parfaitement.

– Et quitter l’île aussi sans doute ? insinua Thompson.

– Pour cela, monsieur, répondit sèchement le corrégidor, vous voudrez bien attendre que nous ayons reçu une réponse au rapport que nous allons incessamment envoyer à Tercère. »

Et, tandis que Thompson demeurait sur place, accablé, le corrégidor disparut, emmenant avec lui son escorte d’agents, de visiteurs et de visiteuses. Seuls, dix hommes de police commandés par un lieutenant demeuraient à bord, chargés de surveiller le navire consigné.

Pendant le dîner, les conversations furent vives. On était unanime à qualifier sévèrement la conduite du Gouvernement portugais. Retenir le Seamew avant la perquisition, passe encore ! Mais après !

On se lasse de tout cependant, de la colère comme du reste. Bientôt, Alice put, au milieu d’un calme relatif, se risquer à transmettre à ses compagnons l’invitation de la gentille Thargela. Cette invitation fut mieux accueillie qu’on n’eût pu le craindre de ces touristes irrités. Obligés de rester à bord toute cette longue journée, ils acceptèrent avec plaisir la perspective d’une promenade nocturne et d’un spectacle original. C’est donc à peu près au complet que, vers neuf heures, ils entrèrent dans la salle où Thargela célébrait par un bal son union avec son cher Joachimo, et dans laquelle une centaine d’hommes et femmes dansaient à l’aise aux sons d’une musique endiablée.

Des acclamations accueillirent les Anglais. N’étaient-ils pas les véritables artisans du bonheur des deux jeunes gens ? Sans leur présence, la noce n’eût pas été complète. Aussi, leur fit-on fête, et de bon coeur.

Un instant suspendues, les danses reprirent bientôt. Les quadrilles succédaient aux polkas, les valses aux mazurkas. Mais vers onze heures un cri général s’éleva :

« La landun ! la landun ! »

À ce signal, tous firent cercle, et Thargela et Joachimo se mirent en devoir de satisfaire leurs amis, en exécutant cette danse nationale, pour laquelle les Açoriens de toutes classes ont une véritable passion.

La landun est soeur jumelle du boléro espagnol. Ce sont mêmes piétinements, mêmes renversements souples, mêmes mines mutines et provocantes. Il est à croire que Thargela exécuta habilement cette difficile danse de caractère, car de longs applaudissements saluèrent le jeune couple quand les castagnettes firent silence.

Vers minuit, la fête battait son plein. Le vin de Fayal avait porté au comble la gaieté des danseurs. Les passagers du Seamew se disposèrent à partir.

Auparavant cependant, Alice Lindsay, après avoir pris l’avis de ses compagnons, résolut de mettre à exécution une pensée qui lui était venue. Puisque le hasard les avait mêlés aux destinées de ces jeunes gens, pourquoi, par un élan de coeur, ne pas achever ce qu’ils avaient commencé ? Thargela, qui avait si ingénument réclamé leur protection, l’avait obtenue. Restait maintenant à vivre. Certes, avec un courageux garçon comme Joachimo, le nouveau

ménage avait toutes chances d'y parvenir largement. Mais une petite somme d'argent, que les touristes n'auraient pas de peine à réunir entre eux, faciliterait en tout cas singulièrement l'avenir. Ce serait la dot de Thargela, et Joachimo, devenu son heureux mari, aurait fait du même coup une bonne affaire. Avoir marié Thargela, c'était bien. Assurer son avenir, c'était mieux encore.

Alice tendit donc la main pour sa petite protégée, et il est juste de dire qu'aucun de ses compagnons ne lui marchanda son obole.

Blockhead, le premier, se saigna de deux livres (cinquante francs), ce qui est raisonnable pour un épicier honoraire, et Saunders, Thompson et Tigg ne crurent pas pouvoir donner une somme moindre.

Johnson eût donné aussi sans doute, si, fidèle à son serment, il n'était demeuré à bord du Seamew.

Roger, entre les mains de la gracieuse passagère, versa galamment cinq louis en or de France.

Hamilton, qui, malgré son fâcheux caractère, avait bon coeur au fond, diminua dans cette occasion ses capitaux d'une belle bank-note de quatre livres (cent francs), qui parut donnée avec plaisir.

Alice remercia chaudement le généreux baronnet ; puis, continuant sa charitable quête, elle demeura saisie, en se trouvant en face de Robert.

Sans lui dire un mot, sans paraître honteux de la modicité de son offrande, Robert, avec un geste plein d'une grâce fière, remit à la jolie quêteuse une pièce portugaise de mille réis (six francs), et tout d'un coup Alice se sentit rougir malgré elle, jusqu'à la racine des cheveux.

Irritée de cette faiblesse, dont elle n'eût pu dire la cause, Alice remercia d'un signe de tête et, se détournant rapidement, sollicita le passager suivant.

Le passager suivant n'était autre que le noble don Hygino. Si Hamilton avait fait princièrement les choses, don Hygino les fit royalement. Une bank-note de quarante livres (mille francs), tel fut le don magnifique dont il gratifia Mrs. Lindsay. Peut-être y mit-il un peu trop d'ostentation, peut-être déplia-t-il la bank-note de manière que tout le monde pût en lire la valeur, avec une lenteur que le goût réprouvait. Mais c'était là péché de Méridional, et Alice ne s'arrêta pas à de pareilles vétilles.

Électrisés par cet exemple, les autres passagers dénouèrent largement les cordons de leur bourse. Personne ne refusa son offrande, plus ou moins forte selon sa fortune.

La quête terminée, Alice annonça glorieusement un total de deux cents livres (cinq mille francs). C'était un résultat superbe. Pour l'obtenir, pour arrondir ainsi la somme, Alice avait dû s'imposer une large contribution personnelle. Mais elle n'imita pas l'ostentation vaniteuse de don Hygino, et, ce qu'elle donna, personne ne le sut.

Par le même sentiment de modestie et d'effacement volontaire, elle ne voulut pas remettre elle-même à la mariée cette dot inespérée. Elle chargea de ce soin les jeunes et sauvages époux qui faisaient à bord du Seamew un si singulier voyage. Ils étaient présents ce soir-là par grand hasard, et la commission leur revenait de droit.

Ce fut la jeune Anglaise qui porta à sa soeur Portugaise la dot que l'on venait de constituer, et elle accompagna le cadeau d'un affectueux baiser. Elle ne voulut pas néanmoins taire le nom de la charitable passagère, à laquelle, en réalité, Thargela devait sa reconnaissance. Alice dut donc subir les remerciements enflammés de Thargela et de son mari. Cinq mille francs, c'était pour eux la fortune, et jamais ils n'oublieraient la bonne fée qui avait assuré leur bonheur.

Les autres passagers eurent leur part de cette explosion de gratitude. Thargela, fondant en larmes, allait de l'un à l'autre, et Joachimo, la tête perdue, serrait des mains et des mains au petit bonheur.

Il fallait cependant partir.

À grand-peine on calma l'émotion des nouveaux mariés, et les touristes se dirigèrent vers la porte de la salle, au milieu d'enthousiastes acclamations.

Jusqu'au bout, Thargela et Joachimo les escortèrent, les payant au centuple du bienfait par le spectacle de leur délicieuse émotion. Et, quand ils eurent enfin réussi à sortir, Thargela et Joachimo restèrent encore sur le pas de la porte, la main dans la main, les yeux ouverts sur la nuit, regardant s'effacer et disparaître ces passants d'un jour, ces voyageurs continuant un voyage qui, par la force de cette bonne action, ainsi semée en un coin du vaste monde, ne pouvait plus désormais être inutile.

XII

SINGULIERS EFFETS DU MAL DE MER

Lorsque les passagers, en quittant Thargela et son heureux mari, étaient rentrés à bord, ils avaient trouvé cinq des agents de police préposés à leur surveillance se promenant régulièrement sur le pont, pendant que leurs cinq camarades, dans le poste de l'équipage, et leur officier, dans la chambre mise à sa disposition, se livraient aux douceurs du sommeil. Et cependant, en dépit de cette garde vigilante, le Seamew, quand se leva le soleil du 26 mai, flottait librement sur la vaste mer, à plus de trente milles de Saint-Michel.

Cela devenait une habitude.

Pour fuir, il n'avait pas fallu, cette fois, braver les projectiles portugais. Cela s'était fait tout seul, à la faveur d'une brume épaisse qui, vers deux heures du matin, avait recouvert toutes choses sous un voile impénétrable. Le lieutenant et ses cinq hommes endormis enfermés à double tour, les cinq autres terrassés en un tour de main, le Seamew était bien tranquillement parti, absolument comme si l'arrêté du gouvernement n'avait pas existé.

Une heure plus tard, le lieutenant délivré s'était vu contraint de subir la loi du vainqueur et d'accepter une capitulation désastreuse. Ses hommes avaient été désarmés, et le Seamew les emportait avec lui, pour les déposer seulement à Madère, au moment où il s'éloignerait de cette possession portugaise.

Terrassé par ce revers soudain, le malheureux lieutenant se promenait d'un air soucieux. Et, songeant combien cette aventure nuirait à son avancement, il faisait piteuse mine, tandis que, dans l'aube grandissante, se découvrait la libre étendue de la mer.

Le capitaine Pip, lui non plus, n'était pas allé chercher un repos cependant bien mérité. Indépendamment du danger qui pouvait résulter d'un groupe de récifs nommé « Les Fourmis », l'apparence du temps nécessitait sa présence. Bien qu'il n'y eût à proprement parler aucune menace de tempête, la mer était grosse d'une manière anormale ; le Seamew, la prenant debout, avançait avec peine et tanguait lourdement.

Si le capitaine assumait ainsi tous les soucis du bord, c'était apparemment pour que les autres en profitassent. Tel était l'avis de Thompson qui, la conscience en paix, dormait à poings fermés depuis le départ, quand le contact d'une main se posant sur son épaule le réveilla en sursaut.

« Qu'y a-t-il ? Quelle heure est-il ? » demanda-t-il en se frottant les yeux.

Il aperçut alors la face d'ébène du second maître d'hôtel, master Sandweach.

« Il est six heures, monsieur, répondit respectueusement celui-ci.

– Et qu'y a-t-il ? répéta Thompson d'un ton impatient.

– C'est un valet de chambre des passagers qui m'envoie vous prévenir qu'on entend des gémissements terribles dans la cabine occupée par le gentleman portugais et ses deux frères. Il craint qu'ils ne soient gravement malades et ne sait que faire. »

Thompson réfléchit que les choses devaient être graves en effet pour que l'on eût songé à venir le réveiller.

« C'est bon. J'y vais », répondit-il avec humeur.

Quand il fut dans la chambre des seigneurs portugais, il ne regretta pas d'être venu. Don Hygino et ses frères paraissaient effectivement bien malades. Livides, les yeux clos, la face couverte d'une sueur d'agonie, ils demeuraient sur le dos, immobiles, mais poussant sans interruption des clameurs déchirantes. Leurs souffrances devaient être intolérables.

« Quel damné concert ! » murmura Thompson.

Du premier coup d’œil il avait été rassuré, en reconnaissant les signes d’un mal de mer provoqué par la grosse houle actuelle. Pour être d’une violence peu habituelle, ce malaise n’en devenait pas plus dangereux.

Toutefois, l’humanité commandait de venir au secours de ces pauvres gens, et Thompson, on doit le dire à sa louange, ne faillit pas à ce devoir. Une heure durant, il leur prodigua des soins dévoués, et ce ne fut pas de sa faute s’ils demeurèrent inefficaces.

Mais, en vérité, il semblait plutôt que l’état des trois frères allait en s’aggravant. Thompson, en outre, remarquait avec inquiétude des symptômes que l’on n’a pas coutume d’observer dans le mal de mer. De temps à autre, les malades de livides, devenaient tout à coup écarlates. Ils semblaient faire alors des efforts surhumains, pour retomber bientôt épuisés, la respiration sifflante, la peau glacée, la face revenue à une pâleur cadavérique.

Thompson, à sept heures, jugea la situation si critique qu’il fit réveiller Robert. Il éprouvait le besoin d’un conseil.

Robert ne put malheureusement en donner à son chef hiérarchique, et tous deux durent se reconnaître impuissants à soulager les trois malades auxquels le nom de moribonds commençait à mieux convenir.

« Il faut pourtant tenter quelque chose, dit Robert vers huit heures. Si nous essayions de faire aboutir ces nausées qui s’arrêtent toujours à moitié route ?

– Comment ? interrogea Thompson. Connaissez-vous un moyen ?

– L’eau chaude, suggéra Robert.

– Essayons ! » s’écria Thompson qui perdait la tête.

Le moyen héroïque indiqué par Robert fut d’un effet immédiat. Dès le second verre d’eau chaude, les infirmiers improvisés obtinrent la preuve certaine de son efficacité.

Mais qu’ont donc vu Robert et Thompson ? Qu’ont-ils cru voir plutôt ?

Le doute est facile à éclaircir. L’eau ne manque pas. Les cuvettes sont donc nettoyées avec précaution, et alors...

Alors, quel éblouissement !

Des émeraudes, des rubis, des diamants, plus de cinquante pierres précieuses lancent leurs éclairs au fond de ces cuvettes souillées !

Éperdus, Thompson et Robert se regardent en silence. En un instant, tout s’est expliqué pour eux. Les voilà donc, les sacrilèges voleurs du crucifix de Tercère, les chefs tout au moins, et elle ne se trompait pas, la police açorienne, qui accusait le Seamew de leur servir de refuge ! Quelle meilleure cachette que leurs estomacs auraient pu trouver les coupables menacés par la perquisition de Saint-Michel ?

Robert, le premier, reprend son sang-froid.

« Ce secret est trop grand pour que nous le possédions à nous seuls, dit-il. Je vous demande donc la permission de faire venir un de vos passagers, le révérend Cooley, par exemple. »

Thompson acquiesce d’un signe de tête, et un domestique est envoyé à la recherche du respectable clergyman.

Quand celui-ci arriva à son tour dans la cabine où haletaient les frères da Veiga, la situation était la même. Ne pouvait-il se faire toutefois que les voleurs, au fond de leurs estomacs, recelassent encore quelques-unes des pierres dérobées ? Pour s’en assurer, il n’y avait qu’à continuer le traitement qui avait déjà si bien réussi.

Bientôt, plus de trois cents pierres précieuses, de superbes diamants en majorité, furent récupérées par ce moyen original.

Il parut alors que les trois malades, débarrassés de leur secret, étaient notablement soulagés. S’ils souffraient toujours, il ne s’agissait plus maintenant que du mal de mer habituel, et, de ce mal-là, aucun effet funeste n’était à redouter. On rédigea alors de ces singuliers événements un procès-verbal dont le pasteur Cooley resta dépositaire, puis les pierres, comptées successivement par les trois conjurés, furent remises à Thompson qui, après

les avoir enfermées, s'en fut à la recherche du lieutenant réduit quelques heures plus tôt à une cruelle capitulation.

Mais, comme il sortait du rouf, une ombre se dressa devant lui, et cette ombre, c'était l'inévitable Saunders flanqué de son reflet Sir Hamilton, tous deux dignes, calmes et sévères, comme il convient à des passagers mécontents.

« Un mot, monsieur, dit Saunders, en arrêtant Thompson au passage. Nous voudrions savoir jusqu'où vous comptez pousser cette plaisanterie.

– Quelle plaisanterie ? murmura Thompson impatiemment. Qu'y a-t-il encore ?

– Sur quel ton vous le prenez, monsieur ! s'écria Hamilton avec hauteur. Oui, monsieur, nous entendons savoir enfin si vous continuerez longtemps à mentir audacieusement à toutes les promesses d'un programme auquel nous avons été assez sots pour ajouter foi ! »

Comment ! encore cette persécution du programme ! Thompson, préoccupé de questions autrement graves, haussa les épaules et, écartant nerveusement Hamilton, s'élança sur le pont, laissant le baronnet suffoqué d'un pareil procédé.

Ayant trouvé le lieutenant, il l'entraîna dans sa cabine par l'annonce d'une communication importante.

« Lieutenant, dit-il dès qu'ils furent assis, le sort des armes vous a été contraire tantôt.

– En effet, monsieur, répondit le lieutenant en se tenant sur la réserve.

– Et nous vous emmenons présentement à Madère.

– Il paraît, monsieur.

– C'est là pour nous deux, lieutenant, une fâcheuse aventure, j'ose le dire, et j'imagine que si un bon moyen se présentait d'arranger cette affaire à notre commun bénéfice !...

– Difficile ! dit le lieutenant.

– Peut-être ! reprit Thompson. Vous n'ignorez pas, lieutenant, que votre gouvernement a offert une prime de un pour cent à qui ferait pincer le voleur ?

– Oui, reconnut le lieutenant, mais je ne vois pas...

– Attendez, lieutenant, attendez ! Nous pouvons peut-être nous entendre. Car, ce voleur... ces voleurs, plutôt...

– Ces voleurs ?...

– Je les tiens, dit tranquillement Thompson.

– Hein ? fit le lieutenant.

– Je les tiens, répéta Thompson, et je tiens aussi une bonne partie au moins des diamants volés ! »

Le lieutenant, pâle d'émotion, incapable d'articuler une parole, avait saisi le bras de Thompson. Celui-ci acheva de formuler sa proposition.

« Dès lors, vous comprenez, lieutenant, cette prime de un pour cent m'appartient. Eh bien ! arrangez notre affaire d'une manière quelconque, en disant par exemple que vous êtes parti volontairement dans le but de pincer les voleurs dont la présence donnera beaucoup d'autorité à votre affirmation, et je suis prêt à vous abandonner une part, le cinquième, le quart au besoin, de la prime qui m'est due.

– Oh, çà ! fit le lieutenant avec une indifférence qui n'avait rien de flatteur pour la générosité du gouvernement portugais.

– Eh bien ! acceptez-vous ? insista Thompson.

– Et si je refuse ?

– Si vous refusez, répondit Thompson, mettons que je n'aie rien dit. Je vous dépose paisiblement à Madère, et je garde mes voleurs, pour les remettre entre les mains du consul d'Angleterre, qui saura bien m'en assurer tout l'honneur et le profit. »

Un travail rapide se faisait dans l'esprit du lieutenant. Refuser les propositions de Thompson, c'était retourner à Saint-Michel l'oreille basse, avec la honte de s'être laissé surprendre comme un enfant. Les accepter, c'était au contraire revenir avec les honneurs de la

guerre, car le succès justifie tout. Même en comptant comme absolument négligeable la chance de toucher jamais un sou de la prime promise, cette aventure lui serait encore profitable, en le servant dans l'esprit de ses chefs, puisqu'il pourrait, dans ce cas, s'attribuer tout le mérite de la capture.

« J'accepte, dit-il d'un ton résolu.

– Fort bien, approuva Thompson. Nous allons, dans ce cas, s'il vous plaît, régler cette affaire sur-le-champ. »

Le compromis, dont les bases venaient d'être jetées, fut rédigé et signé par les deux parties. Thompson remit aussitôt à l'officier les pierreries retrouvées et s'en fit délivrer reçu. Il put alors respirer, et se féliciter d'avoir mené à bonne fin cette importante affaire.

Pendant que Thompson conduisait aussi bien cette négociation, une colère redoutable s'amoncelait au même instant dans le coeur d'Hamilton.

Revenu de la stupéfaction où l'avait plongé l'impertinence de Thompson, le baronnet, tout bouillant de fureur, s'était élancé à la poursuite de l'insolent. Il ne put le retrouver. Il se retourna alors vers le capitaine Pip, qui, descendu de la passerelle, se promenait innocemment en fumant le cigare matinal.

« Captain, prononça-t-il d'une voix contenue, pourrais-je savoir à qui je dois sur ce bord présenter mes réclamations ? »

Le capitaine ouvrit les bras en signe d'ignorance.

« À Artimon, peut-être ! formula-t-il d'un air rêveur.

– Captain ! s'écria le baronnet rouge de colère.

– Sir ? répliqua le capitaine paisiblement.

– Captain, je trouve qu'on s'est suffisamment moqué de moi ici. Puisque vous êtes responsable de la marche du navire, daignerez-vous me dire pourquoi je puis encore apercevoir à l'arrière les roches des “ Fourmis ” ? Pourquoi, à dix heures du matin, nous sommes à peine par le travers de Sainte-Marie ? Pourquoi, après huit heures de navigation, l'île de Saint-Michel est encore en vue ?

– Saint-Michel ? répéta le capitaine avec incrédulité.

– Oui, monsieur, Saint-Michel », affirma sévèrement le baronnet, en montrant un point noir coupant la ligne de l'horizon entre les Fourmis et Sainte-Marie.

Le capitaine s'était emparé d'une longue-vue.

« Si c'est là Saint-Michel, dit-il enfin d'un air goguenard, c'est donc que Saint-Michel est une île à vapeur ! Car elle fume, monsieur. »

Et le capitaine remonta sur sa passerelle, tandis que le baronnet furieux combinait en soi-même de terribles projets de vengeance.

Pour cavalièrement qu'elles fussent reçues, les observations d'Hamilton n'en étaient pas moins justes. Mais le capitaine ne l'avait pas attendu pour les faire lui-même. Dès le lever du jour, le sillage lui avait montré que la vitesse du Seamew était, de douze noeuds, subitement tombée à huit environ.

Mr. Bishop, appelé, ne fut pas rassurant. Depuis l'appareillage, il poussait en vain ses feux. Impossible de faire monter la pression. La faute en était certainement à la mauvaise qualité du charbon livré à Horta. Jusque-là on avait vécu sur les réserves d'Angleterre, mais, depuis le départ de Saint-Michel, force avait bien été de recourir à la houille nouvellement embarquée, et le fâcheux effet s'en faisait aussitôt sentir.

Mr. Bishop n'ajouta, et le capitaine ne lui demanda rien de plus. Des hommes sensés ne s'insurgent pas contre l'impossible. Puisqu'on ne pouvait dépasser huit noeuds, on ferait huit noeuds, voilà tout, et l'on arriverait à Madère avec un nouveau retard de vingt-quatre heures. La mer manifestant une tendance à mollir, le baromètre demeurant à une hauteur raisonnable, le capitaine n'avait pas à s'inquiéter, et il ne s'inquiéta pas. Il garda seulement de cette déconvenue un peu de mauvaise humeur, dont Hamilton devait recevoir le trop-plein.

Cet orage, tout réduit qu’il fût, suffit pourtant à débarrasser le brave capitaine de son excès d’électricité. Un caractère aussi égal ne pouvait tarder à reprendre son équilibre. Ce fut donc dans les meilleures dispositions qu’il s’assit en face de Thompson, à la table du déjeuner, que l’agitation des flots avait largement dégarnie.

Toutefois son humeur s’assombrit de nouveau, quand, remonté sur le pont, il vit le même point que Sir Hamilton lui avait signalé, obstinément fixé dans le sillage du Seamew. Cette obstination lui donna à penser.

Ce vapeur ne pouvait-il avoir été envoyé à sa poursuite par le gouverneur de Saint-Michel ? Il est vrai que ce pouvait être tout aussi bien un paquebot effectuant sa traversée normale entre les Açores et Madère. L’avenir fournirait la solution de ce problème.

Ces soucis de la passerelle, le spardeck les ignorait, et pourtant il n’avait pas son animation coutumière. Non seulement la grosse houle avait diminué le nombre de ses habituels promeneurs, mais encore, semblait-il, le mécontentement de la veille continuait à peser sur les passagers demeurés valides. Ils allaient et venaient isolément. Réfractaires aux invites des fauteuils groupés amicalement, la plupart restaient debout, solitaires, accrochés aux batayoles pour conserver leur équilibre.

Hamilton, le coeur ulcéré, offrait au vent du ciel son front qu’avait rougi l’outrage. Pour rien au monde, il n’eût adressé la parole à un être vivant, et son ressentiment s’en prenait à toute la nature. Retranché dans sa dignité, il ressassait à satiété les scènes du matin, tandis que sa fille, sous la surveillance de Lady Hamilton, causait avec Tigg, rendu à la liberté par le malaise des Misses Blockhead.

Hamilton constatait cette aimable causerie. Lui, il était seul. Si du moins son ami don Hygino avait été là ! Mais don Hygino gisait dans sa cabine, terrassé par le mal de mer, et Hamilton se jugeait avec amertume abandonné de tout l’univers.

La tristesse du baronnet avait-elle donc déteint sur ses compagnons ? On l’eût juré, à voir leurs visages moroses.

Dolly occupée à quelques rangements, Alice Lindsay, momentanément seule, était allée s’asseoir à l’extrême arrière, à une place qu’elle affectionnait particulièrement. Accoudée à la batayole du couronnement, elle laissait errer sur la mer un regard vague et chargé d’une tristesse sans cause dont son âme était appesantie.

À dix pas d’elle, Jack, immobile, semblait poursuivre en lui-même quelque travail difficile et compliqué.

Quand il estima avoir suffisamment réfléchi, Jack, d’un pas lent, se dirigea vers sa belle-soeur et s’assit à son côté.

Perdue dans sa rêverie, celle-ci ne s’aperçut même pas de la présence du sombre et taciturne personnage.

« Alice ! » murmura Jack.

Mrs. Lindsay tressaillit et fixa sur son beau-frère des yeux voilés encore de la brume fine des lointains contemplés.

« Alice, reprit Jack, je voudrais avoir avec vous un sérieux entretien. Le moment me paraît convenable, le spardeck étant à peu près désert. Voulez-vous, Alice, m’accorder cet entretien ?

– Je vous écoute, Jack, répondit avec bonté Alice, étonnée de ce solennel préambule.

– Je vais, vous le savez, reprit Jack après un instant de silence, atteindre trente et un ans. Ce n’est pas un grand âge, certes, mais je n’ai cependant pas de temps à perdre si je veux modifier mon existence. Celle que j’ai menée jusqu’ici me fait horreur. J’en veux une autre, utile et féconde. Bref ! Alice, j’ai songé au mariage.

– C’est fort bien pensé, Jack, approuva Alice, étonnée seulement du moment choisi pour une pareille confidence. Il ne vous reste plus qu’à trouver une femme, et ce ne sera pas pour vous chose difficile.

– C’est fait, Alice, interrompit Jack Lindsay. Ou du moins il est une femme que j’ai choisie au fond du coeur. Depuis longtemps, je la connais, je l’estime et je l’aime. Mais, elle, Alice, m’aime-t-elle, ou puis-je espérer qu’elle m’aimera jamais ? »

Un merveilleux instinct sert les femmes et les avertit du danger. Aux premiers mots de Jack, Alice avait senti celui qui la menaçait. Détournant la tête, c’est d’une voix brève et froide qu’elle répondit :

« Il faudrait lui demander cela à elle-même, mon cher. »

Jack perçut le changement qui durcissait la voix de sa belle-soeur. Un éclair de colère passa dans ses yeux.

Cependant, par un violent effort, il réussit à se vaincre.

« C’est ce que je fais en ce moment, Alice, répondit-il, et j’attends avec angoisse son arrêt... Alice, reprit Jack, après avoir vainement attendu une réponse, ne voudriez-vous pas garder le même nom, en acceptant un nouveau mari ? »

Froissant son mouchoir entre ses doigts crispés, les yeux pleins de larmes nerveuses, Alice se retourna vivement vers son beau-frère.

« Voilà une passion bien subite et une demande bien imprévue ! dit-elle d’un ton d’amère raillerie.

– Passion subite ! s’écria Jack. Pouvez-vous dire cela, Alice ? Serait-il vrai que vous n’ayez jamais remarqué combien je vous aime ?

– Ne prononcez plus ce mot ! interrompit Alice avec violence. Non, je ne me suis jamais aperçue de rien de ce que vous dites. Ah ! Dieu, si j’avais remarqué quelque chose, aurais-je été si insensée de vous laisser nous accompagner dans ce voyage ?

– Vous êtes dure pour moi, Alice, dit Jack. En quoi ai-je pu mériter une pareille colère ? Si ma démarche est à tel point une surprise pour vous, imposez-moi une attente, mettez-moi à l’épreuve, mais ne m’enlevez pas tout espoir. »

Mrs. Lindsay regarda son beau-frère bien en face.

« Tout espoir au contraire », dit-elle fermement.

Jack laissa tomber son front dans ses mains avec toutes les apparences d’une profonde douleur. Alice en fut émue.

« Voyons, Jack, reprit-elle plus doucement, il y a là-dedans quelque malentendu. Peut-être vous trompez-vous involontairement. Peut-être, acheva-t-elle en hésitant, nos situations respectives sont-elles en partie la cause de cette erreur.

– Que voulez-vous dire ? demanda Jack en relevant la tête.

– J’ai été si peu de temps la femme de votre frère, poursuivit Alice en choisissant ses mots avec précaution, que peut-être avez-vous été blessé en me voyant recueillir sa fortune entière... Peut-être vous êtes-vous jugé lésé... dépouillé... »

Jack Lindsay fit un geste de protestation.

« Je suis sur un terrain brûlant, continua Alice. Je fais tous mes efforts pour éviter de prononcer un seul mot qui puisse vous peiner. Il faudra me pardonner, si je n’y parviens pas. Peut-être aussi, d’un autre côté, vous êtes-vous trouvé gêné, qui sait ?... presque ruiné même. Il est naturel que vous ayez pensé alors à un mariage qui rétablirait vos affaires et réparerait en même temps ce qui est à vos yeux une injustice. Tout entier à ce projet, vous aurez pris alors pour de l’amour une simple affection familiale.

– Concluez, fit Jack d’une voix sèche.

– Eh bien ! Jack, si telle est la vérité, tout peut encore s’arranger. Puisque j’ai le bonheur d’être riche, très riche même, ne puis-je venir fraternellement à votre secours ? Ne puis-je... éteindre votre passif... s’il existe... vous aider ensuite dans la vie, et... finalement... vous constituer une dot vous permettant de trouver une femme mieux disposée que votre belle-soeur.

– Un os à ronger, gronda Jack, les yeux baissés.

– Que dites-vous ? s’écria Alice. Il faut donc que j’aie été bien malheureuse dans le choix de mes mots, pour obtenir une pareille réponse. Vous ne pouvez vous figurer quel chagrin... »

Mrs. Lindsay ne put achever. Repoussant brusquement son fauteuil, Jack s’était levé.

« Trêve de simagrées, s’il vous plaît, prononça-t-il brusquement, l’oeil mauvais, la voix dure. Inutile d’envelopper votre refus d’autant de fioritures. Vous me repoussez. N’en parlons plus. À moi d’examiner ce que j’ai à faire. »

Laissant sa belle-soeur, qui, très émue par cette scène et par la sortie violente qui la terminait, se réfugia dans la solitude calmante de sa chambre, Jack s’éloigna tout frémissant de colère. Peu à peu cependant, cette colère tomba, et il put alors examiner froidement sa situation.

Lui fallait-il donc renoncer à la fortune convoitée ? Jamais, décida-t-il énergiquement. Restait alors à trouver le moyen de se l’approprier, puisque Alice se refusait à devenir sa femme.

Au dîner, celle-ci ne parut pas. Sa soeur alla vainement frapper à sa porte. Elle s’obstina dans sa solitude.

Elle ne reprit que le lendemain la vie coutumière du bord. Mais alors tout paraissait oublié entre le beau-frère et la belle-soeur. Chacun d’eux sans doute avait arrêté sa résolution dans l’inviolable secret de son âme.

Au cours de cette journée du 27 mai, la mer mollit sensiblement, et le nombre des passagers valides s’accrut simultanément. Le soir venu, les frères da Silva et la famille Blockhead étaient à peu près les seuls à ne pas embellir le spardeck de leur présence.

Tandis que la vie retrouvait ainsi son cours paisible à bord du Seamew, son capitaine au contraire semblait broyer du noir. Distrait, préoccupé, il se promenait constamment depuis deux jours sur la passerelle, en se pétrissant le nez d’une façon menaçante. Et toujours ses yeux, divergeant en un terrible strabisme, revenaient vers ce point que Sir Hamilton, quelques heures après le départ, avait pris pour un des sommets de Saint-Michel.

Le matin du 28 mai, il fit comme il avait accoutumé, et, en arrivant sur le pont, il braqua sa longue-vue vers le point devenu pour lui une obsession.

« Mille diables ! gronda-t-il à l’adresse d’Artimon, en abaissant l’instrument, nous sommes dans une péripétie infernale, monsieur. »

Il y avait longtemps que toute hésitation avait disparu. Le Seamew, en effet, ne se dirigeait pas directement vers Madère. Conformément au programme, on devait auparavant contourner l’île de Porto-Santo, et la route de Ponta-Delgada à Porto-Santo ne laisse pas de faire un angle appréciable avec la ligne droite réunissant à Madère la capitale de Saint-Michel. Cependant, le bâtiment inconnu avait suivi cette même route qui, en réalité, n’aboutissait nulle part, en se maintenant à la distance invariable de quatre milles environ. Il appuyait donc la chasse à n’en pas douter.

Cette persistance dans l’intervalle qui séparait les deux navires avait en partie rassuré le capitaine. Il ne serait pas du moins gagné de vitesse. Et quoi d’étonnant à cela ? Le navire portugais n’avait-il pas aussi fait son charbon aux Açores ? Mais le capitaine Pip était bien forcé de se dire que la traversée ne serait pas éternelle. On finirait par arriver à Madère, et Madère, c’était encore le Portugal.

Depuis quarante-huit heures, le capitaine retournait cette question sous toutes ses faces, sans aboutir à aucune solution satisfaisante. S’il avait été le maître, plutôt que de se résigner à de nouveaux geôliers, il se serait lancé droit devant lui jusqu’à épuisement de son charbon et de toutes les parties combustibles du bâtiment. On aurait vu alors lequel avait les soutes les plus vastes ! Par malheur, maître, il ne l’était qu’à demi, et à la seule condition qu’il conduirait le Seamew dans la maudite rade de Funchal, capitale de Madère. Aussi enrageait-il perpétuellement.

Il lui fallut bien prendre un parti quand, le 28 mai vers dix heures du matin, la cime de Porto-Santo commença à mordre l’horizon. Le pauvre capitaine dut se résigner à en référer à Thompson et, s’il avait l’oreille basse, il est inutile de le dire.

À sa joyeuse surprise, sa communication ne fut pas reçue aussi mal qu’il le craignait.

« Vous voyez donc, captain, dit seulement Thompson, que ce navire est portugais ?

– Je le crois, monsieur.

– Et qu’il est à notre poursuite ?

– Je le crois aussi, malheureusement.

– Eh bien ! dans ce cas, captain, je ne vois qu’une chose à faire.

– Et c’est, monsieur ?

– Mais de stopper, tout simplement.

– De stopper !

– Mon Dieu, oui, captain, de stopper. »

Le capitaine demeura interdit, les bras ballants, les yeux écarquillés.

« Amen ! monsieur », prononça-t-il enfin avec effort, et sans jurer cette fois par la barbe de sa mère.

Héroïquement, il exécuta l’ordre reçu. L’hélice stoppa, le Seamew demeura immobile à la surface de la mer, et la distance qui le séparait du navire poursuivant diminua graduellement. C’était bien un vaisseau de guerre portugais, reconnaissable à la longue flamme qui se déroulait à son grand mât. Vingt minutes plus tard, un mille à peine le séparait encore du Seamew.

Thompson fit alors mettre à flot une embarcation dans laquelle prirent place les agents de police. Pip n’en revenait pas. Voilà maintenant qu’on rendait les otages !

Le lieutenant, cependant, et six de ses hommes ne s’étaient pas embarqués avec leurs camarades. L’étonnement du capitaine fut au comble, en les voyant paraître à leur tour, en voyant surtout quels singuliers colis ils transportaient.

Ces colis, colis humains, n’étaient autres que le noble don Hygino Rodriguez da Veiga et ses deux frères.

Encore accablés des coups de Neptune, sortes de cadavres vivants, ils n’essayaient aucune résistance. Le capitaine les vit passer par-dessus le bastingage, insensibles et inconscients.

« Ah çà, mais !... Ah çà, mais !... » gronda le brave capitaine, incapable de trouver une explication.

Pour surpris qu’il fût, Sir Hamilton l’était plus encore. Indigné par ce traitement infligé à des gentlemen, il avait cependant mis une sourdine prudente à ses perpétuelles protestations. Provisoirement au moins, il se contenta de demander quelques éclaircissements à un matelot auprès duquel le hasard l’avait placé.

Hamilton tombait mal. Vieux homme bronzé, tanné, l’âme trop élargie par une longue contemplation de l’immensité des mers pour s’intéresser aux petitesses humaines, ce matelot ne savait rien, et, dans son indifférence superbe, il ne tenait pas à savoir. À la question du baronnet, il haussa les épaules en signe d’ignorance. Il daigna cependant ôter sa pipe de la bouche.

« C’est des particuliers, expliqua-t-il, qui ont mangé des cailloux, qu’on dit. Paraît que c’est défendu en Portugal. »

Hamilton dut se contenter de cette réponse. Satisfait de son explication, le vieux matelot tirait de nouveau sur sa bouffarde, et déjà, le regard enfui à la suite des lames rapides, il pensait à autre chose.

La vérité, Hamilton ne devait la connaître que plus tard, en même temps que les autres passagers. Ce fut une épreuve cruelle pour le vaniteux baronnet.

« Souvenez-vous de notre traité, avait dit Thompson au lieutenant, quand celui-ci prit congé à son tour.

– Soyez tranquille », avait répondu le lieutenant.

L’embarcation fut poussée sur ces mots. Puis, son chargement humain transporté sur l’aviso, elle rallia le Seamew, dont l’hélice se remit aussitôt en mouvement.

Le capitaine Pip continuait à n’y rien comprendre. Quant à Thompson, il n’était pas sans inquiétude. Malgré les assurances du lieutenant, l’aviso n’allait-il pas reprendre chasse, à portée de canon désormais ?

Il est à croire que l’officier tint loyalement ses promesses et que ses explications furent jugées satisfaisantes. Bientôt, en effet, l’aviso décrivait un grand demi-cercle sur tribord et disparaissait sous l’horizon du nord, en même temps que dans le sud se haussaient les rivages de Porto-Santo.

Vers midi, on côtoya cette île montagneuse surtout dans sa partie septentrionale, puis le Seamew fit route au sud-sud-ouest, et se dirigea droit sur Madère, distante encore d’une trentaine de milles, qui commençait à dresser au-dessus des eaux sa masse colossale.

Deux heures plus tard on avait connaissance du cap Sao-Lourenço, tandis que s’élevaient à leur tour les « Desertas », dont les trois îlots complètent l’archipel, avec les récifs les « Salvages ». À ce moment, la côte septentrionale de l’île se déroulait aux yeux des passagers dans toute son abrupte puissance.

En créant Madère, le Seigneur, visiblement, n’a pas cherché à faire du nouveau. Toujours de hautes falaises verticales, des promontoires aigus et sauvages, des monts convulsés séparés par de profondes et sombres vallées. C’est le modèle des Açores, mais un modèle achevé, agrandi, décuplé.

Au-dessus des durs rivages, une autre mer s’étend sous le ciel. Mer de verdure, celle-là, ayant pour vagues un nombre immense d’arbres géants. Tapissés par cette futaie comme par un gazon à leur taille, les monts s’étagent, grandissant, dominés tous au centre par les mille huit cent cinquante mètres du pic Ruivo.

Peu à peu le rivage nord se profila, et enfin le cap Sao-Lourenço, pointe orientale de l’île, fut doublé vers trois heures. Le Seamew s’en approcha à moins de deux milles, et l’on put facilement apercevoir le mât des signaux et le phare élevés à son extrémité.

Le capitaine fit alors ranger la terre de plus près encore, et le rivage méridional se déroula sous les yeux des passagers enthousiasmés.

Ce furent d’abord les roches basses dont est formé le cap Sao-Lourenço ainsi que la langue de terre qui le relie au reste de l’île. Puis la côte se releva, pour former les monstrueux contreforts qui soutiennent les montagnes du centre. Entre chacun d’eux, des villages se cachaient, délicieux à cette distance : Machico, Santa-Cruz, Caniçal, que Robert nommait au passage.

À quatre heures, un nouveau cap, le « Cabo Carajao », se dressa devant le navire. Quelques tours d’hélice suffirent à le doubler et, peu d’instants après, le Seamew mouillait en rade de Funchal, au milieu d’une flotte nombreuse, aux mâts de laquelle flottaient les pavillons de toutes les nations.

XIII

LA SOLUTION D’UN ANAGRAMME

A neuf cents kilomètres du point de l’Europe le plus rapproché, à sept cents du Maroc, à quatre cents de l’archipel des Canaries, séparée par quatre cent soixante milles marins de Sainte-Marie des Açores, Madère s’étend sur une longueur d’environ soixante-dix kilomètres, presque à l’intersection du trente-troisième degré de latitude nord et du dix-neuvième degré de longitude ouest.

Impossible d’imaginer plus grandiose oasis dans le Sahara de la mer.

De la chaîne montagneuse qui, haussant son extrême crête jusqu’à mille neuf cents mètres, court près du rivage nord de l’île, dont elle forme comme la gigantesque épine dorsale, des chaînons latéraux se détachent, affluents de ce fleuve de sommets. Vers le nord, d’un côté, vers le midi, de l’autre, séparés par de profondes vallées emplies d’un paradoxal ruissellement de végétation, ils vont mourir à la mer qu’ils dentellent de leurs aigres promontoires.

Raides, définitifs, volontaires, sont les rivages de cette reine de l’Atlantique septentrional. Ainsi un gigantesque emporte-pièce eût découpé le bloc en plein sol. D’une seule poussée, l’effort plutonien l’a, dans un passé reculé, lancé hors des eaux, qui tout autour d’elle se creusent à quatre kilomètres de profondeur.

Et pourtant, malgré ses roches farouches, que brodent des tufs aux coloris les plus imprévus, malgré les violentes dénivellations dont elle est tourmentée, l’île est d’aspect doux et tendre. Un incomparable manteau de verdure, adoucissant les angles trop aigus, arrondissant les cimes trop pointues, tombe en cascades jusqu’au bord extrême des falaises.

En nul autre point du globe, la végétation n’a cette énergie et cette ampleur. À Madère, nos arbustes deviennent des arbres, nos arbres atteignent des proportions colossales. Là, plus encore qu’aux Açores, s’élèvent côte à côte les végétaux des climats les plus divers. Les fleurs et les fruits des cinq parties du monde y prospèrent. Les sentiers sont bordés de roses, et il suffit de se baisser pour cueillir des fraises au milieu des brins d’herbe.

Que devait donc être cette île paradisiaque au moment de sa découverte, quand des arbres, relativement jeunes aujourd’hui, alors plusieurs fois séculaires, surélevaient ses montagnes de leurs frondaisons géantes ! L’île n’était à cette époque qu’une vaste forêt ne laissant pas un pouce de terre à la culture, et le premier gouverneur dut déchaîner l’incendie dans ces fourrés impénétrables. La chronique rapporte que le feu brûla six années consécutives, et l’on prétend que la fécondité du sol provient de ce peut-être nécessaire mais barbare vandalisme.

Par-dessus toute autre cause, c’est à son heureux climat que Madère doit cette luxuriante végétation. Peu de pays, sous ce rapport, peuvent lui être comparés. Moins chaude en été que les Açores, moins froide en hiver, la température de ces deux saisons diffère à peine de dix degrés centigrades. C’est le paradis des malades.

Aussi viennent-ils en rangs pressés au commencement de chaque hiver, les malades anglais surtout, demander la santé à ce ciel de miel et d’azur. De ce chef, une somme annuelle de trois millions de francs reste entre les mains des Madériens, tandis que les tombes creusées pour ceux qui ne repartiront pas font de Madère, selon une énergique expression, « le plus grand des cimetières de Londres ».

Sur la rive méridionale de l’île, au bord même de la mer, s’étage la capitale, Funchal. Un millier de navires mouillent annuellement dans sa rade foraine, où d’innombrables barques de pêche croisent, le jour, les points blancs de leurs voiles, la nuit, le trompeur appât de leurs feux.

À peine le Seamew avait-il laissé tomber son ancre, qu’il fut entouré d’une multitude d’embarcations conduites par des enfants à demi nus, dont les vociférations s’unissaient en un dissonant concert. Dans leur jargon anglo-portugais, ils offraient des fleurs, des fruits, ou suggéraient aux passagers amusés de jeter quelque sou, qu’ils iraient, surprenants nageurs, chercher au fond de l’eau.

Quand la Santé eut accordé libre pratique, ces canots indigènes rallièrent le bord, et firent leurs offres de service pour le débarquement.

Offres inutiles pour ce jour-là. Il était plus de cinq heures, et vraiment trop tard pour entreprendre la visite de Funchal.

Deux voyageurs seulement crurent devoir quitter le navire. Dans ces deux impatients, on reconnaîtra le jeune ménage, qui promenait sous tous les ciels un amour toujours pareil. Tenant chacun un petit sac, l’un près de l’autre, ils se dirigèrent, femme et mari, vers un canot auquel ils avaient fait un signe discret. La mine hypocritement embarrassée, avec une gaieté sournoise éclatant malgré tout au fond de leurs yeux baissés, ils passèrent, rapides et modestes, au milieu de leurs compagnons, dont les regards sympathiques les suivirent longtemps.

Ceux-ci demeurèrent à bord. Le programme comportant une escale de six jours pleins à Funchal, le temps manquait d’autant moins que ce programme n’annonçait aucune excursion.

« 26, 27, 28, 29, 30 et 31 mai, séjour à Funchal », voilà ce qu’il disait laconiquement. Était-ce un oubli de Thompson ? Ou bien, avait-il supposé que l’île de Madère ne renfermait aucun site qui méritât le dérangement ? Le programme ne s’expliquait pas sur ce point.

Hamilton se chargea d’obtenir un supplément d’informations.

Depuis leur dernière escarmouche, Thompson et lui ne se parlaient plus. Vis-à-vis de ses deux passagers grincheux, Hamilton et Saunders, Thompson avait désormais rejeté toute contrainte. Toujours empressé, affairé, débordant d’amabilité quand il avait affaire à quelqu’un de leurs compagnons, il restait avec ces deux-là poli, net et froid. Le baronnet se fit violence, et aborda l’odieux Thompson.

« Comment se fait-il, monsieur, demanda-t-il d’un ton hautain, que vous n’annonciez aucune excursion pendant les six jours de notre relâche à Madère ?

– Voyez le programme, monsieur, répondit sèchement Thompson.

– Fort bien, dit Hamilton en se pinçant les lèvres. Voudriez-vous du moins nous dire où vous comptez nous loger ?

– Voyez le programme, monsieur, répéta Thompson imperturbable.

– Mais il est muet sur ce point, votre programme. Aucune indication, aucun nom d’hôtel. Rien.

– Et ce navire, monsieur ? objecta Thompson.

– Comment ! s’écria Hamilton, outré, auriez-vous la prétention de nous tenir prisonniers à bord du Seamew ? C’est ça que vous appelez voir Madère !

– Voyez le programme, monsieur ! » répondit pour la troisième fois Thompson en tournant le dos à son irascible administré.

Mais, tombant de Charybde en Scylla, le malheureux administrateur se trouva en face d’un nouvel ennemi.

« Vraiment ! monsieur, prononça la voix grinçante de Saunders, il faut voir le programme ! Mais c’est une duperie, votre programme, j’en appelle à tous ces messieurs. »

Et Saunders, d’un geste circulaire, prit à témoin tous les passagers, dont un cercle se formait peu à peu autour des belligérants.

« Comment ! continuait cependant Saunders, il n’y aurait rien de curieux à nous montrer dans cette île ? Après nous avoir traînés, comme un troupeau, dans des pays sans habitants et sans route, vous osez nous retenir à bord de votre... de votre... »

Saunders hésitait.

« ... de votre sabot, de votre infernal sabot, trouva-t-il enfin, maintenant que nous arrivons dans une contrée à peu près civilisée ! »

Thompson, les yeux perdus au ciel, sa main, au fond de la poche, agitant doucement un trousseau de clés, attendait flegmatiquement la fin de l’orage. Cette attitude acheva d’irriter Saunders.

« Eh bien ! s’écria-t-il, cela ne se passera pas ainsi !

– Parfaitement ! appuya Hamilton.

– Nous verrons s’il y a des juges à Londres !

– Parfaitement ! dit de nouveau le baronnet énergiquement.

– Et, pour commencer, je descends à terre, moi ! Je vais dans un hôtel, moi ! Un hôtel de premier ordre, monsieur ! Et je m’y installe à vos frais ! »

Saunders s’engouffra sur ces mots dans l’escalier des cabines. Bientôt, on le vit reparaître, portant sa valise, héler une embarcation, et quitter le bord avec une majestueuse mais bruyante dignité.

Pour ne pas se livrer à des protestations aussi véhémentes, la plupart de ses compagnons ne l’en approuvaient pas moins. Pas un qui ne jugeât sévèrement la légèreté de l’Agence Thompson, et beaucoup d’entre eux, à coup sûr, ne se borneraient pas à parcourir la capitale de Madère.

Alice et Dolly, à tout le moins, sillonneraient un peu l’île elle-même, elles l’avaient déjà résolu, et de ce voyage Roger naturellement ferait partie. Ce fut lui qui se chargea d’obtenir de Robert les renseignements préalables indispensables. Il se décida à élucider par la même occasion un doute qui le tracassait depuis trop longtemps touchant l’interprète du Seamew.

« Un renseignement, s’il vous plaît, mon cher monsieur, lui dit-il en l’abordant, non sans esquisser un malicieux sourire, après le repas du soir.

– Tout à vous, monsieur, répondit Robert.

– La famille Lindsay et moi, reprit Roger, désirons faire une excursion dans l’intérieur de Madère. Voudriez-vous avoir l’obligeance de nous indiquer le meilleur itinéraire à suivre ?

– Moi ! s’écria Robert, qu’à la lueur des fanaux Roger vit positivement rougir. Mais j’en suis incapable ! Je ne sais absolument rien sur cette île de Madère ! »

Pour la seconde fois, Robert s’apercevait qu’il avait complètement négligé son devoir. Cela le désolait et l’humiliait. Quelle faible volonté avait-il donc ? Quelles pensées le distrayaient ainsi de ce qui pour lui aurait dû être l’essentiel ?

En entendant cet aveu d’impuissance, Roger avait paru très mécontent.

« Comment ! dit-il. N’êtes-vous pas le cicérone-interprète du bord ?

– En effet, dit Robert d’un ton glacé.

– Comment se fait-il alors que vous soyez d’une telle ignorance sur Madère ? »

Robert, préférant le silence à une humiliante défense, répondit par un geste évasif.

Roger prit un air narquois.

« Ne serait-ce pas, insinua-t-il, que vous n’avez pas eu le loisir de consulter vos fidèles bouquins ? Il y a longtemps que votre hublot ne s’éclaire plus le soir.

– Que voulez-vous dire ? demanda Robert devenu écarlate.

– Ce que je dis, parbleu ! »

Robert, un peu désorienté, ne répondit pas. Quelque chose d’amical dans la voix de son interlocuteur perçait sous l’ironie des paroles. Il demeurait dans l’incertitude. Il fut rapidement fixé. À sa grande surprise, Roger, le prenant par le bras avec une familiarité imprévue, lui dit à brûle-pourpoint :

« Allons, mon cher, avouez-le ! Vous êtes interprète comme je suis pape !

– J’avoue ne pas comprendre... se défendit Robert.

– Je me comprends, moi, repartit Roger. Ça suffit. Évidemment, vous êtes interprète actuellement, c’est clair, à peu près comme je suis marin. Mais quant à l’être de profession !...

Ai-je l'air d'un curé, moi ?... En tout cas, mon cher, si interprète vous êtes, il faut avouer que vous n'en êtes pas un fameux !

– Mais... protesta Robert en ébauchant un demi-sourire.

– Parfaitement, affirma Roger avec énergie. Vous le faites très mal, votre métier. Vous ne dirigez pas, on vous dirige. Et jamais rien que quelques mots tout secs appris d'avance dans un guide quelconque. Si c'est là un cicérone !...

– Mais enfin... » répéta Robert.

Roger de nouveau lui coupa la parole. Un bon sourire sur les lèvres, la main tendue, il s'était planté en face de lui, et il disait :

« Ne vous entêtez donc pas dans un incognito percé à jour. Professeur comme ma canne, cicérone comme mon cigare, vous êtes déguisé, mon cher, avouez-le.

– Déguisé ? répéta Robert.

– Eh oui, vous êtes entré dans la peau d'un cicérone-interprète comme on revêt un habit d'emprunt. »

Robert tressaillit. Que sa résolution eût été bonne, il ne pouvait en douter. Mais allait-il, par obstination d'orgueil, refuser dans son isolement l'amitié qui s'offrait à lui avec tant de confiance ?

« C'est vrai, dit-il.

– Parbleu ! fit tranquillement Roger en lui serrant la main, et en l'entraînant dans une amicale promenade. Il y a longtemps que je l'avais deviné. Un homme bien élevé en reconnaîtrait un autre sous la couche de charbon d'un chauffeur. Mais, maintenant que vous les avez commencées, j'espère que vous allez continuer vos confidences. Comment avez-vous pu être conduit à accepter cette situation ? »

Robert soupira.

« Serait-ce ?... insinua son compagnon.

– Serait-ce ?...

– L'amour !

– Non, dit Robert. La pauvreté. »

Roger s'arrêta sur place et prit dans la sienne la main de son compatriote. Ce geste cordial alla au coeur de Robert et l'émut assez pour qu'il se livrât sans difficulté dès que l'autre reprit :

« La pauvreté !... Voyons, mon cher, contez-moi ça. Raconter son mal est, dit-on, un soulagement, et vous ne trouverez jamais auditeur plus sympathique. Vos parents ?

– Morts.

– Tous les deux ?

– Tous les deux. Ma mère, lorsque j'avais quinze ans ; mon père, il y a six mois. Jusqu'à cette époque, j'avais vécu la vie que mènent tous les jeunes gens riches, très riches même, et c'est seulement depuis la mort de mon père...

– Oui, je comprends, dit Roger d'un ton de profonde sympathie. Votre père était un de ces mondains, un de ces viveurs...

– Je ne l'accuse pas ! interrompit vivement Robert. Tout le temps de sa vie, il s'est montré bon pour moi. Main et coeur ouverts toujours. Pour le reste, il était bien libre d'organiser son existence à sa manière. Quoi qu'il en soit, je me suis vu en quelques jours littéralement sans un sou. Tout ce que je possédais, aux mains des créanciers de la succession, deux semaines après la mort de mon père il ne me restait à peu près rien. Il m'a bien fallu alors songer à gagner mon pain. Malheureusement, peu accoutumé aux difficultés d'une pareille vie, j'ai perdu pied un instant, je l'avoue. Au lieu de faire tête à l'orage, de rester à Paris, et d'user de mes relations, j'ai ressenti une sotte honte de ma nouvelle condition. Résolu à disparaître, j'ai changé de nom et me suis embarqué pour Londres, où j'eus bientôt épuisé mes dernières ressources. Par chance, j'ai décroché une place de professeur, et je commençais à me remettre

de la secousse, à ébaucher des projets, comme par exemple celui d’aller chercher fortune dans quelque colonie française, quand je retombai de nouveau sur le pavé. Je dus sauter sur la première occasion. Cette occasion s’est appelée Thompson. Voilà mon histoire en peu de mots.

– Elle n’est pas gaie, déclara Roger. Mais ne m’avez-vous pas dit que vous aviez changé de nom ?

– Il est vrai.

– Et votre nom véritable ? Au point où nous en sommes, y aurait-il indiscrétion ?... »

Robert sourit avec un peu d’amertume.

« Mon Dieu, j’en ai tant dit !... Je vous demande seulement le secret pour ne pas faire de moi la fable du bord. Et d’ailleurs, je vous l’ai avoué, c’est par un amour-propre que je juge sot à cette heure, que je me suis permis ce ridicule baptême. Je ne voulais pas livrer mon vrai nom à des railleries. Il me semblait déchoir.

Quelles sottises ! Alors, je me suis amusé à inventer quelque nom nouveau, et je n’ai rien trouvé de mieux que de faire puérilement l’anagramme du mien.

– Ainsi, dans Morgand ?...

– Dans Morgand, il y a Gramond. Ajoutez-y une particule qui m’est fort utile en ce moment, et un titre de marquis qui me rend incontestablement de grands services, et vous connaîtrez ma personnalité complète. »

Roger avait poussé une exclamation.

« Parbleu ! s’écria-t-il, je savais bien que je vous connaissais ! Si vous avez quelque mémoire, vous devez vous souvenir que nous nous sommes vus parfois, étant enfants. J’ai eu l’honneur d’être reçu chez Mme votre mère. Nous sommes même vaguement cousins, je crois.

– Tout cela est exact, reconnut Robert. Je m’en suis souvenu dès que j’ai entendu prononcer votre nom.

– Et vous avez persisté dans votre incognito ! se récria Roger.

– À quoi bon le rompre ? dit Robert. Mais ce sont les circonstances que vous rappelez qui m’ont poussé à répondre à vos questions. »

Un instant, les deux compatriotes se promenèrent en silence.

« Et votre emploi d’interprète ? demanda brusquement Roger.

– Eh bien ? dit Robert.

– Voulez-vous le quitter ? Je suis, cela va sans dire, à votre entière disposition.

– Et comment vous rembourserais-je ? Non, non, mon cher monsieur. Je suis touché de vos offres plus que je ne saurais dire, mais je ne puis les accepter. Si je me suis réduit à cet état de misère, si j’ai quitté amis et pays, c’est précisément pour ne rien devoir à personne. Et, en cela, je m’entêterai.

– Au reste, vous avez raison », dit Roger d’un air songeur.

Longtemps encore, les deux compatriotes se promenèrent bras dessus bras dessous, et peu à peu Roger à son tour s’aventura sur la pente des confidences.

Ce n’est pas en vain que deux jeunes hommes se livrent ainsi l’un à l’autre. En se quittant, les deux compagnons de route avaient vu tomber les barrières qui les séparaient. Le Seamew désormais transportait au moins deux amis.

Robert reçut la bienfaisante impression de ce changement imprévu. Elle avait pris fin cette solitude morale dans laquelle il se morfondait depuis plus de six mois. Interprète pour tous, de quel secours ne lui serait pas la conscience d’avoir aux yeux d’un seul reconquis sa dignité tout entière.

C’est livré à ces agréables pensées qu’il alluma sa bougie et se plongea dans l’étude de Madère, et de Funchal en particulier. Les innocentes railleries de Roger lui en avaient démontré la nécessité. Il s’efforça de rattraper le temps perdu et travailla son guide fort avant

dans la nuit. Aussi était-il ferré sur la question, prêt à subir toutes les colles, quand sonna l’heure du départ.

Pour aller au rivage distant à peu près d’un demi-mille, on ne devait pas employer les canots du bord. La mer, toujours brisante à Funchal, y rend l’atterrissage assez difficile. Le concours des embarcations du pays et de marins « très pratiques » de la côte est nécessaire à la sécurité des passagers.

« Vous savez, monsieur le professeur, dit Thompson à Robert en s’embarquant avec lui, à Madère, où tout le monde parle anglais, j’ose le dire, c’est pour vous une espèce de congé. Rendez-vous seulement à onze heures à l’Hôtel d’Angleterre et à huit heures du soir à bord, si l’on veut profiter de la table commune. »

En peu d’instants, les embarcations, celle de Thompson en tête, arrivèrent au rivage. Par malheur, les abords s’en trouvaient encombrés. C’était jour de marché, ainsi que le dit un des marins, et le passage était obstrué par des barques de toute espèce, d’où s’élevait un assourdissant concert. Des animaux, empilés dans ces barques, grognaient, mugissaient, bêlaient. Chacun dans sa langue, ils disaient abondamment leur ennui.

L’un après l’autre, on les débarquait. Débarquement peu compliqué, qui consistait simplement à les jeter à l’eau, à grand renfort de rires et de cris. Les passagers du Seamew durent atterrir, confondus dans ce bruyant troupeau, sous les yeux d’un double et dissemblable public. Indifférents, ceux qui, sur le galet, recevaient les animaux destinés au marché ; attentive, la foule élégante, en majorité composée d’Anglais, qui, à l’arrière-plan, se promenait sur la digue en cherchant quelque visage de connaissance parmi les nouveaux arrivants.

Du reste, en dehors de l’espoir confus de découvrir un ami parmi les visiteurs de leur île, ces promeneurs ne pouvaient manquer de s’intéresser aux manoeuvres de l’atterrissage. Il y a toujours là un petit moment d’incertitude qui ne manque pas d’un certain charme, si ce n’est peut-être pour les acteurs.

Parvenus à une vingtaine de mètres du galet, les marins qui vous transbordent stoppent et attendent la vague qui doit les conduire jusqu’à terre, au milieu d’un bouillonnement d’écume plus effrayant que dangereux. Les matelots de Madère choisissent le moment psychologique avec une remarquable habileté, et un atterrissage manqué est fort rare.

Il devait pourtant y en avoir un ce jour-là. Arrêtée un peu trop loin du bord, l’une des embarcations n’y fut pas portée entièrement par la vague, qui, en se retirant, la laissa à sec. Ses trois occupants s’empressèrent alors de la quitter mais, rattrapés à la course par une seconde lame déferlante, ils furent renversés, roulés, trempés, tandis que leur canot se retournait la quille en l’air. Le bain était complet. Ces trois passagers n’avaient rien à envier aux veaux et aux moutons, qui continuaient à pousser leurs cris lamentables.

Et quels étaient ces trois passagers ? Ni plus ni moins que Mr. Edward Tigg, Mr. Absyrthus Blockhead et le baronnet Sir George Hamilton. Dans le désordre du départ, ils s’étaient trouvés réunis, juste pour faire de compagnie connaissance avec Madère de cette manière originale.

Les trois baigneurs involontaires prirent l’aventure de façons fort différentes.

Tigg flegmatiquement. Dès que la vague l’eut laissé à sec, il se secoua philosophiquement, et s’éloigna d’un pas tranquille hors d’une nouvelle atteinte du perfide élément. Entendit-il seulement le cri que poussèrent Miss Mary et Miss Bess Blockhead ? S’il l’entendit, il jugea modestement que crier est naturel, quand on voit bouler son père comme un simple galet.

Quant à ce père, il exultait. On riait autour de lui, mais il riait bien davantage. Avoir frisé la noyade, cela le mettait aux anges. Il fallut que les marins maladroits, causes du mal, l’entraînassent, sans quoi, dans son ravissement, il aurait attendu une seconde douche à la place même où il avait reçu la première. Heureuse nature que celle de l’épicier honoraire !

Si Tigg fut calme, et Blockhead joyeux, Hamilton fut courroucé. À peine relevé, il se dirigea vers Thompson, sain et sauf, lui, au milieu du rire général que cette intempestive baignade avait déchaîné aux deux étages de la plage. Sans un mot, il montra ses vêtements trempés à celui qu’il estimait l’auteur responsable de ses maux.

Thompson comprit qu’il se devait en cette circonstance, et se mit à la disposition de son infortuné passager. Une barque lui fut offerte qui le ramènerait à bord, où il pourrait changer de vêtements. Mais Hamilton refusa net.

« Moi, monsieur, m’embarquer de nouveau dans un de ces infâmes canots ! »

La fureur d’Hamilton s’augmentait de la présence de Saunders. L’oeil narquois, celui-ci assistait à ce débarquement mouvementé. « Aussi, pourquoi m’avoir lâché hier ? Je suis sec, moi », semblait-il dire ironiquement au baronnet.

« En ce cas, monsieur, répliqua Thompson, à moins qu’un de vos compagnons...

– Parfaitement ! Parfaitement ! interrompit Blockhead. Je rapporterai à Sir George Hamilton tout ce qu’il voudra. Je ne serais même pas fâché... »

De quoi le brave épicier honoraire n’aurait-il pas été fâché ? De prendre un second bain probablement !

Il n’eut pas cette joie. Son second voyage s’effectua sans incident, et les vêtements du baronnet arrivèrent secs à destination.

La plupart des passagers s’étaient déjà dispersés. Quant à Robert, Roger l’avait tout de suite accaparé.

« Êtes-vous libre ? lui avait-il demandé.

– Tout à fait, avait répondu Robert. M. Thompson vient de me donner cette bonne nouvelle.

– En ce cas, voudriez-vous me piloter quelque peu ?

– Avec le plus grand plaisir, bien évidemment, avait déclaré le nouvel ami de l’officier. »

Mais, au bout de trois pas, celui-ci s’était arrêté, et, d’un air ironique :

« Ah çà ! n’allez pas m’égarer au moins !

– Soyez tranquille », avait gaiement riposté Robert qui sortait de repasser son plan de Funchal.

Et, de fait, il ne se trompa que cinq fois dans la première demi-heure, au grand amusement de Roger.

Débarqués presque en face de la tour qui supporte le mât des signaux, les deux voyageurs s’étaient engagés tout de suite dans les ruelles étroites et tortueuses de Funchal. Mais ils n’avaient pas fait cent mètres qu’ils ralentissaient leur allure. Bientôt même, ils s’arrêtèrent, avec une grimace douloureuse à l’adresse du désolant pavé dont leurs pieds étaient meurtris. En aucun point du globe, il n’en est de plus inhumain. Fait d’éclats basaltiques aux arêtes tranchantes, il a raison des plus entêtées chaussures. Quant au trottoir, il n’y fallait pas songer. Le trottoir est un luxe inconnu à Madère.

La table d’hôte de l’Hôtel d’Angleterre réunit à onze heures tous les passagers du Seamew, abstraction faite des jeunes mariés toujours aussi invisibles, et de Johnson, qui recommençait sa plaisanterie des Açores décidément.

Combien différent, ce déjeuner, de celui de Fayal. Les touristes apprécièrent vivement le changement et jugèrent que l’agence tenait pour la première fois ses promesses. On aurait pu se croire en Angleterre, sans les confitures de pommes de terre que fabriquent les religieuses du couvent de Santa-Clara, et qui furent servies au dessert. Cette friandise exotique, mais assez fade, n’eut aucun succès près des convives.

Après le déjeuner, Roger accapara de nouveau son compatriote, et lui déclara qu’il comptait absolument sur lui pour le guider à travers Funchal en compagnie de la famille Lindsay.

« Toutefois, ajouta-t-il en l’attirant à l’écart, nous ne pouvons infliger à ces dames une promenade de quelque durée sur le belliqueux pavé dont nous avons ce matin éprouvé la méchante humeur. N’y a-t-il aucune voiture dans ce pays ?

– Aucune voiture sur roues, du moins, répondit Robert.

– Diable ! fit Roger perplexe.

– Mais il y a mieux.

– Et c’est ?...

– Le hamac.

– Le hamac ! Charmant, le hamac ! Une promenade en hamac sera délicieuse. Mais où trouver ces bienheureux hamacs, ô savant cicérone ?

– Place Chafariz, répondit Robert en souriant, et je vais, si vous le voulez, vous conduire de ce pas.

– Jusqu’aux noms des rues, maintenant ! » s’écria Roger émerveillé.

Priant Alice et Dolly de les attendre, Roger sortit sur les pas de son compatriote. Mais, dans la rue, la science de celui-ci se trouva en défaut. Bientôt, il fut réduit à l’humiliation de demander son chemin.

« J’en aurais fait autant, constata impitoyablement Roger. Il n’y a donc pas de plan dans votre guide ? »

Sur la place Chafariz, assez vaste et ornée d’une fontaine centrale, grouillait une foule nombreuse de campagnards venus pour le marché. Les deux Français trouvèrent sans peine la station de hamacs et arrêtèrent deux de ces agréables véhicules.

Quand Alice et Dolly y furent installées, la petite troupe se mit en marche.

On s’approcha d’abord du Palacio Sao-Lourenço, dont on longea les fortifications irrégulières, flanquées de tours rondes peintes en jaune, derrière lesquelles s’abrite le gouverneur de Madère. Puis, revenant vers l’est, on traversa le jardin public, fort beau et très bien entretenu, qui se développe à côté du Théâtre de Funchal.

Ce fut seulement à la Cathédrale que les dames quittèrent leurs hamacs. Effort dont elles auraient pu se dispenser, cet édifice du XVe siècle ayant perdu tout caractère sous les badigeonnages successifs que lui a infligés la trop conservatrice administration locale.

Quant aux autres églises, Robert affirmant qu’elles ne méritaient pas le dérangement, on résolut de s’abstenir, et l’on se dirigea seulement vers le couvent des Franciscains, dans lequel, au dire de Robert, se trouvait « une curiosité ».

Pour se rendre à ce couvent, les touristes durent traverser presque toute la cité de Funchal. Bordées de maisons blanches aux persiennes vertes et ornées de balcons de fer, les rues se succédaient, pareillement sinueuses, toujours veuves de trottoirs, et pavées des mêmes impitoyables cailloux. Aux rez-de-chaussée, des magasins s’ouvraient d’un air engageant, mais, à voir la pauvreté de leurs étalages, il était douteux que l’acheteur le moins difficile pût en sortir satisfait. Quelques-uns de ces magasins offraient aux amateurs les productions spéciales de Madère. C’étaient des broderies, des dentelles en fil d’agave, des nattes, de petits meubles en marqueterie. Aux éventaires des joailliers s’étageaient des piles de bracelets, réduction de l’écliptique, car les signes du zodiaque y étaient gravés.

De temps à autre, il fallait se ranger pour laisser passer quelque promeneur venant en sens opposé. De piétons, on voyait peu. En hamac généralement, le promeneur était parfois à cheval, et suivi, dans ce cas, de l’infatigable arriero chargé de donner la chasse aux moustiques. Type bien spécial à Madère, que cet arriero. À aucune allure, il ne se laisse distancer. Il trotte quand le cheval trotte, galope quand le cheval galope, et jamais il ne demande grâce, quelles que soient la vitesse et la longueur de la marche.

D’autres fois, le promeneur se prélassait sous l’imperméable baldaquin d’un « carro », sorte de voiture à patins glissant sur les pierres polies. Tiré par des boeufs agrémentés de

clochettes, le carro s’avance avec une sage lenteur, conduit par un homme et précédé par un enfant qui fait l’office de postillon.

« Deux grands bœufs attelés, d’un pas tranquille et lent... commença Roger, en arrangeant le vers connu de Boileau.

– Promènent dans Funchal cet English indolent », acheva Robert en complétant la mutilation.

Peu à peu, cependant, le caractère de la ville changeait. Les magasins se faisaient moins nombreux, les rues plus étroites et plus tortueuses, les pavés plus irréconciliables. En même temps, la montée s’accentuait. On arrivait dans les quartiers pauvres, dont les maisons, adossées au rocher, laissaient voir par leurs fenêtres ouvertes leur misérable mobilier. Elles expliquaient, ces sombres et humides demeures, pourquoi la population de l’île est décimée par des maladies qui devraient être inconnues sous cet heureux climat : la scrofule, la lèpre, sans compter la phtisie, que des Anglais, venus pour s’en guérir, ont acclimatée.

Les porteurs de hamac ne se rebutaient pas de la raideur de la pente. D’un pas égal, sûr et fort, ils continuaient leur marche, échangeant des bonjours au passage.

Plus de carros dans ces raidillons. Sorte de traîneau admirablement adapté à ces pentes de montagne, le « carrhino » les remplaçait. À chaque instant, on en voyait passer, glissant à toute vitesse, et dirigés par deux hommes robustes, au moyen de cordes fixées à l’avant du véhicule.

Les dames mirent pied à terre devant le couvent des Franciscains, presque en haut de la montée. La « curiosité » annoncée consistait en une vaste pièce servant de chapelle, aux murs incrustés de trois mille crânes humains. Ni leur cicérone, ni leurs guides ne purent, d’ailleurs, expliquer aux voyageurs l’origine de cette bizarrerie.

La « curiosité » suffisamment contemplée, on redescendit la pente, et les deux piétons ne tardèrent pas à demeurer en arrière, incapables de suivre le train sur ce pavé, auquel ils n’épargnaient pas les épithètes désobligeantes.

« Quelle horrible façon d’entretenir les rues ! s’écria Roger en s’arrêtant tout à fait. Verriez-vous un inconvénient à souffler un instant, ou du moins à ralentir le pas ?

– J’allais vous le proposer, répondit Robert.

– À merveille ! Et je profiterai de notre solitude pour vous présenter une requête. »

Roger rappela alors à son compagnon que les dames Lindsay et lui avaient projeté pour le lendemain une excursion dans l’intérieur. Au cours de cette excursion, un interprète serait nécessaire, et Roger comptait sur son nouvel ami.

« Ce que vous désirez est bien difficile, objecta Robert.

– Pourquoi ? demanda Roger.

– Mais parce que j’appartiens à l’ensemble des touristes et non à quelques-uns d’entre eux.

– Nous ne ferons pas bande à part, répondit Roger. Viendra avec nous qui voudra. Quant aux autres, ils n’ont pas besoin d’interprète à Funchal, où tout le monde parle anglais, et que l’on peut visiter en deux heures, y compris la chapelle des crânes. Au surplus, cela regarde M. Thompson, auquel j’en parlerai ce soir. »

Au bas de la pente, les deux Français rejoignirent leurs compagnes, arrêtées par un concours assez nombreux de populaire. Une maison semblait être l’objectif de cette foule, d’où s’élevaient des rires et des exclamations.

Bientôt un cortège se forma, se mit en marche et défila devant les touristes, aux sons d’une joyeuse musique et de chants de fête.

Roger poussa une exclamation d’étonnement.

« Mais... mais... Dieu me pardonne !... C’est un enterrement, ça ! »

En effet, à la suite des premiers rangs du cortège, on apercevait, sur les épaules de quatre porteurs, une sorte de brancard, sur lequel un petit corps, celui d’une fillette, était couché dans l’éternel sommeil.

De leur place, les touristes distinguaient nettement jusqu'au moindre détail. Ils voyaient le front entouré de fleurs blanches, les yeux clos, les mains jointes du petit cadavre, que l'on conduisait ainsi à la tombe au milieu d'une gaieté générale.

Quant à croire à une cérémonie tout autre, quant à douter que la fillette fût morte, cela était impossible. On ne pouvait se tromper à ce front jauni, à ce nez pincé, à la raideur des deux petits pieds sortant des plis de la robe, à cette immobilité définitive de l'être.

« Quelle est cette énigme ? murmura Roger, tandis que la foule s'écoulait lentement.

– Elle n'a rien de mystérieux, répondit Robert. Ici, dans ce pays religieux et catholique, on estime que les enfants, étant purs de toute tache, vont directement prendre place parmi les anges du ciel. Pourquoi dès lors les pleurerait-on ? Ne doit-on pas, au contraire, d'autant plus se réjouir de leur mort qu'on les a mieux aimés sur la terre ? De là les chants joyeux que vous avez entendus. Après la cérémonie, les amis de la famille viendront en foule complimenter les parents de la petite morte, qui devront encore renfermer en eux-mêmes leur humaine et irrésistible douleur.

– Quelle singulière coutume ! dit Dolly.

– Oui, murmura Alice, singulière. Mais belle, et tendre, et consolante aussi. »

À peine à l'hôtel, où les touristes se réunissaient pour retourner en corps au Seamew, Roger présenta sa requête à Thompson. Trop heureux, Thompson, de se débarrasser ainsi de bouches vraiment onéreuses ! Non seulement il accueillit la requête sans difficulté, mais encore il fit une chaleureuse propagande en faveur de cette excursion extra-officielle.

Peu nombreux furent les adhérents qu'il récolta. Quelle idée d'ajouter un supplément de frais à un voyage déjà très coûteux !

Pourtant, il en fut un qui ne marchanda pas son approbation et qui, sans hésiter, déclara se joindre aux excursionnistes. Il félicita même Roger de son idée.

« Vraiment, cher monsieur, dit-il d'une voix de stentor, c'est vous qui auriez dû, dans notre intérêt, organiser le voyage tout entier ! »

Qui aurait pu être cet insolent passager, si ce n'est l'incorrigible Saunders ?

Électrisé par cet exemple, le baronnet donna lui aussi son adhésion, et pareillement Blockhead qui se déclara enchanté sans s'expliquer davantage.

Aucun autre passager ne se joignit à ceux-là.

« Nous serons donc huit », conclut Jack du ton le plus simple.

Alice fronça les sourcils, et considéra son beau-frère avec une sévère surprise. Dans l'état de leurs rapports, n'aurait-il pas dû montrer plus de réserve ? Mais Jack s'était détourné, et il ne vit pas ce qu'il ne voulait pas voir.

Mrs. Lindsay fut contrainte de renfermer son mécontentement en elle-même, et son humeur ordinairement sereine s'en trouva assombrie. Quand les passagers du Seamew, sauf ceux qui devaient participer à l'excursion du lendemain, furent retournés à bord, elle ne put s'empêcher de reprocher à Roger d'avoir ainsi publié leurs projets. Roger s'excusa de son mieux. Il avait pensé qu'un interprète serait utile dans l'intérieur. En outre, ajouta-t-il sans rire, M. Morgand, grâce à sa connaissance du pays, pourrait leur servir de guide.

« Vous avez peut-être raison, répondit Alice sans désarmer, cependant je suis un peu fâchée, je dois vous le dire, que vous l'ayez joint à notre petite troupe.

– Et pourquoi donc ? demanda Roger sincèrement étonné.

– Parce que, répliqua Alice, une semblable excursion donnera forcément à nos relations un certain caractère d'intimité. Cela, pour deux femmes, est délicat, quand il s'agit d'une personne comme M. Morgand. Je vous accorde que les apparences sont des plus engageantes. Mais enfin, voilà un homme remplissant un emploi en somme subalterne, on ne sait d'où il vient, il n'offre aucune surface, n'a parmi nous aucun répondant... »

Roger écoutait avec surprise cet exposé de principes si insolite dans la bouche d'une citoyenne de la libre Amérique. Mrs. Lindsay l'avait jusque-là accoutumé à moins de timidité.

Il constatait, non sans en éprouver un mystérieux plaisir, l’attention singulière qu’une femme, placée si fort au-dessus d’un interprète par la fortune, daignait accorder à cet humble fonctionnaire de l’Agence Thompson. Eh quoi ! elle parlait d’avoir avec lui « des rapports » intimes ou non ! Elle s’inquiétait de ses origines, regrettait qu’il n’eût pas de répondant !...

« Pardon ! interrompit-il. Il en a.

– Qui donc ?

– Moi. Je le cautionne formellement auprès de vous », dit sérieusement Roger, qui, avec un aimable salut, s’empressa de prendre congé.

La curiosité est la maîtresse passion des femmes, et les derniers mots de Roger avaient déchaîné celle de Mrs. Lindsay. Remontée dans sa chambre, elle n’y put trouver le sommeil. L’énigme qui venait de lui être proposée l’énervait, et, d’autre part, elle s’irritait de la fausseté de sa situation vis-à-vis de son beau-frère. Que ne quittait-elle le bord ? Que n’abandonnait-elle ce voyage, qu’elle n’aurait jamais dû entreprendre ? Cette solution était la seule logique. Elle remettait toute chose en place. Alice était forcée de le reconnaître. Et pourtant, au fond de son être, une insurmontable répugnance s’opposait sourdement à ce parti.

Elle ouvrit la fenêtre, et délicieusement baigna son visage dans la brise voltigeante et tiède.

C’était une nuit de nouvelle lune. Noirs tous deux, les cieux et la mer, que piquaient des lumières, là-haut étoiles, feux des navires à l’ancre en bas.

Longtemps, agitée de confuses pensées, Alice demeura rêveuse devant l’espace empli d’une ombre mystérieuse, tandis que, de la plage, montait jusqu’à elle la plainte éternelle des galets.

XIV

LE CURRAL DAS FREIAS

Le lendemain, les huit hamacs se trouvèrent exactement devant l’Hôtel d’Angleterre. À six heures, la caravane – combien réduite ! – se mit en route dans la fraîcheur délicieuse du matin.

Au pas allègre de ses seize porteurs, escortée de seize autres porteurs de relais, elle s’engagea sur le Chemin-Neuf, et, pendant une heure et demie, longea la mer sur cette route bien entretenue. Avant huit heures, on fit une courte halte à Camara de Lobos, puis on attaqua résolument la montagne par un chemin auquel son extrême raideur a valu le nom de « Mata Boes », ou « Tueur de Boeufs ».

Ce sentier où les boeufs succombent, les hommes l’assaillaient et le domptaient. C’était merveille de voir les porteurs de hamac. Deux heures durant, en se relayant de quinze en quinze minutes, ils poursuivirent la dure montée, d’un égal effort, sans une plainte. Vers dix heures seulement, ils soufflèrent. La route, en cet endroit, franchissait un petit torrent alors à sec, et le pavé faisait place à la terre reposante.

Encore une heure de marche, puis, ayant traversé un bois de vieux châtaigniers, une steppe désolée, où quelques sapins subsistent seuls d’une ancienne forêt, et enfin une lande couverte d’odorantes bruyères, les porteurs s’arrêtèrent auprès d’une barrière rustique, au-delà de laquelle apparaissaient les murs rouges de la quinta de Campanario.

Élégante demeure autrefois, cette quinta n’est plus qu’une misérable ruine. Plutôt que d’y chercher refuge pour le déjeuner, les touristes préférèrent s’installer en plein air, à une place que les porteurs débarrassèrent de ses ronces et de ses pierres, ainsi que des détritus de toute espèce que la saleté madérienne y avait accumulés. Les provisions furent sorties des sacs. Une nappe blanche recouvrit le sol. La table, en somme, devint engageante.

Pendant qu’on la disposait sous la surveillance de Robert, les touristes, jetant en passant un coup d’oeil au panorama splendide, allèrent admirer les deux châtaigniers qui s’élèvent près de la quinta, et dont le plus gros, véritable curiosité de l’île, mesure plus de onze mètres de circonférence.

Mais leur appétit, aiguisé par cette rude ascension, les ramena bientôt vers leur table improvisée. Surprise désagréable, un cercle de chèvres et d’enfants déguenillés l’entourait. Par des menaces et des aumônes, on éloigna à grand-peine cette horde. L’estomac le moins délicat n’y aurait pas résisté.

Les voyageurs étaient à peine au milieu de leur repas, quand leur attention fut attirée par un singulier personnage qui venait d’apparaître dans le cadre de la porte de la quinta en ruine. Sale, vêtu de loques misérables, son visage au teint de brique auréolé d’une barbe hirsute et d’une folle crinière de cheveux qui, propres, eussent été blancs, ce personnage, appuyé contre un des montants, considérait la troupe affamée. Enfin, il prit son parti et, d’un pas nonchalant, s’avança vers les touristes.

« Soyez les bienvenus chez moi, dit-il en soulevant les restes d’un vaste sombrero, dont il ne subsistait guère que les bords.

– Chez vous ? répéta Robert, qui se leva et rendit son salut au courtois propriétaire.

– Oui, chez moi, à la quinta de Campanario.

– En ce cas, señor, excusez des touristes étrangers du sans-gêne avec lequel ils ont envahi votre domaine.

– Excuses inutiles, protesta le Madérien dans un anglais assez passable. Trop heureux de vous offrir l’hospitalité. »

Robert et ses compagnons le considéraient avec surprise. Leurs regards allaient de sa misérable personne à la masure en ruine qui servait de gîte à ce bizarre propriétaire. Celui-ci semblait jouir de l’étonnement de ses hôtes.

« Permettez-moi, dit-il, de me présenter moi-même à ces dames, puisque personne n’est là pour me rendre ce bon office. J’espère qu’elles voudront bien pardonner cette incorrection à don Manuel de Goyaz, leur très humble serviteur. »

En vérité, sous ses haillons, le noble gueux ne laissait pas d’avoir grand air. Il avait débité sa tirade dans un style mi-hautain, mi-familier – excellent. Toutefois, sa politesse ne pouvait empêcher le bavardage de ses yeux.

Hypnotisés par le couvert alléchant, ils allaient, ces yeux, des pâtés aux jambons, caressaient au passage les fioles tentatrices, et clamaient fort éloquemment la plainte d’un estomac affamé.

Alice eut pitié de son hôte malheureux. Charitablement, elle invita le señor don Manuel de Goyaz à participer au déjeuner.

« Merci, señora, j’accepte de grand coeur, répondit-il sans se faire prier. Et ne croyez pas, s’il vous plaît, déjeuner en mauvaise compagnie. Cette apparence un peu fruste cache à vos yeux un “ morgado ” (seigneur), ainsi qu’on nous appelle ici, et vous voyez en moi l’un des plus riches propriétaires terriens de Madère. »

Devant le regard indécis des touristes, don Manuel se mit à rire.

« Ah ! ah ! s’écria-t-il, vous vous demandez sans doute comment sont les autres ? Eh bien ! leurs habits ont encore plus de trous que mes habits, leurs maisons moins de pierres que ma quinta, voilà tout ! Rien n’est plus simple, vous le voyez. »

Les yeux du morgado brillaient. Évidemment, le sujet lui était cher.

« Non, rien n’est plus simple, reprit-il, grâce aux lois stupides qui régissent ce pays. Nos terres, que nous ne pouvons pas cependant cultiver nous-mêmes, nos pères les ont louées par des baux que l’usage ici veut de très longue durée. Ce bail, c’est la propriété du fermier. Il le cède, le vend, le lègue à ses enfants, et, pour tout loyer, verse au propriétaire la moitié de ses revenus. En outre, il peut élever des murs, bâtir des maisons, faire toutes les constructions que bon lui semble sur les terres qui lui sont louées, et le propriétaire, à l’expiration du bail, doit, pour rentrer en possession de son bien, racheter tout cela à prix coûtant. Lequel d’entre nous pourrait le faire ? Propriétaires en principe, nous sommes donc dépouillés de fait, surtout depuis que l’invasion du phylloxéra a permis à nos fermiers de supprimer toute redevance, sous prétexte que leurs revenus sont nuls. Voilà vingt ans que cela dure, et vous voyez le résultat. Je tiens de mes aïeux assez de terres pour bâtir une ville : je ne puis même pas faire réparer ma maison ! »

Le visage du morgado était devenu sombre. Machinalement il tendit son verre que l’on s’empressa de remplir. Cette consolation fut sans doute de son goût, car il y revint fréquemment. À peine s’il parlait maintenant. Il mangeait pour quinze jours et buvait pour un mois. Par degrés, son regard s’adoucit, ses yeux se firent vagues, puis tendres. Bientôt ils se fermèrent complètement, et le morgado, glissant mollement sur le sol, s’endormit avec béatitude.

Les voyageurs n’eurent garde de le réveiller pour prendre congé.

« On va chercher bien loin la solution de la question sociale, dit Roger au moment de partir. La voilà, parbleu ! Avec une pareille loi, les paysans ne tardent pas à devenir seigneurs !

– Et les seigneurs à devenir paysans, répondit mélancoliquement Robert. À leur tour de faire souche de révoltés. »

Roger ne trouva rien à répondre à ce triste argument, et la petite troupe reprit sa route en silence.

Restaurés, reposés, les porteurs avançaient d’un pas rapide. Au reste, on descendait. En moins d’une demi-heure, un étroit et capricieux sentier amena les excursionnistes jusqu’à la petite plate-forme naturelle qui constitue le sommet du Cabo Cirao.

De cette arête étroite, ils apercevaient la côte méridionale de l’île. En face d’eux, celle de Porto-Santo, sans un arbre, sans un taillis, découpait son sec profil. À l’ouest, c’était le bourg de Calheta, avec un arrière-plan de montagnes hautes et brumeuses ; à l’est, Camara de Lobos, Funchal et le cap Sao-Lourenço.

Mais le nombre de kilomètres qui restaient à franchir avant le coucher du soleil ne permettait pas une longue contemplation. On se remit donc hâtivement en marche, et sur la route bientôt regagnée les porteurs s’avancèrent d’un pas vif.

Reposante, cette manière de voyager est assurément des moins propres à la causerie. Isolés les uns des autres, hors d’état d’échanger leurs impressions, les voyageurs se laissaient nonchalamment bercer, en regardant défiler le prestigieux paysage.

Le chemin tantôt s’élevait, tantôt s’abaissait, mais à chaque nouvelle vallée l’altitude moyenne augmentait, tandis que les végétaux se modifiaient. Peu à peu les espèces tropicales firent place aux essences des régions tempérées. Les chênes, les cèdres, les érables, remplacèrent palmiers, fougères et cactus.

Dans les descentes ou les côtes, les porteurs infatigables gardaient leur même pas souple et allongé. Descendus au fond des vallées, ils remontaient la crête suivante, pour redescendre et remonter encore sans se lasser. Par treize fois ils avaient fait cet effort, quand dans le soleil couchant apparut le bourg de Magdalena.

Un quart d’heure plus tard, les hamacs s’arrêtaient devant un hôtel de suffisante apparence, au milieu d’une bande d’enfants déguenillés demandant à grands cris la charité.

Pour les éloigner, Robert et Roger distribuèrent inutilement d’indulgentes taloches. Saunders trouva le seul moyen vraiment pratique. Puisant dans son gousset une poignée de billion, et l’ayant exactement comptée, il jeta le trésor à la volée. La bande avide se précipita aussitôt à la curée, tandis que Saunders, tirant de sa poche un petit carnet, écrivait soigneusement la dépense. Après quoi, remettant le carnet à sa place, il se retourna vers Robert que ce manège intriguait.

« Vous pourrez affirmer à Mr. Thompson que j’ai tenu régulièrement mes comptes, lui dit-il d’une voix pleine des plus agressifs grincements. »

Le lendemain on se remit en route dès l’aube. L’étape est longue, fatigante surtout de Magdalena à Saint-Vincent où l’on devait coucher.

Pendant deux kilomètres environ on refit d’abord la route parcourue la veille, puis les porteurs, obliquant sur la gauche, s’engagèrent dans un sentier de chèvres serpentant au fond d’une étroite et noire vallée.

Sur ce chemin raide et rocailleux, ils n’avançaient pas bien vite malgré leur courage. À chaque instant ils se relayaient et, de quart d’heure en quart d’heure, il fallait se résigner à une courte halte de repos.

Vers dix heures le sommet de la montée n’apparaissait pas encore, quand ils s’arrêtèrent une fois de plus. En même temps un vif colloque s’engageait entre eux.

« Qu’y a-t-il ? demanda la voix hargneuse du baronnet.

– Un incident, répondit Robert, qui va sans doute interrompre notre marche. »

À son exemple, ses compagnons mirent aussitôt pied à terre.

« Mais qu’y a-t-il donc enfin ? demanda à son tour Alice.

– Rien de grave, Mrs. Lindsay, rassurez-vous, s’empressa de répondre Robert. Un peu de leste à subir, voilà tout.

– De leste ?

– Voyez », répondit seulement l’interprète en montrant la mer.

Un singulier changement s'était accompli dans l'atmosphère. Une sorte de brume jaunâtre embrasait l'horizon. Dans cette vaste nuée semblable à de l'or fondu, l'air tremblait, comme soumis à une excessive chaleur.

« Ce nuage, expliqua Robert, nous annonce un coup de vent du Sahara, et les guides cherchent à nous en garer le mieux possible.

– Comment ! se récria Hamilton, nous allons nous arrêter pour ce méchant nuage. »

Il n'avait pas fini de parler, que le météore arrivait jusqu'au groupe des touristes. En un instant, la chaleur augmenta dans d'incroyables proportions, tandis que se mêlait à l'air une fine poussière de sable brûlant.

En ville même, il est impossible de se défendre contre ce terrible vent du désert. Le sable qu'il transporte au-dessus des mers entre partout, malgré les fenêtres les mieux closes. Dans ce sentier dépourvu de tout abri, la situation était bien plus grave. Elle ne tarda pas à devenir intolérable.

Déjà l'atmosphère semblait avoir perdu toute humidité. Des feuilles, jaunies en quelques minutes, voltigeaient dans l'haleine brûlante, et les branches assoiffées des arbres pendaient tristement. L'air devenait irrespirable. Les touristes avaient beau se couvrir le visage à l'exemple des guides, ils haletaient. Le sable, pénétrant dans leurs bronches, déterminait des accès de toux déchirante, et une soif ardente commençait à les dévorer.

Cette situation ne pouvait se prolonger. Fort heureusement, Robert en découvrit le remède.

Les flancs du sentier suivi par les voyageurs étaient, depuis son origine, sillonnés par une de ces « levadas » qui sont la gloire de Madère. Au prix d'un travail gigantesque, les Madériens ont couvert leur île d'un véritable réseau de ces aqueducs en miniature destinés à amener l'eau potable du sommet des montagnes aux endroits habités. Robert eut tout à coup l'idée de demander à celle qui se trouvait à proximité un secours efficace contre le souffle embrasé venu du désert africain.

À son appel un barrage fait de pierres entassées s'éleva dans la levada. Bientôt, l'eau déborda, tomba en cascade, fermant d'un humide rideau une anfractuosité existant dans le flanc de la colline.

Cette petite grotte était malheureusement trop exiguë pour que tous les touristes pussent s'y réfugier. Alice et Dolly du moins y trouvèrent un abri. Une troisième place restait disponible. Les hommes l'occupèrent tour à tour. Toutes les cinq minutes ils se remplaçaient, et la douche obligatoire qu'ils recevaient pour entrer dans l'excavation et pour en sortir était loin de leur déplaire.

Quant aux guides, il leur fallait se passer de ces répits. Au reste, souffraient-ils ? Accotés à des rochers, la tête emmitouflée dans leurs vastes capuchons, ils attendaient, immobiles et patients.

Ils eurent là l'occasion d'exercer largement cette patience. À quatre heures le vent soufflait toujours aussi brûlant.

Mais, tout à coup, un oiseau chanta. D'autres aussitôt lui répondirent. Puis, l'une après l'autre, les feuilles des arbres se déplièrent, et les guides se mirent debout en rejetant leurs capuchons.

Vingt secondes plus tard, le leste cessait brusquement, et, sans transition, une brise délicieusement fraîche lui succédait.

« “ L'impbate ” », dit un des guides, tandis que les touristes poussaient en choeur un hourra d'enthousiasme.

Avant de se remettre en route, il convenait de procéder au déjeuner si malencontreusement retardé. On fit donc honneur aux provisions, en se désaltérant à la bienfaisante cascade qu'on eut le soin de supprimer.

Malheureusement, ce retard de plus de cinq heures compliquait singulièrement l'excursion. Sans aucun doute, on n'arriverait pas avant la nuit à Saint-Vincent.

Était-ce cette certitude qui assombrissait les guides, quand vers sept heures on déboucha sur le Paul da Serra, vaste plateau situé à quinze cents mètres d’altitude ? En proie à une évidente angoisse, taciturnes, la figure sombre, ils se hâtaient autant que leurs forces le leur permettaient.

Leur angoisse devint même si visible, et en somme si disproportionnée avec sa cause probable, que Mrs. Lindsay inquiète s’en ouvrit à Robert, à un moment où leurs hamacs se rapprochèrent au hasard d’une de ces courtes haltes, que la singulière impatience des guides rendait de plus en plus rares. Celui-ci la rassura. L’approche de la nuit augmentait seulement la terreur des guides. En plein jour même, ils n’eussent traversé qu’en tremblant le Paul da Serra, dont une légende locale a fait le séjour de prédilection des démons.

Les touristes n’eurent pas à se plaindre de cette crainte superstitieuse. À peine était-on parvenu sur le plateau que les hamacs avaient pris une allure vertigineuse. Les porteurs ne marchaient plus, ils couraient en silence, au milieu de ce paysage désolé, sans culture et sans arbres, que le crépuscule rendait plus triste encore. Presque complète était la solitude. Seuls, quelques troupeaux lointains paissaient la verdure rare et le thym.

Avant huit heures, on avait franchi les trois milles que mesure le plateau dans sa largeur, et la descente commença, tandis que les chansons des guides s’élevaient, disant le soulagement des chanteurs.

Descente effrayante, dans un sentier presque à pic dont l’ombre augmentait la difficulté. La fatigue éteignit bientôt les chansons des guides qui se relayaient de deux en deux minutes.

À neuf heures et demie enfin on arrivait à Saint-Vincent, à la porte de l’hôtel, dont l’hôte, aimable, empressé, se multiplia autour de ses tardifs voyageurs.

À Saint-Vincent finissait le rôle des hamacs. Sur des chevaux amenés depuis la veille à leur rencontre, les touristes allaient désormais suivre l’excellente route qui réunit ce bourg à Funchal.

En quittant le lendemain l’hôtel situé au bord même de la mer, ils traversèrent le village de Saint-Vincent, élégamment niché au fond d’une vallée verdoyante qui contraste avec les roches abruptes dont elle est de toutes parts entourée. Puis la route déroula de nouveaux lacets, et les chevaux attaquèrent la rude pente de la montagne.

Le temps depuis la veille s’était profondément modifié. Plus de leste, il est vrai, mais plus de ciel bleu. Fait assez rare à Madère, le vent poussait de gros nuages qui encombraient les basses zones de l’atmosphère. Les touristes n’avaient pas escaladé deux cents mètres, qu’ils entraient dans un opaque brouillard permettant tout juste d’apercevoir la route assez raboteuse. En outre, l’air était saturé d’un excès d’électricité ; un orage menaçait. Bêtes et gens souffraient de cette tension électrique. Ceux-ci, taciturnes, ne profitaient pas des facilités que le nouveau mode de locomotion apportait à la causerie. Celles-là, tête basse, naseaux sifflants, montaient d’un effort pénible, le poil déjà perlé de sueur.

Mais, deux heures après le départ, les ascensionnistes, parvenus à la passe de l’Encuemada, émergèrent tout à coup du brouillard. Au-dessous d’eux, les nuages, poussés par une brise lente, se déchiquetaient toujours aux arêtes des montagnes ; mais, au-dessus de leurs têtes, l’azur s’enfonçait libre de vapeurs, tandis que leurs regards s’élançaient au nord et au sud jusqu’aux flots lointains de la mer.

L’air était vif à cette hauteur. Porteurs et portés ressentirent la bienfaisante influence du changement de température. Malheureusement, la route, se faisant sentier, s’opposait à son tour aux cordiales chevauchées.

À la passe de l’Encuemada, commençait pour les touristes la descente du versant sud de l’île. Tout d’abord, ils durent longer l’interminable falaise en demi-cercle de la « Rocha-Alta ». Tout à fait rétréci, le chemin longeait une gorge abrupte au fond de laquelle coulait un torrent étrangement diminué par la distance.

Pendant une heure et demie, il fallut s’avancer ainsi, la falaise d’un côté, le vide de l’autre. Malgré l’aide des arrieros, cette partie du chemin commençait à sembler bien longue aux excursionnistes, quand, au sortir d’un couloir étroit, la falaise se termina subitement, tandis que le sentier, redevenant route, obliquait sur la droite.

Mais, sur cette route, excellente cette fois, nul ne s’empressa de s’engager. Tous, groupés en un peloton serré, regardaient.

Ils étaient au bord de l’ancien cratère central de Madère. Devant eux, à huit cents mètres de profondeur, un gouffre se creusait qu’on ne saurait décrire, et ils admiraient, stupéfaits, un des plus beaux décors qu’ait signés l’art sublime du Créateur.

En silence, ils plongeaient leurs regards dans ce gouffre autrefois empli par la foudre et le feu, quand, dans les temps préhistoriques, l’île brûlait toute, phare immense de l’immense océan. Longtemps, l’éclair avait jailli, les laves avaient coulé par cent volcans, comblant la mer, repoussant les eaux, créant des rivages. Puis la force plutonienne s’était ralentie, les volcans s’étaient éteints, le brûlot inaccessible était devenu l’île douce et maternelle aux créatures. Le dernier, alors que depuis des siècles déjà les flots battaient les rivages refroidis, alors que tous les autres cratères s’étaient apaisés, celui-ci avait dû s’emplir encore de tonnerres. Mais des siècles avaient encore coulé, et ses colères s’étaient éteintes à leur tour. Les roches fondues s’étaient solidifiées, laissant entre elles ce prodigieux abîme aux parois sauvages, puis l’humus s’était formé, des plantes avaient germé, un village enfin avait pu se fonder où avait rugi l’incendie, et le cratère terrible était devenu le « Curral das Freias » – Parc des religieuses – au fond duquel murmure un ruisseau.

Impressionnant toutefois, ce lieu où grondèrent toutes les fureurs de la Terre. De ces fureurs il porte les marques. Nul ne saurait dire ses parois vertigineuses, son prodigieux entassement de roches colossales, la fantaisie grimaçante des détails.

Un cercle de montagnes sourcilleuses l’entoure. À leur gauche, les touristes voyaient les « Torrinhas », élevant leurs tours jumelles à mille huit cent dix-huit mètres ; à leur droite, le pic Arriero, haut de mille sept cent quatre-vingt-douze mètres ; en face d’eux, le sommet le plus élevé de Madère, le pic Ruivo, portant jusqu’à mille huit cent quarante-six mètres son front empanaché de brumes.

Le fond de l’abîme a été paré par le temps d’une admirable végétation, et au milieu apparaissaient, comme des points et comme un fil, les maisons et le rocher du Libramento.

L’itinéraire de l’excursion comportait une descente à ce village. On avait même compté sur lui pour fournir le déjeuner. Cependant la petite troupe demeurait hésitante, en constatant l’impossibilité d’engager les chevaux sur l’effrayant sentier qui, au prix de mille méandres, s’enfonçait dans les profondeurs du curral. Faciles à descendre, huit cents mètres seraient durs à remonter.

Les arrieros rassurèrent les touristes. Les parois du cratère, à partir de ce point, allant sans cesse en s’abaissant, ils auraient tout au plus cent mètres à gravir, après avoir suivi le fond pendant deux milles environ, pour retrouver la route et leurs chevaux.

Toute difficulté étant ainsi aplanie, l’inquiétante descente commença.

Le sentier d’ailleurs était plus effrayant que dangereux. Il n’en demeurait pas moins difficilement praticable aux femmes, et Alice et Dolly durent accepter le secours de Robert et de Roger.

Ce n’est pas sans hésitation que Robert s’était aventuré à offrir son aide à sa compagne de route. Jusqu’alors, il ne l’avait pas accoutumée à pareille liberté. Pourtant une impression confuse l’incitait à sortir un peu désormais de sa discrète réserve. Depuis que cette excursion avait commencé, Mrs. Lindsay lui adressait fréquemment la parole, elle lui faisait part de ses impressions, acceptait, recherchait même en quelque sorte sa compagnie. Robert, étonné et charmé, en était à se demander si Roger ne l’avait pas trahi.

Pourtant, quelque désir qu'il en pût avoir, il n'était pas encore sorti de la stricte et froide politesse qui convenait à sa situation, et, pendant les premiers instants de la descente, il laissa, bien qu'à regret, sa compagne se débattre au milieu des difficultés du sentier. D'autres étaient là, mieux qualifiés pour offrir une main secourable, le baronnet, Saunders, Jack Lindsay surtout.

Mais Hamilton et Saunders paraissaient occupés exclusivement de leurs précieuses personnes, et quant à Jack, il marchait le dernier, d'un air détaché et inattentif. S'il s'inquiétait de sa belle-soeur, c'était pour jeter parfois sur elle des regards qui eussent donné beaucoup à penser à celui qui les eût surpris. En vérité, rien de tendre, dans ces regards qu'il promenait d'Alice aux gouffres que côtoyait le sentier. Peut-être ne l'y eût-il pas poussée, mais il ne l'eût pas retirée à coup sûr, si elle y fût tombée par mégarde.

Robert avait donc été contraint de s'attacher à la délaissée. Dans un passage plus ardu que les autres, il avança machinalement la main, sur laquelle Alice s'appuya le plus naturellement du monde, et il la conduisit ainsi jusqu'au fond du curral. Il arriva au Libramento sans s'en apercevoir.

À mesure qu'on avait quitté les hautes altitudes, la température était redevenue étouffante. Mais un vent frais s'éleva tout à coup, comme on finissait de déjeuner. Évidemment l'orage avait crevé. Il devait pleuvoir sur les crêtes de l'Arriero et du Ruivo, dont les sommets se cachaient derrière d'impénétrables vapeurs.

En tout cas, il ne pleuvait pas dans la vallée. Si le ciel était gris, la terre restait sèche, et il ne paraissait pas que cette situation dût se modifier. Un indigène, consulté à ce sujet, se montra très affirmatif. Par exemple, il eut une mine de désapprobation, quand il connut le projet des touristes de suivre pendant deux milles le fond du curral. Son regard indécis fixa un instant le sommet empanaché du Ruivo, puis il hocha la tête d'une manière peu rassurante.

Mais en vain Robert le pressa de questions, il ne put rien tirer de précis de cette sorte de brute, qui se borna, sans s'expliquer davantage, à recommander aux voyageurs de ne pas s'approcher des bords du torrent.

Robert rapporta cet avis à ses compagnons.

« Il est probable, leur dit-il, que ce rustre redoute une de ces inondations qui sont assez fréquentes ici. Quand une pluie d'orage tombe dans les montagnes, il arrive souvent que les torrents presque à sec à cette époque de l'année montent tout à coup d'une manière prodigieuse. Cette crue ne dure que quelques heures, mais elle n'en laisse pas moins derrière elle de véritables ruines. Nous ferons donc bien de suivre l'avis de ce paysan. »

Cependant, après une demi-heure de marche, il devint évident que le temps se rassérénait de plus en plus. Au zénith, les nuages se coupaient, et, si des brumes tournoyaient toujours au-dessus des pics, elles devenaient moins épaisses et manifestaient une tendance à se dissiper dans l'atmosphère rafraîchie.

Les touristes crurent donc pouvoir négliger la prudence. Le sol, d'ailleurs, devenait extrêmement rocailleux, tandis qu'à une quinzaine de mètres plus bas, au bord même du torrent réduit à un inoffensif filet d'eau, s'étendait un lit de sable fin qui devait être un excellent tapis pour les pieds fatigués.

Les voyageurs s'aventurèrent sur ce sable élastique, qui constituait, en effet, un sol très propice à la marche, et la petite troupe s'avança gaiement, Robert et Roger cueillant pour leurs compagnes des fleurs : roses, aubépines, violettes, qui croissaient par centaines dans les interstices des rochers.

Mais bientôt la vallée, qui n'avait cessé de se rétrécir depuis le Libramento, se trouva à peu près réduite au lit du torrent. Celui-ci en même temps obliquait brusquement dans une sorte de couloir, bordé, à gauche, par une muraille à pic, tandis que la rive droite, d'accès assez difficile en raison des blocs qui la parsemaient, s'élevait en pente relativement douce jusqu'à la route, où, cinq cents mètres plus loin, devaient attendre les chevaux.

Avant de s’engager dans ce couloir, les touristes eurent la précaution de jeter un coup d’oeil en arrière. La vue s’étendait à plus d’un kilomètre, et au loin on apercevait le clocher du Libramento. Le ciel s’éclaircissait de plus en plus. Rien d’anormal n’apparaissait dans la vallée.

Jupiter affole ceux qu’il veut perdre, a dit le poète. Aux voyageurs, cependant, les avis n’avaient pas manqué. Écrite par la bouche de Robert répétant les enseignements de ses livres, orale par la bouche du paysan du Libramento, l’expérience ne leur avait pas ménagé ses conseils. Ces conseils, tous les dédaignèrent, jusqu’à celui qui les avait donnés, et, rassurée par le retour du beau temps, la petite troupe suivit avec confiance le torrent dans sa nouvelle direction.

Trois cents mètres plus loin, Robert, estimant qu’on devait être proche du lieu du rendez-vous, s’offrit à pousser une courte reconnaissance. Joignant l’acte à la parole, il escalada la rive de droite et disparut rapidement entre les roches, tandis que ses compagnons poursuivaient leur marche ralentie.

Deux minutes ne s’étaient pas écoulées qu’ils s’arrêtaient sur place. Un grondement vague et terrible était né dans les profondeurs du curral et grossissait de seconde en seconde.

Aussitôt, la mémoire et la raison revinrent aux imprudents voyageurs. Tous comprirent ce que ce grondement signifiait et, d’un même mouvement, ils se jetèrent sur la rive droite, Roger soutenant Dolly, les autres chacun pour soi. Avec une hâte fébrile, ils s’élevèrent sur la pente raide de la montagne.

En un instant, Dolly, Roger, Hamilton, Blockhead et Saunders furent hors d’atteinte, tandis que, caché par un mouvement du terrain, Jack, un peu plus loin, se trouvait en sûreté sur le sommet d’un roc escaladé.

Il était temps.

Le grondement s’était fait sifflement, hurlement, mugissement, et déjà la vague arrivait, énorme, furieuse, roulant dans ses replis jaunâtres d’innombrables débris.

Inconsciemment, Alice avait suivi la route de son beau-frère. Retardée par une chute, elle arriva au bas du rocher quand il en était déjà au sommet. Elle s’efforça d’abord d’escalader le bloc à son tour, mais elle comprit bientôt que le temps lui manquerait. La vague menaçante n’était plus à cent mètres.

Pourtant, qu’elle réussît à s’élever de deux ou trois mètres encore, et cela suffirait peut-être. Mais, pour y parvenir en temps utile, un secours lui était nécessaire. Que Jack seulement...

« Jack !... » cria-t-elle.

À cet appel, Jack Lindsay abaisse les yeux. Il la voit. Aussitôt, il se penche, tend la main...

Mais quel sourire infernal s’est tout à coup dessiné sur ses lèvres ? Quel regard plein de choses profondes a-t-il, avec la rapidité de l’éclair, transporté de sa belle-soeur à la vague menaçante ? Après une courte hésitation, il se redresse sans avoir donné le secours imploré, tandis qu’Alice pousse un cri de désespoir promptement étouffé par la vague hurlante qui la recouvre et l’emporte dans son tourbillon...

Pâle, essoufflé comme après un écrasant travail, Jack s’est éloigné d’un bond du lieu de ce drame. Il apparaît à ses compagnons, et silencieusement les rejoint. Nul ne saura jamais !... et déjà ses yeux se tournent vers Dolly à demi évanouie et que secourt Roger à genoux.

En même temps que Jack Lindsay, Robert, lancé dans une course folle, rejoint ses compagnons. Du haut de la pente, il a vu le torrent rouler sa vague dévorante, et il s’est hâté vers ses amis menacés. Il est arrivé trop tard, hélas ! À temps, cependant, pour connaître, à l’insu de son auteur, le drame abominable qui vient de se dérouler. Un témoin existe qui du moins punira.

Grand Dieu ! Robert ne songe pas à punir ! Tête nue, livide, un vent de folie dans les yeux, il passe à toute vitesse devant ses amis stupéfaits, et, sans un mot d’explication, bondit et

disparaît dans le torrent, ruisseau devenu fleuve énorme et terrible, tandis que Dolly, comprenant subitement le malheur qui la frappe, se relève, compte des yeux ceux qui l'entourent, et retombe, en poussant un cri déchirant, dans les bras de Roger terrifié.

XV

FACE À FACE

L’étoile de Thompson pâlissait-elle ? Sans conteste, les choses se gâtaient à bord du Seamew. L’hydre de la révolution y relevait audacieusement la tête.

Le 30 mai, les passagers étaient débarqués dès le matin, comme la veille. Comme la veille, la table d’hôte de l’Hôtel d’Angleterre les avait réunis, et, comme la veille, ils avaient usé leur journée à parcourir Funchal et ses environs immédiats.

Mais, le soir, quand ils furent rentrés à bord, la pensée qu’il faudrait refaire quatre jours encore ce qu’ils avaient fait les deux premiers commença à les remplir d’un tel écœurement que, le 31, la moitié d’entre eux se refusèrent à descendre.

Thompson, aveugle et sourd de parti pris, n’eut pas l’air de s’apercevoir du mécontentement général. Sans difficulté, il accepta ces défections économiques, et c’est avec un visage radieux qu’il débarqua à la tête de sa phalange réduite pour aller présider la table du déjeuner.

Il lui fallut bien cependant ouvrir les yeux et les oreilles.

Durant cette ennuyeuse journée passée en rade, un complot s’était ourdi parmi les récalcitrants, et, quand l’administrateur général remonta sur son navire, il ne put méconnaître qu’une certaine effervescence agitait les touristes ordinairement paisibles confiés à ses soins. Évidemment, une émeute couvait.

Elle éclata dès le matin du 1er juin, lorsque, à la mauvaise humeur de ceux qui s’étaient entêtés à ne pas quitter le Seamew, fut venue s’ajouter celle des autres. Furieux aussi, ceux-là, furieux de ces dix heures passées stupidement pour la troisième fois à errer dans les rues de Funchal, et bien décidés à ne pas recommencer cette plaisanterie.

C’est pourquoi, quand, le 1er juin, arriva le moment du départ, Thompson se vit seul à la coupée. Pas tout à fait, pourtant. Un compagnon lui restait, sous les espèces de Van Piperboom, de Rotterdam, dont l’oreille demeurait fermée, et pour cause, à toutes les excitations extérieures.

Sur celui-là, la propagande révolutionnaire n’avait aucune prise. Il persistait imperturbablement à s’attacher aux pas du seul de ses compagnons dont il connût le caractère officiel, et Thompson devenait doucement le cornac de cet éléphant des passagers.

Pendant ces trois jours, il ne l’avait pas quitté d’une semelle. Où Thompson était allé, Piperboom l’avait suivi. Et maintenant, il était encore là, dernier fidèle du chef abandonné par ses soldats.

En voyant « sa suite » réduite à une seule unité, Thompson, en dépit de son ordinaire aplomb, demeura perplexe au moment de quitter le navire. Que devait-il faire ? Il crut entendre Hamilton et Saunders lui répondre : « Le programme, monsieur, le programme », et, obéissant aux ordres supposés de ces terribles ergoteurs, il descendait la première marche de l’escalier, quand des rumeurs violentes éclatèrent parmi les passagers réunis sur le spardeck.

De nouveau indécis, Thompson s’arrêta. En un instant, vingt visages irrités l’entourèrent.

L’un des passagers se fit l’orateur de ses compagnons.

« Ainsi, monsieur, dit-il en s’efforçant de garder son calme, vous allez à Funchal aujourd’hui.

– Mais certainement, monsieur, répondit Thompson en prenant un air innocent.

– Et demain ? Après-demain ?

– Il en sera de même.

– Eh bien ! monsieur, formula le passager en grossissant sa voix malgré lui, je me permets de vous informer que nous trouvons cela monotone.

– Est-il possible ! s’écria Thompson avec une naïveté charmante.

– Oui, monsieur, monotone. On ne contraint pas des gens sensés à visiter six jours de suite une ville comme Funchal. Nous comptions sur des promenades, des excursions...

– Cependant, monsieur, fit Thompson, le programme ne promet rien de tel. »

Le passager respira fortement comme quelqu’un qui s’efforce de dompter sa colère.

« Il est vrai, dit-il, et nous en cherchons en vain la raison. Nous direz-vous pourquoi vous n’agissez pas pour Madère comme vous l’avez fait pour les Açores ? »

La raison, c’est que, les prix se « civilisant » avec les moeurs des habitants, Thompson avait craint le coût d’une excursion dans ce pays gâté par les Anglais. Mais pouvait-il donner un pareil argument ?

« Rien n’est plus simple, répondit-il en appelant à son secours son plus aimable sourire. L’agence a pensé que les passagers ne seraient pas fâchés de se reposer un peu de leur embrigadement habituel, qu’ils organiseraient des excursions particulières, rendues plus faciles ici par la diffusion de la langue anglaise, que...

– Eh bien ! l’agence s’est trompée, interrompit froidement l’orateur du spardeck, et par conséquent...

– Trompée ! s’écria Thompson en interrompant à son tour l’avocat de la partie plaignante. Trompée ! Je suis heureux de voir que c’est d’une simple erreur qu’on me fait un grief. »

Il sauta sur le pont, courut de l’un à l’autre des passagers.

« Car enfin, messieurs, l’agence, vous le savez, n’épargne rien pour assurer le bien-être de ses passagers. L’agence ne recule devant rien, j’ose le dire ! »

Il s’échauffait.

« L’agence ! messieurs. Mais elle est l’amie de ses passagers ! Une amie infatigable et dévouée ! Que dis-je ! Une mère, messieurs ! »

Thompson s’attendrissait. Encore un peu, il allait pleurer.

« Heureusement, on ne l’accuse pas d’avoir sciemment négligé quelque chose pour votre plaisir. Cette accusation m’aurait révolté. Révolté, j’ose le dire !... Tandis que trompé !... Trompé, c’est autre chose. Je peux m’être trompé. J’admets m’être trompé. Tout le monde peut se tromper. Je m’en excuse, messieurs, je m’en excuse. Erreur n’est pas compte, eh ! messieurs ?

– Il n’y a donc qu’à la réparer, dit le passager d’un ton froid, après avoir laissé passer ce verbiage inutile.

– Comment, monsieur ? demanda Thompson avec amabilité.

– En improvisant dès demain une excursion, au lieu de nous morfondre deux jours de plus à Funchal.

– Impossible ! se récria Thompson. L’agence n’a rien préparé, rien prévu. Le temps nous manque. Une excursion demande à être mûrement étudiée, organisée à l’avance. Elle exige de grands préparatifs... »

Un éclat de rire général coupa la parole à Thompson. Ah bien ! ils étaient jolis, les préparatifs que l’agence avait faits pour les précédentes excursions ! Mais Thompson ne se laissa pas démonter.

« Impossible ! » répéta-t-il avec une nouvelle énergie.

Quelque chose dans sa voix montrait que sur ce point il serait inébranlable. L’orateur intimidé n’insista pas.

« Alors, allons-nous-en ! » s’écria une voix gouailleuse parmi les passagers.

Thompson, sautant sur cette proposition, l’adopta séance tenante.

« Partir, messieurs ? Mais je ne demande pas mieux. L’agence est tout à votre service, il est inutile de vous le répéter. Voyons, nous allons mettre le départ aux voix.

– Oui, oui, partons ! cria l’unanimité des passagers.

– Il sera fait selon votre désir, déclara Thompson. En cette circonstance comme toujours, j’ose le dire ! »

Renonçant à aller à terre, il donna de nouvelles instructions au capitaine Pip, pendant que Piperboom, voyant que décidément on n’irait pas à Funchal ce jour-là, s’étendait paisiblement dans un fauteuil, et allumait son éternelle pipe. Rien ne pouvait être imprévu pour sa superbe indifférence.

Cependant on ne pouvait appareiller sur-le-champ. Il fallait auparavant attendre le retour des huit passagers partis depuis l’avant-veille. Ce retour, d’ailleurs, ne tarderait pas. Avant cinq heures, ils auraient regagné le bord.

Au cours de cette journée, Thompson eut l’occasion d’exercer ses rares facultés de diplomate. Bien qu’un traité de paix eût été signé entre les belligérants, la paix n’était pas au fond des coeurs. Adversaires et partisans de ce départ hâtif voté comme un pis-aller, Thompson à bord n’avait que des ennemis.

À cet égard, il feignait une admirable ignorance. Personne ne lui adressait la parole. On se détournait presque sur son passage. Toutes ces piqûres glissaient sur lui. Souriant comme de coutume, il traversait les groupes hostiles avec son habituelle désinvolture.

Vers cinq heures pourtant il sentit poindre un véritable malaise. Saunders et Hamilton allaient revenir. Que diraient les éternels grincheux de ce nouvel accroc au programme ? Thompson en avait froid dans le dos.

Mais cinq, six, sept heures sonnèrent sans que les excursionnistes fussent de retour. Au dîner, les passagers s’entretinrent de cet inexplicable retard, et les familles Hamilton et Blockhead commencèrent à être sérieusement alarmées.

Leur inquiétude augmenta encore, quand la nuit se fit noire sans qu’aucune nouvelle parvînt des voyageurs. Que pouvait-il leur être arrivé ?

« Tout, monsieur, tout, et le reste », dit confidentiellement Johnson d’une voix pâteuse au clergyman Cooley, qui se recula, suffoqué par l’haleine du prudent ivrogne.

À neuf heures et demie, Thompson allait se décider à prendre des informations à Funchal, quand enfin une embarcation accosta le Seamew par tribord. Successivement on vit arriver sur le pont les excursionnistes retardataires, hélas ! diminués de nombre.

Joyeux départ, triste retour. Qu’il leur avait semblé long, le chemin qui les ramenait à Funchal !

Tout d’abord, on avait dû s’occuper exclusivement de Dolly, dont cette catastrophe semblait avoir emporté la raison. Longtemps, tous s’étaient en vain multipliés autour d’elle. Seul Roger, à force de bonnes paroles, réussit à apaiser cet effrayant désespoir.

Quand enfin la lassitude eut adouci les premiers sanglots de la malheureuse jeune fille, il s’ingénia à lui rendre l’espérance. M. Morgand était adroit et courageux. Il sauverait celle pour qui il s’était dévoué. Pendant une heure, Roger répéta sans se lasser la même assurance, et peu à peu un calme relatif revint dans l’âme déchirée de Dolly.

Il l’aida alors à remonter jusqu’à la route où attendaient les chevaux, puis, l’ayant mise en selle, il demeura à côté d’elle, répétant avec obstination de réconfortantes paroles d’espoir.

Jack, sombre et absorbé en soi-même, n’avait pas tenté d’intervenir entre eux. Il n’avait pas profité de ses liens de parenté pour réclamer ce rôle de bienfaisant consolateur. Son indifférence eût même semblé bizarre à ses compagnons, si ceux-ci n’eussent eu l’esprit trop frappé par la soudaine catastrophe pour rien remarquer autour d’eux. Ils marchaient en silence, pensant aux lamentables événements qui venaient de se dérouler. Pas un qui l’éprouvât, cet espoir, que Roger s’efforçait charitablement de suggérer à Dolly.

Lentement, ils avaient suivi la route qui longe la pente orientale du Curral das Freias jusqu’à son point d’intersection avec le Chemin-Neuf. Durant tout ce long trajet, ils n’avaient cessé de fouiller du regard l’eau bouillonnante dont la colère semblait déjà s’apaiser. À la nuit

tombante, ils atteignaient le Chemin-Neuf, qui les éloigna rapidement du torrent dans lequel deux de leurs amis avaient disparu.

Une heure plus tard, ils étaient à Funchal, et une barque les transportait au Seamew, où Thompson les attendait avec une impatience non dépourvue d’angoisse.

Thompson puisa dans cette angoisse le courage du désespoir. Mieux valait en finir d’un coup.

Il s’était donc précipité au-devant des retardataires. Précisément, ce fut le baronnet qui, le premier, émergea à la coupée. Mais les grincements qui se faisaient entendre derrière lui trahissaient la proximité du redoutable Saunders. Thompson avait en face de lui l’un de ses deux ennemis. L’autre n’était pas loin.

« Comme vous revenez tard, messieurs ! s’écria-t-il en appelant à la rescousse son plus engageant sourire, sans réfléchir que l’obscurité en neutralisait l’effet. Nous commencions à être dans une infernale inquiétude. »

Dans l’état de leurs rapports avec l’administrateur général, l’expression de son inquiétude avait de quoi surprendre Hamilton et Saunders. Mais Hamilton et Saunders, préoccupés de bien autre chose, écoutaient Thompson sans le comprendre, tandis que les autres excursionnistes, arrivant à leur tour sur le pont, s’y rangeaient en un demi-cercle, immobiles et silencieux.

« Nous vous attendions d’autant plus impatiemment, reprit Thompson avec volubilité, qu’en votre absence ces messieurs et ces dames m’ont demandé, ont exigé de moi, j’ose le dire, une toute petite modification au programme. »

C’est en tremblant que Thompson avait prononcé ces derniers mots. Ne recevant pas de réponse, il s’enhardit.

« Non, pas grand-chose, en vérité ! Ces messieurs et ces dames, trouvant un peu long le séjour à Funchal, désireraient l’abréger en partant ce soir même. Je suppose que vous n’avez pas d’objections contre cette combinaison qui nous fait regagner deux jours sur nos trois jours de retard ? »

Toujours pas de réponse. Thompson, étonné de la facilité de son succès, considéra plus attentivement ses muets auditeurs. L’étrangeté de leur attitude le frappa subitement. Dolly pleurait sur l’épaule de Roger. Leurs quatre compagnons attendaient gravement que le bavard Thompson leur permît de placer un mot qui devait être sérieux, à en juger par l’expression de leurs visages.

D’un regard, Thompson parcourut le groupe des excursionnistes, et s’aperçut des vides que le sort y avait faits.

« Vous serait-il arrivé quelque chose ? » demanda-t-il, la voix tout à coup tremblante.

Comme provoqué par un mystérieux avertissement, un grand silence se fit parmi les passagers, qui se resserrèrent fébrilement autour de Thompson.

« Mrs. Lindsay ?... insista celui-ci. Mr. Morgand ?... »

Saunders, d’un geste désolé, commenta un sourd sanglot de Dolly. Puis enfin Jack Lindsay, se portant un peu en avant de ses compagnons, allait prendre la parole, quand soudain, il recula pâlissant, le bras étendu.

L’intérêt de cette scène avait monopolisé l’attention générale. Personne n’avait songé à s’occuper de ce qui se passait de l’autre côté du bâtiment. Au mouvement de Jack, tous les regards se dirigèrent vers le point qu’il désignait.

Alors, à la clarté des fanaux, un groupe tragique apparut. Le front ensanglanté, les vêtements ruisselants et souillés de vase, Robert Morgand était là, soutenant Alice Lindsay défaillante, mais redressant néanmoins énergiquement son visage d’une pâleur cadavérique.

Ce fut elle qui répondit à la question de Thompson.

« Nous voici, dit-elle simplement, en fixant ses yeux brûlants de fièvre sur son beau-frère, qui recula, plus pâle qu’elle encore.

– Nous voici », répéta Robert, d’une voix où grondait une accusation, une menace – un défi.

DEUXIÈME PARTIE

I

LE LEVER DE LA LUNE ROUSSE

Ainsi donc, les événements donnaient raison à Saunders. Le ciel de Thompson s'obscurcissait, et voilà que se levait cette lune rousse, dont l'aigre prophète avait discerné les futures lueurs dans le firmament de Horta. Cette discussion que Thompson avait dû soutenir contre la majorité de ses passagers aurait-elle des soeurs ? L'avenir le dirait, mais bien certainement quelque chose s'était cassé entre l'administrateur général et ses administrés.

Le sommeil peut, dit-on, remplacer le dîner pour un estomac affamé. Il ne saurait, par contre, rendre la bonne humeur à des touristes irrités, et c'est de promeneurs mécontents que se peupla le spardeck dans la matinée du 2 juin.

Encore était-il fort heureux pour Thompson que leur colère latente fût détournée par les événements de la veille. Unique sujet de conversation, monopolisant l'attention de tous, ils adoucirent les premières rencontres, qui, sans cela, eussent été plus fertiles en orages.

Unanimement, les passagers plaignaient Mrs. Lindsay d'avoir couru un tel danger, et surtout ils exaltaient l'héroïsme de Robert Morgand. Pour ses compagnons de route, déjà favorablement disposés à son égard par la correction de ses allures, et aussi – il faut le reconnaître – par les hâbleries de Thompson, il devenait tout à fait un personnage, et un accueil flatteur lui était ménagé quand il apparaîtrait sur le pont.

Mais, fatigué sans doute par les émotions et les efforts physiques de la veille, plus ou moins blessé peut-être dans sa lutte contre le torrent furieux, Robert ne sortit pas de sa cabine de toute la matinée, et ne fournit à ses admirateurs aucune occasion d'exprimer leur légitime enthousiasme.

Ils se rabattirent sur les témoins du drame. Saunders, Hamilton, Blockhead durent fournir de nombreuses éditions de la dramatique aventure.

Toutefois, il n'est pas de sujet inépuisable, et celui-là s'épuisa comme les autres. Quand tous les détails eurent été dits et redits, quand Roger eut affirmé que son compatriote souffrait seulement d'une légère courbature et qu'il se lèverait probablement au cours de l'après-midi, on cessa de s'occuper d'Alice et de Robert, et les touristes furent repris par leurs préoccupations personnelles.

Thompson, alors, fut arrangé de belle manière. Si les mots désagréables possédaient la qualité de la pesanteur, il eût été indubitablement assommé. Divisés par groupes, les victimes de l'agence épanchèrent leur bile en de hargneux apartés. Toute la kyrielle des griefs défila de nouveau. Aucun ne fut oublié, qu'on s'en rapporte à Hamilton et à Saunders. Cependant, malgré tous les efforts de ces deux provocateurs, la mauvaise humeur demeura platonique. Personne n'eut l'idée de porter ses doléances à Thompson. À quoi bon ? Celui-ci ne pouvait, l'eût-il voulu, rien changer au passé. Puisqu'on avait eu la sottise de croire aux promesses de l'agence, il fallait en subir les conséquences, jusqu'à la fin d'ailleurs prochaine de ce voyage, dont le dernier tiers ne vaudrait sans doute pas mieux que les deux premiers.

Pour le moment, il commençait mal, ce dernier tiers. À peine avait-on quitté Madère, qu'un désagrément supplémentaire mettait à l'épreuve la patience des passagers. Le Seamew ne marchait pas. Nul besoin d'être marin pour s'apercevoir de l'incroyable diminution de sa vitesse. Où étaient-ils, les douze noeuds annoncés, promis, tenus... pendant trop peu de jours ?

À peine si maintenant on faisait cinq milles à l'heure ! Un bateau de pêche eût donné utilement la remorque.

Quant à la cause de cet excessif ralentissement, il était aisé de la deviner aux bruits de la machine, qui geignait, haletait, ferraillait lamentablement, au milieu des sifflements de la vapeur fusant par les joints.

De ce train-là, il faudrait quarante-huit heures pour arriver aux Canaries, tout le monde le comprenait. Mais que faire à cela ? Rien évidemment, ainsi que le capitaine Pip l'avait déclaré à Thompson d'ailleurs désolé de ce retard très fâcheux pour ses intérêts.

On le subit en silence, cet ennui. Comprenant l'inutilité de la colère, on glissait à la tristesse. Sur les visages, la lassitude avait remplacé toute expression menaçante.

Ce calme fatigué devait être bien profond, pour que les passagers ne s'en départissent pas au cours du déjeuner sonné à l'heure habituelle. Dieu sait pourtant s'il eût pu servir de thème aux plaintes les plus légitimes !

Il est à croire que Thompson cherchait à rétablir un équilibre budgétaire cruellement compromis par les retards successifs, car la table se ressentait de ces soucis d'économie. Quelle différence entre ce déjeuner et ce repas au cours duquel Saunders pour la première fois avait donné issue à sa bile !

Pourtant, même alors, nul ne songea à formuler des plaintes à l'avance stériles. Chacun mangea en silence sa médiocre pitance. Thompson qui, tout de même un peu apeuré, surveillait ses victimes du coin de l'oeil, fut en droit de les supposer définitivement domptées. Seul, Saunders ne désarmait pas, et soigneusement il inscrivit ce nouveau grief sur le carnet où il notait ses dépenses journalières. Il ne fallait rien oublier. Dépenses et griefs se régleraient en même temps.

Robert, en apparaissant vers deux heures sur le spardeck, rendit quelque vie à la morne assemblée. Tous les passagers se portèrent à sa rencontre, et plus d'un qui ne lui avait pas encore adressé la parole lui serra la main chaleureusement ce jour-là. L'interprète accueillit avec une modestie polie les compliments qui ne lui furent pas épargnés, et, dès qu'il le put honnêtement, s'isola avec Dolly et Roger.

Le rassemblement importun à peine dissipé, Dolly, les yeux pleins de larmes joyeuses, lui avait saisi les deux mains. Robert, vivement ému lui-même, n'eut pas la petitesse de se dérober aux témoignages d'une si naturelle reconnaissance. Un peu embarrassé toutefois, il sut gré à son compatriote de venir à son secours.

« Maintenant que nous sommes entre nous, dit Roger après quelques instants, vous allez, je suppose, nous raconter les péripéties de votre sauvetage ?

– Oh ! oui, monsieur Morgand, supplia Dolly.

– Que voulez-vous que je vous dise ? répondit Robert. Au fond, rien ne peut être plus facile et plus simple. »

Cependant, malgré ses défaites, il dut s'exécuter, et faire à ses amis un récit que Dolly écouta passionnément.

Tombé dans le torrent, peu de secondes après Alice, il avait eu le bonheur de l'atteindre aussitôt. Mais, dans ce courant furieux labouré de terribles remous, jamais il n'aurait sauvé, ni Mrs. Lindsay, ni lui-même, sans un arbre énorme tout garni de ses feuilles, qui, arraché aux pentes supérieures de la montagne, passa juste à point pour être transformé en radeau. Dès lors, le rôle de Robert se réduisait à peu de chose. Portés par cet arbre, Mrs. Lindsay et lui étaient à peu près hors de danger. En se servant d'une forte branche en guise de gaffe, il avait réussi à pousser vers la rive gauche l'arbre sauveur dont la cime s'agrippa dans le sol. Le reste se comprenait de soi. Avec mille peines, ils étaient arrivés épuisés jusqu'à une chaumière de paysan. De là, sur des hamacs, ils avaient regagné Funchal, puis le Seamew, en temps utile pour rassurer leurs compagnons.

Tel fut le récit de Robert. À satiété, Dolly se le fit répéter, voulant en connaître jusqu'au plus infime détail. La cloche du dîner la surprit au milieu de ce bonheur. Pour elle, la journée s'était écoulée comme un rêve.

Les autres passagers n'auraient pu malheureusement en dire autant. La tristesse planait toujours sur le navire, changeant les minutes en heures, les heures en siècles. Si les trois causeurs absorbés ne s'en étaient pas aperçus, le dîner les renseigna forcément. Silencieuse, cette table du soir, comme celle du matin. On s'ennuyait, cela crevait les yeux, sauf peut-être les insatiables Johnson et Piperboom. Ceux-là pouvaient-ils s'ennuyer jamais, l'un insaturable éponge, l'autre abîme sans fond appréciable ?

Piperboom, comme de coutume, allait tout à l'heure fumer paisiblement sa pipe, dont les nuages emporteraient avec eux les misérables soucis des hommes. Pour le moment, indifférent à la diverse qualité des nourritures, il les engloutissait simplement, car telle était sa fonction ici-bas.

Digne pendant de cette prodigieuse machine à digérer, Johnson, à l'autre bout de la table, asséchait des flacons variés de manière à frapper d'admiration le spectateur le plus blasé. Définitivement gris désormais, il se tenait raide sur sa chaise, le front pâle couronnant un visage écarlate, la main incertaine, l'oeil vague et trouble.

Tous deux dans l'impossibilité de parler et de comprendre, ils ignoraient le mécontentement qui les entourait. L'eussent-ils connu, qu'ils ne l'auraient pas admis. Voyage peut-il être plus agréable, alors qu'on boit jusqu'à la fusion, qu'on mange jusqu'à l'éclatement ?

Mais, en dehors de ces deux heureux, on n'apercevait autour de la table que des visages renfrognés. Évidemment, si les convives de Thompson n'étaient pas encore ses ennemis déclarés, il eût du moins trouvé malaisément un ami parmi eux.

Il lui en restait un pourtant. Du premier coup d'oeil, un nouveau venu eût discerné ce passager au milieu des autres. Il parlait, celui-là, il parlait très haut même. Peu lui importait que ses paroles ne trouvassent pas d'écho, et se perdissent, amorties comme par de l'ouate dans la froideur hostile de ses compagnons.

Pour la dixième fois, il racontait le drame qui avait failli coûter la vie à Mrs. Lindsay, et, sans tenir aucun compte de l'inattention de ses voisins, il se montrait prodigue d'interjections admiratives à l'adresse de Robert Morgand.

« Oui, monsieur, s'exclamait-il, c'est de l'héroïsme ! La vague était haute comme une maison et nous la voyions venir à toute vitesse. C'était terrifiant, monsieur, et, pour sauter là-dedans, il a fallu à M. le professeur un courage extraordinaire. Je ne l'aurais pas fait, moi qui vous parle, je l'avoue. Franc comme l'or, monsieur, franc comme l'or. »

Ah ! certes, c'est un véritable ami que possédait Thompson en la personne de l'honorable épicier honoraire. Et pourtant, telle est la puissance de la cupidité, cet ami fidèle, Thompson allait dans un instant risquer de le perdre à jamais.

On venait de quitter la table. Les passagers étaient remontés sur le spardeck dont ils troublaient à peine le silence. Seul, Blockhead continuait à faire part urbi et orbi de sa perpétuelle satisfaction, et spécialement à son agréable famille augmentée de l'infortuné Tigg tenu à l'oeil par ses deux geôlières.

« Abel ! disait solennellement Blockhead, n'oubliez jamais ce qu'il vous a été donné de voir au cours de ce superbe voyage. J'espère... »

Quelle était l'espérance de Blockhead ? L'épicier honoraire ne put s'expliquer à cet égard. Thompson l'abordait, un papier à la main.

« Vous m'excuserez, monsieur Blockhead, dit Thompson, de vous présenter mon petit compte. Un ancien commerçant ne trouvera pas mauvais que l'on fasse régulièrement les affaires. »

Du coup, Blockhead parut ému. Sa figure bonasse en fut moins réjouie.

« Un compte ? répéta-t-il en repoussant de la main le papier que lui tendait Thompson. Nous ne pouvons avoir de compte, monsieur, il me semble. Nous avons payé nos places, monsieur.

– Pas tout à fait... rectifia Thompson en souriant.

– Comment ! pas tout à fait, balbutia Blockhead.

– Votre mémoire vous trahit, j’ose le dire, mon cher monsieur, insista Thompson. Si vous voulez bien vous en souvenir, vous vous rappellerez que vous avez soldé au total quatre places entières et une demi-place.

– C’est vrai, dit Blockhead en ouvrant de grands yeux.

– Eh bien ! continua Thompson, cette demi-place était pour votre fils, M. Abel ici présent, lequel n’avait pas encore dix ans au moment du départ. Ai-je besoin de rappeler à son père qu’il a aujourd’hui même atteint cet âge aimable ? »

Blockhead était devenu réellement pâle à mesure que Thompson parlait. Frapper à sa bourse !...

« Et alors... insinua-t-il, la voix cassée.

– Il n’y a plus de raison, répondit Thompson, de faire bénéficier M. Abel de la réduction consentie. Toutefois, dans un esprit de conciliation, et considérant que le voyage est en partie accompli, l’agence a spontanément renoncé à la moitié de ce qui lui est dû. Vous pouvez constater que le compte s’élève à dix livres, pas un penny de plus. »

Ce disant, Thompson insinua délicatement sa note entre les doigts de son passager démoralisé, et, la bouche en coeur, il attendit la réponse. Le visage de Blockhead avait décidément perdu son habituelle sérénité. Quelle belle colère il aurait prise, pour peu que son âme placide eût été accessible à la violence de ce sentiment ! Mais Blockhead ne connaissait pas la colère. Les lèvres blanches, le front plissé, il demeurait silencieux, aplati, sous l’oeil un peu narquois de Thompson.

Malheureusement pour lui, ce dernier avait compté sans son hôte. L’inoffensif Blockhead possédait de redoutables alliées. Tout à coup, M. l’administrateur général vit à deux pouces de ses yeux trois paires de griffes acérées, précédant trois bouches armées de crocs redoutables, tandis qu’un triple cri retentissait à ses oreilles. Mrs. Georgina et les douces Misses Mary et Bess venaient au secours de leur chef.

Thompson se tourna du côté des assaillants, et, à la vue de ces visages convulsés par la fureur, il fut saisi d’une terreur panique. Rapidement, il battit en retraite. Tranchons le mot, il se sauva, laissant Mrs. Georgina, Miss Bess et Miss Mary se jeter dans les bras de Mr. Absyrthus Blockhead qui reprenait avec difficulté sa respiration.

II

LE SECOND SECRET DE ROBERT MORGAND

Tout dormait encore à bord du Seamew, quand, le lendemain matin, Jack Lindsay émergea de l’escalier des cabines. D’un pas incertain, il parcourut quelques instants le spardeck, puis, allant machinalement s’asseoir sur l’un des bancs de bâbord, il s’accouda à la batayole et laissa distraitement errer son regard sur la mer.

Une vapeur légère à l’horizon du sud-est annonçait l’approche de la première Canarie. Mais Jack ne voyait pas ce nuage de granit. Il n’accordait son attention qu’à soi-même ; il s’appliquait uniquement à déchiffrer ses propres pensées, s’absorbait dans l’examen de sa situation que, depuis la veille, il ne cessait d’envisager sous toutes ses faces. De nouveau, il revivait la scène du torrent. De nouveau, il entendait, comme s’il eût éclaté à ses oreilles, le cri d’angoisse vainement poussé par Alice. À cet endroit du drame, une question s’imposait pour la dixième fois à son esprit, obsédante, inquiétante. Alice avait-elle compris ?

Si elle avait compris, si elle avait vu clairement l’odieux retrait de la main tendue, elle allait sans doute agir, chercher hors d’elle-même une protection nécessaire, le dénoncer peut-être !... Et alors, que ferait-il ?

Mais, pour la dixième fois, une analyse plus sévère des faits le rassurait. Non, Alice ne parlerait pas. Jamais elle ne consentirait à jeter dans un scandale le nom qu’elle portait. Même instruite, elle se tairait.

Au surplus, Alice avait-elle vu, avait-elle compris ? Rien, en somme, n’était moins certain. Tout avait dû rester bien confus dans un tel chaos des éléments et des âmes. À force d’y songer, Jack en arriva à se tranquilliser pleinement de ce côté. Donc, aucune difficulté à ce qu’il vécût comme par le passé avec ses compagnons, sans en excepter Alice confiante...

Et vivante ! ajoutait-il en lui-même. En mettant tout au mieux, en effet, il lui fallait du moins reconnaître le misérable échec du plan subitement échafaudé. Alice était à bord du Seamew, bien vivante, et nantie toujours de cette fortune qu’elle se refusait à partager. Fût-elle morte, du reste, que les espérances de Jack n’en eussent pas été moins irréalisables. Pas plus que sa soeur, Dolly n’eût été de facile conquête, il ne pouvait plus l’ignorer. Le désespoir de la jeune fille, en jetant bas pour un instant toutes les barrières de convenances élevées par les usages, avait permis au plus aveugle de connaître l’état de son coeur, et de ce coeur, tout entier à Roger de Sorgues, Jack devait renoncer à s’emparer jamais.

Dès lors, à quoi bon ?...

À moins cependant... insinuait une voix profonde. Mais Jack, secouant les épaules dédaigneusement, rejetait ces suggestions insensées. Passif jusqu’ici, allait-il se muer en un assassin actif, s’attaquer ouvertement à deux femmes ?... Folies que tout cela. À défaut d’autres raisons, un pareil crime eût été trop absurde. Le coupable, unique héritier des victimes, eût été forcément en butte aux premiers soupçons. Et d’ailleurs, quel moyen de tromper la garde jalouse de Roger de Sorgues ?

Non, cela ne supportait pas l’examen. Il n’y avait rien à faire, qu’à attendre. Attente paisible, s’il n’existait aucun témoin de la tentative avortée. Mais, sur ce point, Jack jugeait sa sécurité absolue. Il était bien seul avec Alice lorsqu’elle avait tendu vers lui ses bras suppliants. Nul autre n’était là quand la vague furieuse avait enlevé la jeune femme dans son tourbillon. Un autre ?... Quel autre ?...

Au moment précis où il se posait ironiquement cette question, Jack sentit une main se poser sur son épaule avec une ferme énergie. Il tressaillit et se leva brusquement. Robert Morgand était devant lui.

« Monsieur... » balbutia Jack, d’un ton qu’il s’efforçait en vain de rendre rassuré.

Robert, du geste, lui coupa la parole, tandis que son autre main affirmait son étreinte.

« J’ai vu ! dit-il seulement avec une menaçante froideur.

– Monsieur, essaya de répliquer Jack, je ne comprends pas...

– J’ai vu ! » répéta Robert d’un ton plus grave, dans lequel Jack put discerner un solennel avertissement.

Celui-ci, libéré, se redressa, et, sans jouer plus longtemps l’ignorance.

« Voilà d’étranges façons, dit-il avec hauteur. L’agence Thompson a singulièrement stylé ses gens. Qui vous a donné le droit de me toucher ?

– Vous-même, répondit Robert dédaignant de relever l’intention injurieuse contenue dans les paroles du passager américain. Tout le monde a le droit de mettre la main à l’épaule d’un assassin.

– Assassin ! assassin ! répéta Jack Lindsay sans s’émouvoir, c’est bientôt dit... Ainsi donc, vous avez la prétention de m’arrêter, ajouta-t-il railleusement sans faire le moindre effort pour se disculper.

– Pas encore, dit froidement Robert. Pour le moment, je me borne à vous avertir. Si le hasard seul m’a mis cette fois entre Mrs. Lindsay et vous, désormais ce sera ma volonté, sachez-le. »

Jack haussa les épaules.

« C’est entendu, mon ami, c’est entendu, acquiesça-t-il avec une insolente légèreté. Mais vous avez dit : “ Pas encore. ” C’est donc que plus tard...

– J’en référerai à Mrs. Lindsay, interrompit Robert sans se départir de son calme. C’est elle, instruite par moi, qui décidera. »

Cette fois, Jack perdit son allure railleuse.

« Avertir Alice ! s’écria-t-il, les yeux tout à coup étincelants de colère.

– Oui.

– Vous ne ferez pas cela !

– Je le ferai.

– Prenez garde ! » gronda Jack menaçant, en avançant d’un pas vers l’interprète du Seamew.

Ce fut au tour de Robert de hausser les épaules. Jack, par un violent effort, redevint impassible.

« Prenez garde, répéta-t-il la voix sifflante. Prenez garde alors pour elle et pour vous. »

Et, sans attendre de réponse, il s’éloigna brusquement.

Seul, Robert maintenant songeait à son tour. En se retrouvant en face de l’abominable Jack, il avait été droit au but, et il avait accompli sans tergiversations le projet résolu. Cette leçon suffisait probablement. D’ordinaire, les méchants sont des lâches. Quelles que fussent les raisons ignorées, soupçonnées cependant, qui l’avaient poussé à ce demi-crime, Jack Lindsay, se sachant surveillé, perdrait l’audace, et Mrs. Lindsay n’aurait plus rien à redouter de son dangereux parent. On veillerait, d’ailleurs, au besoin.

Sa brève exécution terminée, Robert chassa dédaigneusement de son esprit l’image de son antipathique compagnon de route, et dirigea son regard désoeuvré vers l’horizon du sud-est, où la vapeur de tout à l’heure s’était changée en une île haute et aride, tandis que plus au sud d’autres terres s’élevaient confusément.

« S’il vous plaît, monsieur le professeur, quelle est donc cette île ? » demanda derrière lui une voix narquoise.

Robert, en se retournant, se trouva en face de Roger de Sorgues. Il sourit, mais garda le silence, car le nom de cette île, après tout, il ne le savait pas.

« De mieux en mieux ! s'écria Roger avec un ricanement moqueur, mais amical. Nous avons donc oublié de compiler notre excellent guide ? Il est heureux vraiment que je me sois montré moins négligent.

– Bah ! fit Robert.

– Parfaitement. L'île qui s'élève devant nous est l'île Allegranza, c'est-à-dire la Joyeuse, monsieur le professeur. Pourquoi est-elle joyeuse ? Peut-être parce qu'elle n'a pas d'habitants. Inculte, aride, cette terre sauvage n'est en effet visitée qu'à l'époque de la récolte de l'orseille, plante tinctoriale qui constitue une des richesses de cet archipel. Le nuage que vous voyez plus au sud indique la place de la grande île de Lancelote. Entre Lancelote et Allegranza, on peut distinguer Graciosa, autre îlot inhabité séparé de Lancelote par un étroit canal, le Rio, et Monta-Clara, simple rocher trop souvent funeste aux navigateurs.

– Grand merci, monsieur l'interprète », dit gravement Robert profitant du moment où Roger s'arrêtait essoufflé.

Les deux compatriotes se mirent à rire.

« Il est vrai, reprit Robert, que j'ai cruellement négligé mes fonctions depuis quelques jours. Mais aussi, pourquoi me faire perdre mon temps à travers l'île de Madère ?

– L'avez-vous donc si mal employé, votre temps ? » objecta Roger, en montrant à son compagnon Alice et Dolly, qui s'avançaient vers eux, enlacées.

La démarche ferme de Mrs. Lindsay montrait qu'elle avait retrouvé la plénitude de sa santé. Un peu de pâleur et quelques légères ecchymoses au front et aux joues demeuraient les derniers vestiges de l'aventure où elle avait frôlé de si près une épouvantable mort. Robert et Roger s'étaient élancés au-devant des deux Américaines, qui, en les apercevant, avaient détruit leur groupe harmonieux.

Alice pressa longuement la main de Robert et leva vers lui un regard plus éloquent que de verbeux remerciements.

« Vous, madame ! s'écria Robert. N'y a-t-il pas quelque imprudence à quitter si tôt votre chambre ?

– Aucune, répondit Alice avec un sourire, aucune, grâce à vous, qui m'avez si bien protégée aux dépens de vous-même, pendant notre voyage involontaire – involontaire pour moi, du moins, ajouta-t-elle en chargeant son regard d'un plus chaleureux remerciement.

– Oh ! madame, quoi de plus naturel ? Les hommes sont beaucoup moins fragiles que les femmes. Les hommes, vous comprenez... »

Dans sa confusion, Robert s'embourbait. Il allait dire des sottises...

« Tenez, madame, conclut-il, n'en parlons plus. Je suis heureux de ce qui s'est passé, et je ne voudrais pas – mot affreusement égoïste – que tout cela n'ait pas eu lieu. Je serais donc payé par ma propre joie, s'il en était besoin, et vous pouvez honnêtement vous considérer comme libérée à mon égard. »

Et, pour couper court à tout nouvel attendrissement, il se hâta d'entraîner ses compagnons vers le bastingage et se mit en devoir de leur faire admirer les îles qui s'élevaient de plus en plus sur l'horizon.

« Nous approchons, mesdames, vous le voyez, de la fin de notre voyage, dit-il avec volubilité. Devant nous, voici la première Canarie, Allegranza. C'est une île aride, inculte et inhabitée, sauf à l'époque de la récolte de l'orseille. Cette plante tinctoriale constitue une des richesses de cet archipel. Plus au sud, on aperçoit l'île de Rio, séparée par un bras de mer, le Monta-Clara, d'un îlot également inhabité nommé Lancelote, et Graciosa, simple rocher perdu... »

Robert ne put achever sa fantaisiste description. Un éclat de rire de Roger lui coupa la parole.

« Nom d’un chien, quel gâchis ! s’écria l’officier, en entendant cette traduction libre de sa conférence.

– Décidément, dit Robert en faisant chorus, j’ai besoin d’étudier encore un peu les Canaries. »

Vers dix heures, parvenu à cinq milles d’Allegranza, le Seamew mit le cap presque exactement au sud. Une heure plus tard, on passait devant le rocher de Monta-Clara, quand la cloche sonna le rappel des passagers.

Le menu continuait sa marche descendante. La plupart des voyageurs, plongés dans une farouche résignation, parurent n’y pas faire attention. Mais Alice, qui n’avait pas bénéficié de l’éducation du jour précédent, éprouva quelque surprise et, à un certain moment, ne put même retenir une légère grimace.

« C’est le système des compensations, madame, lui cria audacieusement Saunders à travers la table. À long voyage, mauvaise table. »

Alice sourit sans répondre. Quant à Thompson, il n’eut pas l’air d’entendre son acharné persécuteur. Il se borna, en signe d’indifférence, à faire claquer sa langue d’un air satisfait. Il était content de sa cuisine, lui !

Quand on remonta sur le pont, le navire avait dépassé l’îlot de Graciosa et commençait à suivre avec une vitesse constamment plus réduite les rivages de Lancelote.

Pour commenter le spectacle offert aux yeux des passagers, Robert Morgand n’eût-il pas dû être à son poste, prêt à subir toutes les questions, à soutenir toutes les colles ? Oui, sans doute, et pourtant le cicérone du Seamew demeura invisible jusqu’au soir.

Au reste, qu’aurait-il pu dire ? La côte occidentale de Lancelote se déroulait uniformément, déployant une sauvagerie qui, depuis les Açores, commençait à devenir un peu monotone.

D’abord, c’est une haute falaise, le Risco de Famara, puis le rivage plus bas se recouvre de cendres volcaniques d’où émerge une armée de cônes noirs, pour aboutir enfin à la Playa Quemada, plage brûlée, dont le nom dit assez l’irrémédiable infertilité. Partout c’est la désolation, partout des rocs tristes avec lesquels se confondent les bleuâtres plantes grasses qui seules parviennent à prendre racine. Pas de ville un peu importante sur cette côte occidentale qu’animent seulement de rares et pauvres villages dont le cicérone le mieux informé a le droit d’ignorer les noms obscurs.

Des deux centres commerçants de l’île, l’un, Téhuise, est dans l’intérieur des terres, l’autre, Arrécife, offre sur la côte orientale l’abri de son excellent mouillage. C’est dans ces régions et dans d’autres analogues, exposées aux alizés du nord-est qui apportent avec eux une humidité bienfaisante, que la vie a pu s’établir, tandis que le reste de l’île, et notamment la partie longée par le Seamew, a été transformé par la sécheresse en véritables steppes.

Voilà tout ce que Robert Morgand aurait pu dire, s’il l’avait su et s’il avait été là. Comme aucune de ces deux conditions n’était remplie, force fut aux touristes de se passer de cicérone, ce dont ils semblèrent d’ailleurs ne pas s’apercevoir. L’œil éteint, l’air accablé, ils laissaient, sans manifester aucune curiosité, fuir de conserve le navire et le temps. Seuls, Hamilton et Saunders possédaient encore un peu de leur belliqueuse ardeur. Blockhead lui-même depuis la veille paraissait sensiblement déprimé.

Roger, pendant cette après-midi, tint, comme de coutume, compagnie aux passagères américaines ; à plusieurs reprises, celles-ci s’étonnèrent de l’absence de Robert, que son compatriote expliqua par le besoin de travailler son guide. Et Dieu sait si ce besoin était réel !

La causerie aiguillée sur ce sujet, on ne le quitta plus, et les oreilles du cicérone-interprète du Seamew eurent de bonnes raisons de tinter agréablement. Dolly le disait tout à fait de son goût et Roger l’en approuvait énergiquement.

« Ce qu’il a fait pour Mrs. Lindsay, conclut-il, est déjà passablement héroïque. Mais Robert Morgand est de ces hommes qui accomplissent simplement et toujours ce qui doit être accompli. C’est un homme, dans toute la force du terme. »

Songeuse, Alice écoutait ces éloges, le regard perdu vers l’horizon vague comme les pensées dont son âme était agitée...

« Bonjour, Alice ! Je suis aise de vous voir revenue à la santé », dit tout à coup un personnage dont les trois causeurs absorbés n’avaient pas entendu l’approche.

Mrs. Lindsay eut un tressaillement vite réprimé.

« Je vous remercie, Jack, dit-elle d’une voix paisible. Ma santé est excellente, en effet.

– Aucune nouvelle ne peut m’être plus agréable », répondit Jack en poussant malgré lui un soupir de soulagement.

Ce premier choc qu’il redoutait si fort avait eu lieu, et il en sortait à son honneur. Jusqu’ici, tout au moins, sa belle-soeur ne savait rien.

Il se trouva si réconforté par cette certitude que son caractère ordinairement sombre s’anima exceptionnellement. Au lieu de se tenir à l’écart, il se mêla à la conversation. Fait surprenant, il fut presque gai. Dolly et Roger, qui n’en revenaient pas, lui donnaient mollement la réplique, tandis qu’Alice semblait, l’esprit ailleurs, ne rien entendre de ce qui se disait autour d’elle.

Vers quatre heures, le Seamew laissa derrière lui l’île de Lancelote et commença à côtoyer les rivages presque identiques de Fortaventure. N’eût été la Bocaïna, canal de dix kilomètres de large qui sépare les deux îles, on ne se fût pas aperçu du changement.

Robert persistait dans son absence. Ce fut en vain que Roger, intrigué par cette complète disparition, alla jusque dans les cabines relancer son ami. M. le professeur Morgand n’était pas chez lui.

On ne l’aperçut qu’au dîner, lequel fut aussi morne que le déjeuner, puis, le repas à peine terminé, il disparut de nouveau, et Alice, remontée sur le spardeck, put voir à la nuit tombante s’allumer le hublot de son insaisissable sauveur.

Toute la soirée, Robert demeura invisible, et les passagères américaines gagnèrent l’heure du repos, que la lumière studieuse brillait toujours.

« Il est enragé ! » dit en riant Roger qui reconduisait les deux soeurs.

Dans sa cabine, Alice ne se mit pas au lit avec sa tranquillité coutumière. Ses mains paresseuses s’attardaient. Plus d’une fois, elle se surprit, assise et rêvant, ayant inconsciemment interrompu les soins de sa toilette nocturne. Quelque chose était changé qu’elle n’eût pu dire. Une indéfinissable angoisse pesait sur son coeur.

Dans la chambre voisine, un bruit de pages froissées lui avait prouvé que M. Morgand était là, et qu’il travaillait en effet. Mais bientôt Alice tressaillit. On avait cessé de tourner les pages. Le livre clos d’un coup sec, une chaise avait été repoussée, et aussitôt le bruit de la porte refermée indiqua à l’indiscrète écouteuse que M. Morgand était remonté sur le pont.

« Est-ce donc parce que nous n’y sommes plus ? » se demanda involontairement Alice.

D’un mouvement de tête, elle chassa cette idée, et délibérément acheva sa toilette. Cinq minutes plus tard, étendue dans sa couchette, elle cherchait le sommeil. Il devait être plus long que d’ordinaire à venir.

Robert, éprouvant après cette journée de rigoureuse claustration le besoin de prendre l’air, était en effet remonté sur le pont.

Lumineux dans la nuit, l’habitacle du spardeck l’attira. D’un coup d’oeil, il vit que la route était au sud-ouest, et en inféra que le Seamew se dirigeait sur la Grande-Canarie. Désoeuvré, il revint vers l’arrière, et se laissa tomber dans un fauteuil, à côté d’un fumeur qu’il n’aperçut même pas. Un moment, son regard flotta dans l’ombre sur la mer invisible puis s’abaissa, et bientôt, le front dans la main, il se perdit en de profondes pensées.

« Pardieu ! dit tout à coup le fumeur, vous voilà bien ténébreux ce soir, monsieur le professeur ! »

Robert tressaillit et se mit debout d’une secousse. Le fumeur s’était levé en même temps, et, à la lueur des fanaux, Robert reconnut son compatriote Roger de Sorgues, la main cordialement tendue, un sourire de bon accueil aux lèvres.

« Il est vrai, dit-il. Je suis un peu souffrant.

– Malade ? interrogea Roger avec intérêt.

– Pas précisément. Fatigué, las plutôt.

– Un reste de votre plongeon de l’autre jour ? »

Robert fit un geste évasif.

« Mais aussi quelle idée de vous enfermer toute cette journée ! » continua Roger.

Robert répéta le même geste, bon décidément pour toutes les réponses.

« Vous travailliez sans doute ? insista Roger.

– Avouez que j’en ai besoin ! repartit en souriant Robert.

– Mais où diable alors vous êtes-vous installé pour compulser vos coquins de guides ? J’ai été frapper à votre porte sans obtenir de réponse.

– C’est que vous êtes venu juste au moment où je prenais un peu de récréation en plein air.

– Et pas avec nous ! » dit Roger d’un ton de reproche.

Robert garda le silence.

« Je ne suis pas le seul, reprit Roger, à m’être étonné de votre disparition. Ces dames en ont manifesté plusieurs fois leur regret. C’est un peu à la requête de Mrs. Lindsay que je suis allé vous relancer jusque dans votre fort.

– Serait-il vrai ! s’écria malgré lui Robert.

– Voyons, entre nous, insista amicalement Roger, votre réclusion n’a-t-elle pas d’autre cause que votre amour du travail ?

– En aucune façon.

– Dans ce cas, affirma Roger, il y a abus et vous avez eu tort. Votre absence a réellement gâté notre journée. Nous étions moroses, et Mrs. Lindsay tout particulièrement.

– Quelle idée ! » s’écria Robert.

L’observation faite par Roger sans aucune intention particulière sur le mécontentement de Mrs. Lindsay n’avait rien de bien extraordinaire. Aussi fut-il grandement étonné de l’effet produit par des mots aussi simples. Après avoir poussé son exclamation d’une voix bizarre, Robert s’était aussitôt détourné. Il paraissait gêné, son visage exprimant en même temps de l’embarras et de la joie.

« Ah bah ! » se dit Roger subitement intéressé.

« Après tout, reprit-il après un silence, je m’avance peut-être beaucoup en attribuant à votre absence la tristesse de Mrs. Lindsay. Figurez-vous que nous avons dû subir toute l’après-midi ce vilain oiseau de Jack Lindsay, en général moins prodigue de ses désagréables amabilités. Par extraordinaire, le personnage était plutôt jovial aujourd’hui. Mais sa gaieté est encore plus pénible que sa froideur, et je ne serais pas étonné que sa compagnie ait suffi à rembrunir Mrs. Lindsay. »

Roger regarda Robert qui ne broncha pas. Il poursuivit :

« D’autant que la pauvre femme s’est vue réduite à ses seules forces pour soutenir cet interminable assaut. Miss Dolly et moi, nous l’avons lâchement abandonnée, oublieux du reste du monde, jusques et y compris le beau-frère. »

Cette fois, Robert ramena son regard vers son compatriote. Celui-ci, d’ailleurs, ne se fit pas prier pour achever sa confidence.

« Comment trouvez-vous Miss Dolly ? demanda-t-il à son ami en rapprochant son fauteuil d’une saccade.

– Adorable, répondit Robert avec sincérité.

– N'est-ce pas ! fit Roger. Eh bien ! mon cher, je veux que vous en soyez le premier informé. Cette fille adorable, c'est vous qui l'avez dit, je l'aime, et je compte bien l'épouser dès le retour. »

Robert ne parut pas autrement surpris de cette nouvelle.

« Je m'attendais un peu à votre confidence, avoua-t-il en souriant. À vrai dire, votre secret est à bord un peu celui de Polichinelle. Toutefois, me permettrez-vous une question ? C'est à peine si vous connaissez ces dames Lindsay. Avez-vous pensé qu'une union avec leur famille pourrait rencontrer des difficultés dans la vôtre ?

– La mienne ? répondit Roger en serrant la main du bénévole conseiller. Je n'en ai pas. Tout au plus quelques cousins éloignés que mes affaires ne concernent en rien. Et puis, aimer en hussard ne veut pas dire aimer en fou. Dans cette circonstance, j'ai agi, sachez-le, avec la prudence d'un vieux notaire. Dès notre arrivée aux Açores – la tarentule du mariage m'avait déjà piqué à cette époque – j'ai demandé par télégraphe sur la famille Lindsay des renseignements qui me sont parvenus à Madère. Ces renseignements, sauf peut-être en ce qui concerne le nommé Jack – mais à cet égard le télégraphe ne m'a rien appris que je n'eusse deviné – ont été tels que tout homme d'honneur doit s'estimer fier d'épouser Miss Dolly... ou sa soeur », ajouta-t-il après une pause.

Robert soupira légèrement sans répondre.

« Vous voilà devenu bien silencieux, mon cher ! reprit Roger après un moment de silence. Auriez-vous donc à formuler des objections telles...

– Rien que des encouragements au contraire ! s'écria vivement Robert. Miss Dolly est charmante et vous êtes un heureux. Mais, en vous écoutant, j'ai eu, je l'avoue, l'égoïsme de faire un retour sur moi-même, et un moment je vous ai jalousé. Pardonnez-moi ce blâmable sentiment.

– Jalousé ! Et pourquoi donc ? Quelle femme aurait le mauvais goût de refuser M. le marquis de Gramond...

– ... Cicérone-interprète à bord du Seamew, et possesseur de cent cinquante francs, bien problématiques pour qui connaît Thompson », acheva Robert avec amertume.

Roger repoussa l'objection d'un geste insouciant.

« Belle affaire que cela ! souffla-t-il d'un ton léger. L'amour se mesure-t-il aux écus ? On a vu plus d'une fois, et notamment des Américaines...

– Pas un mot de plus ! interrompit Robert d'une voix brève, en saisissant la main de son ami. Aussi bien, confidence pour confidence. Écoutez la mienne, et vous comprendrez que je ne puisse plaisanter sur ce sujet.

– J'écoute, dit Roger.

– Vous me demandiez tout à l'heure si j'avais quelque raison de m'être tenu à l'écart aujourd'hui. Eh bien ! oui, j'en avais une. »

« Nous y voilà », pensa Roger.

« Vous pouvez vous laisser aller librement au penchant qui vous entraîne vers Miss Dolly. Vous ne le cachez pas, votre bonheur d'aimer. Moi, c'est la crainte d'aimer qui me paralyse.

– La crainte d'aimer ! voilà une crainte que je ne connaîtrai jamais !

– Oui, la crainte. L'événement imprévu au cours duquel j'ai été assez heureux pour rendre service à Mrs. Lindsay m'a naturellement relevé à ses yeux...

– Vous n'aviez pas besoin, soyez-en sûr, d'être relevé aux yeux de Mrs. Lindsay, interrompit nettement Roger.

– Cet événement a mis plus d'intimité dans nos rapports, les a rendus moins hiérarchiques, presque amicaux, poursuivit Robert. Mais, en même temps, il m'a permis de voir clair, trop clair en moi-même. Hélas ! aurais-je fait ce que j'ai fait, si je n'avais pas aimé ! »

Robert se tut un instant. Puis il reprit :

« C’est parce que cette conscience m’est venue que je n’ai pas voulu profiter, et que je ne profiterai pas à l’avenir de ma nouvelle intimité avec Mrs. Lindsay.

– Quel drôle d’amoureux êtes-vous donc ? dit Roger avec une affectueuse ironie.

– C’est pour moi une question d’honneur, répondit Robert. J’ignore quelle est la fortune de Mrs. Lindsay, mais, à ce que je puis croire, elle est considérable, n’en aurais-je pour preuve que certains faits dont j’ai été témoin.

– Quels faits ? demanda Roger.

– Il ne saurait me convenir, poursuivit Robert, sans s’expliquer davantage, de passer, moi aussi, pour un courtisan de la richesse, et ma lamentable situation autoriserait toutes les suppositions à cet égard.

– Voyons, mon cher, objecta Roger, cette délicatesse vous honore, mais avez-vous réfléchi que la rigueur de vos sentiments fait un peu le procès des miens ? Je raisonne moins que vous lorsque je pense à Miss Dolly.

– Notre situation n’est pas la même. Vous êtes riche...

– En regard de vous, riposta Roger, mais pauvre en comparaison de Miss Dolly. Ma fortune n’est rien, à côté de la sienne.

– Elle suffit du moins à garantir votre indépendance, dit Robert. Et d’ailleurs, Miss Dolly vous aime, c’est l’évidence même.

– Je le crois, dit Roger. Mais, si Mrs. Lindsay vous aimait ?...

– Si Mrs. Lindsay m’aimait ?... » répéta Robert à demi-voix.

Mais aussitôt il secoua la tête, comme pour rejeter cette hypothèse insensée, et, s’appuyant au bastingage, laissa de nouveau errer son regard sur la mer. Roger lui aussi s’était accoudé, et longtemps le silence régna entre les deux amis.

Paisiblement les heures coulèrent ainsi. Le timonier avait depuis longtemps piqué minuit, qu’ils suivaient encore leurs rêves dansant dans le sillage, leurs rêves tristes et gais.

III

OÙ LE « SEAMEW » S’ARRÊTE TOUT À FAIT

En montant à l’aube sur le spardeck, le 4 juin, les passagers auraient pu apercevoir, lointains encore, les rivages altiers de la Grande-Canarie. Là, le Seamew allait faire sa première escale dans l’archipel. Ténériffe serait la seconde, et la dernière à la fois du voyage.

L’archipel des Canaries se compose de onze îles ou îlots disposés en une demi-circonférence qui tourne sa concavité vers le nord. En commençant à l’extrémité nord-est pour finir à l’extrémité nord-ouest, on trouve successivement : Allegranza, Monta-Clara, Gracieuse, Lancelote, Lobos, Fortaventure, la Grande-Canarie, Ténériffe, Gomère, l’île de Fer et Palma. Habitées par une population d’environ deux cent quatre-vingt mille âmes, ces diverses îles, dont les plus orientales sont séparées de l’Afrique par un bras de mer large au plus de cent kilomètres, réunissent entre elles une superficie supérieure à deux cent soixante-quinze lieues carrées.

Sous le gouvernement d’un commandant résidant à Sainte-Croix de Ténériffe et de deux alcades mayores, les Canaries forment une province de l’Espagne. Province lointaine, il est vrai, et, par conséquent, quelque peu négligée. Il faut admettre cette négligence de la métropole pour s’expliquer la médiocrité du commerce de cet archipel, qui, en raison de sa situation géographique, devrait être une des principales hôtelleries de la grande route de l’océan.

Différentes par la taille, les Canaries se ressemblent toutes par la sauvagerie de l’aspect. Ce ne sont que falaises de basalte à pic à peine bordées d’une grève étroite. En voyant ces murailles de fer, on s’étonne de l’épithète de « Fortunées » jadis appliquée à ces îles de si rébarbatif abord. Mais l’étonnement cesse, ou plutôt change de nature, quand on pénètre dans l’intérieur des terres.

De pareille origine volcanique, elles sont taillées sur le même patron. Presque toujours, une ceinture de volcans secondaires s’élève à la périphérie, entourant, au centre, un volcan principal. C’est dans les cratères de ces volcans aujourd’hui éteints, abrités, par leurs parois circulaires, des vents torrides venus de l’Afrique, c’est dans les vallées séparant les cimes, c’est dans les plateaux concaves qui couronnent certains sommets, que l’on trouve la justification de l’épithète critiquée. Là, règne un printemps perpétuel ; là, presque sans culture, la nature donne à l’homme jusqu’à trois récoltes annuelles.

Des îles qui composent l’archipel, la Grande-Canarie n’est pas la plus vaste. Le courage déployé par ses premiers habitants, lors de la conquête de Jean de Béthencourt, lui a seul valu d’être désignée ainsi. Et vraiment, n’est-ce pas là une façon d’être « grande » qui en vaut bien une autre ?

L’Agence Thompson avait fait montre d’un véritable discernement en la choisissant comme point de relâche. La Grande-Canarie est le résumé des autres îles. Si elle n’a pas une aussi prodigieuse cime que Ténériffe, elle occupe à cet égard un bon rang, et le premier à tous les autres. C’est elle qui possède les rivages les plus inaccessibles, au point que les poissons ne peuvent y déposer leur frai, les vallées les mieux abritées, les barranques les plus profondes, et en général les plus curieuses particularités naturelles.

Cependant, on aurait pu faire à l’Agence Thompson une observation judicieuse. Pour voir toutes les choses intéressantes que recèle la Grande-Canarie, pour en avoir une idée tout au moins, n’aurait-il pas été bon de faire une excursion à l’intérieur de l’île, de pousser au moins

une petite pointe dans la campagne ? Or, l’Agence Thompson avait complètement négligé ce détail.

« Le 2 juin, arrivée à Las Palmas à 4 heures du matin. À 8 heures, visite de la ville. Départ pour Ténériffe, le même jour à minuit », voilà tout ce qu’annonçait le programme.

On arriverait, il est vrai, le 4 juin, mais cela n’était pas, au contraire, pour modifier les plans de l’agence dans le sens d’une prodigalité ruineuse. Que ce fût le 2 ou le 4, on repartirait le même jour pour Ténériffe. Tant pis pour les passagers, si, de la Grande-Canarie, ils ne voyaient à peu près rien !

Ils acceptaient d’ailleurs facilement cette perspective. Leur grincheuse torpeur n’eût laissé à personne la force de manifester son mécontentement. Ce mécontentement, d’ailleurs, eût-il été fondé dans un cas où l’agence ne faisait après tout que tenir ses engagements ? Au surplus, on était las, et, puisqu’on devait partir le même jour, on partirait « le même jour ». Si Thompson eût tout à coup proposé d’allonger la relâche, la plupart des voyageurs se fussent refusés à une prolongation d’un voyage qui commençait à leur être à charge.

Vers 11 heures, le Seamew se trouvait par le travers de la capitale, Las Palmas, ou « Les Palmiers ». On eut le loisir de la contempler. Soufflant, geignant, le navire ne marchait plus beaucoup mieux qu’une bouée.

Pour la première fois depuis le départ de Londres, les passagers purent éprouver une franche sensation d’exotisme. Bâtie à l’issue de la barranque de Guiniguanda, sur une succession de terrains procédant par brusques ressauts, la ville est d’allure tout à fait orientale. Ses rues étroites, ses blanches maisons aux toits plats justifient dans une certaine mesure l’épithète de « kasbah » dont Roger de Sorgues crut devoir la gratifier.

Vers midi, le Seamew stoppait enfin dans le port de « La Luz », distant de la ville de trois kilomètres environ.

Ces trois kilomètres, il allait falloir les refaire en sens inverse. Aussi, Thompson, l’amarrage à peine terminé, s’était-il posté sur le quai, où il s’efforçait de former ses passagers en colonne, au fur et à mesure de leur débarquement. C’était la répétition de cette manoeuvre, à laquelle de nombreux exercices avaient rompu les touristes enrégimentés hors des premières escales aux Açores.

Mais, hélas ! où était la belle discipline d’antan ? Ces conscrits si dociles se mutinaient, grognards. Les mouvements indiqués par Thompson s’accomplissaient avec un évident mauvais vouloir ; la troupe était pleine de murmures. Les rangs se disloquaient, à peine formés. Après un quart d’heure d’efforts, Thompson parvint bien juste à réunir une dizaine de fidèles, parmi lesquels le placide Piperboom – de Rotterdam – et Mr. Absyrthus Blockhead, revenu à son habituelle bonne humeur, depuis qu’il n’était plus question de l’âge de son rejeton.

Le gros des touristes était demeuré en arrière. Massés en un groupe compact, ils opposaient une invincible inertie aux efforts de l’administrateur général.

« Voyons, messieurs !... Messieurs, voyons !... lançait timidement Thompson à ces récalcitrants.

– C’est tout vu, monsieur, répondit brutalement Saunders en prenant d’autorité la parole au nom de ses compagnons. Nous attendons patiemment les véhicules et porteurs promis par votre programme. »

Et Saunders, ce disant, brandissait l’imprimé où ces fallacieuses promesses s’étalaient en effet en toutes lettres.

« Mais, messieurs, où voulez-vous que je les prenne ? demanda piteusement Thompson.

– Fort bien ! repartit Saunders de sa voix la plus grinçante. Je vais donc tâcher de trouver une voiture tout seul. »

Il tira de sa poche son fidèle carnet.

« Mais je la louerai à vos frais ! C’est un compte que nous réglerons à Londres, monsieur, ajouta-t-il en se mettant en marche, tandis que ses articulations s’emplissaient des plus belliqueux ferraillements.

– Je vous suis, cher monsieur, je vous suis ! » s’écria aussitôt Sir George Hamilton, qui, suivi lui-même de Lady Hamilton et de Miss Margaret, emboîta le pas à son chef de file.

Cette adhésion en entraînant d’autres, les deux tiers des touristes s’étaient, quelques instants plus tard, séparés du reste de leurs compagnons.

À proximité du port de La Luz, une petite ville s’est créée, offrant toutes les ressources nécessaires aux navires en relâche. Saunders allait certainement trouver sans peine ce qu’il cherchait. En avant des plus proches maisons, trois ou quatre voitures stationnaient, en effet. Saunders n’eut qu’un signe à faire pour qu’elles vinssent à sa rencontre.

Par malheur, ces quatre voitures ne pouvaient suffire. Quand, escaladées d’assaut, elles se furent éloignées, la majorité des dissidents dut revenir en arrière, formant ainsi un appoint inespéré à la troupe du général en chef.

À ce moment, Mrs. Lindsay, accompagnée de sa soeur et de Roger, quittait à son tour le Seamew. Thompson, en l’apercevant, battit des mains pour activer le mouvement.

« Allons, messieurs, en place, s’il vous plaît ! s’écria-t-il. L’heure passe, veuillez y songer. »

Mrs. Lindsay, d’ordinaire, était à coup sûr une voyageuse paisible et bien différente du désagréable Saunders. Cependant, fût-ce par une suggestion de ses compagnons, ou plutôt jugeait-elle avoir assez goûté les charmes d’une promenade dans ce ridicule alignement, quoi qu’il en soit, elle ne parut pas accueillir avec sa bonne grâce accoutumée la proposition qui lui était indirectement faite.

« Comment ? murmura-t-elle, en mesurant de l’oeil la longue route poudreuse veuve de maisons et d’ombrage, nous allons faire ça à pied !

– Je serais heureux, madame, d’aller, si vous le désirez, vous chercher une voiture à la ville », proposa Robert.

S’il était resté indifférent aux protestations précédentes et au mouvement séparatiste qui les avait suivies, estimant que cela, en somme, ne le concernait pas, quel poids, par contre, n’avait-il pas trouvé à l’observation de Mrs. Lindsay ! L’offre obligeante avait jailli toute seule de ses lèvres. Il fut sur-le-champ payé de sa bonne pensée. Sans marchander le secours offert, Mrs. Lindsay l’accepta charitablement comme une chose due.

« Si vous vouliez avoir cette bonté », dit-elle en payant d’avance d’un sourire le bénévole commissionnaire.

Robert allait partir, quand une nouvelle demande l’arrêta.

« Puisque monsieur le professeur va jusqu’à la ville, disait Lady Heilbuth, ne voudrait-il pas avoir la complaisance de me procurer également une voiture ? »

Malgré la forme polie de la requête, Robert ne se priva pas de penser que Lady Heilbuth aurait bien pu faire marcher à son service le grand flandrin de laquais qui, derrière elle, tenait dans ses bras un havanais actuellement promu au rang de favori. Toutefois, s’inclinant avec respect devant la vieille passagère, il l’assura qu’il était entièrement à ses ordres.

Il fut aussitôt dans le cas de regretter la politesse de sa réponse. Tous s’étaient mis à parler à la fois, et, à grand renfort de gestes, tous le chargeaient de leur rendre le même service offert à Mrs. Lindsay et accordé à Lady Heilbuth.

Robert esquissa une grimace. Se faire le courrier de Mrs. Lindsay, c’était un plaisir ; se charger des commissions de Lady Heilbuth, passe encore ! Mais se voir accablé des corvées de tout le monde, cela changeait singulièrement la question. Il ne pouvait refuser cependant. Roger de Sorgues vint généreusement à son secours.

« J’irai avec vous, cher ami, lui cria-t-il. Et nous ramènerons toutes les voitures de la ville. »

Ce fut un concert de bravos, tandis que Robert serrait la main de son compatriote, dont il n’était plus à compter les marques de délicate affection.

La route parcourue au pas accéléré, les deux émissaires n’eurent pas de peine à se procurer des véhicules en nombre suffisant. Ils revenaient dans l’un d’eux, lorsque à mi-route ils croisèrent Thompson à la tête d’une misérable colonne composée d’à peine quinze soldats, les plus pauvres ou les plus avares de son régiment autrefois si fringant. Laissant à son compagnon le soin de parfaire la commission acceptée, Robert se joignit à cette troupe réduite, dans laquelle l’appelait sa fonction.

Dire qu’il était satisfait de cette combinaison serait exagéré. Mais, comme après tout il n’avait pas le choix, il prit, bien que sans enthousiasme, sa place à côté de Thompson, et se mit en tête de la petite colonne.

L’arrivée aux premières maisons de la ville lui réservait une surprise.

Cette surprise, Thompson aussi l’éprouva, quand il eut jeté un regard en arrière. Où était la colonne ? Fondue, dispersée, évanouie. Chaque coude de la route, chaque buisson fleuri, chaque bouquet d’arbres ombreux, avait été le prétexte de quelque défection, et peu à peu les touristes s’étaient égrenés jusqu’au dernier. Il n’y avait plus personne derrière Thompson, personne si ce n’est le monumental Van Piperboom – de Rotterdam – qui s’était placidement arrêté avec son chef et attendait sans impatience.

Robert et Thompson échangèrent un regard non dépourvu d’ironie.

« Mon Dieu, monsieur le professeur, dit enfin celui-ci avec un sourire rentré, je ne puis, dans ces conditions, que vous rendre votre liberté. Pour moi, qui ne me soucie nullement de Las Palmas, je vais, si vous le permettez, retourner tout bonnement à bord. »

Et Thompson rebroussa chemin, obstinément suivi de l’impénétrable Hollandais qui, évidemment, ne se souciait pas non plus de Las Palmas.

Robert, égayé, rêvait encore à cette aventure, quand il s’entendit héler par une voix joyeuse.

« Eh ! que diable faites-vous là ? Qu’est devenu votre régiment ? demandait Roger de la voiture où il était assis en face des deux Américaines.

– Mon régiment ? répondit Robert sur le même ton, je serais curieux d’en avoir des nouvelles. Le colonel vient de rentrer à bord dans l’espoir d’y retrouver ses soldats.

– Il n’y trouvera que l’impayable Johnson, dit Roger en riant, puisque cet original s’obstine à fuir le contact de la terre. Mais vous, que faites-vous ?

– Absolument rien, comme vous le voyez.

– Eh bien ! alors, conclut Roger en faisant une place à côté de lui, venez avec nous. Vous nous piloterez, monsieur le professeur. »

Le rio de Guiniguanda sépare Las Palmas en deux parties inégales : la ville haute, habitée seulement par la noblesse et les fonctionnaires, et la ville basse, plus spécialement commerçante, qui va mourir sur le promontoire de l’Ouest, à l’extrémité duquel s’élève la forteresse du Castillo del Rey.

Pendant trois heures, les quatre touristes parcoururent, soit à pied, soit en voiture, les rues de la capitale ; puis, la lassitude les prenant, ils se firent ramener au Seamew. À qui les eût alors interrogés, voilà ce qu’ils eussent pu répondre :

« Las Palmas est une ville bien bâtie, aux rues étroites et ombreuses, mais où la nature du terrain transforme la promenade en une perpétuelle montée suivie d’une perpétuelle descente. En dehors de la cathédrale de style Renaissance espagnole, elle possède peu de monuments intéressants. Quant à l’aspect mauresque de la ville vue de la mer, il vous incite à des espoirs trompeurs. De près, le charme s’évanouit. Rien de moins mauresque que les rues, les maisons, les habitants, ces derniers offrant à l’admiration publique des élégances exclusivement européennes, voire françaises. »

À cela se bornaient leurs impressions de voyage. Et comment en eût-il été autrement ? Avaient-ils vécu de la vie de ce peuple, pour pouvoir en apprécier la politesse et l'obligeance corrigées par une vivacité qui fait trop souvent sortir le couteau de sa gaine ? Avaient-ils pénétré dans ces demeures aux correctes façades, mais qui ne contiennent que des pièces dérisoires, toute la place étant réservée au salon d'apparat dans les dimensions duquel rivalise l'orgueil des Canariens ? Pouvaient-ils connaître l'âme de cette population où se mêle la fierté de l'ancêtre hidalgo à l'orgueilleuse naïveté du Guanche, un autre ancêtre, celui-ci désavoué ?

C'est là le défaut des rapides voyages. L'homme, trop compliqué, n'est pas de leur domaine. Seule, la nature se laisse saisir d'un regard.

Mais encore faut-il la regarder ! Et le programme de l'Agence Thompson s'y opposait formellement.

Ces notions si vagues que les touristes rapportaient de leur promenade à travers Las Palmas, Robert, lui, ne les possédait même pas. Il n'avait rien vu au cours de cette après-midi passée dans l'intimité de Mrs. Lindsay. Ses yeux ne conservaient qu'une image, celle de la jeune femme gravissant, descendant les rues en pente, l'interrogeant ou lui répondant avec une simplicité souriante.

Oublieux de ses résolutions, il s'était abandonné au bonheur présent. Mais à peine avait-il touché le pont du Seamew, que les soucis un instant dissipés le ressaisirent. Pourquoi biaiser avec sa conscience ? Pourquoi s'engager dans une voie qu'il ne voulait pas suivre jusqu'au bout ? Cette heureuse après-midi lui laissait une amertume, l'angoisse de n'avoir pas su dissimuler peut-être. Et, s'il s'était trahi par quelque regard ou par quelque geste, quels sentiments, quelles inavouables cupidités n'allait pas prêter la riche Américaine à ce soupirant de misère ?

À ces pensées, il se sentait rougir de honte, et se promettait de mieux se garder à l'avenir, quitte à perdre jusqu'à l'amicale sympathie qu'il avait cependant bien gagnée. Mais le sort avait décidé que ses généreuses résolutions demeureraient lettre morte. Son histoire était écrite là-haut, et la chaîne des événements la réalisait invinciblement.

Au moment où les quatre touristes arrivèrent à bord, Thompson et le capitaine Pip causaient avec animation. Il s'agissait sans doute de quelque grave discussion ; Thompson, congestionné, enfiévré, se répandait comme de coutume en mouvements exubérants. Le capitaine, placide et calme au contraire, lui répondait par de brefs monosyllabes, ou plus souvent par des gestes énergiques, signatures évidentes de refus résolus. Intrigués, Mrs. Lindsay et ses compagnons s'arrêtèrent à quelques pas des deux interlocuteurs. Ils n'étaient pas les seuls, d'ailleurs, à s'intéresser à ce débat. Sur le spardeck, alignés en trois rangs pressés, les autres passagers, déjà rentrés pour la plupart, en suivaient des yeux les péripéties.

Fait qui contribuait à exciter la curiosité générale, la cheminée du Seamew ne s'empanachait d'aucune fumée. Rien ne semblait disposé pour l'appareillage fixé cependant à minuit. On se perdait en conjectures et l'on attendait impatiemment que la discussion du capitaine et de Thompson eût pris fin pour obtenir de l'un ou de l'autre quelques explications.

La cloche sonna le dîner, que l'entretien durait toujours. Rapidement, les passagers gagnèrent leurs places habituelles. Au cours du repas, sans doute, ils auraient le mot de l'énigme.

Mais le dîner se poursuivit, s'acheva sans que Thompson jugeât à propos de satisfaire la curiosité des convives. Cette curiosité, d'ailleurs, s'émoussait, momentanément dominée par un autre souci plus immédiat.

L'ordinaire du bord avait fait un pas énorme dans la marche descendante qu'il suivait depuis quelques jours. Encouragé par l'impunité, Thompson apparemment s'était cru tout permis. Mais, cette fois, il dépassait les bornes. Le menu, digne d'une véritable gargote, péchait aussi par la quantité. L'appétit des convives s'éveillait à peine quand le dessert fut servi.

On se regardait, on regardait Thompson qui semblait parfaitement à l’aise. Toutefois, personne n’avait encore osé formuler de réclamation, lorsque Saunders, selon son usage, mit carrément les pieds dans le plat.

« Steward ! appela-t-il de sa voix grinçante.

– Sir ? répondit Mr. Roastbeaf en accourant.

– Steward, je reprendrai de cet exécrable poulet. Tout bien pesé, mieux vaut mourir par le poison que par la faim. »

Mr. Roastbeaf ne parut pas goûter tout le sel de cette excellente plaisanterie.

« Il n’y en a plus, monsieur, répondit-il simplement.

– Tant mieux ! s’écria Saunders. Dans ce cas, donnez-moi autre chose. Ça ne pourra pas être plus mauvais.

– Autre chose, monsieur ! se récria Roastbeaf. Monsieur ignore qu’il n’y a plus à bord de quoi remplir une dent creuse. Messieurs les passagers n’ont même pas laissé le dîner de l’office ! »

Avec quelle amertume Roastbeaf avait prononcé ces mots !

« Ah çà ! monsieur Roastbeaf, vous moqueriez-vous de moi, par hasard ? demanda Saunders d’une voix orageuse.

– Moi, monsieur ! implora Roastbeaf.

– Alors, que signifie cette plaisanterie ? Sommes-nous ici sur le radeau de la Méduse ? »

Roastbeaf ouvrit les bras en signe d’ignorance. Et son geste déclinait toute responsabilité, la rejetait tout entière sur Thompson, qui se curait les dents d’un air détaché. Saunders, outré de cette attitude, frappa sur la table dont les verres sautèrent.

« C’est à vous que je parle, monsieur ! s’écria-t-il d’un ton courroucé.

– À moi, monsieur Saunders ! répondit Thompson jouant la naïveté.

– Oui, à vous. Avez-vous juré de nous faire mourir de faim ? Il est vrai que ce serait le seul moyen d’étouffer nos plaintes. »

Thompson ouvrit des yeux étonnés.

« Voilà trois jours, continua Saunders avec colère, que la nourriture est devenue indigne du chien d’un pauvre. Nous avons patienté jusqu’ici. Mais aujourd’hui, c’est trop fort, j’en appelle à tous ces messieurs. »

L’interpellation de Saunders obtint un succès que les journaux parlementaires eussent qualifié de « vive approbation » et d’« applaudissements frénétiques ». Tout le monde se mit à parler à la fois. On approuvait bruyamment. Des « parfaitement ! », des « vous avez raison ! » se croisaient. Durant cinq minutes, ce fut un bruit formidable.

Au milieu du vacarme, Roger riait de tout son coeur. Ce voyage devenait d’un irrésistible comique. Alice, Dolly et Robert partageaient l’hilarité du joyeux officier. Aucun d’eux n’eût voulu renoncer à ce mauvais, mais si amusant dîner.

Pendant ce temps, Thompson, sans manifester autrement d’émotion, s’efforçait d’obtenir un peu de silence. Peut-être, après tout, avait-il en réserve quelque bonne raison.

« Je reconnais, dit-il, quand enfin un silence relatif se fut établi, que ce dîner a été un peu moins bon que les précédents... »

Un tollé général lui coupa la parole.

« ... que les précédents, reprit Thompson avec tranquillité, mais l’agence en est absolument innocente, et M. Saunders regrettera ses critiques quand il connaîtra la vérité.

– Des mots ! répliqua brutalement Saunders. Je ne me paie pas de cette monnaie. Il m’en faut une autre, ajouta-t-il en tirant de sa poche son éternel calepin, une autre que me fournira, lorsque nous serons à Londres, ce carnet sur lequel je note devant tous la nouvelle avanie qui nous est faite.

– Que ces messieurs sachent donc, reprit Thompson sans relever l’interruption, que le leste dont nous avons souffert à Madère s’est fait sentir ici, mais d’une manière bien plus violente

en raison de la situation géographique de ces îles et de leur proximité de l'Afrique. Pour comble de malheur, le leste a apporté avec lui une nuée de sauterelles venues du continent. Cette invasion, très rare ici, s'est produite juste pour notre arrivée. Les deux fléaux réunis ont tout brûlé, tout saccagé, tout dévasté. Si l'agence s'est montrée un peu chiche sur les vivres, c'est qu'ils sont en effet très rares dans la Grande-Canarie.

– Allons donc ! répliqua l'implacable Saunders. Dites qu'ils sont chers.

– Mais n'est-ce pas la même chose ? » demanda ingénument Thompson, laissant voir ainsi le fin fond de son âme.

Cette naïveté jeta les passagers dans la stupeur.

« Vraiment ! répliqua Saunders. Enfin, nous réglerons cela à Londres. En attendant, il n'y a qu'une chose à faire. Partons sur-le-champ. Puisqu'on ne peut dîner à la Grande-Canarie, allons souper à Ténériffe.

– Bravo ! » cria-t-on de toutes parts.

Thompson, du geste, réclama le silence.

« Sur ce point, dit-il, notre honorable commandant va vous répondre, messieurs.

– Il vous répondra qu'on ne peut partir, dit le capitaine Pip, et cela à son grand regret. Mais la machine a besoin d'un sérieux nettoyage, tous les joints sont à refaire, et ce travail, commencé aujourd'hui, demandera au moins trois jours. Nous ne pourrons donc quitter La Luz que le 7 juin, vers midi. »

La communication du capitaine avait glacé les courages. On échangeait des regards accablés. Encore trois jours à passer là, sans une excursion, sans une promenade ! « Et avec cette nourriture ! » ajoutait l'acharné Saunders.

Bientôt la tristesse fit place à la colère. Était-il admissible que l'Agence Thompson se jouât à ce point de ses souscripteurs ? Un murmure menaçant courait dans la foule des passagers, quand ils quittèrent la table et remontèrent sur le spardeck.

Au même instant, un grand steamer entrait dans le port. C'était un des paquebots réguliers faisant le service entre l'Angleterre et la colonie du Cap. Celui-ci retournait à Londres. La nouvelle en fut connue immédiatement à bord du Seamew.

Cinq ou six des passagers saisirent cette occasion inespérée, et débarquèrent résolument avec leurs bagages. Parmi ces désabusés figurait Lady Heilbuth suivie de sa meute chérie. Ceux-là en avaient assez et le prouvaient.

Thompson n'eut pas l'air de s'apercevoir de ces défections. Au reste, elles furent peu nombreuses. Raison d'économie ou autre, la grande majorité des passagers demeura fidèle au Seamew. De ces fidèles était Saunders, et l'économie n'entrait pour rien dans sa décision. Lâcher Thompson ? Allons donc ! Non, il le tenait, et le tiendrait jusqu'au bout. Était-ce donc décidément de la haine qui emplissait le coeur de cet inquiétant passager ?

Mais tout le monde n'avait pas les raisons sans doute excellentes de Saunders ou celles meilleures encore des gens de fortune médiocre. Mrs. Lindsay par exemple. Pourquoi se serait-elle entêtée à finir ce voyage si riche en désagréments de toute nature ? Quel motif pouvait la retenir sous l'administration de l'Agence Thompson ? Ces questions, Robert, à quelques pas d'Alice qu'il contemplait à travers la nuit, se les posait avec angoisse.

Cependant, Mrs. Lindsay ne bougeait pas. Elle avait regardé passer le grand paquebot sans lui accorder la moindre attention. Non, elle ne partirait pas. Robert en eut la preuve, quand il l'entendit dire à Roger :

« Nous n'allons pas, je suppose, rester à bord pendant ces deux jours ?

– Évidemment, répondit Roger en riant encore.

– Ce retard, reprit Alice, aura du moins cela de bon, qu'il nous fera connaître un peu le pays, si vous voulez comme moi le consacrer à une excursion.

– Certainement, répondit Roger. M. Morgand et moi, nous pouvons ce soir même nous mettre en quête de moyens de transport. Voyons, nous sommes cinq, n'est-ce pas ? »

Robert attendait ce moment. Il entendait ne pas se laisser entraîner par la serviable amitié de son compatriote. Quelque chagrin qu’il en pût éprouver, il ne se joindrait pas à la petite caravane, et, strictement, demeurerait à sa place.

« Permettez... commença-t-il.

– Non, quatre seulement, interrompit Alice d’une voix paisible. Mon beau-frère ne viendra pas. »

Robert sentit son coeur battre plus vite. Ainsi donc, c’était Mrs. Lindsay elle-même qui décidait de sa présence, lui assignait son rôle, voulait qu’il fût à ses côtés...

Le plaisir balaya ses scrupules ; mille pensées confuses bouillonnèrent en lui.

Laissant sa protestation inachevée, il aspira largement l’air du soir et leva ses yeux vers le ciel où des étoiles nouvelles lui parurent s’être allumées.

IV

LA DEUXIÈME DENT DE L’ENGRENAGE

Le lendemain, à six heures du matin, les quatre touristes mettaient le pied sur le quai, où ils devaient trouver un guide et des chevaux réunis par les soins de Robert et de Roger. Une véritable surprise les y attendait.

Non pas que les chevaux ne fussent point présents au rendez-vous. Ils étaient là, au contraire, mais multipliés d’une manière tout à fait imprévue. On pouvait en compter quinze, plus celui du guide, déjà chargé de son cavalier.

Le phénomène s’expliqua aussitôt de lui-même. Successivement, Mrs. Lindsay et ses compagnons virent arriver Saunders, la famille Hamilton suivie de quelques passagers, parmi lesquels Tigg, dont, depuis quelques jours, on oubliait un peu les sinistres projets.

Par bonheur, tout le monde ne faisait pas montre de cet esprit léger. Les Misses Blockhead, à tout le moins, persistaient dans leur charitable surveillance. Qui apercevait Tigg, était toujours assuré de les voir.

Et de fait, cette fois encore, elles apparurent à dix pas derrière l’objet de leur sollicitude, précédant leur père qui, obligé bon gré mal gré de se soumettre au caprice de ses filles, considérait maintenant avec inquiétude le lot de montures parmi lesquelles il allait faire un choix téméraire.

Évidemment le secret de l’excursion avait transpiré, et la promenade intime se transformait en cavalcade, au grand déplaisir des deux Américaines et des deux Français.

Mais le sort leur ménageait un désagrément supplémentaire. Venant le dernier, tout seul, le quinzième cavalier s’avançait sous les traits de Jack Lindsay. En l’apercevant, si Dolly et Roger firent simplement la moue, Alice et Robert, pour des raisons semblables qu’ils ne se confièrent pas, eurent le visage empourpré de colère.

Jack, sans avoir égard à la froideur ou à l’hostilité qui l’accueillaient, se mit en selle. Tout le monde l’imita sans tarder et en un instant la caravane se trouva prête au départ.

Pas tout à fait cependant. L’un des cavaliers s’époumonait encore à escalader sa monture. En vain il s’accrochait à la crinière, se rattrapait à la selle, il retombait toujours, vaincu dans cette lutte inégale contre la pesanteur. Suant, soufflant, il se dépensait en efforts grotesques, et ce spectacle d’un haut comique semblait très apprécié par les spectateurs.

« Voyons, papa ! fit d’un ton de reproche encourageant Miss Mary Blockhead.

– Vous êtes bonne, vous, répondit d’une voix bourrue Mr. Absyrthus Blockhead. Croyez-vous que je sois léger ? Et puis, je vous le demande, est-ce là mon métier ? Je ne suis pas un horse guard, moi, et j’ai en horreur toutes ces rosses, je ne vous l’envoie pas dire. Franc comme l’or, ma fille, franc comme l’or ! »

Et Blockhead, posant définitivement les deux pieds sur le sol, épongea d’un air résolu son front ruisselant. Il ne ferait certainement pas de nouvelles et inutiles tentatives.

Sur un signe de Robert, le guide vint au secours du touriste en détresse. Avec son aide, Mr. Blockhead fut hissé jusqu’au sommet qu’il s’efforçait de gravir. Un peu vivement même, et il ne s’en fallut guère qu’il retombât de l’autre côté. Mais enfin ce désagrément lui fut évité, et la cavalcade put s’ébranler.

En tête marchait le guide, suivi de Robert et d’Alice, puis de Roger et de Dolly. Le troisième rang se glorifiait de Sir et de Lady Hamilton, et au cinquième Tigg chevauchait à côté de Miss Margaret.

Si les Misses Blockhead n’avaient pu en effet empêcher ce classement scandaleux, elles s’étaient du moins arrangées de manière à en atténuer les résultats, et elles cernaient le couple sacrilège. Au quatrième rang, Miss Bess s’imposait à la compagnie de Saunders, tandis qu’au sixième, Miss Mary réconfortait son malheureux père, qui, l’oeil hagard, les doigts crispés sur la crinière de son cheval, se laissait docilement conduire, en regrettant amèrement le jour où il était né. De cette manière, Tigg n’échapperait pas à une surveillance incessante. Autour de lui des oreilles avides recueilleraient ses paroles, des yeux perçants sauraient profiter de la moindre faiblesse de l’adversaire, et la place momentanément perdue serait vite reconquise.

Le dernier des touristes, Jack Lindsay, s’avançait, silencieux et seul comme de coutume. De temps en temps, son regard suivait la file de ses compagnons, et se fixait une seconde sur le jeune couple qui en formait le premier rang. Une lueur alors s’allumait dans ses yeux rapidement détournés.

Ces regards, Robert les devinait sans les voir. C’est la présence de Jack qui, en lui inspirant une sourde inquiétude, l’avait décidé à prendre possession de la place qu’il occupait. Si Jack n’eût pas été là, Robert se fût effacé au dernier rang de la petite troupe.

Une autre raison l’avait aussi amené à se mettre à sa tête. Un instinct le portait à surveiller le guide qui lui inspirait une vague méfiance. Non pas que la conduite de celui-ci eût prêté jusqu’ici à la critique. Mais Robert lui trouvait un air louche, l’air d’un franc sacripant, pour tout dire, et il avait résolu de ne pas le quitter de l’oeil, afin d’être prêt à intervenir, si un acte de ce serviteur occasionnel venait, au cours de l’excursion, confirmer son apparence.

Du reste, il n’abusait pas de la situation que les circonstances lui imposaient. Sans froideur, il ne disait que le nécessaire. Pour l’instant, après quelques mots sur la beauté du temps, il s’était tu, et Alice avait imité un silence qui semblait être de son goût. Les yeux de Robert, il est vrai, moins esclaves que sa langue, discouraient pour celle-ci et se détournaient à de fréquents intervalles vers le fin profil de sa compagne.

Mais l’intimité, pour être silencieuse, n’en accomplit pas moins son mystérieux travail au fond des âmes. À chevaucher ainsi côte à côte dans l’air tiède du matin en échangeant de rapides et involontaires regards, les deux jeunes gens se sentaient pénétrés de douceur. Un immatériel aimant attirait leurs coeurs si proches. Ils apprenaient ce merveilleux langage du silence et, à chaque pas, ils entendaient, ils comprenaient un peu mieux des mots qu’ils n’avaient pas prononcés.

On sortit rapidement par le nord-ouest de Las Palmas encore mal réveillée. Moins d’une heure après le départ, le sabot des chevaux frappait le sol d’une des excellentes routes qui rayonnent autour de la capitale. Celle que l’on suivait débuta comme une avenue, entre deux rangs de villas nichées dans la verdure. Toutes les essences poussaient dans leurs plantureux jardins où les palmiers agitaient leur panache.

Sur ce chemin fréquenté, de nombreux paysans croisaient les voyageurs. Juchés sur des chameaux dont l’élevage a parfaitement réussi aux Canaries, ils apportaient à la ville le produit de leurs terres. De complexion maigre, de taille moyenne, de grands yeux noirs éclairant un visage aux traits réguliers, ils ne manquaient pas d’une véritable distinction native.

Plus on avançait, plus la cavalcade s’allongeait. Des intervalles irréguliers naissaient entre les rangs. Bientôt, plus de deux cents mètres séparèrent Alice et Robert de Jack, toujours seul à la queue de la colonne.

De sa place, ce dernier continuait à surveiller le couple de tête et progressivement la colère grandissait dans son coeur. La haine est clairvoyante, et Jack était riche de haine. Pas une des attentions de Robert pour sa compagne n’échappait au vigilant espion. Il saisissait au passage le moindre coup d’oeil, et il en analysait l’impalpable et instinctive douceur. Il devinait presque les paroles et, peu à peu, il découvrait la vérité.

Ainsi donc, c’était pour soi-même que ce misérable interprète faisait si bonne garde, et Mrs. Lindsay semblait mordre à cet appât grossier. Loin de lui, déjà, alors que son coeur était libre, combien, en aimant un autre, n’allait-elle pas lui devenir hostile ?

En remuant ces pensées, il se sentait étouffer de rage. Par sa sottise, n’avait-il pas tiré les marrons du feu pour l’intrigant qui le supplantait ? Celui-ci, en effet, aurait-il eu la partie aussi belle, si Jack, en tendant la main à sa belle-soeur en péril, eût rendu inutile l’intervention d’un dévouement intéressé ?

Oui, il s’était lui-même créé ce rival. Et quel rival ! Instruit de tout ce qui s’était passé au Curral das Freias, Robert Morgand était conscient de sa force, puisqu’il s’était aventuré jusqu’à la menace.

Ces menaces, il était fort douteux, à vrai dire, qu’il les eût mises à exécution. Rien jusqu’ici dans les allures d’Alice n’autorisait Jack Lindsay à croire qu’elle fût mieux informée qu’au lendemain même de la scène du torrent. Mais ce qui n’était pas fait pouvait se faire, et peut-être, en ce moment même, Alice entendait-elle la confidence redoutée.

C’était un danger permanent suspendu sur la tête de Jack. Et, à ce danger, nul autre remède que la suppression du redoutable et unique témoin.

Par malheur, Robert Morgand n’était pas de ces hommes auxquels on s’attaque légèrement. Jack ne pouvait méconnaître que, dans une lutte à front découvert, il avait peu de chances d’être vainqueur. Non, il fallait agir d’autre sorte, et compter plus sur la ruse que sur l’audace et le courage. Mais, même décidé à un acte de tortueuse traîtrise, l’occasion en était douteuse au milieu de cette quinzaine de touristes.

Ainsi peu à peu la haine de Jack se déplaçait. Momentanément au moins, elle quittait Alice, pour retomber tout entière sur Robert. C’était la deuxième dent de l’engrenage. Assassin de sa belle-soeur, certes, mais assassin seulement passif, il en arrivait à préméditer formellement le meurtre de Robert, également impuissant d’ailleurs contre les deux jeunes gens qu’il détestait avec tant de fureur.

Pendant ce temps, ceux-ci, suivant une route opposée, oubliaient jusqu’à son existence. Tandis qu’en lui grandissait la colère, l’amour commençait à naître dans leurs cœurs.

Si la colonne des excursionnistes s’était, au sortir de Las Palmas, quelque peu égrenée, trois rangs du moins demeuraient en peloton serré, et Tigg, cerné de toutes parts, n’aurait pu concevoir un moyen d’échapper à ses vigilantes gardiennes. En proie à une sourde colère, les Misses Blockhead ne le lâchaient pas d’un sabot de cheval. Même, dans son ardeur, Miss Mary poussa plus d’une fois le sien jusqu’à heurter la monture de Miss Margaret. C’était alors des « Faites donc attention, mademoiselle ! » et des « Mais je fais attention, mademoiselle ! », échangés d’une voix pointue, sans que les positions respectives des belligérantes fussent encore modifiées.

La campagne traversée était fertile et bien cultivée. Les champs succédaient aux champs, offrant aux regards tous les produits d’Europe et des tropiques, et particulièrement de vastes plantations de nopals.

Si les Canariens n’étaient pas, d’aventure, grands admirateurs de ce minotaure appelé Progrès, il ne faudrait pas s’en étonner. Adonnés exclusivement jadis à la culture de la canne, l’invention du sucre de betterave vient les dépouiller du fruit de leurs peines. Courageusement, ils couvrent leur pays de vignes : fléau contre lequel les doctes facultés n’ont pas trouvé de remède, le phylloxéra les assaille sans tarder. Aux trois quarts ruinés, ils remplacent alors la plante chère à Bacchus par des plantations de nopals à cochenille, et, en peu de temps, deviennent les principaux pourvoyeurs du précieux insecte tinctorial. Mais la science qui a déprécié leurs cannes à sucre, la science qui n’a pas su les défendre contre le microscopique ennemi du raisin, les attaque aussitôt dans leurs nouvelles tentatives. Elle crée les couleurs chimiques dérivées de l’aniline et menace d’un dernier et prochain désastre les malheureux éleveurs de cochenilles.

Les nombreux avatars qu’ont subis leurs cultures montrent en tout cas l’esprit d’initiative des habitants. Il est assuré que rien ne résisterait à leur patient labeur, s’ils n’avaient à lutter contre la sécheresse. Dans ces contrées brûlées par le soleil, et où plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années parfois se passent sans que le ciel accorde une goutte de pluie, la sécheresse est la véritable calamité. Aussi, que d’ingénieux efforts pour s’en défendre ! C’est un réseau serré d’aqueducs amenant dans les vallées les eaux des sommets. Ce sont des citernes creusées aux pieds des nopals et des aloès, dont les larges feuilles recueillent l’humidité des nuits sous forme d’une gelée blanche que fond le premier rayon de soleil.

Vers huit heures, la cavalcade s’engagea dans un vaste bois d’euphorbes. La route déroulait sa régulière ascension entre deux haies de ces plantes épineuses, contournées, à l’aspect étrange et méchant, dont la sève constitue un poison mortel. Mais, à mesure qu’on s’élevait, cette euphorbia canariensis fit place à l’euphorbia balsamifera de forme moins rébarbative, dont la peau luisante et tendue ne recèle qu’un lait inoffensif, qu’elle émet jusqu’à trois mètres de distance au moindre choc.

Une demi-heure plus tard, on parvenait au sommet de la Caldeira de Bandana, cratère exactement rond et creux de deux cent trente mètres, au fond duquel se trouvent une ferme et ses champs.

On visita ensuite au passage la Cima de Giramar, autre cratère comblé, et dont il ne subsiste plus qu’une cheminée sans fond, dans laquelle les touristes s’amusèrent à jeter des pierres fertiles en échos et, vers onze heures, on arriva enfin à Saint-Laurent, bourg de deux mille habitants, où le guide assurait qu’on trouverait à déjeuner.

On l’y trouva en effet, mais à la condition de ne pas se montrer trop difficile. Abondant en fruits délicieux, le bourg de Saint-Laurent manque un peu de ressources à d’autres égards. Il était fort heureux que le grand air eût aiguisé l’appétit des convives et leur fît ainsi découvrir des charmes au « gofio », qui constitua le plat de résistance. Sorte de bouillie de farine d’orge ou de blé fortement torréfiée et délayée dans du lait, ce mets national est, en réalité, d’un agrément contestable. Tous, la faim aidant, l’accueillirent cependant avec plaisir, sauf toutefois l’irréconciliable Saunders, qui inscrivit sévèrement : gofio sur son éternel carnet. Lui imposer le « gofio » ! Rien que cela valait au moins cent livres d’indemnité !

Le déjeuner terminé, on se remit en selle. Mais l’ordre de marche avait subi quelques inévitables modifications. L’un des rangs, entre autres, comptait maintenant trois cavaliers : Tigg et ses deux vigilantes gardiennes.

Oui, grâce à une savante manoeuvre, Miss Margaret Hamilton avait été honteusement éliminée, et, de même que Mr. Absyrthus Blockhead, elle trottinait désormais solitaire, tandis que ses rivales victorieuses couvaient leur conquête d’un oeil jaloux.

Cette révolution, d’ailleurs, ne s’était pas accomplie sans lutte. Quand Margaret, remontée à cheval, avait vu sa place occupée, une protestation était née dans son âme irritée.

« Mais, mademoiselle, avait-elle dit en s’adressant indifféremment aux deux soeurs, c’est ma place, je crois.

– À laquelle de nous faites-vous l’honneur... avait commencé Miss Bess d’une voix aigre.

– ... de vous adresser, mademoiselle ? avait achevé Miss Mary également acide.

– Votre place n’est pas...

– ... numérotée, je suppose ! »

Quant à Tigg, il n’avait rien entendu de ce dialogue en sourdine. Ignorant de la guerre déchaînée à son sujet, il se laissait faire comme d’habitude avec une aimable nonchalance, heureux après tout d’être ainsi dorloté.

Autre changement dans la succession primitive des excursionnistes. Jack Lindsay était passé de l’arrière-garde à l’extrême avant-garde. Précédant même sa belle-soeur toujours

escortée de Robert Morgand, il marchait maintenant près du guide canarien et semblait soutenir avec lui une conversation animée.

Cette circonstance ne laissait pas d'exciter la curiosité de Robert. Le guide connaissait donc l'anglais ? La conversation se prolongeant, la curiosité de Robert ne tarda pas à se mêler d'une vague inquiétude. Jack Lindsay, en effet, paraissait redouter les oreilles indiscrètes et se maintenait avec son interlocuteur cent mètres en avant du premier touriste.

Que pouvaient dont comploter ce passager qu'il avait de si fortes raisons de suspecter et cet indigène aux allures inquiétantes ? Voilà ce que Robert se demandait sans trouver de réponse satisfaisante.

Il fut sur le point de confier ses soupçons à sa compagne. Ainsi que Jack l'avait justement discerné, Robert ne s'était pas jusqu'ici décidé à mettre ses menaces à exécution. Mrs. Lindsay ne savait rien. Il avait hésité à troubler la jeune femme par de pareilles confidences, à s'avouer instruit d'une affaire aussi délicate, et, confiant après tout dans l'efficacité de sa vigilance, il avait gardé le silence. Une fois de plus, il recula au moment d'entamer ce brûlant sujet, et se résolut simplement à veiller plus soigneusement encore.

En moins de trois heures, on parvint à Gualdar, résidence des anciens rois berbères sur la côte nord-ouest ; puis, ayant traversé au retour le petit bourg d'Agaëte, on arriva vers cinq heures à Artenara.

Situé sur la pente intérieure de la chaudière de Tejeda, à une altitude dépassant douze cents mètres, le village d'Artenara est le plus élevé de toute l'île. De ce point, la vue est splendide. Le cirque, sans un éboulement, sans une fissure, déroule devant l'oeil étonné son pourtour elliptique de trente-cinq kilomètres, d'où, vers le centre, convergent des ruisseaux, des chaînons de collines boisées, à l'abri desquels se sont fondés des hameaux.

Le village lui-même est des plus singuliers. Peuplé uniquement de charbonniers, qui, si on n'y met bon ordre, auront tôt fait de priver l'île de ses derniers vestiges de végétation, Artenara est une cité de troglodytes. Seule l'église élève son clocher dans l'air libre. Les demeures des humains sont creusées dans la muraille du cirque. Elles s'étagent les unes au-dessus des autres, éclairées par des ouvertures qui jouent le rôle de fenêtres. Le sol de ces maisons est recouvert de nattes, sur lesquelles on s'assoit pour prendre les repas. Quant aux autres sièges et aux lits, la nature en a fait les frais, et les ingénieux Canariens se sont contentés de les sculpter à même le tuf.

Il ne pouvait être question de passer la nuit à Artenara. L'hospitalité de ces troglodytes eût été trop rudimentaire. On s'imposa donc encore une heure de marche, et, vers six heures, on put mettre définitivement pied à terre à Tejeda, petit bourg auquel la chaudière a donné son nom.

Il était temps. Quelques-uns des touristes n'en pouvaient littéralement plus. Pour les trois Blockhead notamment, un supplément de route eût été rigoureusement impossible. Tour à tour jaunes, vertes, blanches, il avait fallu à Miss Mary et à Miss Bess une âme héroïque pour accomplir jusqu'au bout la tâche imposée par leur humanité. Que de cris dont elles avaient dû étouffer la tonalité diverse suivant le sens des chocs auxquels les contraignaient leurs montures ! Mais aussi, quel soupir elles poussèrent en atteignant le port, c'est-à-dire l'auberge, dont le propriétaire regardait avec effarement cet arrivage inhabituel.

C'était une auberge, en effet, rien qu'une auberge, où le guide canarien amenait sa colonne de touristes. Fort suffisante pour lui-même, il l'avait estimée suffisante pour les autres, et il ne comprit rien aux mines renfrognées qui accueillirent le signal de la halte. En tout cas, il était trop tard pour récriminer. Puisque Tejeda n'avait rien de mieux que cette auberge, il fallait bien s'en contenter.

La réalité, d'ailleurs, était supérieure à l'apparence. Les quinze touristes et leur guide parvinrent à dîner, au prix d'un nouveau gofio qui servit de prétexte à une nouvelle mention sur le carnet de Saunders. Mais les choses se compliquèrent quand il s'agit du logement.

Si, à force d’ingéniosité, on parvint à trouver un abri suffisant pour les dames, les hommes, enroulés dans des manteaux, des couvertures, voire des sacs, durent se contenter du plancher des salles ou de l’herbe du plein air.

Bien que le climat soit doux aux îles Canaries, le lever du soleil ne laisse pas d’amener une certaine fraîcheur très défavorable aux rhumatismes. Sir Hamilton acquit par expérience la connaissance de ce détail géographique. Réveillé dès le point du jour par de lancinantes douleurs articulaires, il lui fallut se frictionner avec ardeur, non sans maugréer contre le damné Thompson qui lui valait tous ces maux.

Saunders, pendant ce temps, le regardait d’un oeil d’envie se livrer à cet exercice. Que n’eût-il pas donné pour constater dans son individu quelque douleur anormale ! Quel meilleur argument à faire valoir plus tard ? Et Saunders examinait ses jointures, les faisait craquer, se pliait, se cambrait à attraper un effort. Peine inutile. Dans ce corps noueux comme un chêne, le mal n’avait aucune prise, il dut le reconnaître en rechignant.

Toutefois, il ne négligea pas de noter sur son carnet le désagrément dont souffrait son compagnon. Qu’il n’eût pas eu de rhumatismes, soit ! mais enfin il aurait pu en avoir, puisque le baronnet en avait eu ! Il jugea que le risque couru n’était pas négligeable dans la bouche d’un habile avocat.

Le sommeil des Misses Blockhead avait été chaudement abrité, et pourtant, dès leur lever, elles parurent bien malades. Raides, les lèvres tordues par la souffrance, elles s’avançaient péniblement en s’aidant de tout ce qui se trouvait à leur portée, meubles, murs ou personnes. Tigg, qui s’informa le premier de leur santé, connut la triste vérité. Les Misses Blockhead avaient un lumbago !

Il fallait cependant partir. Coûte que coûte, ces deux victimes de la charité furent hissées sur leurs chevaux, non sans de lamentables gémissements, et la cavalcade entière se mit en route.

À ce moment, Robert fit une remarque singulière. Alors que tous les autres chevaux de la caravane, bien brossés et étrillés par les soins de l’aubergiste, semblaient complètement remis par cette nuit de repos de leur travail du jour précédent, les montures du guide indigène et de Jack Lindsay paraissaient au contraire accablées de fatigue. À l’amalgame de poussière et de sueur qui recouvrait le poil de ces animaux, on eût juré qu’ils avaient, pendant la nuit, accompli rapidement une longue course.

Ce point ne pouvant être tranché sans un interrogatoire direct auquel il répugnait, Robert renferma en lui-même le soupçon subitement conçu.

D’ailleurs, si Jack Lindsay avait ourdi quelque complot avec le guide, il était trop tard pour intervenir avec efficacité. Les deux complices présumés n’avaient plus rien à se dire. Tandis que l’un demeurait en tête à son poste, l’autre avait repris sa place favorite à l’extrémité opposée de la petite troupe.

Il n’en formait plus toutefois l’extrême arrière-garde, où le remplaçaient maintenant Mr. Absyrthus Blockhead et ses agréables filles. Cruelle situation des Misses Blockhead ! Alors que l’amour du prochain les poussait en avant, une lancinante courbature les contraignait à ralentir coûte que coûte. Peu à peu, malgré leur énergie, Tigg échappa à leur surveillance défaillante, et bientôt les deux soeurs, cent mètres après le dernier touriste, durent constater, cramponnées à des selles cruelles, le triomphe d’une rivale abhorrée.

Partis de bonne heure, on arriva de bonne heure au gouffre de Tirjana. Le chemin pénètre dans cet ancien cratère par une des étroites fissures de la muraille de l’ouest, puis, remontant en lacet, gravit la paroi de l’est.

Depuis longtemps déjà, on en poursuivait péniblement l’ascension, quand la route se bifurqua en deux autres, de directions presque parallèles et formant entre elles un angle aigu.

Alice et Robert, qui marchaient en tête, s’arrêtèrent et cherchèrent des yeux le guide indigène.

Le guide avait disparu.

En un instant, tous les touristes furent rassemblés au croisement des deux routes, en un groupe bruyant où ce singulier incident était vivement commenté.

Pendant que ses compagnons se répandaient en paroles, Robert silencieusement réfléchissait. Cette disparition n’était-elle pas le commencement du complot soupçonné ? De loin, il observait Jack Lindsay, qui semblait partager très sincèrement la surprise de ses compagnons. Rien, dans son attitude, n’était de nature à justifier les craintes qui, de plus en plus, s’élevaient dans l’âme de l’interprète du Seamew.

En tout cas, avant de se prononcer, il convenait d’attendre. L’absence du guide pouvait avoir les causes les plus simples. Peut-être allait-on le voir tranquillement revenir.

Mais une demi-heure s’écoula sans qu’il fût de retour, et les touristes commencèrent à perdre patience. Que diable ! on n’allait pas s’éterniser à cette place. Dans l’incertitude, on n’avait qu’à s’engager sur l’une des deux routes, au petit bonheur. On arriverait toujours quelque part.

« Peut-être vaudrait-il mieux, objecta Jack Lindsay, avec bon sens, que l’un de nous allât explorer pendant un millier de mètres l’une de ces routes. On serait ainsi fixé sur sa direction générale. Les autres resteraient où nous sommes, et attendraient le guide, qui, après tout, peut encore parfaitement revenir.

– Vous avez raison, répondit Robert, auquel appartenait ce rôle d’éclaireur, en regardant fixement Jack Lindsay. Quelle route êtes-vous d’avis que je choisisse ? »

Jack se récusa du geste.

« Celle-ci, par exemple ? insinua Robert en indiquant la route de droite.

– Comme vous voudrez, répondit Jack d’un air insouciant.

– Va pour celle-ci », conclut Robert, tandis que Jack détournait ses yeux où, malgré lui, passait un regard de plaisir.

Avant de partir cependant, Robert prit à part son compatriote Roger de Sorgues, et lui recommanda la plus grande vigilance.

« Certains faits, lui dit-il en substance, et notamment cette inexplicable disparition du guide, me font craindre quelque guet-apens. Ainsi donc, veillez avec soin.

– Mais vous-même ? objecta Roger.

– Oh ! répliqua Robert, si une agression doit avoir lieu, ce n’est pas contre moi vraisemblablement qu’elle est dirigée. D’ailleurs, j’agirai prudemment. »

Ces recommandations faites à demi-voix, Robert s’aventura sur la route qu’il avait lui-même choisie, et les touristes recommencèrent leur attente.

Les dix premières minutes s’écoulèrent aisément. Il fallait bien ce temps pour explorer un kilomètre de route au trot allongé d’un cheval. Par contre, les dix minutes suivantes parurent plus longues, et chacune d’elles rendit plus singulier le retard de Robert. À la vingtième, Roger n’y tint plus.

« Nous ne pouvons attendre davantage, déclara-t-il nettement. Cette disparition du guide ne me dit rien qui vaille, et je suis convaincu qu’il est arrivé quelque chose à M. Morgand. Pour moi, je vais à sa rencontre sans plus tarder.

– Nous irons avec vous, ma soeur et moi, dit Alice d’une voix ferme.

– Nous irons tous », s’écria sans hésiter l’unanimité des touristes.

Quelles que fussent ses pensées cachées, Jack Lindsay ne fit à ce projet aucune opposition, et, comme les autres, il poussa son cheval à vive allure.

La route rapidement suivie par la petite cavalcade se déroulait entre deux murailles crayeuses coupées perpendiculairement.

« Un vrai coupe-gorge ! » gronda Roger entre ses dents.

Pourtant, rien d’anormal n’apparaissait. En cinq minutes, on eut franchi un kilomètre sans rencontrer un être vivant.

À un coude du chemin, les touristes s'arrêtèrent soudainement, tendant l'oreille. Un brouhaha confus, ressemblant au murmure d'une foule, parvenait jusqu'à eux.

« Dépêchons-nous ! » cria Roger en mettant son cheval au galop.

En quelques secondes, la troupe des cavaliers parvint à l'entrée d'un village d'où sortait le bruit qui avait attiré leur attention.

Village des plus singuliers en vérité puisqu'il ne comportait pas de maisons. C'était une réédition d'Artenara. Ses habitants se logeaient aux dépens des murailles crayeuses dont la route état bordée.

Pour le moment, elles étaient vides, ces demeures de troglodytes. Toute la population, uniquement composée de nègres du plus beau noir, avait envahi la chaussée et s'y agitait en poussant d'incroyables vociférations.

Le village, évidemment, était en ébullition. Pour quelle cause ? Les touristes ne songeaient pas à se le demander. Leur attention tout entière était confisquée par le spectacle imprévu qui s'offrait à leurs yeux.

À moins de cinquante mètres, ils apercevaient Robert Morgand, vers lequel la colère générale semblait converger. Robert avait mis pied à terre. Adossé à l'une des murailles transformée en ruche humaine, il se défendait de son mieux, en se faisant un rempart de son cheval. L'animal énervé se démenait avec fureur, et les ruades qu'il lançait de tous côtés maintenaient libre un large espace autour de son maître.

Il ne semblait pas que les nègres possédassent d'armes à feu. Néanmoins, quand les touristes arrivèrent sur le théâtre de la lutte, celle-ci touchait à sa conclusion. Robert Morgand faiblissait visiblement. Après avoir déchargé son revolver et s'être ainsi débarrassé de deux nègres qui demeuraient étendus sur le sol, il ne possédait plus comme arme défensive que sa cravache, dont le lourd pommeau jusqu'ici avait suffi à le sauvegarder. Mais, assailli de trois côtés à la fois, lapidé avec frénésie par une tourbe d'hommes, de femmes et d'enfants, il était douteux qu'il pût résister longtemps. Déjà plus d'une pierre bien lancée avait atteint le but. Le sang coulait de son front.

L'arrivée des touristes, il est vrai, lui apportait un secours, mais non le salut. Entre ceux-ci et Robert, en effet, plusieurs centaines de nègres s'interposaient, criant, hurlant, avec tant d'animation qu'ils ne s'étaient même pas aperçus de la présence des nouveaux venus.

Roger allait, comme au régiment, commander la charge à tous risques. Un de ses compagnons le prévint.

Tout à coup, parti des derniers rangs des excursionnistes, un cavalier s'élança en tempête, et tomba comme la foudre sur les nègres entassés.

Au passage, les touristes avaient pu reconnaître avec stupéfaction Mr. Blockhead, qui, pâle, livide, poussant de lamentables cris d'angoisse, se cramponnait au cou de son cheval emballé par les clameurs des nègres.

À ces cris, les moricauds répondirent par des exclamations de terreur. Le cheval affolé galopait, bondissait, piétinant tout ce qui se trouvait sur son passage. En un instant, la route fut libre. Cherchant un refuge au fond de leurs demeures, tous les nègres valides avaient fui devant ce foudre de guerre.

Pas tous, cependant. L'un d'eux était resté.

Seul, au milieu du chemin, celui-là, un vrai géant à la carrure herculéenne, semblait mépriser la panique de ses concitoyens. Bien planté sur ses jambes en face de Robert, il brandissait avec orgueil une sorte de fusil démodé, quelque tromblon espagnol, que, depuis un quart d'heure, il remplissait de poudre jusqu'à la gueule.

Cette arme, qui, sans aucun doute, allait éclater entre ses mains, le nègre l'épaula et la dirigea vers Robert.

Roger, suivi de tous ses compagnons, s’était élancé dans l’espace déblayé par la brillante fantasia de l’estimable épicier honoraire. Arriverait-il à temps pour arrêter le coup prêt à partir ?

Fort heureusement, un héros le devançait : Mr. Absyrthus Blockhead, et son cheval enivré de liberté !

Tout à coup, celui-ci se trouva à deux pas du géant nègre absorbé dans le maniement inhabituel de son antique engin. Cet obstacle imprévu intimida le cheval emballé, qui, se calant au sol par ses quatre fers, pointa rageusement et s’arrêta net sur place.

Mr. Absyrthus Blockhead, au contraire, continua sa course. Emporté par son ardeur, et un peu aussi, il faut le reconnaître, par la vitesse acquise, il franchit l’encolure de son noble coursier, et, décrivant une courbe harmonieuse et savante, vint, à l’instar d’un obus, frapper le nègre en pleine poitrine.

Projectile et bombardé roulèrent de conserve sur le sol.

Au même instant, Roger et tous ses compagnons parvenaient sur le lieu de ce mémorable combat.

En un tour de main, Blockhead fut ramassé, jeté en travers d’une selle, tandis qu’un autre touriste s’emparait du cheval du cavalier désarçonné. Robert étant remonté sur le sien, la petite troupe des Européens s’évada au galop du village nègre par l’extrémité opposée à celle qui lui avait donné entrée.

Moins d’une minute après le moment où l’on avait aperçu Robert Morgand, tout le monde était en sûreté. Oui, ce délai si court avait suffi à Mr. Absyrthus Blockhead pour s’illustrer à jamais dans les fastes de la cavalerie, inventer une nouvelle arme de jet, et sauver un de ses semblables par-dessus le marché !

Pour le moment, ce valeureux guerrier ne paraissait pas en brillante condition. Une violente commotion cérébrale l’avait plongé dans un évanouissement qui ne montrait aucune tendance à se dissiper.

Aussitôt que l’on fut assez éloigné du village nègre pour n’avoir plus à redouter un retour offensif, on mit pied à terre, et quelques affusions d’eau froide suffirent à rendre le sentiment à Mr. Blockhead. Bientôt, il se déclara prêt à repartir.

Auparavant, toutefois, il lui fallut accepter les remerciements de Robert, auxquels – c’était un excès de modestie sans doute – l’estimable épicier honoraire eut l’air de ne rien comprendre.

Au pas des chevaux, on contourna une heure durant le pic central de l’île, le Pozzo de la Nieve, ou Puits de la Neige, ainsi nommé en raison des glacières que les Canariens ont ménagées dans ses flancs, puis on traversa un vaste plateau bossué de nombreux pitons, des « rocs » dans le langage du pays. Successivement, on passa entre ceux de Saucillo del Hublo, bloc monolithe de cent douze mètres, de Rentaïgo, de la Cuimbre.

Était-ce un reste de l’émotion causée par les nègres, était-ce le résultat de la fatigue, quoi qu’il en soit, peu de paroles furent échangées pendant la traversée de ce plateau. La plupart des touristes s’avançaient en silence, presque dans le même ordre qu’au départ. Quelques rangs seulement avaient subi une légère modification, Saunders, d’une part, s’étant attaché aux pas du valeureux Blockhead, Robert, d’autre part, chevauchant avec Roger, tandis qu’Alice et Dolly formaient le second rang.

Les deux Français parlaient de l’incompréhensible événement qui avait failli coûter la vie à l’un d’eux.

« Vous aviez deviné juste, dit Roger, en prévoyant un guet-apens, sauf que le danger était en avant, et non en arrière.

– C’est vrai, reconnut Robert. Mais pouvais-je supposer qu’on en voulût à mon humble personne ? D’ailleurs, je suis convaincu que c’est le hasard qui a tout fait, et que vous auriez reçu le même accueil, si vous vous étiez risqué à ma place dans ce village de moricauds.

– Au fait, demanda Roger, qu’est-ce que c’est donc que cette colonie noire en plein pays de race blanche ?

– Une ancienne république de nègres marrons, répondit Robert. Aujourd’hui, l’esclavage étant aboli dans tout pays dépendant d’un gouvernement civilisé, cette république a perdu sa raison d’être. Mais les nègres ont des cerveaux obstinés, et les descendants persistent dans les moeurs des ancêtres. Ils continuent, terrés au fond de leurs cavernes sauvages, à vivre dans un isolement presque absolu, parfois sans se montrer dans les villes voisines pendant toute une année.

– Ils ne sont guère hospitaliers, observa Roger en riant. Que diable avez-vous pu leur faire pour les mettre ainsi en révolution ?

– Absolument rien, dit Robert. La révolution avait éclaté avant mon arrivée.

– Bah ! fit Roger. Pour quel motif ?

– Ils ne m’en ont pas fait confidence, mais je l’ai deviné aisément aux injures dont ils m’abreuvaient. Pour comprendre une pareille raison, il faut savoir que beaucoup de Canariens voient d’un très mauvais oeil les étrangers arriver chez eux en plus grand nombre chaque année. Ils prétendent que tous ces malades laissent dans leurs îles plus ou moins de leurs maladies et finiront par en rendre le séjour mortel. Or, nos moricauds s’imaginaient que nous venions dans leur village dans le but d’y fonder un hôpital de lépreux et de phtisiques. De là leur fureur.

– Un hôpital ! s’écria Roger. Comment une pareille idée a-t-elle pu naître dans leurs têtes crépues ?

– Quelqu’un la leur aura soufflée, répondit Robert, et vous pouvez vous représenter l’effet d’une pareille menace sur ces cervelles puériles imbues des préjugés locaux.

– Quelqu’un ? répéta Roger. Qui donc soupçonnez-vous ?

– Le guide, dit-il.

– Dans quel but ?

– Dans un but de lucre, cela va de soi. Le drôle comptait bien prendre sa part de nos dépouilles. »

Vraiment cette explication était assez plausible, et il n’était pas douteux que les choses se fussent passées ainsi. Au cours de la nuit dernière, le guide avait dû préparer ce guet-apens et semer la colère dans ces légères cervelles de nègres faciles à enflammer et à duper.

Ce que Robert taisait, c’est la part que Jack avait sûrement prise à ce complot et cela dans un but tout autre que celui d’un pillage immédiat. À la réflexion, il avait en effet adopté le parti de ne rien dire de ses soupçons. À une telle accusation, il faut des preuves, et Robert n’en avait pas. Des présomptions, certes. Mais il se trouvait hors d’état, le guide manquant, de fournir la moindre preuve matérielle. Mieux valait, dans ces conditions, faire le silence sur cette aventure.

Même plus armé, d’ailleurs, peut-être eût-il encore agi ainsi. Même alors, il eût préféré laisser impunie l’attaque subie, plutôt que d’en tirer une vengeance qui retomberait autant sur Mrs. Lindsay que sur son véritable auteur.

Pendant que les deux Français épuisaient ce point intéressant, Saunders avait entrepris Blockhead.

« Mes compliments, monsieur ! » lui dit-il quelques instants après que l’on se fut remis en marche.

Blockhead resta silencieux.

« Quel damné plongeon, monsieur ! » s’écria Saunders avec un harmonieux ricanement.

Pareil silence de Blockhead. Saunders se rapprocha en manifestant un vif intérêt.

« Voyons, mon cher monsieur, comment ça va-t-il maintenant ?

– J’ai bien mal ! soupira Blockhead.

– Oui, oui, accorda Saunders. Votre tête...

– Pas à la tête !

– Où donc ?

– De l’autre côté ! gémit Blockhead, couché à plat ventre sur son cheval.

– De l’autre côté ? répéta Saunders. Ah ! bon, bon ! fit-il, comprenant, c’est absolument la même chose.

– Que non ! murmura Blockhead.

– Parbleu ! répliqua Saunders, n’est-ce pas en tout cas la faute de l’Agence Thompson ? Si nous étions cent, au lieu d’être quinze, aurions-nous été attaqués, et auriez-vous mal à la tête ? Si, au lieu d’être à cheval, nous avions les porteurs annoncés par ses impudents programmes, auriez-vous mal... ailleurs ? Je comprends que vous soyez indigné, furieux... »

Blockhead trouva la force de protester.

« Enchanté ! monsieur, dites enchanté, au contraire ! murmura-t-il d’une voix dolente, emporté par la force de l’habitude.

– Enchanté ? répéta Saunders stupéfait.

– Oui, monsieur, enchanté, affirma Blockhead plus vigoureusement. Des chevaux en veux-tu, en voilà, des îles avec des nègres... c’est extraordinaire, tout ça, monsieur, positivement extraordinaire ! »

Dans son exubérance admirative, Blockhead oubliait sa meurtrissure. Il se redressa imprudemment sur sa selle, étendit la main solennellement.

« Franc comme l’or, monsieur, Blockhead est franc... Aïe ! » cria-t-il en retombant subitement à plat ventre, ramené par un vif pincement au sentiment du réel, tandis que Saunders s’éloignait de cet incoercible optimiste.

Vers onze heures, on arriva dans un des nombreux villages qui se sont nichés entre les contreforts de la Cuimbre. On le traversait en causant, quand la route brusquement déboucha sur une petite place sans autre issue que celle par laquelle on avait pénétré. La cavalcade s’arrêta, fort embarrassée.

Il fallait nécessairement que l’on se fût trompé deux heures plus tôt, à l’embranchement des deux routes, et le seul remède était sans doute de revenir en arrière.

Robert, auparavant, voulut prendre langue auprès des habitants du village. Mais alors, une grave difficulté se présenta. L’espagnol de Robert paraissait inintelligible aux paysans consultés, tandis que l’espagnol de ces paysans demeurait mystérieux pour Robert.

Celui-ci ne s’en montra pas autrement surpris. Il n’ignorait pas l’incroyable diversité des patois de l’intérieur.

Cependant, à l’aide d’une pantomime animée, à force de répéter le mot « Tedde », nom de la ville où l’on désirait se rendre, et où l’on comptait déjeuner, Robert finit par obtenir un résultat satisfaisant. L’indigène, se frappant le front d’un air entendu, appela un gamin, le fortifia d’un abondant et incompréhensible discours, puis, du geste, engagea la cavalcade à suivre le nouveau guide qu’il lui improvisait.

Pendant deux heures, on marcha sur les traces du gamin sifflotant des airs entre ses dents. À sa suite, on gravit un sentier, on en descendit un autre, on traversa une route, on reprit un sentier, cela n’en finissait plus. Depuis longtemps déjà, on aurait dû être à destination. Robert, en désespoir de cause, allait s’efforcer de tirer coûte que coûte quelque éclaircissement du jeune conducteur, quand, au moment où on arrivait sur une nouvelle route, celui-ci agita joyeusement son bonnet, indiqua la direction du sud, et, dévalant rapidement un sentier de chèvres, disparut en un clin d’oeil.

Parmi les touristes, ce fut de la stupeur. Que diable avait donc pu comprendre le paysan canarien ? Quoi qu’il en soit, rien n’aurait servi de se lamenter. Il n’y avait qu’à repartir, et l’on repartit en effet, non pas vers le sud, mais vers le nord, seule direction où l’on eût chance de rencontrer la ville de Tedde.

Cependant, les heures passèrent sans que le clocher du bourg apparût aux voyageurs harassés et affamés. La journée s'écoula, que la cavalcade poursuivait toujours sa marche lamentable. Les Misses Blockhead inspiraient notamment la pitié. Embrassant l'encolure de leurs chevaux, elles se laissaient transporter, n'ayant même plus la force de gémir.

Vers six heures, les touristes les plus courageux parlaient d'y renoncer et de camper en plein air, quand enfin on distingua des maisons. L'allure des chevaux fut aussitôt activée. Ô surprise ! c'était Las Palmas ! Une heure plus tard, la ville rapidement traversée, on arrivait au Seamew sans que l'on dût jamais comprendre comment on y était arrivé.

Les voyageurs s'empressèrent de prendre place à table où l'on commençait à servir le dîner, et entamèrent le potage avec entrain. Malheureusement, les principes qui présidaient deux jours plus tôt à la confection du menu étaient toujours en vigueur à bord du Seamew et le repas fut notoirement insuffisant pour ces estomacs affamés.

Cet inconvénient parut assez léger. Une question primait toutes les autres. Où en étaient les réparations de la machine ? Certes, elles n'étaient pas terminées. Le bruit des marteaux renseignait suffisamment à cet égard. Il pénétrait partout, ce bruit infernal, dans la salle à manger, où il scandait déplorablement les conversations, dans les chambres, d'où il faisait fuir le sommeil. Toute la nuit, il persista, portant à son comble l'exaspération des passagers.

La fatigue aidant, Robert avait néanmoins fini par s'endormir. À cinq heures du matin, le silence subit le réveilla. Tout s'était tu à bord du bâtiment.

Habillé en un tour de main, Robert monta sur le pont désert. Seuls au bas du spardeck, le capitaine Pip et Mr. Bishop causaient. Robert en quête de renseignements allait descendre les trouver, quand la voix du capitaine parvint jusqu'à lui.

« Ainsi, vous êtes paré, monsieur ? disait-il.

– Oui, commandant, répondait Mr. Bishop.

– Et vous êtes satisfait de vos réparations ?

– Euh ! » fit Mr. Bishop.

Un silence suivit, et Mr. Bishop reprit :

« Artimon vous dirait, commandant, qu'on ne peut faire du neuf avec du vieux.

– Juste ! approuva le capitaine. Mais enfin, nous pouvons partir, je suppose ?

– Certes ! commandant, répondit Mr. Bishop... Mais arriver ?... »

Un nouveau silence intervint, plus long que le précédent. Robert, en se penchant, vit le capitaine loucher d'une manière terrible, suivant sa coutume quand une émotion l'agitait. Puis il se pétrit le bout du nez et, saisissant enfin la main du premier mécanicien :

« C'est une péripétie, monsieur ! » conclut-il avec solennité en prenant congé de l'officier.

Robert jugea inutile de faire part à ses compagnons des fâcheux pronostics dont il avait irrégulièrement reçu la confidence. Quant à la nouvelle du départ, il n'eut pas besoin de la transmettre. Les volutes de fumée qui couronnèrent bientôt la cheminée renseignèrent là-dessus les autres passagers.

Il ne fallut rien de moins que cette certitude d'un prochain départ, pour sauver l'administrateur général de la fureur de ses administrés, exaspérés par un déjeuner vraiment intolérable. Cependant, personne ne protesta. On se borna à tenir en rigoureuse quarantaine le coupable directeur de l'agence. Seulement, tous les visages s'épanouirent quand, vers la fin du déjeuner, on entendit retentir les premiers commandements d'appareillage, qui permettaient d'espérer un plus supportable dîner.

V

AU SOMMET DU TEYDE

Une cinquantaine de milles à peine séparent Las Palmas de Santa-Cruz. Le Seamew, revenu à sa vitesse normale de douze noeuds, mit quatre heures à franchir cette distance. À trois heures et demie, il mouillait dans le port de la capitale de Ténériffe.

Entre cette ville, rivale en importance de Las Palmas, et l’Europe, les communications sont fréquentes et faciles. De nombreuses lignes de steamers l’unissent à Liverpool, Hambourg, Le Havre, Marseille et Gênes, sans compter la compagnie locale qui assure un passage bimensuel entre les diverses îles de l’archipel.

Étagée en amphithéâtre dans sa ceinture de montagnes, Santa-Cruz est de séduisant abord et peut aussi, à cet égard, soutenir la comparaison avec Las Palmas.

Sa grâce fut cependant insuffisante à secouer l’indifférence des passagers. Au cours de la traversée, ils n’avaient jeté que de vagues regards sur ces rivages grandioses et sauvages, aux rocs dénudés, vers lesquels les poussait l’hélice du Seamew. Au port, la plupart d’entre eux se contentèrent d’un bref coup d’oeil vers la terre, et leur curiosité parut satisfaite.

Que leur importait ce spectacle, merveilleux assurément, mais rendu banal par l’accoutumance, cette ville, agréable sans doute, mais sans doute aussi trop pareille aux autres villes déjà visitées ? Leur unique préoccupation était le célèbre pic du Teyde, plus connu sous le nom de pic de Ténériffe, dont l’ascension, promise par le programme, constituait le clou du voyage. Voilà certes qui était nouveau et original ! Rien que l’approche d’une telle excursion faisait déjà notablement remonter les actions de Thompson.

Mais vraiment, les touristes du Seamew jouaient de malheur. Ce pic vers lequel, pendant la traversée de Canarie à Ténériffe, ils avaient tendu leurs regards, il s’était obstinément caché derrière un épais rideau de nuages infranchissables pour les meilleures lorgnettes. Maintenant, en admettant que le ciel se fût déblayé, il était trop tard. La côte elle-même bornait la vue.

On supportait toutefois ce contretemps avec philosophie. Il semblait même que le pic eût encore excité la curiosité de ses futurs conquérants en demeurant si mystérieux. On ne parlait que de lui, et l’obsession était telle que Thompson put assez aisément persuader à la plupart de ses passagers de renoncer à fouler le pavé de Santa-Cruz.

Le jeune ménage ne fut pas de ceux-là. Avant même que l’ancre eût mordu le fond, il s’était fait mettre à terre avec sa discrétion accoutumée et en peu d’instants il eut disparu pour ne reparaître qu’à l’heure du départ.

Leurs compagnons les auraient probablement suivis, si Thompson, constatant l’indifférence générale pour la capitale de Ténériffe, ne s’était risqué à proposer d’aller par eau à la ville d’Orotava qui, située sur la côte septentrionale, est le point de départ des ascensions, au lieu de s’y rendre par terre, conformément au programme. De cette manière, songeait-il, il économiserait un transport onéreux.

À sa grande surprise, cette proposition ne rencontra aucune difficulté et, le départ du Seamew ayant été fixé au lendemain, le plus grand nombre des touristes décidèrent qu’ils resteraient à bord.

Quelques voyageurs pratiques cependant n’imitèrent pas cette indifférence exagérée. Ceux-là – toujours les mêmes : Alice Lindsay et sa soeur, Roger de Sorgues, leur inséparable compagnon, Saunders, pourvu de son menaçant carnet, Sir Hamilton et sa famille exécutant rigoureusement le programme – ceux-là se firent débarquer dès que le Seamew fut mouillé, résolus à gagner Orotava par terre. Jack Lindsay n’ayant pas jugé à propos, cette fois, de se

joindre à cette excursion particulière, Robert avait estimé préférable de rester aussi à bord. Mais Roger de Sorgues était d’un avis contraire et il s’était fait adjuger par Thompson l’exclusive propriété de l’interprète, dont le concours, prétendait-il, serait indispensable dans l’intérieur. Robert faisait donc partie de la petite colonne dissidente, veuve, hélas ! de ses plus beaux fleurons.

Pouvait-il en être autrement ? Mr. Absyrthus Blockhead pouvait-il aller exercer à travers l’île de Ténériffe ses merveilleuses facultés d’admiration, quand depuis vingt heures il dormait à faire croire qu’il ne se réveillerait jamais ? Ses filles gracieuses pouvaient-elles du moins le suppléer, alors qu’elles gisaient sur un lit de douleur avec la préoccupation constante de ne pas se mettre sur le dos ?

Tigg profita lâchement de cette situation lamentable. Lui aussi quitta le Seamew, et sans doute, au cours de cette excursion, s’éloignerait-il peu de Miss Margaret.

À terre, la chaleur était accablante. Sur le conseil de Robert, on résolut d’aller le soir même coucher à La Laguna, ancienne capitale de l’île. Là, assurait-il, on trouverait température plus clémente, et surtout on éviterait les moustiques, qui, à Santa-Cruz, sont un véritable fléau.

Les touristes se bornèrent donc à faire de la ville une rapide visite. On suivit ses larges rues, on longea ses maisons généralement pourvues d’élégants balcons et souvent recouvertes de peintures à la mode italienne, on traversa la belle place de la Constitution, au centre de laquelle s’élève un obélisque de marbre blanc gardé par les statues de quatre anciens rois guanches, et cinq heures sonnaient à peine que deux confortables voitures emportaient les huit touristes au galop de leurs chevaux.

En une heure et demie, on fut à La Laguna, que dix kilomètres tout au plus séparent de la capitale. Établie sur un plateau à une altitude de cinq cent vingt mètres, cette situation lui assure une température agréable, et les moustiques, comme l’avait affirmé Robert, y sont complètement inconnus. Ces avantages en font un des lieux de villégiature des habitants de Santa-Cruz, qui viennent chercher le repos sous ses grands arbres parmi lesquels domine l’eucalyptus.

En dépit de ses agréments, La Laguna est cependant une ville en décadence. Si l’on y rencontre deux belles églises, on y voit aussi nombre de monuments en ruine. L’herbe verdit le pavé de ses rues, et jusqu’au toit de ses maisons.

Il n’était pas question de faire un long séjour dans cette cité silencieuse, où la tristesse est contagieuse. Dès le lendemain matin, les touristes quittaient cette reine déchue, par la diligence qui, entre La Laguna et Orotava, accomplit dans chaque sens deux voyages quotidiens. Au trot poussif des cinq rosses qui le remorquent péniblement, le « coche » mit quatre grandes heures à franchir les trente kilomètres qui séparent La Laguna d’Orotava. Sans qu’aucun de ses voyageurs daignât descendre, il traversa Tacoronte, où se trouve un musée possédant une curieuse collection de momies guanches, d’armes et d’instruments de ce peuple aboli ; Sanzal, riche de sa carrière de laves ; la Mantaza, « la Tuerie », dont le nom évoque le souvenir d’un sanglant combat ; Victoria, théâtre d’une autre antique bataille ; Santa-Ursula enfin.

C’est seulement au sortir de cette dernière bourgade que la route débouche dans la vallée d’Orotava, qu’un illustre voyageur, Humboldt, a prétendu être la plus belle du monde.

Le fait est qu’il serait difficile d’imaginer plus harmonieux spectacle. À droite, c’est la plaine immense de la mer ; à gauche, c’est un amoncellement de pics sauvages et noirs, derniers contreforts du volcan – ses fils, dans le pittoresque langage populaire – tandis que le père, le Teyde lui-même, se dresse majestueusement à l’arrière-plan. Entre ces deux limites grandioses, la vallée d’Orotava se déroule en une incroyable débauche de verdure.

Peu à peu, à mesure qu’on avançait, le sommet du Teyde paraissait s’abaisser à l’horizon. Il disparut au moment où l’on commençait à discerner entre les arbres les maisons des deux Orotava, l’une, la ville, à cinq kilomètres de la mer, l’autre, le port, trois cent quatre-vingts

mètres plus bas. En même temps que le coche arrivait à la première, un point environné de fumée s'arrêtait au second. Ce point, c'était le Seamew amenant sa cargaison de passagers.

Le coche avait fait halte devant un hôtel de confortable apparence, l'Hôtel des Hespérides, ainsi que l'indiquaient les lettres d'or de sa façade. Robert, qui, le premier, avait sauté à terre, fut agréablement surpris en s'entendant souhaiter la bienvenue dans sa langue maternelle. L'Hôtel des Hespérides est, en effet, tenu par un Français, qui ne se montra pas moins satisfait quand il eut découvert deux compatriotes parmi les nouveaux arrivants. Aussi, avec quelle ardeur se mit-il à leur disposition ! De quels soins n'entoura-t-il pas leur déjeuner ! Habitués aux menus du Seamew, les touristes n'en revenaient pas. Une fois de plus, la cuisine française triompha.

Aussitôt après le repas, Robert se dirigea rapidement vers le port, afin de s'entendre avec Thompson au sujet de l'excursion du lendemain. Ayant reçu les instructions de son chef hiérarchique, et celui-ci aiguillé par ses soins vers l'Hôtel des Hespérides, il rebroussa chemin, emmenant avec lui deux voitures bondées de couvertures et de paquets.

Bien qu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi, il n'avait pas trop de temps pour organiser une excursion aussi considérable. Sa besogne fut heureusement facilitée par l'obligeance de l'hôtelier des Hespérides, qui, très au courant des ressources locales, fournit toutes les indications nécessaires. Il n'eut qu'à suivre ponctuellement ses instructions. Toutefois, la journée n'y suffit pas. Il y fallut encore la soirée, et Robert, très absorbé par sa besogne, ne parut pas au dîner.

Celui-ci fut digne du déjeuner. Les passagers du Seamew se demandaient s'ils rêvaient et regardaient à la dérobée Thompson avec inquiétude. Était-ce bien lui ? ou du moins avait-il toute sa raison ? Un peu plus, oubliant les misères passées, on l'eût applaudi, en vérité !

Mais il en était un qui ne désarmait pas.

« Il faut croire que les sauterelles ne sont pas venues jusqu'à Ténériffe, prononça Saunders de sa voix caverneuse.

– Oh ! elles ne vont jamais plus loin que la Grande-Canarie », répondit sans y entendre malice l'hôtelier, qui faisait à ses convives l'honneur de les servir lui-même.

Saunders lui lança un coup d'oeil furieux. Qu'avait-on besoin de ses renseignements géographiques ! Néanmoins, innocentant Thompson dans une certaine mesure, la réponse avait porté. Plus d'un touriste gratifia l'administrateur général d'un regard où naissait un commencement d'attendrissement.

Ces heureuses dispositions, la nuit les confirma. Confortablement nourri, on fut confortablement couché, et l'aube du 8 juin trouva les touristes prêts au départ et débordant de bonne humeur.

Une véritable armée, infanterie et cavalerie, les attendait dès six heures du matin.

De soixante-cinq, la défection de quelques déserteurs dans le port de La Luz n'avait laissé au Seamew que cinquante-neuf passagers, le cicérone-interprète et l'administrateur général compris. Subissant pour la circonstance un nouveau déchet, ce nombre de cinquante-neuf était tombé à cinquante et un.

Trois de ces huit dissidents étaient de fondation. Le jeune ménage d'abord, disparu comme de coutume depuis le moment de l'arrivée à Santa-Cruz. Évidemment, il ne reparaîtrait qu'à la minute précise du départ. Puis c'était Johnson. Était-ce encore la crainte des tremblements de terre ou des inondations qui l'avait retenu à bord du Seamew ? Nul n'eût pu répondre à cette question, Johnson ayant négligé de donner aucune raison de sa manière de faire, en supposant qu'il eût été en état d'en fournir. Il était resté à bord, simplement. Peut-être, après tout, ignorait-il que le Seamew fût à l'ancre. En mer, au port, sur la terre même, n'était-ce pas pour lui un balancement perpétuel ?

Par contre, bien involontaires, les cinq autres absents ! Mais le lumbago ne pardonne pas, et Mrs. Georgina Blockhead, le jeune Abel collé à ses jupes, avait dû se transformer en garde-malade de son mari et de ses deux filles aussi raides que des pieux.

C'était donc de cinquante et un touristes seulement que Robert avait eu à se préoccuper. Toutefois, c'est un chiffre encore respectable, et les gens et montures qu'il nécessitait suffisaient à produire un vacarme infernal sous les fenêtres de l'hôtel.

On comptait d'abord cinquante et une mules, à raison d'une mule par voyageur. Ces animaux au pied sûr sont précieux dans les sentiers raides et mal frayés qui mènent au Teyde. Puis, c'étaient vingt chevaux, porteurs des couvertures et des vivres. Ces soixante et onze quadrupèdes composaient la cavalerie.

L'infanterie non moins imposante comprenait quarante arrieros, soit vingt pour les chevaux de bât, et vingt pour aider les femmes au besoin, plus douze guides sous le commandement de l'un d'eux, Ignacio Dorta, qui prit, dès qu'elle fut constituée, la tête de la caravane.

Derrière lui se pavanait Thompson suivi de Robert, auquel le nombre des personnes présentes assurait une tranquillité suffisante pour qu'il pût se permettre de s'éloigner d'Alice. Les passagers venaient ensuite, en une longue file gardée par les onze guides et vingt arrieros, tandis que les chevaux fermaient la marche sous la conduite des vingt autres arrieros.

Les habitants d'Orotava ont beau être habitués aux ascensions, celle-là tout de même était un peu trop extraordinaire, et elle obtint un vif succès de curiosité. C'est au milieu d'un nombreux concours de populaire, que, la cavalcade s'ébranlant au signal, guides, touristes et arrieros attaquèrent les premières pentes du Monte Verde.

En vérité, Robert avait bien fait les choses. Mais, comme cela était juste d'ailleurs, l'honneur en remontait uniquement à Thompson, qui finalement paierait la note. Il lui revenait des amis. La parfaite organisation de cette dernière excursion rassérénait ses administrés. Si le souvenir des ennuis passés n'était pas aboli, il pâlissait du moins sans conteste. Tout conspirait d'ailleurs pour amollir les courages. Le temps était délicieux, la brise légère, le sentier facile. Saunders lui-même se sentait ébranlé.

Par un violent effort il réagit contre cette faiblesse. Eh quoi ! allait-il stupidement désarmer, se reconnaître vaincu ? Une excursion réussie pouvait-elle effacer les dix autres si complètement manquées ? D'ailleurs, cette excursion même réussirait-elle ? Il fallait attendre la fin. Bien certainement, quelque chose clocherait avant le retour régulier à Orotava. Qui vivrait, verrait.

Sous forme de conclusion, Saunders fit d'un air résolu craquer ses jointures, et couvrit son visage de l'expression la plus désagréable qu'il lui fût possible d'imaginer.

Le Monte Verde doit son nom aux sapins dont il était autrefois revêtu. Mais à peine s'il en reste maintenant quelques échantillons.

À l'ombre des châtaigniers d'abord, puis à celle des sapins subsistants, la cavalcade s'avançait le long d'un sentier charmant, bordé de géraniums fleuris et d'agaves aux feuilles pointues. Au-delà, c'étaient des vignobles, des champs de céréales et de nopals, où, de temps à autre, quelque pauvre masure mettait une note de vie.

À l'altitude de mille mètres, on pénétra dans un bois de bruyères arborescentes. Puis, quatre cents mètres plus haut, le signal de la halte fut donné par Ignacio Dorta, et l'on s'assit pour déjeuner à l'ombre claire des cytises. Il était alors dix heures du matin.

Saunders fut obligé de constater que le déjeuner se maintenait à la hauteur. L'appétit aidant, la joie était générale parmi les convives, malgré un peu de fatigue. On n'y voulait pas songer. Convaincus de la proximité du sommet, tous s'extasiaient sur la facilité de l'ascension. Saunders entendait ces éloges amers, en implorant du sort clément l'apparition des premières difficultés.

Ses vœux malveillants avaient-ils été exaucés par celui qui préside aux destinées des agences ? En tout cas, leur réalisation ne se fit pas attendre.

On venait, à peine le déjeuner terminé, de se remettre en route, au milieu des plaisanteries joyeuses provoquées par une agréable digestion, quand le chemin changea de caractère. Engagés dans le défilé du « Portillo », les touristes commencèrent à trouver l'ascension moins aisée. D'excellent, devenu très mauvais, s'allongeant de nombreux méandres, le sentier, très encaissé et coupé par de profonds ravins, était semé de scories et de pierres ponces sur lesquelles butaient fréquemment les mules.

Au bout de quelques minutes, cette montée fut, avec raison, jugée exténuante. Un quart d'heure plus tard, les derniers rires s'étaient éteints. Moins d'une demi-heure de marche après l'origine du défilé, des plaintes, d'abord timides, se firent entendre. N'allait-on pas voir la fin de cet infernal sentier ?

Mais les méandres succédaient aux méandres, les ravins aux ravins, sans que le but parût s'approcher. Il y eut des chutes, qui, bien que sans gravité, refroidirent le zèle des touristes les plus mûrs. Quelques-uns de ceux-ci songèrent à ne pas pousser plus loin. Ils hésitaient encore, cependant, personne n'osant être le premier fuyard.

Le clergyman Cooley fut celui-là. Soudain, il tourna bride courageusement, et, sans regarder en arrière, reprit avec calme la route d'Orotava.

Funeste effet de l'exemple ! Les vieilles mistress, les vieux gentlemen sentirent à cette vue décliner leur reste d'ardeur. De minute en minute, le nombre des poltrons augmenta. Un bon tiers de la caravane avait ainsi fondu, quand, après deux heures de cette fatigante montée, le Pic de Ténériffe, jusque-là caché par les mouvements du terrain, apparut subitement aux regards. Le Portillo enfin franchi, on arrivait au petit plateau de l'Estancia de la Cera.

Sous sa blanche robe de pierres ponces striée de noires coulées de lave, la cime perdue dans un tourbillon de nuées, le Pic, en cône régulier, s'élevait tout seul au milieu d'une plaine dont l'œil ne pouvait apprécier l'étendue. Toutes tournées vers lui, comme vénérant le maître, des montagnes indiquaient les frontières circulaires de la vaste plaine. Vers l'ouest seulement, la barrière des monts se brisait, s'abaissait, finissait en un sol chaotique et convulsé, un « Mal Païs », au-delà duquel la mer lointaine étincelait au soleil.

Ce spectacle unique et sublime décida du succès de l'excursion. Des hourras éclatèrent.

Thompson modestement salua. Il pouvait se croire revenu aux beaux jours de Fayal, alors que la colonne bien dressée obéissait au moindre signe. Et, de fait, ne l'avait-il pas reconquise ?

Il parla.

« Messieurs, dit-il – et sa main semblait familièrement offrir le cône colossal ainsi qu'un présent délicat – vous pouvez voir une fois de plus que l'agence ne recule devant rien, j'ose le dire, pour le plaisir de ses souscripteurs. Si vous le voulez bien, nous allons mélanger l'utile à l'agréable, et M. le professeur Morgand va nous renseigner en quelques mots sur le panorama que nous avons la bonne fortune de contempler. »

Robert, fort surpris de cette proposition devenue si inhabituelle, reprit à l'instant l'air froid qui convenait à la circonstance, l'air cicérone comme il l'appelait lui-même.

« Messieurs et mesdames, dit-il, tandis que le cercle réglementaire se formait autour de lui, vous avez devant vous la plaine de Las Canadas, cratère primitif maintenant comblé par les détritus mêmes vomis par le volcan. Peu à peu, au centre de ce cratère devenu plaine, les scories se sont amoncelées au point de former le Pic du Teyde et de le porter jusqu'à mille sept cents mètres de hauteur. Cette activité volcanique, autrefois prodigieuse, est aujourd'hui assoupie, mais non éteinte. Tout à l'heure, vous apercevrez à la base du cône les fumerolles qui servent de soupapes aux forces plutoniennes, et auxquelles les indigènes ont donné le nom expressif de “ narizes ”, c'est-à-dire les narines du volcan.

« Le Pic de Ténériffe atteint une altitude totale de trois mille huit cent huit mètres. C'est le plus haut volcan du globe.

« Ses proportions imposantes ne pouvaient manquer de frapper les imaginations. Les premiers voyageurs européens voyaient en lui la montagne la plus élevée du monde, et lui assignaient plus de quinze lieues de hauteur. Quant aux Guanches, population autochtone de ces îles, ils l'avaient transformé en divinité. Ils l'adoraient, juraient par lui, vouaient à Guayata, génie du mal qui réside au fond du cratère, quiconque manquait à sa parole.

– Mr. Thompson a bien tort de vouloir monter là-haut », interrompit une voix rocailleuse, dans laquelle chacun reconnut l'organe séduisant de Saunders.

L'observation jeta un froid. Robert s'était tu, et Thompson ne jugea pas à propos de l'inviter à reprendre le fil de son discours. Sur un signe de lui, Ignacio Dorta ordonna le départ, et les touristes s'engagèrent à sa suite sur le cirque de Las Canadas.

On l'entamait d'un cœur léger, cette traversée. Les proportions du cirque semblaient en somme assez restreintes, et nul ne doutait qu'on ne fût à la base du cône en moins d'une demi-heure.

Mais cette demi-heure s'écoula sans que l'on parût s'être approché du but d'une manière sensible. Au départ, on aurait cru le toucher. On pouvait le croire encore. On ne le touchait pas.

En outre, le terrain était pire peut-être que dans la traversée du Portillo. Ce n'était que bosses et crevasses, sans autre végétation que de rares et misérables touffes de retamas.

« Pardon, monsieur le professeur, demanda l'un des touristes à Robert, combien faut-il donc de temps pour traverser cet abominable plateau ?

– Environ trois heures, monsieur », répondit Robert.

Cette réponse sembla faire réfléchir le touriste et ses plus proches voisins.

« Et après la traversée du plateau, reprit le touriste inquiet, quelle distance nous séparera du sommet ?

– Quinze cents mètres environ, suivant la verticale », dit laconiquement Robert.

Le questionneur s'abîma en des réflexions plus profondes, et maugréa quelques injures à l'adresse des impedimenta de la route.

Il faut avouer que la promenade n'avait plus rien de très agréable. Le froid, à cette altitude, commençait à devenir assez vif, tandis que brûlaient les rayons du soleil, insuffisamment tamisés par l'air raréfié. Grillés en avant, gelés en arrière, les touristes appréciaient modérément ce système de compensation.

D'autre part, à s'avancer ainsi vers le Midi, on ne tarda pas à souffrir d'inconvénients plus graves. Sur ce sol de ponces, d'un blanc plus éclatant que celui de la neige, les rayons du soleil rebondissaient comme sur un miroir, au grand dam des yeux les plus robustes. Roger qui, sur le conseil de Robert, s'était muni d'un petit stock de lunettes bleues, put se mettre et mettre ses amis à l'abri de tout accident. Mais rares étaient ceux de ses compagnons qui avaient eu cette précaution, et bientôt des commencements d'ophtalmie se déclarèrent, forçant plusieurs touristes à lâcher pied. Cela fit réfléchir les autres et, peu à peu, la traversée du cirque se prolongeant sans que la fin en parût moins lointaine, le plus grand nombre des cavaliers, soit par crainte d'ophtalmie, soit pour cause de fatigue, reprit discrètement la route d'Orotava.

Botte à botte avec Ignacio Dorta, Robert marchait en tête de la caravane. Tout entier à ses pensées, il ne prononça pas une parole pendant les trois heures que dura la traversée du cirque. Ce fut seulement parvenu au sommet de la Montagne-Blanche, ultime contrefort du Pic, à deux mille quatre cents mètres d'altitude, qu'il jeta un regard en arrière. Il vit alors, non sans surprise, à quel point la caravane avait diminué.

Une quinzaine de touristes tout au plus la composaient désormais, et le nombre des arrieros avait subi une proportionnelle diminution. Le reste était dispersé, évanoui.

« Une caravane anglaise, vint murmurer Roger à l’oreille de son ami, est décidément le corps qui a la plus basse température de fusion. Je note cette observation de chimie transcendante.

– En effet ! répondit Robert en riant. Mais je crois le phénomène arrêté. La solution doit être à saturation. »

L’événement allait lui prouver le contraire.

Il s’agissait maintenant d’attaquer le cône lui-même par un sentier d’une raideur telle qu’il paraissait impossible que des chevaux et des mules pussent s’y maintenir. Les derniers intrépides reculèrent à cette vue, et, prétextant une extrême fatigue, affirmèrent résolument leur volonté de regagner Orotava par le plus court. Vainement Thompson insista, mobilisa l’arsenal de ses séductions. Il ne put obtenir que d’énergiques refus formulés d’un ton qui n’avait plus rien d’aimable.

Avoir imaginé une pareille excursion ! C’était de la folie ! Comment un homme possédant sa raison avait-il pu la proposer à des gens autres que des ascensionnistes de profession ? Pourquoi pas le mont Blanc tout de suite ?

Voilà ce qu’on disait et l’on ajoutait d’autres réflexions non moins bienveillantes. On se repentait à haute voix d’avoir été sur le point, trois heures plus tôt, de croire au succès final du voyage. On se raillait d’avoir admis un instant qu’un projet de Thompson pût avoir le sens commun.

Il fallut se résoudre à laisser partir les désabusés, en leur adjoignant une partie des guides et quinze des vingt chevaux porteurs des provisions. Puis Thompson attaqua aussitôt la montée, sans donner à ses derniers fidèles le temps de se raviser.

Au premier rang de ceux-ci figurait Van Piperboom – de Rotterdam. Ombre de son administrateur, il ne l’avait pas depuis quinze jours lâché d’une semelle. C’était sa vengeance peut-être. Thompson, prodigieusement agacé, ne pouvait se débarrasser de ce remords vivant. Marchait-il, Piperboom était sur ses talons ; parlait-il, le Hollandais buvait ses paroles ; il n’avait de répit que pendant les heures de la nuit.

Cette fois comme toujours, Piperboom était à son poste. Sa mule eût pu brouter la queue de celle de Thompson.

Si un cavalier et sa monture ne font pas forcément deux bêtes, ainsi que le soutient un vieux proverbe, cela fait bien deux têtes en tout cas, c’est-à-dire deux volontés distinctes et parfois opposées. Or, si Piperboom entendait s’attacher aux pas de son chef de file, s’il voulait gravir le cône jusqu’au bout, sa mule était d’un avis contraire. Au bout de dix pas, elle se refusa énergiquement à faire le onzième. Il trouvait la charge trop lourde, cet animal !

Tous les arguments physiques et moraux furent employés sans succès, les guides s’attelèrent au mors de la récalcitrante. Celle-ci, qui, apparemment, avait pris une irrévocable résolution, ne se laissa pas convaincre. Enfin, ennuyée des taquineries qu’on se permettait à son égard, elle manifesta clairement sa mauvaise humeur en déposant son fardeau sur le sol.

Piperboom se vit donc dans la nécessité de quitter, bon gré mal gré, son administrateur, et de prendre lui aussi avant l’heure la route du retour, en compagnie d’un guide, de deux arrieros et d’un cheval, dont on agrémenta sa solitude, tandis que ses compagnons plus heureux continuaient leur ascension.

Ils étaient dix-neuf en tout : trois guides, huit arrieros, conduisant les quatre chevaux conservés, et huit voyageurs, savoir : Thompson, que sa grandeur obligeait à la persévérance, Robert, Roger de Sorgues, Alice et sa soeur, Jack Lindsay, Saunders et Hamilton. Quant à Lady Hamilton et à Miss Margaret, elles devaient depuis longtemps être arrivées à Orotava sous la conduite de Tigg, qui s’était galamment chargé de les escorter. Ah ! si Miss Mary et Miss Bess Blockhead avaient été là ! Combien elles auraient préféré voir l’ingrat monter jusqu’au sommet du Pic et se précipiter dans son cratère, plutôt que de se transformer en courtisan d’une rivale !

Dans cette colonne réduite, Robert avait été repris sur-le-champ par ses soucis habituels. Entre Jack Lindsay et sa belle-soeur, que le hasard avait fait s'engager successivement sur la pente, il avait poussé sa mule avec vivacité, et non sans bousculer légèrement Alice. Celle-ci, d'ailleurs, comme si elle eût deviné le mobile de l'interprète du Seamew, ne s'était pas formalisée de cette hâte un peu nerveuse. Posément, elle avait cédé son rang, et s'était mise à la suite de son fidèle protecteur.

Jack Lindsay, lui aussi, avait remarqué la manoeuvre de Robert, mais, pas plus que sa belle-soeur, il ne montra par aucun signe qu'il s'en fût aperçu. Tout au plus une légère crispation de ses lèvres trahit sa colère intime, et il continua à gravir la pente sans se retourner vers l'ennemi qu'il savait être derrière lui.

Ce fut une montée exténuante. Sur ce sol friable et croulant, chaque pas demandait un véritable travail. Quand, à six heures du soir, après deux heures d'efforts, le commandement de halte retentit, bêtes et gens étaient à bout.

On était parvenu à Alta Vista, sorte de renflement du cône, sur lequel on a bâti un refuge pour les ouvriers qui exploitent le soufre. Là, on devait passer la nuit.

Tout d'abord, on fit fête au dîner excellent, et abondant en raison de la diminution des convives, puis on s'occupa de s'installer pour la nuit. Le froid était vif. Le thermomètre marquait à peine trois degrés au-dessus de zéro. Un toit était impérieusement nécessaire.

Pourtant, il n'est pas certain qu'Alice et Dolly, malgré leur entraînement de voyageuses, eussent accepté celui du refuge, déjà envahi par les ouvriers de la solfatare. Peut-être eussent-elles préféré la nuit froide à cette peu engageante promiscuité.

Heureusement Robert avait tout prévu pour leur éviter ce désagrément. Par ses soins, les chevaux furent déchargés de leur fardeau, et bientôt une tente confortable s'éleva, dans laquelle, grâce à un petit poêle et à une suffisante provision de combustible, le feu ronfla en quelques minutes.

Le jour déclinait rapidement. À huit heures, la mer fut envahie par l'ombre, que l'on vit avec la vitesse d'un express monter à l'assaut des côtes, des escarpements et des montagnes environnantes. En deux minutes, le cirque de Las Canadas était plongé dans la nuit. Seul, le Pic, étincelant encore, émergeait d'un invisible abîme.

Le globe du soleil atteignit l'océan, la ligne de l'horizon le rongea, tandis qu'un immense cône d'ombre projeté par le Pic, passant en un instant par tous les tons imaginables, s'allongeait jusqu'à la Grande-Canarie, et le dernier rayon passa, flèche lumineuse, dans l'atmosphère obscurcie.

Alice et Dolly se retirèrent aussitôt dans leur tente. Quant aux hommes, s'il leur fut impossible, à l'abri du refuge, de trouver le sommeil, en raison de nuées de parasites dont semblaient se soucier fort peu les ouvriers, leurs hôtes et compagnons de lit, du moins purent-ils combattre le froid à l'aide d'un feu de retamas.

Vers deux heures du matin, les odieux insectes suffisamment repus, ils réussissaient avec peine à s'endormir, quand résonna le signal du départ. Il n'y avait pas de temps à perdre, si l'on voulait être au sommet pour le lever de l'aube.

Le respect de la vérité force à confesser que deux touristes se bouchèrent obstinément les oreilles.

L'un, le baronnet Sir George Hamilton, pouvait arguer de l'impossibilité d'agir autrement. Et vraiment, il ne fallait pas moins qu'une raison de cette valeur pour décider le pointilleux passager à faire un accroc au programme. Mais, cette fois, il était réellement hors d'état de le respecter. Quel moyen de grimper jusqu'au sommet, quand le moindre mouvement lui causait les plus cruelles douleurs ? Décidément, la fraîcheur des nuits était funeste à ses nobles articulations. Simple prologue à Canarie, le rhumatisme devenait drame à Ténériffe.

L'autre récalcitrant n'aurait pu fournir une aussi valable excuse. Sa santé était parfaite, à celui-là et, circonstance aggravante, les plus fortes raisons lui conseillaient le courage. Mais il

n'est pas de fortes raisons pour un homme éreinté, et Thompson l'était au-delà du supportable. Aussi ne répondit-il que par des grognements inarticulés aux appels d'Ignacio Dorta, et laissa-t-il partir sans lui ses derniers administrés. Il avait, à son estime, assez fait pour leur bonheur.

Six ascensionnistes seulement eurent donc le courage d'attaquer les cinq cent trente-cinq mètres qui séparent le sommet du refuge d'Alta Vista. Ces cinq cent trente-cinq mètres, qu'il faut gravir à pied, sont en réalité les plus pénibles. Dans la nuit noire, à peine éclairée par les torches de pin portées par les guides, la marche était incertaine sur ce terrain mouvant, et dont la pente se relevait de mètre en mètre. En outre, le froid ne cessait de s'accroître, et bientôt le thermomètre tomba au-dessous de zéro. Les hardis touristes luttaient péniblement contre le vent glacé qui leur coupait le visage.

Après deux heures de cette pénible montée, on atteignit à la Rambleta, petit plateau circulaire ourlant la base du piton terminal. Cent cinquante mètres restaient encore à gravir.

Ces cent cinquante derniers mètres, il fut aussitôt évident que Saunders du moins ne les gravirait pas. À peine arrivé sur la Rambleta, il s'était allongé sur le sol, et il y demeurait immobile malgré les exhortations des guides. En dépit de sa vigueur, ce grand corps était terrassé. L'air manquait à ses vastes poumons. Livide, il haletait péniblement. Ignacio Dorta rassura ses compagnons inquiets.

« Ce n'est que le mal des montagnes, dit-il. Ce monsieur se guérira, dès qu'il pourra redescendre. »

Sur cette assurance, les cinq survivants du massacre reprirent leur ascension mouvementée, en laissant un des guides avec le malade. Mais la fin du parcours en est de beaucoup la partie la plus épuisante. Sur ce sol incliné à quarante-cinq degrés, chaque pas exige une étude, il faut du temps et de violents efforts pour gagner quelques centimètres. C'est une excessive dépense de forces, à laquelle la raréfaction de l'air ne permet de résister que difficilement.

À peine au tiers du chemin, Jack dut à son tour se déclarer vaincu. Aux trois quarts évanoui, secoué par d'épouvantables nausées, il tomba lourdement sur le sentier. Ses compagnons qui le précédaient ne s'aperçurent même pas de son indisposition et, sans s'arrêter, continuèrent leur marche, tandis que le dernier guide restait près du touriste hors de combat.

Cinquante mètres plus haut, ce fut le tour de Dolly ; Roger, non sans un sourire légèrement narquois, lui conseilla aussitôt le repos, et son regard égayé suivit Alice et Robert qui, sous la conduite d'Ignacio Dorta, atteignaient enfin le point suprême.

Il faisait nuit encore. Toutefois un peu de lumière, maintenant éparse dans l'ombre, permettait de percevoir confusément le sol que foulaient les pieds.

Sous la conduite du guide, qui se retira aussitôt, Alice et Robert étaient allés se blottir dans une anfractuosité des rochers, et subitement la température jusque-là glaciale était devenue d'une surprenante douceur.

Bientôt la lumière grandissante leur fit reconnaître qu'ils avaient trouvé abri dans le cratère même du volcan, qui se creusait devant eux à quarante mètres de profondeur. De tous côtés s'élevaient des fumerolles. Le sol spongieux et brûlant était criblé de petites excavations d'où s'échappaient des vapeurs sulfureuses.

La périphérie du cratère marque une limite d'une netteté remarquable. Jusqu'à lui, c'est la mort absolue, sans un être, sans une plante. Sous l'influence de sa bienfaisante chaleur, la vie renaît au sommet.

Alice et Robert, debout, à trois pas l'un de l'autre, contemplaient l'horizon que l'aube enflammait. Émus d'une religieuse émotion, ils s'emplissaient les yeux et l'âme du spectacle grandiose qui commençait à apparaître à leurs yeux.

Autour d'eux bourdonnaient des mouches et des abeilles, les rapides fringilles du Pic se croisaient à tire-d'aile. À ses pieds, Robert aperçut une violette cachée frileusement sous ses

larges feuilles velues. Se baissant, il cueillit cette fleur paradoxale qui s’épanouit à des altitudes où nul autre représentant du règne végétal ne saurait vivre et l’offrit à sa compagne qui, silencieusement, la piqua à son corsage...

Soudain, la lumière du jour éclata. Tel qu’une sphère de métal rougie à blanc, incendié, sans rayons, le soleil montait à l’horizon. Le sommet, d’abord, flamba dans la clarté, puis, ainsi que la veille elle avait monté, l’ombre descendit d’une pareille vitesse. Alta Vista, le cirque de Las Canadas apparurent. Et, d’un seul coup, comme si un voile se fût déchiré, la mer immense resplendit sous l’infini de l’azur.

Sur cette mer, l’ombre du pic se dessinait en un cône étonnamment régulier, dont la pointe allait lécher dans l’ouest l’île de Gomère. Plus loin et plus au sud, Hierro et Palma apparaissaient nettement malgré la distance de cent cinquante kilomètres. Vers l’est, la Grande-Canarie se dressait dans la gloire de l’aube. Si Las Palmas, sa capitale, se cachait sur la côte opposée, on distinguait par contre la Isleta et le port de La Luz, où trois jours plus tôt le Seamew était mouillé.

À la base du Teyde, l’île de Ténériffe se déployait comme un vaste plan. La lumière rasante du matin accusait le relief des dénivellations. Énergiquement, elle se mamelonnait d’innombrables pics, se creusait de sauvages barranques et de douces vallées, au fond desquelles s’éveillaient à cette heure des villages.

« Que c’est beau ! soupira Alice après une longue contemplation.

– Que c’est beau ! » redit Robert en un écho.

Ces quelques mots jetés dans le silence universel qui les entourait suffirent à rompre le charme. Tous deux du même mouvement se retournèrent l’un vers l’autre. Alice s’aperçut alors de l’absence de Dolly.

« Où donc est ma soeur ? demanda-t-elle comme au sortir d’un véritable rêve.

– Miss Dolly, légèrement souffrante, dit Robert, s’est arrêtée un peu plus bas avec M. de Sorgues. Si vous le désirez, je puis aller à leur aide ? »

Robert avait fait un mouvement de retrait. Alice l’arrêta du geste.

« Non, dit-elle. Demeurez. »

Puis, ayant gardé quelques instants de silence :

« Je suis heureuse que nous soyons seuls, reprit-elle avec une sourde hésitation peu habituelle à ce caractère décidé. J’ai à vous parler... à vous remercier plutôt.

– Moi, madame ! se récria Robert.

– Oui, affirma Alice. J’ai remarqué la protection discrète dont vous m’entourez depuis notre départ de Madère, et j’en ai compris les causes. Cette protection m’est précieuse, croyez-le, mais je veux rassurer votre sollicitude. Je ne suis pas désarmée. Je n’ignore rien de ce qui s’est passé à Madère. »

Robert allait répondre. Alice le prévint.

« Ne me répondez pas. J’ai dit ce qu’il fallait dire, mais mieux vaut ne pas insister sur un sujet aussi pénible. C’est un secret honteux que nous possédons tous les deux. Je sais qu’il sera fidèlement gardé. »

Après un court silence, elle reprit d’une voix douce :

« Comment n’aurais-je pas voulu rassurer votre amitié inquiète ? Ma vie n’est-elle pas maintenant un peu votre bien ? »

Robert du geste protesta.

« Feriez-vous donc fi de mon amitié ? demanda Alice avec un demi-sourire.

– Amitié bien courte, répondit mélancoliquement Robert. Dans peu de jours désormais le navire qui nous porte sera mouillé dans la Tamise, et chacun de nous suivra son destin.

– Il est vrai, dit Alice émue. Nos existences se sépareront peut-être, mais il nous restera le souvenir.

– Il s’effacera si vite dans le brouillard du temps ! »

Alice, le regard perdu vers l'horizon, laissa d'abord tomber l'exclamation désenchantée sans y répondre.

« Il faut que la vie ait été pour vous bien cruelle, dit-elle enfin, si vos paroles traduisent fidèlement votre pensée. Êtes-vous donc seul dans l'humanité, pour avoir en elle si peu de confiance ? N'avez-vous pas de parents ? »

Robert secoua négativement la tête.

« D'amis ?

– J'en avais autrefois, répondit Robert avec amertume.

– Et aujourd'hui n'en avez-vous plus ? objecta Alice. Seriez-vous donc vraiment assez aveugle pour refuser ce titre à M. de Sorgues, sans parler de ma soeur et de moi ?

– Vous, madame ! s'écria Robert d'une voix étouffée.

– Il est certain, en tout cas, poursuivit Alice, en négligeant l'interruption, que vous n'êtes pas encourageant pour l'amitié qui s'offre à vous. J'en suis à me demander si j'ai été coupable en quelque manière à votre égard.

– Comment pourriez-vous l'être ? interrogea Robert sincèrement surpris.

– Je l'ignore, répondit Alice. Mais il est évident que, depuis l'événement que je rappelais tout à l'heure, vous vous êtes éloigné de nous. Ma soeur et moi, nous nous en étonnons, et M. de Sorgues ne se prive pas de blâmer une conduite dont il ne peut trouver, dit-il, l'explication. Quelqu'un de nous vous aurait-il donc blessé à son insu ?

– Oh, madame ! protesta Robert confus.

– Alors, je ne comprends plus.

– Parce qu'il n'y a rien à comprendre, répondit vivement Robert. Malgré ce que vous supposez, je suis resté ce que j'étais. La seule différence du passé au présent réside dans l'intérêt que m'a valu une circonstance fortuite, et que ne pouvait ambitionner l'humble interprète du Seamew.

– Vous n'êtes pas pour moi l'interprète du Seamew, répliqua Alice dont les joues se colorèrent légèrement. Votre explication est mauvaise, et cette chicane n'est digne ni de vous, ni de moi. Reconnaissez-vous nous éviter, moi, ma soeur, et jusqu'à M. de Sorgues ?

– C'est vrai, dit Robert.

– Alors, je vous répète : pourquoi ? »

Robert sentit une émeute de pensées se heurter dans son cerveau.

Il parvint cependant à se ressaisir, et, se contraignant au silence, il dit simplement :

« Parce que nos situations réciproques me dictent ma conduite et m'imposent une grande réserve. Puis-je méconnaître la distance qui les sépare à bord de ce navire où nous vivons à des titres si opposés ?

– Mauvaise raison, repartit Alice avec impatience, puisqu'il nous convient à tous trois d'ignorer cette distance dont vous parlez.

– Il est de mon devoir de m'en souvenir, déclara Robert avec fermeté, et de ne pas abuser d'un généreux sentiment de reconnaissance au point de m'accorder une liberté qui pourrait être diversement interprétée. »

Alice rougit, et son coeur se mit à battre. Elle eût conscience qu'elle s'engageait sur un terrain brûlant. Mais quelque chose de plus fort qu'elle l'entraînait irrésistiblement à pousser jusqu'au bout un entretien qui commençait à devenir dangereux.

« Je n'entends pas bien ce que vous voulez dire, prononça-t-elle avec un peu de hauteur, et je ne sais quels sont les jugements que vous estimez devoir redouter.

– Et si c'était uniquement le vôtre, madame ! s'écria malgré lui Robert.

– Le mien !

– Oui, le vôtre, madame. Même hors du Seamew, nos vies sont trop différentes pour qu'elles puissent se mêler sans appeler le soupçon. Que penserait-on de moi, qu'en penseriez-vous vous-même, si je vous autorisais jamais à supposer que j'ai osé, que j'ose... »

Robert se tut brusquement, renfermant en lui d’un dernier effort la parole irréparable qu’il s’était juré de ne pas prononcer. Mais ne se taisait-il pas trop tard, et n’en avait-il pas dit assez pour que Mrs. Lindsay comprît ?

S’il en était effectivement ainsi, si Alice avait deviné le mot prêt à jaillir, il est à croire qu’elle ne le redoutait pas. Engagée par sa faute dans une situation sans issue, elle lui faisait tête, sans chercher à se dérober par de puérils faux-fuyants. Bravement, elle s’était complètement tournée vers Robert.

« Eh bien ? dit-elle résolument. Achevez. »

Robert crut sentir le sol manquer sous ses pieds. Ses dernières résolutions furent emportées. Il cessa de lutter, éperdu. Une seconde encore, et son coeur trop plein allait crier son secret...

Une pierre roula à dix pas de lui, en même temps qu’une toux violente faisait vibrer l’air raréfié. Presque aussitôt Roger parut soutenant Dolly, défaillante, et suivi d’Ignacio Dorta qui était redescendu les aider à parfaire l’ascension.

Roger, d’un coup d’oeil, vit l’embarras de ses amis, et reconstitua facilement la scène. Toutefois, il n’en fit rien paraître. Mais un invisible sourire courut sous sa moustache, tandis que son doigt complaisant commençait à détailler pour Dolly l’immense panorama déployé devant elle.

VI

UN ACCIDENT QUI ARRIVE À POINT

Le 11 mai, à dix heures du matin, le Seamew quitta le port d'Orotava. Le programme fixait ce départ au 7, à six heures du matin. Mais, ayant déjà un retard de quatre jours, Thompson n'avait vu aucun inconvénient à l'augmenter de quatre heures. De fait, cela n'avait guère d'importance au moment où l'on s'engageait sur la route du retour, et il restait ainsi loisible aux passagers de prolonger un repos réparateur.

Thompson, on le voit, en revenait au système des aimables procédés. Maintenant que chaque tour d'hélice allait le rapprocher du quai de la Tamise, il jugeait avantageux d'amadouer par la douceur des souscripteurs dont plusieurs étaient devenus ses ennemis. En sept jours de traversée, un homme adroit est capable de faire bien des choses, de retourner bien du monde. Et d'ailleurs, à quoi désormais lui eût servi la froideur ? Il n'y aurait plus de relâche, et, à bord du Seamew, il n'était pas à craindre qu'aucun ennui nouveau se présentât.

La délicate attention de leur administrateur fut appréciée des passagers. Tous firent grasse matinée ce jour-là. Pas un n'avait encore quitté sa cabine quand le Seamew appareilla.

Autre délicate attention, le capitaine, sur l'ordre de Thompson, avait commencé un voyage de circumnavigation : avant de mettre le cap sur l'Angleterre, on passerait entre Ténériffe et Gomère, puis on contournerait l'île de Fer, ce qui constituerait une promenade charmante. On remonterait ensuite vers Palma, à portée de laquelle on serait, il est vrai, pendant la nuit. Mais c'était là un insignifiant détail, le plus exigeant ne pouvant obliger Thompson à ralentir la course du soleil. Après cette revue finale de l'archipel des Canaries, les passagers, en se réveillant le lendemain, auraient un plus vif plaisir en trouvant devant eux la mer libre.

Conformément à ce programme revu et corrigé, le Seamew longeait à la vitesse réglementaire de ses douze noeuds la côte ouest de Ténériffe, quand la cloche sonna le déjeuner.

Les convives en furent clairsemés. Raison de fatigue ou autre, un grand nombre d'entre eux restèrent confinés dans leurs cabines.

La descente du Pic avait cependant été plus rapide et plus facile que la montée. Seuls, les conquérants de la crête suprême avaient eu à vaincre quelques difficultés. Si, jusqu'à Alta Vista, il ne s'était agi que d'une véritable glissade sur le sol incliné, ils avaient dû, à partir de ce point, remonter sur leurs mules et suivre de nouveau le sentier en lacet plus inquiétant encore à descendre que pénible à monter. Une fois parvenus au cirque de Las Canadas, le retour s'était montré simplement pareil à l'aller, et, finalement, les huit intrépides s'étaient retrouvés en excellente santé vers sept heures du soir à bord du Seamew.

Que ces huit touristes eussent besoin de repos, cela se comprenait. Mais les autres auraient dû être tout à fait remis après deux nuits entières de sommeil.

Le capitaine Pip les avait vus, l'avant-veille, regagner successivement le bord. Avant midi, les premiers étaient arrivés, puis les autres avaient suivi, espacés jusqu'à Piperboom, venu le dernier à sept heures du soir, sans autre mal qu'un appétit dévorant.

Les vides ne manquaient pas cependant parmi ces inconstants voyageurs. C'est que la fatigue se mesure moins au travail accompli qu'à l'effort. Tous souffraient plus ou moins d'un mal particulier. L'un avait une courbature, l'autre une ophtalmie causée par la blanche steppe de Las Canadas, le troisième un gros rhume apporté par le vent glacial de la montagne.

Maux peu graves en somme, puisque avant une heure ces invalides commencèrent à sortir de leur retraite, au moment où le Seamew doublait la pointe Teno, en laquelle, à l'ouest, se termine l'île de Ténériffe.

À peu de distance, Gomère apparaissait. Le Seamew s'en rapprocha rapidement et suivit le rivage à moins de trois milles.

Vers deux heures, on passa au large de Saint-Sébastien, capitale de l'île, bourg de médiocre importance, mais grand par les souvenirs qu'il évoque. C'est de ce point que, le 7 septembre 1492, Christophe Colomb s'élança définitivement dans l'inconnu. Trente-quatre jours plus tard, l'immortel voyageur découvrait l'Amérique.

Quelques battements d'hélice, et l'île de Fer apparaissait à son tour, séparée de Gomère par un détroit de vingt-deux milles, que le Seamew mit deux heures à franchir.

Il était quatre heures et demie, quand on commença à côtoyer cette île, la plus méridionale de l'archipel. Située environ par 28° 30' de latitude nord et 20° de longitude ouest, elle n'a aucune importance commerciale, et ne doit sa célébrité relative qu'à une particularité géographique : pendant longtemps son méridien fut adopté comme origine de tous les autres, et la longitude des divers points du monde s'exprima en degrés à l'est ou à l'ouest de l'île de Fer.

Heureusement pour les passagers du Seamew, cette île offre à la curiosité du voyageur d'autres attractions que cet intérêt un peu spécial. Son aspect particulièrement terrible et sauvage expliquait le détour imposé par Thompson à son navire. Moins élevée que Ténériffe, que Palma, que la Grande-Canarie même, cette sentinelle avancée de l'archipel est d'un abord plus rébarbatif que ces terres pourtant déjà assez peu accueillantes. De toutes parts, une falaise la borde, s'élevant verticalement à plus de mille mètres de hauteur au-dessus des flots et la rend à peu près inaccessible. Pas une fissure, pas une crique dans cette muraille d'airain.

Les insulaires, dans l'impossibilité de séjourner sur les rivages, ont dû s'établir en grande majorité dans l'intérieur. Ils y vivent séparés du reste du monde, peu de navires se souciant d'affronter les récifs semés au large de l'île, les courants violents et les vents dangereux qui l'entourent et rendent dans ces parages la navigation des plus difficiles.

Ces vents et ces courants n'étaient pas pour inquiéter un navire à vapeur. Le Seamew put donc suivre imperturbablement cette côte désolée, dont pas une maison, pas un arbre ne vint, durant trois heures, égayer la sauvage majesté.

Dans le nord-est, le pic de Ténériffe, par-dessus l'île de Gomère, se dressait tout embrumé de nuées, montrant aux passagers le point que bien peu d'entre eux avaient réussi à atteindre. Vers six heures et demie il disparut, caché derrière le cap Restinga que doublait le Seamew. Tous les regards saluèrent alors pour la dernière fois le mont prodigieux que l'on ne devait plus revoir, tandis que le capitaine faisait mettre progressivement la route au nord. On s'engageait définitivement sur le chemin du retour.

À sept heures, la table se retrouva au complet, Thompson présidant régulièrement, le capitaine en face de lui, les passagers à leurs places habituelles. La mer était douce, le menu confortable, tout conspirait pour que ce repas inaugurât l'ère de la réconciliation. Il débuta mal cependant au milieu d'un silence menaçant.

Entre Alice et Robert particulièrement une gêne existait, évidente. Sur le sommet du Teyde, ils en avaient à la fois dit trop et trop peu, et ni l'un ni l'autre n'osait reprendre l'entretien. Robert, auquel ses vacances désormais illimitées ne fournissaient plus de prétextes à disparaître, avait toute l'après-midi gardé un obstiné silence, tandis qu'Alice était demeurée rêveuse. Roger, qui les observait du coin de l'oeil, fut désagréablement surpris du résultat de sa diplomatie.

« En voilà, des amoureux ! » se disait-il ironiquement.

Pourtant leur trouble était patent, quand Dolly et lui étaient arrivés au sommet du Pic. Il ne pouvait s'illusionner à cet égard. Mais le retrait actuel n'était pas moins certain, et Roger en concluait avec dépit qu'il avait un peu trop tôt interrompu le tête-à-tête.

Bien qu'ils n'eussent pas les mêmes raisons, les autres touristes s'étaient mis d'eux-mêmes au diapason. Une sourde contrainte enveloppait le bâtiment tout entier.

Que Jack Lindsay fût sombre, quoi d'étonnant à cela ? N'était-ce pas son état ordinaire ? Seul, à l'écart, il ressassait avec rage les incidents de la veille. Que s'était-il passé, lorsque,

malgré sa haine, il avait dû, vaincu, s’arrêter à mi-route ? Non content de le deviner trop aisément, il aurait voulu voir et savoir.

Des colères le prenaient. Ah ! s’il avait pu d’un seul coup éventrer ce maudit navire ! Avec quelle joie il eût précipité ses compagnons et soi-même dans les flots, pourvu qu’il eût le plaisir d’y faire périr en même temps sa belle-soeur et son exécrable sauveur !

Mais, si la méchante humeur de Jack s’expliquait facilement, d’où venait la tristesse des autres ? Pourquoi, au cours de l’après-midi, ne s’étaient-ils pas réunis en groupes comme au début du voyage ? Pourquoi n’avaient-ils pas échangé leurs impressions en longeant cette rébarbative île de Fer, au lieu de rester isolés et silencieux ?

C’est qu’ils avaient perdu le plus nécessaire des biens : l’espoir, qui peut au besoin remplacer tous les autres. Jusque-là, l’avenir leur avait fait supporter le présent. Il était possible qu’une excursion réussie, un hôtel confortable, une promenade agréable, vinssent compenser une excursion manquée, un hôtel honteux, une promenade éreintante. Aujourd’hui, le livre était clos. Le voyage terminé ne réservait plus aucune surprise aux voyageurs. Et c’est pourquoi ceux-ci passaient leur temps à récapituler en eux-mêmes les ennuis dont ils avaient souffert ; et c’est pourquoi, leur mécontentement porté à son comble par leur dernière désillusion, ils gardaient le silence, par honte réciproque de s’être laissé prendre à ce traquenard.

Ce silence persistant, Saunders en jouissait profondément. Il y sentait l’électricité latente. Incontestablement, l’orage couvait. À lui de le faire éclater. Il en cherchait l’occasion favorable. Le hasard la lui fournit.

Il avait déjà risqué plusieurs pointes désagréables sans rencontrer d’écho, quand ses yeux fureteurs découvrirent le vide de deux places voisines ordinairement occupées.

« Deux des intelligents passagers qui nous ont brûlé la politesse à Las Palmas », songea-t-il tout d’abord.

Mais un examen plus attentif le convainquit de son erreur. Les places inoccupées étaient celles du jeune ménage, qui, suivant sa coutume, avait débarqué dès l’arrivée à Santa-Cruz.

Saunders fit aussitôt sa remarque à haute voix et s’informa des passagers absents. Personne ne les avait vus.

« Ils sont souffrants, peut-être, dit Thompson.

– Pourquoi seraient-ils malades ? répliqua hargneusement Saunders. Ils n’étaient pas avec vous hier.

– Où voulez-vous qu’ils soient ? objecta Thompson avec mansuétude.

– Le sais-je, moi ? répondit Saunders. Vous les aurez oubliés à Ténériffe sans doute. »

Saunders avait dit cela comme autre chose. Quant à Thompson, il haussa les épaules.

« Comment voulez-vous qu’on les ait oubliés ? N’avaient-ils pas un programme ! »

À ces mots, le baronnet intervint.

« Un programme, en effet, dit-il d’un air pincé, qui annonce que le Seamew partira le 4 juin, et non le 7, de Santa-Cruz, et non d’Orotava. Si c’est sur le programme que vous comptez !

– Ils ont dû être informés du changement, répondit Thompson. Et d’ailleurs, rien n’est plus simple que d’aller frapper à la porte de leur cabine. »

Deux minutes plus tard, Mr. Roastbeaf annonçait que la chambre était vide. Les jeunes mariés avaient incontestablement disparu.

Malgré son ordinaire aplomb, Thompson avait légèrement pâli ; l’affaire cette fois était grave. Encaisser des gens le prix d’un voyage, puis les semer tranquillement en route, nul doute que les tribunaux anglais appréciassent fort mal cette fantaisie.

« Il n’y a qu’un moyen, dit-il après un instant de réflexion. Si ces messieurs le veulent bien, nous allons retourner à Santa-Cruz de Ténériffe. Grâce au détour que nous avons fait, cela ne nous écartera guère de notre route, et dès demain matin... »

Un tollé général lui coupa la parole. Tous les passagers parlaient à la fois. Allonger d’une nuit, d’une heure même, un voyage en la compagnie de l’administrateur général, jamais ! Décidément, l’étincelle avait jailli, l’orage éclatait. Quant à la foudre, Saunders se chargeait de la décider à tomber.

À lui tout seul, il parlait plus haut que les autres. Il gesticulait avec un formidable bruit de bielles rouillées.

« Nous arrêter ! s’exclamait-il. Parbleu ! Est-ce notre faute, si vous oubliez vos passagers comme un mouchoir de poche ? Vous vous arrangerez avec ceux-là. Nous aurions à parcourir un trop long chemin, s’il nous fallait aller chercher tout ce que vous avez oublié en cours de route, vos engagements, par exemple, que vous avez égarés un peu partout, aux Canaries, aux Açores, à Madère ! Nous les retrouverons à Londres ! » ajouta-t-il d’une voix terrible, en frappant à tour de bras sur son carnet.

Thompson se leva, et quitta la table.

« Vous me parlez, monsieur, d’un ton qui ne saurait me convenir, dit-il en s’efforçant de prendre une attitude pleine de dignité. Souffrez donc que je brise là et que je me retire. »

Que les injures eussent entamé l’épiderme de Thompson, cela en vérité était fort douteux. Sa peau, normale au demeurant, se faisait cuirasse pour ce genre de piqûres. Mais il avait jugé déplorable l’effet de cette algarade, au moment où la conciliation devenait le premier de ses besoins. Mieux valait laisser renaître le calme. Il reprendrait alors son oeuvre de paix, et quelques bons dîners suffiraient à lui ramener ses souscripteurs.

Il connaissait mal son ennemi. Saunders le suivit pas à pas sur le spardeck où il s’était réfugié, et, derrière Saunders, tous les passagers sans exception, les uns irrités, les autres seulement amusés, comme Roger et les Américaines, mais tous, au demeurant, approuvant l’esprit sinon la forme de la diatribe de Saunders.

« Oui, monsieur, reprit ce dernier, en cernant dans un coin le malheureux administrateur général, et en lui mettant son carnet sous le nez, nous les retrouverons à Londres, vos engagements, et les tribunaux estimeront à leur valeur vos excellentes plaisanteries. J’établirai mon compte. Je prouverai que vous m’avez contraint par votre ladrerie à dépenser de ma poche, en sus du prix de ma place, une somme totale de vingt-sept livres sterling neuf shillings, et cinq pence (six cent quatre-vingt-six francs quatre-vingt) qui aurait dû y rester. Je leur raconterai la noyade de Mrs. Lindsay, l’avalanche de Saint-Michel, le déjeuner de Horta, le rhumatisme de Sir Hamilton, le lumbago de Mr. Blockhead...

– Permettez ! permettez ! réclama faiblement Blockhead.

– ... et les hôtels infects, et toutes nos excursions, toutes nos promenades si bien organisées, sans oublier la dernière, cette ascension insensée au pic de Ténériffe, dont la plupart de vos passagers sont revenus malades, et dont les plus persévérants n’ont rapporté que des puces !

– Bravo, bravo ! crièrent tous les auditeurs d’une voix étranglée par un rire de vengeance.

– Parfaitement, monsieur, continua Saunders lancé à fond de train, je ferai tout cela. Mais, en attendant, je ne vous mâcherai pas la vérité : nous avons été volés, monsieur, je ne vous l’envoie pas dire. »

La scène prenait décidément une mauvaise tournure. À la violence de son adversaire, aux mots employés, Thompson comprit qu’il se devait de protester. Il protesta.

« En vérité, monsieur, dit-il, voilà qui est intolérable. Puisque vous devez, dites-vous, vous adresser aux tribunaux, veuillez donc attendre qu’ils aient prononcé, et m’épargner des scènes dans le genre de celle-ci. Depuis le départ, je n’ai eu d’affaires qu’avec vous. Si vous n’étiez pas là, tout le monde se déclarerait content. Que me voulez-vous donc ? Je ne vous connais pas, moi, après tout, monsieur Saunders !

– Vous me connaissez parfaitement, au contraire, répliqua Saunders.

– Moi ?

– Vous. »

L’irréconciliable passager se planta en face de l’administrateur général.

« Mon nom n’est pas Saunders, dit-il nettement.

– Bah ! fit Thompson étonné en regardant son ennemi.

– Mon nom est Baker, monsieur, cria celui-ci en levant son long bras vers le ciel.

– Baker !

– Oui, monsieur, Baker, directeur d’une agence de voyages, sans aucun rapport avec la vôtre, je m’en flatte. »

Rien n’avait fait prévoir ce coup de théâtre. Après avoir poussé une exclamation de surprise, les passagers se taisaient, les yeux fixés sur Baker, qui attendait dans une pose agressive l’effet de sa révélation.

Cette révélation, qui, dans l’esprit de son auteur, aurait dû assommer Thompson, avait au contraire paru le mettre à son aise.

« Baker ! répéta-t-il railleusement. Tout s’explique ! Quand je pense que j’accordais quelque attention à vos récriminations incessantes ! Mais c’est tout simplement de la vulgaire concurrence ! »

Et Thompson agita sa main avec une dédaigneuse insouciance. Il ne l’agita pas longtemps. Baker – on lui conservera désormais son nom véritable – avait pris une mine vraiment féroce qui glaça la gaieté naissante de l’imprudent administrateur général.

« Ici, prononça Baker froidement, je suis un passager comme les autres, et j’ai comme les autres le droit de me dire volé.

– Mais pourquoi y êtes-vous, ici ? objecta Thompson exaspéré. Qui vous forçait d’y venir ?

– Ah çà ! répondit Baker, pensez-vous donc que nous allons nous laisser tranquillement ruiner ? Pourquoi je suis ici ? Pour voir. Et j’ai vu. Je sais maintenant ce que cachent les rabais insensés que font les farceurs de votre espèce. Puis, j’ai compté sur un autre plaisir. Vous connaissez sans doute l’histoire de cet Anglais qui suivait un dompteur dans l’espoir de voir ses fauves le dévorer ?... Eh bien ! moi, c’est absolument la même chose. »

Thompson fit la grimace.

« Il n’y a qu’une différence entre l’Anglais et moi, c’est que j’ai envie d’y mettre personnellement la dent ! Si je ne me retenais, savez-vous bien que je vous boxerais, monsieur ? »

Ce fut autour des deux champions un tonnerre de bravos. Excité par ces clameurs, Baker prit la position classique et fit un pas en avant.

Thompson, lui, aurait bien voulu en faire un en arrière. Mais le moyen de percer la barrière humaine qui le cernait de toutes parts ?

« Messieurs ! messieurs ! » priait-il en vain.

Et Baker, qui avançait toujours, allait peut-être passer de la parole à l’action...

Tout à coup, une violente commotion ébranla le navire, et un sifflement assourdissant retentit dans la machine.

Tous, y compris les belligérants, demeurèrent frappés de stupéfaction. Au sifflement, des cris de détresse s’étaient mêlés, et par le capot et les manches à air de la machine une vapeur épaisse s’élevait. L’hélice stoppa.

Que s’était-il passé ?

Le capitaine Pip, le premier, s’était précipité à l’endroit du péril. Il allait enjamber l’échelle de fer conduisant à la machinerie, quand un chauffeur sauta sur le pont et s’enfuit en criant. Un autre le suivit, puis un autre, tous par bonheur sains et saufs.

Il en manquait encore un pourtant. Mais on le vit apparaître soutenu, porté plutôt par Mr. Bishop. Celui-là paraissait bien malade. Grièvement brûlé par tout le corps, il poussait des gémissements lamentables.

Lorsque l'homme fut étendu sur le pont, hors d'atteinte de la vapeur qui continuait à fuser à grand bruit, Mr. Bishop se redressa, et l'on put voir qu'il avait été, lui aussi, profondément brûlé à la poitrine et au visage. Il ne paraissait pas toutefois y faire attention, et, se tournant vers le capitaine, il attendit ses questions.

« Qu'y a-t-il, monsieur ? demanda celui-ci d'une voix calme.

– Un accident. Je vous l'ai dit, commandant, on ne fait pas du neuf avec du vieux. La chaudière a cédé, vers la base heureusement, et a noyé les feux.

– L'accident est-il réparable ?

– Non, commandant.

– C'est bien, monsieur, dit le capitaine Pip qui, tandis que les passagers sous la direction de Mr. Flyship s'empressaient auprès des deux blessés, remonta à son banc de quart et commanda de sa voix ordinaire : À larguer la grand-voile ! à larguer le grand foc ! à larguer tout ! »

Puis, ayant jeté un coup d'oeil sur Mr. Bishop et le chauffeur qu'on transportait évanouis dans les cabines, il se tourna vers Artimon, qu'aucun événement ne pouvait éloigner de son poste réglementaire.

Le capitaine regarda Artimon, et Artimon regarda le capitaine. Ce regard sympathique échangé, le premier loucha de la manière réservée aux plus mémorables circonstances, et, ayant craché dans la mer avec circonspection :

« Par la barbe de ma mère, master, dit-il enfin, nous sommes dans une péripétie, monsieur ! »

VII

À LA DÉRIVE

Le lendemain, le 12 juin, à huit heures du matin, le capitaine Pip descendit du banc de quart où il avait passé la nuit, et rendit visite à Mr. Bishop et au chauffeur atteint. Les deux blessés allaient mieux. Rassuré de ce côté, le capitaine entra dans sa cabine, et, d’une main calme, écrivit sur le livre de bord : « Ce 11 juin. Appareillé à dix heures du matin. Quitté Orotava de Ténériffe (Canaries) à destination de Londres (Angleterre). Modifié la route directe selon les instructions de l’armateur. Cap à l’ouest. À midi, doublé la pointe Teno. Pris connaissance de l’île de Gomère. Fait route au sud. À une heure et demie, fait route au sud-ouest ; laissé Gomère à tribord. À cinq heures, longé la côte de l’île de Fer. Route au sud un quart ouest. À six heures et demie, doublé la pointe Restinga de l’île de Fer (Canaries). Fait dîner l’équipage. À sept heures, dîner du carré. À huit heures, par le travers du port Naos, à cinq milles de la côte, la chaudière a cédé à trois pouces au-dessus du fond, occasionnant l’extinction des feux. Mr. Bishop, premier maître mécanicien, brûlé à la figure et à la poitrine en remontant un chauffeur évanoui et grièvement blessé. Déclare l’accident irréparable. Largué toute la toile, route au plus près tribord amures, par alizés du nord-est. Fait signaux réglementaires. À huit heures et demie, viré de bord. La nuit venant, lancé fusées sans résultat. À neuf heures, viré de bord. À minuit, viré de bord.

« Ce 12 juin. À deux heures, viré de bord. À quatre heures, viré de bord. Au jour levant, aperçu l’île de Fer à vingt milles environ dans le nord. Mis pavillon en berne. Sondé sans rencontrer le fond. Continuons à dériver, drossés par alizés du nord-est. À neuf heures, me trouvant à environ trente milles de l’île de Fer, laissé porter. Mis cap au sud un quart ouest, faisant route bâbord amures pour les îles du Cap-Vert. »

Ayant apposé le point final, le capitaine s’étendit sur son lit, et s’endormit paisiblement.

Par malheur, tous les passagers du Seamew ne possédaient pas cette force d’âme qui permettait au brave capitaine Pip de relater en termes si brefs et si simples d’aussi singuliers événements. La veille au soir, il s’en était fallu de peu qu’une panique se déclarât et que les embarcations fussent prises d’assaut, comme si un naufrage eût été imminent. Tout s’était calmé néanmoins, grâce au sang-froid du commandant, en qui l’on avait instinctivement une universelle confiance.

Toutefois, pendant une partie de la nuit, la plupart des passagers étaient demeurés sur le spardeck, commentant les circonstances de l’accident, en discutant les conséquences probables. Dans ces groupes, Thompson n’était certes pas en odeur de sainteté. Ainsi donc, non seulement il avait attaqué ses souscripteurs dans leur bourse, mais encore il mettait leur vie même en danger.

Avec une inexcusable inconscience, il les avait économiquement entassés – les paroles de Mr. Bishop étaient écrasantes à cet égard – sur un vieux navire presque hors de service qui se déclarait fourbu avant la fin du parcours. On s’expliquait maintenant les rabais successifs consentis par l’agence, et auxquels tant de gogos s’étaient sottement laissé prendre.

Voilà un incident que Baker pouvait noter sur son carnet. Nul doute qu’il ne lui valût une solide indemnité, s’il était jamais en mesure de faire appel aux juges de l’Angleterre.

Pour le moment, en effet, ils étaient loin, ces juges, et l’océan, insensible aux arguments les mieux déduits, entourait de tous côtés le bâtiment désemparé. Qu’allait-on devenir ? Vers quel point des mers serait entraîné ce steamer désarmé, ce navire à la dérive ?

Cependant, quand on vit le capitaine Pip à son banc de quart commander la manoeuvre avec calme, quand, toutes voiles dehors, le Seamew eut repris de l’erre et mit le cap sur la côte méridionale de l’île de Fer, disparue dans la nuit, on commença à se rassurer. Le lendemain sans doute, on serait à l’abri dans une crique de la falaise, et les touristes pourraient s’embarquer sur un des paquebots réguliers.

Peu à peu, le spardeck se vida. Tout dormait à l’arrière du Seamew, lorsque le timonier piqua minuit.

D’un sommeil agité toutefois, et, dès la pointe du jour, les passagers reparurent sur le pont au grand complet. Quel ne fut pas leur désappointement en apercevant à près de vingt milles dans le nord le rivage de l’île de Fer où ils avaient pensé atterrir !

Il ne fallut rien de moins que le spectacle du capitaine Pip, continuant, comme si de rien n’était, son éternelle promenade sur la passerelle, pour leur rendre un peu de courage. Mais ils furent repris de leurs angoisses en voyant la terre continuer à s’éloigner davantage à mesure que le temps s’écoulait.

On se demandait ce que cela voulait dire. Ce fut un soulagement quand le capitaine fit prier les passagers de se réunir dans le grand salon pour entendre une communication.

En un clin d’oeil, le salon fut plein, bourdonnant de conversations animées qui s’apaisèrent subitement à l’entrée du capitaine.

En quelques mots, celui-ci exposa clairement la situation.

Le Seamew, désemparé de sa machine, ne pouvait plus compter que sur ses voiles. Mais un steamer n’est pas mâté pour ce genre de navigation. Il ne peut offrir au vent qu’une insuffisante surface de toile. En outre, les formes de sa carène ne sont pas propices à toutes les allures. Alors qu’un voilier, au plus près, gagnerait aisément « dans le vent », un steamer dérive par suite du moindre creux de sa coque, et marche presque autant du travers que de l’avant.

Le capitaine, bien que sans illusions, avait cependant tenté cette allure, qui pouvait seule le rapprocher de l’archipel des Canaries. Toute la nuit, on avait louvoyé, en s’efforçant de gagner du terrain contre les alizés du nord-est. Conformément à ses prévisions, le navire avait beaucoup dérivé, et d’autant plus qu’il était en même temps drossé par un courant d’environ deux noeuds à l’heure, qui, branche détachée du Gulf Stream, suit du nord au sud la côte occidentale de l’Afrique.

Dans ces conditions, il aurait été insensé de s’obstiner. Mieux valait profiter du courant et du vent pour gagner le plus rapidement possible un port de secours.

Deux destinations dès lors s’offraient à lui : les possessions françaises du Sénégal ou les îles du Cap-Vert. Le capitaine avait choisi ces dernières. Ainsi qu’il l’expliqua à son auditoire, la distance était la même, et il évitait ainsi la côte d’Afrique dont il redoutait l’approche avec un bâtiment disposant d’aussi faibles moyens d’action.

D’ailleurs, il n’y avait pas lieu de s’inquiéter. La brise était belle et, dans cette région des alizés, on devait considérer comme très probable qu’elle se maintiendrait ainsi. Il ne s’agissait donc en somme que d’une prolongation du voyage ; sans que les risques en fussent notablement accrus.

Son speech terminé, le capitaine salua, puis, ayant manoeuvré de façon à mettre le bâtiment dans sa nouvelle route, il regagna sa chambre et, avant de s’endormir, fit dans le journal du bord la narration obligatoire des événements qui venaient de se dérouler.

Quant aux passagers, il les avait laissés véritablement accablés. Un grand silence emplissait le salon tout à l’heure si bruyant.

En même temps que ses administrés, Thompson avait reçu la communication du commandant. Certes, tout ce qui arrivait arrivait par la faute du coupable administrateur général. Nul n’hésitait à ce sujet. Pourtant, il avait l’air si malheureux, si totalement anéanti,

que personne n’eut le coeur de lui faire le moindre reproche. Qu’était-il maintenant, sinon un naufragé comme les autres ?

C’est au milieu de ce profond silence qu’éclata soudain un rire joyeux. Tous relevèrent le front et considérèrent avec étonnement Roger de Sorgues, propriétaire de cette intempestive gaieté. Celui-ci s’amusait sincèrement de ces renaissantes péripéties, et il ne s’aperçut même pas de la surprise de ses compagnons.

« Bon Dieu ! mon cher monsieur, dit-il en frappant avec une sorte d’amitié l’épaule de Thompson, quels drôles de voyages on fait dans les agences anglaises ! Partir pour les Canaries sur un navire à vapeur, et aborder aux îles du Cap-Vert sur un navire à voiles, voilà une bonne blague, s’il en est au monde ! »

Et Roger, communiquant son irrésistible gaieté aux deux passagères américaines, remonta avec elles sur le spardeck, tandis que, dans le salon, les langues commençaient à se délier. Son rire avait détendu les nerfs. Mieux que les plus énergiques exhortations, mieux que les plus sages conseils, il avait raffermi les courages. On en vint à envisager d’un coeur plus léger cette traversée supplémentaire, sans toutefois arriver jusqu’à l’optimisme du joyeux officier français.

Il faut avouer que la situation justifiait largement ce reste d’inquiétude. Ce n’était pas une simple promenade que le Seamew entreprenait là. Entre l’île de Fer et la première île du Cap-Vert, une étendue d’environ sept cent vingt milles marins lui restait à franchir. À la vitesse de cinq noeuds que lui donnaient ensemble le courant et sa voilure réduite, ces sept cent vingt milles exigeraient au moins huit jours de navigation. Et, en huit jours, que ne peut-il survenir dans le capricieux empire de Neptune !

Toutefois, comme le désespoir n’eût été d’aucun secours, on se résigna. Peu à peu, le bord retrouva son habituelle physionomie, et la vie reprit son cours, dont les repas venaient à heure fixe couper la monotonie.

Cette question des repas avait acquis une nouvelle importance. Les touristes les multipliaient comme on les multiplie en wagon, plus par désoeuvrement que par appétit. Thompson laissait faire, et même, par une lâcheté dont l’imprudence allait lui être bientôt démontrée, il favorisait cette distraction, à l’insu du capitaine Pip, dans le chimérique espoir d’obtenir son pardon.

Cette distraction, Piperboom – de Rotterdam – l’appréciait tout particulièrement. Incorporé à l’administrateur général, il avait entendu l’explosion, écouté la communication du capitaine Pip. Comprenait-il l’obligation où l’on se trouvait de modifier la route ? Ses regards, qui, plus d’une fois, s’étaient dirigés sur la boussole et sur le soleil, permettaient de le supposer. En tout cas, l’inquiétude, s’il en éprouvait, laissait intact son appétit. Il continuait à se montrer grand appréciateur des combinaisons culinaires. Les repas avaient beau se multiplier, se subdiviser en breakfasts, dinners, teas, luncheons, il les honorait tous d’une manière aussi prodigieuse. Son estomac était décidément insondable.

Symétriquement à ce gouffre, le buveur Johnson nageait dans une béatitude plus complète encore peut-être. Grâce à d’incessants efforts, il était enfin parvenu au point où l’ivresse totale va devenir une maladie, et il se maintenait à ce point délicat par de savantes combinaisons. Il avait renoncé à ses brutales promenades sur le spardeck. On ne l’apercevait plus que de loin en loin. Presque toujours, il dormait maintenant, ne se réveillant que pour boire la quantité juste nécessaire pour se rendormir de nouveau. De l’accident qui avait transformé le Seamew en voilier, de la nouvelle direction qu’on avait dû adopter, il ne savait absolument rien. L’eût-il su d’ailleurs, qu’il n’en eût pas éprouvé la moindre émotion. Pouvait-il, à terre, être plus ivre que sur ce navire bien garni d’alcools variés, ce qui donnait la sensation délicieuse de demeurer dans un cabaret ?

Mais le plus heureux du bord était comme toujours Mr. Absyrthus Blockhead, cet épicier honoraire auquel la nature avait départi un si heureux caractère. Quand l’accident se produisit,

il venait précisément d'éprouver une joie très réelle. Pour la première fois depuis plusieurs jours, ses filles et lui avaient pu entrer en relation avec une chaise, sans pousser un cri de douleur. Ils se congratulaient tous les trois de cet agréable changement, quand le sifflement de la vapeur leur fit prématurément quitter une position dont ils avaient un peu perdu l'habitude.

Certes, Mr. Blockhead plaignit alors les deux blessés qui remontèrent au jour l'un portant l'autre, certes il éprouva quelque inquiétude relativement aux suites de l'événement. Mais une sorte de satisfaction vaniteuse de courir un aussi considérable danger se mêla bientôt à son angoisse. Lorsque le capitaine Pip eut définitivement modifié la route, ce fut bien autre chose. L'idée de visiter un cap vert jeta Mr. Blockhead dans un océan d'hypothèses.

Jusque-là du moins, il ne marchandait pas au malheur commun le secours de ses lumières. Il s'emploierait de son mieux à activer la marche réduite du navire. Tout d'abord, il suggéra au capitaine l'idée d'augmenter la voilure en offrant au vent tous les draps et serviettes du Seamew. Cette proposition n'ayant eu aucun succès, Mr. Blockhead ne se tint pas pour battu et mit personnellement ses théories en pratique.

Du matin au soir, on pouvait le voir, assis à l'arrière avec sa femme, son fils et ses filles, tous les cinq déployant patiemment à la brise leurs mouchoirs comme de petites voiles. Puis, quand ils étaient fatigués de cet exercice monotone, ils se levaient et, s'alignant en un rang bien correct, ils soufflaient à perdre haleine dans la voilure du Seamew.

Si Mr. Blockhead avait possédé les connaissances d'Archimède, il aurait su que, pour agir utilement sur un corps quelconque, il faut disposer d'un point d'appui extérieur à ce corps. Mais Mr. Blockhead n'était pas Archimède et il ne mettait pas en doute que le voyage ne fût sensiblement abrégé par ces efforts méritoires, qui faisaient la joie de ses compagnons de route.

Fut-ce à force de se gonfler ainsi les joues, fut-ce par toute autre cause, le certain est que le troisième jour une rage de dents terrible contraignit Mr. Blockhead à cesser cette déloyale concurrence à Borée. En moins de deux heures, sa joue droite enfla d'une manière surprenante, donnant à son propriétaire le plus bizarre aspect du monde. Grâce à cette fluxion extraordinaire, Mr. Blockhead demeura la gaieté du bord, et ses compagnons, privés du spectacle de ses expériences nautiques, changèrent simplement de plaisir.

Mais comment se faisait-il que Miss Mary et Miss Bess présentassent leur concours à leur honorable père ? Oubliaient-elles donc leur devoir ? Avaient-elles renoncé à arracher Tigg à la mort ?

Oui, il faut avouer qu'elles y avaient en effet renoncé.

Ah ! ce n'est pas sans douleur et sans lutte que ces deux anges de la charité avaient répudié la mission que leur amour du prochain leur avait imposée ! Malheureusement, il leur avait fallu reconnaître qu'une nouvelle gardienne s'était définitivement chargée de retenir sur la terre cette âme prête à s'envoler. Que s'était-il passé lors de cette ascension du Teyde, à laquelle un cruel lumbago les avait empêchées de prendre part ? Miss Mary et Miss Bess l'ignoraient, mais elles avaient pu constater les résultats de cette promenade. Depuis lors, Miss Margaret Hamilton tenait décidément la corde, et, après bien des vaines tentatives, les deux aimables soeurs avaient dû se déclarer vaincues.

Toutefois, elles ne se désintéressaient pas du désespéré sur lequel elles avaient inutilement fait pleuvoir la manne de leur dévouement, et elles pronostiquaient que Tigg, privé de leur secours, allait être la proie des plus cruels événements.

« Vous le verrez, ma chère, disait Miss Mary d'un air sombre, il lui arrivera malheur !

– Il se tuera, ma chère », affirmait Miss Bess en frissonnant.

La réalisation de cette lugubre prophétie ne semblait pas du moins devoir être prochaine. Pour le moment, Tigg, adopté par la famille Hamilton, faisait montre de la plus honteuse ingratitude envers ses deux anges gardiens, et Miss Margaret Hamilton ne semblait pas autrement fâchée de la faiblesse de sa mémoire.

Le père de celle-ci était moins satisfait. Quelque chose manquait à l’équilibre de sa vie. Depuis que le Seamew s’était mis si complètement hors du programme du voyage, il n’y avait plus de réclamations possibles, et cette situation pesait à l’aimable baronnet.

Il s’en était vainement ouvert à Baker. Ce dernier, ayant brûlé ses vaisseaux, ne pouvait rien de plus. Les deux conspirateurs en étaient réduits à ressasser leurs vieilles rancunes, jusqu’au jour encore lointain où, de retour à Londres, il leur serait possible d’entamer de vengeresses instances, pour lesquelles ils trouveraient, sans nul doute, de nombreux alliés parmi les passagers si fortement étrillés.

En attendant, le temps coulait, et la résignation faisait place par degrés à une morne tristesse. À mesure que la traversée se prolongeait, l’inquiétude peu à peu renaissait.

Il ne manquait cependant pas, à bord, de ces heureuses natures dont rien ne saurait abattre la robuste et virile gaieté, ni de ces caractères bien trempés qu’aucun danger ne saurait ébranler. Roger et Dolly n’étaient-ils pas des premiers ? Alice et Robert n’auraient-ils pu être classés parmi les seconds ?

Mais, sur ceux-là aussi, il semblait qu’une fatalité se fût abattue, et la sourde tristesse du quatuor ressortait même au milieu de la tristesse générale.

Entre Alice et Robert grandissait de jour en jour un malentendu qui n’était pas près de s’éclaircir, puisque ni l’un ni l’autre ne voulait parler. Robert, bâillonné par une excessive fierté, n’avait rien fait pour approfondir le sujet effleuré au sommet du Teyde, et Alice, jugeant qu’elle en avait assez dit, se refusait à en dire davantage. Tous deux, ils supposaient avoir mal compris l’autre, et, par orgueil, ils demeuraient enfermés dans une situation douloureuse et sans issue.

Leurs rapports se ressentaient du malaise de leurs âmes, Robert, traduisant volontairement à la lettre les reproches qu’Alice lui avait faits, la quittait peu. Par contre, il évitait de rester avec elle en tête à tête, et si Roger s’éloignait, il ne tardait pas à en faire autant, sans qu’Alice fît un geste pour le retenir.

Roger voyait cette froideur et en souffrait, malgré son amour personnel qui, de jour en jour, s’épanouissait davantage dans la clarté et la santé, et sa gaieté naturelle en était assombrie.

Ces quatre personnages qui, chacun à sa manière, auraient dû apporter à leurs compagnons un précieux secours moral, étaient au contraire les plus malheureux de tous.

Pas tout à fait pourtant. À Thompson appartenait cette suprématie. On a beau être inconscient et léger, il est toutefois des circonstances dont la gravité ne peut laisser indifférent. Or, Thompson se trouvait dans une de celles-ci. Combien de temps serait-on retenu aux îles du Cap-Vert ? Combien de temps exigeraient les réparations de cette machine maudite ? Pendant cette relâche imprévue, le soin lui incomberait de nourrir et d’héberger passagers et équipage, près de cent personnes au total. C’était un désastre, la ruine de ses espérances, une perte énorme au lieu du bénéfice espéré.

Et tout cela, sans compter les procès qu’il lui faudrait subir au retour. Ce n’était plus une plaisanterie de Baker. Cet accident qui compromettait la vie de ses passagers, ce retard considérable qui compromettait leurs intérêts, tout cela fournirait à ses ennemis une base solide. Thompson voyait déjà passer devant lui le spectre de la faillite.

Cependant, si rien n’était à tenter contre les faits accomplis, ne pouvait-il du moins améliorer l’avenir ? Ne pouvait-il, en amadouant ses passagers, éviter au moins quelques-unes des réclamations redoutées ?

Mais cet espoir se brisait contre la tristesse du bord. Ces mécontents seraient des révoltés, quand ils se retrouveraient en sûreté sur la terre ferme. Pour les dérider, Thompson essaya vainement de tout. Il invita Robert à faire une conférence. Personne ne vint. Il organisa un véritable bal, avec gâteaux et champagne. Le piano se trouva faux, et une violente dispute s’éleva entre ceux qui voulaient dormir et ceux qui voulaient danser.

Thompson y renonçait, lorsqu’une nouvelle épreuve acheva de l’abattre.

Le navire qui, en quittant Ténériffe, devait se rendre à Londres à la vapeur, et non aux îles du Cap-Vert à la voile, n’avait embarqué que pour sept jours de vivres. Personne n’y songeait, et Thompson fut saisi d’un affreux désespoir quand, le 17 juin, à dix heures du matin, Mr. Roastbeaf vint lui annoncer que, si le régime n’était pas modifié, il n’y aurait plus le soir même un seul morceau de pain à bord du Seamew.

VIII

COMME UNE LAMPE QUI S'ÉTEINT

C'était là une grave complication pour ces passagers et marins, que l'on commençait à pouvoir appeler des naufragés. Que deviendrait-on, si la traversée se prolongeait ? En faudrait-il arriver à rééditer le radeau de la Méduse, à se nourrir les uns des autres ?

Vraiment cette hypothèse n'était pas inacceptable. Rien qu'aux regards de convoitise qui suivaient parfois le monumental Piperboom, il était évident que déjà cette idée avait germé dans plus d'un cerveau.

Infortuné Hollandais ! Être mangé est assurément fort pénible. Mais combien il doit sembler plus pénible de l'être sans savoir pourquoi !

Piperboom toutefois devait avoir au moins un faible aperçu de la situation. Dans les petits yeux qui trouaient le disque lunaire de son visage passaient des lueurs d'inquiétude, quand il lui fallait quitter la table subitement devenue moins abondante.

Mieux renseignés, ses compagnons de route n'en subissaient pas plus aisément le nouveau et frugal régime.

Lorsque le capitaine Pip, mis au courant par Thompson, eut transmis aux passagers la fâcheuse nouvelle, un concert de désespoir avait d'abord éclaté. En quelques mots précis et calmes, il s'efforça de rassurer le troupeau apeuré.

La situation était nette. Il restait des vivres pour un repas confortable. Eh bien ! au lieu d'un repas confortable, on en ferait quatre qui le seraient moins, voilà tout, et l'on arriverait ainsi jusqu'au soir du 18 juin. D'ici là, on aurait certainement connaissance de la terre, et même on y serait très probablement parvenu.

L'énergie du chef rendit un peu de courage à la troupe. On résolut de s'armer de patience. Mais, que les visages étaient tristes ! Qu'ils étaient mornes, ces touristes partis naguère en si brillante condition !

De Baker seul, la satisfaction était parfaite. Il voyait avec un plaisir sans limites le voyage de l'Agence Thompson tomber de jour en jour un peu plus dans le gâchis. Faire mourir les gens de faim ! Cela devenait délicieux. Un ou deux passagers seraient morts en effet, que son bonheur aurait été complet. Voilà qui eût été décisif ! Toutefois, même si les choses n'allaient pas à ce point, il jugeait déjà son adversaire définitivement terrassé et, d'un geste sec qui scandait de fréquents et muets soliloques, il rayait le nom de Thompson de la liste anglaise des agences de voyages économiques.

Quant au risque qu'il courait personnellement, Baker ne semblait pas s'en préoccuper. Avait-il donc un talisman contre la faim, cet Anglais vindicatif et atrabilaire ?

La journée du 17 s'écoula sous l'empire du nouveau régime. Cela, après tout, ne parut pas autrement cruel.

Mais les estomacs à demi vides font les cerveaux à demi solides, et la démoralisation continua à faire son oeuvre parmi les passagers. Le 18, la journée commença d'une manière lugubre. On ne se parlait pas, on s'évitait, on se fuyait, toute vie concentrée dans les yeux braqués vers le sud où n'apparaissait aucune terre.

Au déjeuner, on mangea le dernier morceau de pain. Si la terre n'était pas en vue avant le soir, la situation deviendrait réellement des plus graves.

Au cours de cette journée, il y eut une distraction de nature à interrompre l'ennui général, et cette distraction – un peu cruelle, peut-être – ce fut, comme toujours, Mr. Blockhead qui la fournit.

Le malheureux épicier honoraire n’avait décidément pas de chance. Alors que les derniers vivres allaient manquer, il ne pouvait même pas jouir de son reste. L’instrument nécessaire se brisait dans sa main – ou plus exactement dans sa bouche.

Aussi, quelle idée de s’être transformé en Aquilon ! Elle ne se guérissait pas, la fluxion que lui avait value cette fantaisie. Loin de là, elle augmentait de jour en jour, jusqu’à prendre des proportions absolument phénoménales.

À force de souffrir, Blockhead n’y tint plus. Il alla trouver Thompson et, d’un ton que la douleur exaspérait, le mit en demeure de le soulager. N’aurait-il pas dû avoir un médecin à bord ?

Thompson regarda d’un air triste ce nouvel ennemi de son repos. Jusqu’à celui-là, maintenant ! Quel coup de pied désormais lui réservait l’avenir ?

Toutefois, les souffrances de Blockhead étaient si évidentes que Thompson voulut au moins essayer de le satisfaire. Après tout, il ne faut pas nécessairement être docteur pour arracher une dent. Est apte à cette besogne qui sait manier une pince, voire à la rigueur une tenaille. Or, n’y avait-il pas à bord toute une catégorie de gens familiers avec ces instruments ? Et Thompson, dans la bonté de son âme, conduisit-il le malade vers le poste des mécaniciens désoeuvrés.

L’un d’eux se proposa sans hésiter et se fit fort d’accomplir l’oeuvre désirée. C’était un grand gaillard rouge de peau, roux de poil, d’une carrure herculéenne. Nul doute qu’il eût poigne suffisante pour débarrasser Blockhead en un tour de main.

Mais un écrou est une chose, et une dent en est une autre. Le thérapeute improvisé en fit l’expérience. Armé d’une énorme tenaille de forge, il dut s’y reprendre à trois fois, au milieu des hurlements assourdissants du patient installé sur le pont en plein soleil et solidement maintenu par deux mathurins fort égayés.

Les contorsions multiples du malheureux épicier honoraire n’eussent pas manqué, en toute autre circonstance, de faire naître le rire de ses peu charitables compagnons. L’homme est ainsi fait. Le sens du comique est chez lui plus délicat que le sens du pitoyable. Le rire jaillit avant que ne s’éveille la compassion. Mais, dans la situation actuelle, Mr. Blockhead put être grotesque à son aise. À peine si quelques sourires éteints suivirent Mr. Blockhead qui, enfin délivré, s’enfuyait vers sa cabine, en se tenant la joue à deux mains.

Malgré son mal, ses facultés admiratives n’étaient pas cependant entièrement abolies. Être opéré par un mécanicien, à l’aide d’une tenaille de forge, à bord d’un navire désemparé, voilà qui était à coup sûr peu banal, et, maintenant qu’elle était terminée, Mr. Blockhead n’était pas fâché d’avoir été le héros d’une telle aventure. Aussi trouva-t-il la force de réclamer sa dent. Ce serait plus tard un souvenir palpable de cet extraordinaire voyage. Cette dent, une molaire superbe, lui fut aussitôt remise, et Blockhead, après l’avoir contemplée avec émotion, la mit avec soin dans sa poche.

« Il la gardera contre vous », dit aimablement Baker à Thompson, qui reconduisait vers l’arrière son passager soulagé.

Blockhead désormais pouvait manger.

Malheureusement, il était trop tard. Il n’y avait plus rien à manger à bord du Seamew.

Le soir de ce jour mémorable, qui consomma la ruine de la cambuse, on parvint encore, en furetant dans les recoins les plus cachés, à découvrir quelques restes de victuailles, quelques bribes, grâce auxquelles on réussit à se soutenir. Mais c’était bien la dernière fois. Le navire avait été visité de haut en bas, perquisitionné, nettoyé, et, si la terre n’apparaissait pas à bref délai, rien ne pourrait plus sauver des affres de la faim les passagers et l’équipage.

Aussi, de quels regards était fouillé l’horizon du sud !

Vainement. Le soleil, en s’abaissant le 18, continua à couper une circonférence impeccable que ne brisait aucun profil solide.

On ne pouvait pourtant être loin des îles du Cap-Vert. Une erreur du capitaine Pip était inadmissible. Il ne s’agissait donc que d’un retard. Dans la nuit certainement on aurait connaissance de la terre.

Le sort en avait décidé autrement. Pour comble de malchance la brise mollit au coucher du soleil et ne cessa de diminuer d’heure en heure. Avant minuit, il faisait calme plat. Le Seamew, hors d’état de gouverner, ne pouvait plus compter pour gagner la terre que sur le faible courant qui le drossait.

Dans la région des alizés, les changements de direction du vent sont assez rares. Cependant, à force de s’avancer vers le sud, le Seamew s’était notablement approché du point où la brise cesse d’être aussi constante. Il s’en fallait, à vrai dire, qu’il eût atteint cette limite, mais, aux îles du Cap-Vert, la proximité du continent fausse le régime des alizés. Très peu au sud-est de l’archipel, ils sont définitivement supprimés, alors qu’ils persistent à latitude égale au milieu de l’océan. Dans cette région, ils ne soufflent avec une certaine régularité que d’octobre à mai. En décembre et en janvier, ce sont des vents d’est dont l’haleine brûlante dessèche et dévore. Juin, juillet et août constituent la saison des pluies, et l’on devait s’estimer heureux que le Seamew eût jusque-là gardé son pont sec.

À ce nouveau désagrément que le sort lui infligeait, Thompson eut la velléité de s’arracher les cheveux.

Quant au capitaine Pip, bien malin qui eût pu connaître ses impressions. À peine si, par un simple froncement de sourcils, il autorisa Artimon à supposer qu’il éprouvait quelque désagrément du contretemps.

Pour être cachée, l’inquiétude du capitaine n’en était pas moins réelle. Toute la nuit, il demeura sur le pont. Quel moyen aurait-il de gagner la terre lorsqu’elle serait en vue, avec ce navire sans âme, qui ne gouvernait même plus ?

Toutefois, le problème ne se posait pas encore. L’aube du 19 n’éclaira qu’une vaste plaine liquide, sans un îlot, sans un rocher.

Cette journée fut pénible. Dès le matin, les estomacs mal satisfaits la veille au soir commencèrent à crier famine. Si les chétifs et les faibles supportaient assez bien le jeûne commençant, il fut pour les passagers robustes une véritable souffrance. Piperboom, parmi ceux-ci, se faisait remarquer par son visage défait. La veille, il n’avait traduit son regret que par un indéfinissable regard en constatant le mutisme de la cloche et l’absence de tout préparatif pour le dîner. Mais quand, ce jour-là, les heures passèrent, sans que ni le premier ni le second déjeuner fussent sonnés, il n’y tint plus. Il alla trouver Thompson et, à l’aide d’une énergique pantomime, lui fit comprendre qu’il mourait de faim. Thompson lui ayant démontré par gestes son impuissance, le Hollandais tomba dans l’abîme du désespoir.

Combien moins malheureux le spongieux Johnson ! L’alcool ne manquait pas à bord du Seamew, et qu’importait que l’on ne pût manger alors qu’on pouvait boire ? Or Johnson buvait d’une prodigieuse manière, et son perpétuel abrutissement le rendait inaccessible à la peur.

Baker n’avait pas semblable remède à sa disposition, et pourtant il semblait également d’excellente humeur. Il exhibait même une mine si florissante, que Robert, vers midi, ne put s’empêcher de lui en exprimer son étonnement.

« Vous n’avez donc pas faim, vous ? lui dit-il.

– Permettez ! répondit Baker. Je n’ai “ plus ” faim. Il y a une nuance.

– Certes ! approuva Robert. Et vous seriez réellement bien bon de m’indiquer votre moyen.

– Le plus simple de tous, dit Baker. Manger à la manière ordinaire.

– Manger ? Mais quoi ?

– Je vais vous montrer ça, répondit Baker, en entraînant Robert dans sa cabine. Au reste, il y en a largement pour deux. »

Il n'y en avait pas pour deux, il y en avait pour dix. Deux énormes valises pleines de victuailles diverses, voilà ce que put voir Robert après avoir juré un silence absolu.

« Comment s'écria-t-il, en admirant une telle prévoyance. Vous aviez songé à cela !

– Quand on voyage sous le pavillon de l'Agence Thompson, il faut songer à tout », répondit Baker d'un air profond, en offrant généreusement à Robert de puiser dans ses richesses.

Celui-ci n'accepta que pour apporter son butin aux deux passagères américaines, qui lui firent largement honneur, sur l'assurance que leur providentiel pourvoyeur en avait pris sa part.

Les autres passagers, privés d'un tel secours, trouvaient le temps étrangement long. Aussi, quel cri de soulagement, quand, vers une heure de l'après-midi, le cri de « Terre ! » tomba enfin des barres de misaine.

On se crut sauvé, et tous les regards se tournèrent vers la passerelle. Le capitaine n'était pas à son poste.

Il était urgent cependant qu'il fût mis au courant. Un passager alla frapper à la porte de la cabine du commandant. Mais le commandant n'était pas dans sa cabine, non plus que dans aucune partie de l'arrière.

Ceci commençait à devenir inquiétant. Plusieurs touristes se répandirent dans les diverses parties du bâtiment, réclamant le capitaine à tous les échos. Ils ne le trouvèrent pas. Pendant ce temps, sans que l'on sût comment, la nouvelle se répandait à bord qu'un marin, envoyé dans la cale, y avait constaté trois pieds d'eau.

Alors, ce fut de l'affolement. On se précipita vers les embarcations d'ailleurs insuffisantes pour tant de monde. Mais le capitaine avait laissé des ordres en s'éloignant. On se heurta à des marins qui montaient la garde autour des canots, et le flot humain fut invinciblement refoulé sur le spardeck, où l'on eut tout le loisir de maudire, et Thompson, et le capitaine Pip, dont l'entêtement annihilait les derniers moyens de salut.

Thompson, lui non plus, n'était pas là. En voyant comment les choses tournaient, il s'était prudemment terré en quelque coin, et il y attendait en sûreté la fin de l'orage.

Quant au capitaine, pendant qu'on l'accablait, il faisait comme toujours son devoir.

À peine au courant de la nouvelle complication, il s'était affalé dans la cale, et, en ce moment, il procédait à un minutieux examen, dont le résultat n'avait rien d'encourageant.

Il eut beau, en effet, l'explorer soigneusement de bout en bout, il ne put trouver de blessures dans la carène. Il n'y avait pas, à proprement parler, de voie d'eau qu'il eût été possible d'aveugler avec plus ou moins de difficulté, ou plutôt il y en avait par centaines. Si en aucun point la mer ne pénétrait en abondance dans l'intérieur du navire, elle y suintait goutte à goutte par mille endroits. Évidemment, sous les chocs répétés des lames, les rivets avaient pris du jeu, les coutures s'étaient entrouvertes, et le Seamew mourait tout simplement de vieillesse.

À cela, rien à faire, et le capitaine, écoutant, l'oreille collée au vaigrage, le bruissement de l'eau assassine, ne put que se reconnaître désarmé.

Cependant, il avait son air habituel en remontant sur le spardeck quelques instants plus tard, et c'est d'une voix tranquille qu'il ordonna à l'équipage de se mettre aux pompes.

Après tout, la situation n'était pas désespérée. La terre était prochaine, et l'on avait le droit de compter que les pompes courageusement manoeuvrées arriveraient à assécher la cale.

Il fallut renoncer à cet espoir. Des sondages fréquents démontrèrent bientôt que la mer envahissante gagnait, malgré tous les efforts, environ cinq centimètres par heure.

D'autre part, la terre, visible toujours, ne paraissait pas sensiblement plus près. Le soleil se coucha avant que le nuage lointain eût cessé d'être un nuage.

Personne ne dormit cette nuit-là. Fébrilement, on attendait le lever du soleil, qui fort heureusement se lève de bonne heure au mois de juin.

Avant quatre heures, on distingua une terre basse et sablonneuse, surmontée d’un mamelon de médiocre hauteur à une dizaine de milles dans le sud-ouest. Étant donné la faible élévation de son point culminant, le Pic Martines, cette île, que le capitaine désigna sous le nom d’île du Sel, n’avait pu être aperçue la veille que de vingt à vingt-cinq milles tout au plus. Il fallait donc que le courant qui entraînait le Seamew eût singulièrement décru.

En tout cas, si faible fût-il, ce courant portait droit à la côte, et peu à peu, à raison d’un nœud à l’heure environ, on parvenait vers midi à un mille d’une pointe que le capitaine nomma la pointe Martines, quand le courant, changeant subitement de direction, courut du nord au sud, tandis que sa vitesse était doublée.

Il était temps vraiment que la terre fût devenue si proche. L’eau à cette heure s’élevait à deux mètres vingt dans la cale. Mais sans doute, sous l’influence des mêmes causes qui l’avaient amené jusque-là, le navire ne tarderait pas à s’échouer sur une saillie du rivage.

Échouage qui serait sans danger par ce beau temps, avec ce calme plat et cette mer d’huile.

Non. Le Seamew, inerte, véritable épave, courait parallèlement à la côte sans en approcher. Au gré du courant qui le poussait, il en contournait toutes les sinuosités, en doublait toutes les pointes, en se maintenant à l’invariable distance d’un mille.

À chaque instant, on jetait la sonde. Sa réponse était toujours la même : pas de fond. Impossible par conséquent de mouiller. Le capitaine se mordait les moustaches, en proie à la sourde rage de l’impuissance.

Véritable supplice de Tantale, le salut était là, à portée de la main, inaccessible cependant.

Ce n’est pas que l’aspect de l’île fût bien tentant. Pas un arbre, pas un bouquet de verdure. Dans toutes les régions que le regard pouvait atteindre, on ne voyait que du sable.

À mesure que l’on s’avançait vers le sud, la côte s’abaissait d’un mouvement régulier. L’île se faisait plaine, plaine faiblement vallonnée et d’une affreuse infertilité.

Vers trois heures et demie, on dériva au large du Pedra de Lume, assez bon ancrage, où quelques barques de pêche se balançaient. On fit en vain des signaux de détresse. Personne ne répondit. Le Pedra de Lume passa, puis disparut.

Deux heures plus tard, on doublait la Pointe est, et un souffle d’espoir emplissait les âmes à bord du Seamew. À la faveur d’un remous, le navire avait fait un grand mouvement vers la côte. Cinq cents mètres au plus l’en séparaient désormais.

Malheureusement, le mouvement s’arrêta comme il avait commencé, sans que l’on sût pourquoi, et le Seamew continua à longer l’île du Sel, dont les moindres détails apparaissaient nettement.

À cette faible distance, on eût pu héler, si un être humain se fût montré. Mais rien ne vivait dans ce désert. On n’avait devant les yeux qu’une véritable steppe, qui justifiait amplement l’expression du voyageur anglais appelant l’île du Sel un tombeau de sable. Basse, grise, sinistre, cette lande s’étendait presque au niveau de la mer, défendue contre le ressac par une ceinture de récifs.

Le Seamew, suivant, à une vitesse uniforme, sa route implacable, contourna la baie qui se creuse après la Pointe est. Avant une heure, il aurait doublé la Pointe du Naufrage, et après, ce serait de nouveau la mer, la mer profonde dans laquelle le navire sombrait lentement.

Tout à coup, l’homme qui sondait aux bossoirs cria :

« Vingt-cinq brasses !... Fond de sable !... »

Le capitaine, sur la passerelle, tressaillit de plaisir. Évidemment, le profil sous-marin se relevait. Que cela continuât un instant encore, et il deviendrait possible de mouiller.

« Faites faire le peneau de l’ancre, Mr. Fliship », dit-il avec calme au second.

Un quart d’heure encore, le Seamew suivit le fil du courant, tandis que la sonde ne cessait d’accuser des profondeurs constamment plus réduites.

« Dix brasses !... Fond de sable !... cria enfin l’homme de bossoir.

– Mouille ! » commanda le capitaine.

La chaîne fila bruyamment par l’écubier, puis le Seamew, évitant cap au nord, demeura immobile.

Immobile, il l’était certes, et sans le plus petit mouvement de tangage ni de roulis, sur cette mer dont aucune ride ne ternissait le miroir. Un lac eût été moins paisible.

Mais un autre danger que celui de la tempête menaçait les touristes de l’Agence Thompson. Le navire qui les portait fuyait sous leurs pieds. L’eau, dont la cale était maintenant à demi pleine, montait peu à peu, et bientôt le pont arriverait au niveau de l’océan.

Il fallait se hâter d’aller chercher un refuge sur la terre ferme.

Toutefois, le Seamew étant capable, grâce au secours des pompes, de flotter de longues heures encore, le temps ne pressait pas outre mesure.

On put donc procéder à un débarquement méthodique, sans bousculade, ni précipitation. On eut le loisir de vider les cabines. On n’oublia rien, jusqu’aux plus menus objets. Avant même de sauver les gens, on se donna le luxe de sauver les choses.

Vers sept heures et demie, tous les passagers étaient parvenus sains et saufs au rivage. Alignés en rangs d’oignons devant leurs bagages amoncelés, légèrement ahuris de l’aventure, ils contemplaient un peu bêtement la mer, sans trouver un mot à se dire.

Après avoir quitté son bord le dernier, comme le veulent les règlements maritimes, le capitaine Pip, Artimon sur ses talons, était avec ses marins, devenus ses égaux par l’abandon du navire. Lui aussi il contemplait la mer, bien qu’un observateur superficiel eût pu aisément s’y tromper. Jamais, en effet, le capitaine n’avait louché d’une manière si excessive, et jamais son nez n’avait passé un aussi mauvais quart d’heure.

Cependant, depuis que l’on avait abandonné les pompes, le navire enfonçait plus rapidement. En une demi-heure, l’eau eut envahi les hublots des cabines, puis monta... monta... Ce fut à huit heures vingt exactement, à l’instant précis où le soleil atteignait l’horizon de l’ouest, que le Seamew coula. Sans drame, sans agonie, il disparut tranquillement dans l’eau qui se referma sur lui avec mollesse. Un instant plus tôt, on le voyait, on ne le vit plus, voilà tout.

Les touristes regardaient, figés sur le rivage. Ils ne parvenaient pas à prendre tout cela au sérieux. Comme dit le poète, ils en demeuraient stupides.

Partir joyeusement pour les Canaries, et aboutir à un banc de sable dans l’archipel du Cap-Vert, il n’y avait pas lieu de s’en vanter. Si encore ils avaient eu des tempêtes à combattre, si même leur navire s’était éventré sur des récifs !... Mais non, rien de tout cela ne s’était produit. La nature n’avait cessé de se montrer bienveillante : ciel d’azur, brise légère, mer clémente, aucun atout n’avait manqué à leur jeu. En ce moment, particulièrement, il faisait le plus beau temps du monde...

Et cependant, ils étaient là.

Avait-on jamais entendu parler d’un naufrage pareil ? Pouvait-on imaginer quelque chose de plus absurde ?

Et les touristes restaient devant la mer, bouches bées, et, non sans raison, ils se jugeaient un peu ridicules.

IX

OÙ THOMPSON SE TRANSFORME EN AMIRAL

La nuit se passa assez bien pour les anciens passagers du Seamew. À défaut des couchettes disparues, le sable élastique se montra très favorable au sommeil.

Par exemple, le premier rayon de l’aube réveilla les plus indolents. En un instant, tous se levèrent, pressés de connaître ce qu’ils devaient craindre ou espérer.

La vérité leur apparut d’un coup d’oeil : c’était de tous côtés la solitude absolue.

Devant eux, la mer, sans une voile. Au-dessus de l’eau, apparaissait le sommet des mâts du Seamew, dont le cadavre était scellé vingt mètres plus bas dans son humide tombeau.

De l’autre côté, un désert dont la tristesse étreignait le coeur. À l’endroit où ils avaient atterri, l’île s’amincissait en pointe étroite. Reliée au nord à une terre désolée, entourée par la mer des trois autres côtés, ce n’était qu’une langue de sable, large d’un mille à peine, frappée de la sinistre infertilité du sel et parsemée de ses lépreuses écailles.

Quel secours espérer dans un pareil pays ? On se le demandait avec angoisse, sans trouver à la question de réponse satisfaisante.

Heureusement le capitaine Pip veillait pour tous.

Dès qu’il vit debout tous ses passagers, il les rassembla autour de lui, et, prenant la parole, exposa brièvement la situation.

Elle était simple.

Par suite de circonstances sur lesquelles il convenait au capitaine de ne pas insister, on était en détresse sur la côte sud-est de l’île du Sel, presque à l’extrémité de la Pointe du Naufrage. L’île du Sel n’offrant aucune ressource, il s’agissait d’aviser le plus tôt possible aux moyens de la quitter.

Pour le moment, le capitaine avait paré au plus pressé. Selon ses instructions, M. Morgand, accompagné du maître d’équipage, était parti depuis une heure déjà pour le phare élevé à l’extrémité de la Pointe du Sud, à peu de distance du théâtre de la catastrophe. Là, les deux envoyés se documenteraient et chercheraient à se procurer des vivres. Il n’y avait qu’à attendre leur retour.

La communication du capitaine fit souvenir ses auditeurs qu’ils mouraient de faim. Dans le désordre moral où l’aventure les avait jetés, ils l’oubliaient un peu. Un mot suffit pour réveiller un appétit que depuis cinquante heures rien n’était venu calmer.

Il fallait bien cependant prendre son mal en patience, puisqu’il n’existait aucun moyen de l’abréger. Les touristes se résignèrent donc à faire les cent pas sur la grève, et lentement les heures coulèrent. Par bonheur, le temps se maintenait au beau. Le ciel restait pur sous l’influence d’une fraîche brise du nord-ouest qui s’affermit d’heure en heure.

Ce fut seulement vers huit heures que Robert et le maître revinrent de leur expédition, escortant une charrette traînée par une mule et conduite par un cocher nègre. Le chargement de cette charrette, composé de victuailles les plus diverses, monopolisa à l’instant l’attention générale.

On se bouscula, et Thompson dut intervenir pour que la distribution des vivres se fît en bon ordre. Enfin, chacun emporta sa part, et ce fut pendant longtemps un parfait silence que troublait seul le bruit des mâchoires.

Piperboom était particulièrement superbe. Un pain de quatre livres dans une main, tout un gigot de mouton dans l’autre, il élevait et abaissait ses avant-bras avec la régularité d’une machine à vapeur. Malgré leur fringale personnelle, les compagnons du Hollandais

demeurèrent paralysés d'étonnement en voyant cet engloutissement mécanique. « Il va se rendre malade », songea plus d'un.

Mais Piperboom se préoccupait très peu de l'effet qu'il produisait. Ses mains continuaient leur imperturbable va-et-vient. Progressivement, le pain et le gigot diminuèrent de concert. Ils disparurent en même temps. Piperboom alors se frotta les mains, et alluma sa vaste pipe, sans paraître incommodé le moins du monde.

Pendant que les passagers et l'équipage satisfaisaient leur appétit, le capitaine, par l'intermédiaire de Robert, tenait conférence avec l'indigène propriétaire de la charrette. Les renseignements qu'il en obtint n'étaient rien moins qu'encourageants.

L'île du Sel n'est en quelque sorte qu'une steppe de deux cent trente-trois kilomètres carrés, sur laquelle, il y a moins d'un siècle, pas un être humain ne vivait. Fort heureusement pour les naufragés, un Portugais, une cinquantaine d'années plus tôt, avait eu l'idée d'exploiter les salines auxquelles l'île doit son nom, et cette industrie y avait attiré un millier d'habitants environ. Les uns, pêcheurs, les autres, en grande majorité, ouvriers des salines, ces habitants n'ont constitué nulle part une agglomération suffisante pour lui mériter le nom de ville ou même de bourg. Cependant, au bord de la baie Mordeira, excellent mouillage sur la côte ouest de l'île, quelques maisons avaient déjà formé une vague bourgade, au point terminus de la voie de fer sur laquelle des wagons à voiles amènent jusqu'à la mer le produit des salines. C'est à ce village, distant de quinze kilomètres à peine, que l'on trouverait du secours, s'il était possible d'en trouver.

Ayant reçu communication de ces renseignements, Thompson partit sur-le-champ avec l'indigène, afin de réunir assez de véhicules pour emmener gens et bagages. En attendant, les passagers n'eurent qu'à recommencer leur promenade du matin. Mais maintenant la satisfaction des estomacs déliait les langues, et chacun donna libre cours à son naturel.

Les uns étaient calmes, ceux-ci tristes, ceux-là furieux.

Fait exceptionnel, le visage de Mr. Absyrthus Blockhead n'exprimait pas, comme de coutume, une satisfaction sans bornes. Oui, l'honorable épicier honoraire était mélancolique, préoccupé tout au moins. Il ne semblait pas dans son assiette, et jetait des regards de tous côtés comme s'il avait perdu quelque chose. À la fin, il n'y tint plus, et, s'adressant à Roger de Sorgues qui lui inspirait une confiance particulière :

« Nous sommes bien, n'est-ce pas, monsieur, à l'archipel du Cap-Vert ?

– Oui, monsieur, répondit Roger, sans savoir où le questionneur voulait en venir.

– Alors, monsieur, où donc est le cap ? s'écria Blockhead avec explosion.

– Le cap ? répéta Roger ahuri. Quel cap ?

– Le cap Vert, parbleu ! On n'a pas tous les jours l'occasion de voir un cap vert, et je veux montrer celui-là à Abel. »

Roger réprima une violente envie de rire.

« Hélas, monsieur, il faut en faire votre deuil, dit-il en prenant une mine désolée. Mr. Abel ne verra pas le cap Vert.

– Pourquoi ? demanda Blockhead désappointé.

– Il est en réparation, affirma froidement Roger.

– En réparation ?

– Oui, sa couleur commençait à passer. On l'a transporté en Angleterre pour le repeindre. »

Blockhead regarda Roger d'un air indécis. Mais celui-ci tint héroïquement son sérieux, et l'épicier honoraire fut convaincu.

« Ah ! fit-il simplement d'un ton de regret, nous n'avons vraiment pas de chance !

– En effet ! » approuva Roger, étouffant, tandis que son hilarant compagnon retournait auprès des siens.

Au milieu des furieux, Baker et Hamilton se faisaient naturellement remarquer. En vérité, ils avaient la partie trop belle. D'où provenaient tous ces malheurs, sinon de l'avarice et de la

légèreté de Thompson ? C’était une thèse irréfutable. Aussi, le groupe qui entourait Baker comptait-il la majorité des passagers. À tous, il prêchait la guerre, pour le jour où l’on serait enfin en Angleterre, et ses belliqueuses diatribes trouvaient de l’écho.

Il s’était découvert en Johnson un allié inattendu. Jusque-là peu encombrant, ce passager semblait emporté par la fureur. Il criait plus haut que Baker lui-même, se répandait en injures contre Thompson et son agence, répétait à satiété le serment de le traîner devant toutes les juridictions anglaises.

« Cet ivrogne hydrophile et géophobe est exaspéré d’avoir dû bon gré mal gré venir à terre », dit en riant Roger qui observait de loin le groupe en ébullition.

Sur Roger, ni la tristesse, ni la colère ne pouvaient prendre. Sa bonne humeur emportait tout. Joyeux, il l’eût été dans une bataille, il l’eût été à l’article de la mort. Il l’était dans cette île dénudée où le sort l’avait jeté.

Son observation avait fait rire Dolly.

« Pauvre monsieur ! soupira-t-elle. Comme il doit souffrir du désordre de l’office !

– C’est le seul qui ait le droit de se plaindre, affirma sérieusement Roger. Lui au moins, cela se comprend. Mais les autres !... Qu’est-ce que tout cela peut bien leur faire ? Pour ma part, je trouve ce voyage tout bonnement délicieux. Voilà notre steamer à voiles devenu sous-marin, et j’attends avec impatience le moment où il deviendra ballon.

– Vive le ballon ! s’écria Dolly en frappant des mains.

– Le ballon me paraît bien improbable, fit un peu mélancoliquement observer Robert. La fin du Seamew marque celle de notre voyage. Nous allons nous disperser selon les moyens qui nous seront offerts de regagner l’Angleterre.

– Pourquoi nous disperser ? répondit Alice. Mr. Thompson va, je suppose, rapatrier ses passagers et nous embarquer tous sur le premier paquebot en partance.

– Les passagers, certainement, répliqua Robert, mais l’équipage et votre serviteur, c’est autre chose.

– Bah, bah ! conclut gaiement Roger, attendons pour nous mettre martel en tête qu’on ait rencontré le paquebot en partance. Voilà un paquebot auquel je crois peu. Ce serait trop simple. Moi, je m’en tiens au ballon qui me paraît infiniment plus probable. »

Vers une heure de l’après-midi, Thompson revint, amenant avec lui une vingtaine de charrettes de tous modèles, mais uniformément traînées par des mules et conduites par des nègres. On commença aussitôt le chargement des bagages.

L’administrateur général se montrait moins abattu qu’on eût pu le supposer en de telles circonstances. Son navire perdu, le rapatriement de près de cent personnes à payer de sa poche, il y avait là de quoi assombrir l’homme le plus jovial. Thompson pourtant ne semblait pas autrement attristé.

C’est que le malheur n’allait pas sans de sérieuses compensations. Si l’obligation de solder une centaine de passages constituait un sensible désagrément, la perte totale du Seamew était par contre un véritable coup de fortune. Bien assuré à des compagnies solvables, le vieux navire, Thompson se chargeait d’y parvenir, serait payé comme un neuf. Le naufrage deviendrait ainsi une fructueuse opération et l’administrateur général ne doutait pas que le compte se balançât finalement par un important bénéfice.

Ce bénéfice, l’agence l’empocherait sans remords. Il viendrait grossir le magot déjà rondelet qu’une infatigable économie avait permis d’entasser dans cette sacoche que Thompson portait en bandoulière depuis l’atterrissage. Dans cette sacoche, les soixante-deux mille cinq cents francs versés par les passagers, en tenant compte de la demi-place du jeune Abel, étaient venus s’engouffrer au départ. Depuis lors, il est vrai, quelques bank-notes – bien peu après tout – en étaient sorties, pour le charbon, les excursions des passagers et la nourriture du bord. Restait maintenant à payer l’équipage et les employés, parmi lesquels Robert Morgand. Thompson allait se débarrasser de cette formalité dès qu’on serait à la

bourgade, où, si pauvre fût-elle, on trouverait toujours de l'encre et des plumes. La somme qui resterait alors serait bien nette et liquide, et il conviendrait d'y ajouter plus tard le bénéfice de l'assurance. Thompson se divertissait à supputer le chiffre que ne pouvait manquer d'atteindre le total.

Un peu après deux heures, les touristes se mirent en route, les uns en voiture, les autres à pied. Sur ce sol sablonneux, il fallut trois heures pour arriver à la baie Mordeira. Quelques maisons, dont l'ensemble méritait à peine le nom de village, s'y élevaient en effet sur le rivage du nord.

Dans cette partie de l'île, la nature était d'aspect moins sinistrement infertile. Le sol se vallonnait légèrement, et quelques rocs montraient leurs têtes noirâtres à travers la couche amincie du sable, qu'une timide végétation égayait de loin en loin.

À peine arrivé, Thompson, installé dans une misérable auberge, procéda au règlement qu'il avait décidé. Chacun reçut son dû, ni plus ni moins, et Robert en quelques minutes se vit riche de cent cinquante francs.

Pendant ce temps, les passagers, errant sur la grève, examinaient la mer avec inquiétude. Roger avait-il donc eu raison, quand il s'était permis un doute touchant le paquebot en partance ? Pas un navire n'était à l'ancre sur la baie Mordeira, où se balançaient seulement quelques barques de pêche. Qu'allait-on devenir dans ce misérable hameau, s'il fallait y séjourner, au milieu de cette population nègre parmi laquelle on n'avait pas encore aperçu un seul représentant de la race blanche ?

Ce fut un soulagement, quand Thompson reparut. On l'entoura aussitôt. On s'enquit impatiemment de ce qu'il avait décidé.

Mais Thompson n'avait rien décidé, il l'avoua ingénument. Pour prendre un parti, il manquait des bases les plus nécessaires. Robert, heureusement ferré sur son guide, put lui donner quelques indications sommaires, et Thompson écouta avec un plaisir tout nouveau ces renseignements qui ne lui coûtaient plus rien.

L'archipel du Cap-Vert, ainsi que l'apprit Robert à son auditoire, comporte un assez grand nombre d'îles ou d'îlots divisés en deux groupes distincts. Les îles de Sao-Antonio, de Sao-Vicente, de Sao-Nicolao, les îlots de Santa-Lucia, de Branco et de Raza, disposés suivant une ligne presque droite allant à peu près du nord-ouest au sud-est, constituent le premier groupe, dit « Barlovento » ou « au vent », avec les deux îles du Sel et de Boavista. Ces deux dernières, se continuant par le second groupe, dit « Sotavento », ou « sous le vent », forment avec lui un arc dont la convexité est tournée vers la côte d'Afrique, et sur lequel on rencontre successivement, au sud de Boavista, les îles de Maio, de Sao-Thiago, de Fogo et de Brava, plus les îlots Rombos.

Puisqu'un séjour de quelque durée était impossible sur cette misérable île du Sel, il convenait d'abord de savoir si un paquebot ne devait pas y faire prochainement escale. En cas de réponse négative, le seul parti à prendre serait de gagner, sur quelques-unes de ces barques de pêche mouillées dans la baie, une autre île mieux desservie. Il s'agirait alors de choisir cette île avec discernement.

« Nous irions à Sao-Vicente », décida Robert sans hésiter.

Cette île, qui n'est pas la plus vaste de l'archipel, en a monopolisé et en monopolise en effet de plus en plus le commerce. Les navires viennent par centaines relâcher à sa capitale, Porto-Grande, dont la population flottante dépasse vingt fois la population locale. Dans ce port magnifique et très fréquenté, il ne s'écoulerait certainement pas vingt-quatre heures avant que l'occasion s'offrît de rentrer en Angleterre.

Le capitaine, consulté, confirma les affirmations de Robert.

« Certes, vous avez raison, dit-il. Malheureusement, je doute que l'on puisse gagner Sao-Vicente par ce vent de nord-ouest. Il y faudrait des jours et des jours. C'est à mon sens une

entreprise irréalisable avec les barques que nous voyons. Je pense que nous devons plutôt chercher à atteindre une des îles sous le vent.

– Sao-Thiago, alors, sans aucun doute », dit Robert.

Moins commerçante que Sao-Vicente, Sao-Thiago n’en est pas moins l’île la plus grande de l’archipel, et son chef-lieu, La Praya, en est la capitale. La Praya est, en outre, un excellent port, où le mouvement maritime dépasse annuellement cent quarante mille tonneaux. Là aussi, sans aucun doute, on trouverait toutes facilités pour se rapatrier, et, quant à l’éloignement, il n’y avait guère de différence. La seule objection, c’était l’insalubrité de cette île, qui lui a valu d’être surnommée « la mortifère ».

« Bah ! dit Thompson, nous ne comptons pas nous y établir. Un jour ou deux, ce n’est pas une affaire, et si personne ne s’y oppose... »

Avant tout, cependant, il convenait de trancher la question du paquebot. Mais, dans ce pays aux trois quarts sauvage, où il n’y avait apparence ni de gouverneur, ni de maire, on ne savait à qui s’adresser. Sur le conseil du capitaine, Thompson, escorté de tous ses compagnons d’infortune, aborda un groupe d’indigènes qui considéraient curieusement la foule des naufragés.

Ceux-ci n’étaient pas des Noirs. Des mulâtres seulement, issus du croisement de colons portugais et des esclaves d’autrefois. À leur costume, on les reconnaissait pour des marins.

Robert, prenant la parole au nom de Thompson, s’adressa à l’un de ces mulâtres et lui demanda s’il existait dans l’île du Sel un moyen de regagner l’Angleterre.

Le matelot caboverdien hocha la tête. Ce moyen n’existait pas. Les paquebots ne touchaient pas à l’île du Sel, et il était très improbable que l’on trouvât un autre navire. Pendant la saison des alizés, d’octobre à mai, les bâtiments, à voiles pour la plupart, ne manquent pas dans la baie Mordeira. Mais, à cette époque de l’année, le dernier d’entre eux était parti avec son chargement de sel, et très probablement il n’en viendrait pas un seul avant le mois d’octobre suivant.

Ce point résolu d’une manière aussi formelle, on ne pouvait plus hésiter. Les marins, d’ailleurs, parurent trouver tout naturel le projet de gagner une autre île. Leurs barques étaient solides et auraient fait au besoin de plus longues croisières. En ce qui concernait Sao-Vicente, ils furent unanimement de l’avis du capitaine. Il n’y fallait pas compter avec cette aire de vent.

« Et Sao-Thiago ? » insinua Robert.

En entendant ce nom, les marins caboverdiens échangèrent un coup d’oeil. Avant de répondre, ils prirent le temps de la réflexion. Une pensée les tracassait évidemment qu’ils n’exprimaient pas.

« Pourquoi pas ? dit enfin l’un d’eux. Ça dépend du prix.

– Ceci regarde monsieur, formula Robert en désignant Thompson.

– Parfaitement, déclara celui-ci, quand la réponse du mulâtre lui eut été traduite. Si le capitaine et vous voulez bien m’accompagner, ce marin nous montrera les barques qu’il peut nous proposer et nous discuterons en même temps les conditions du voyage. »

Moins d’une heure plus tard, tout était convenu. Pour le transport des naufragés et de leurs bagages, le capitaine avait choisi six barques sur lesquelles il estimait qu’on pouvait se risquer sans imprudence. D’un commun accord, on avait fixé le départ à trois heures du matin, afin de voyager autant que possible pendant le jour. Il ne s’agissait, en effet, de rien de moins que de franchir cent dix milles, et il fallait prévoir dix-sept heures de traversée au minimum.

Personne d’ailleurs ne protesta. On avait hâte de quitter cette île désolée.

Les bagages furent arrimés séance tenante. Quant aux passagers, après un grossier repas, ils usèrent le temps de leur mieux. Les uns se promenèrent sur la grève, les autres tentèrent d’y sommeiller étendus. Pas un qui consentît à accepter l’hospitalité par trop rudimentaire que pouvaient offrir les masures du village.

Le moment du départ trouva tout le monde sur pied. À l’heure dite, chacun avait pris sa place, et les six barques, larguant leurs voiles, doublaient rapidement la Pointe des Tortues. Comme on le voit, Thompson montait en grade. Le commodore se transformait en amiral.

Une heure après le départ, on laissait à bâbord la pointe sud de l’île du Sel, et, aux rayons du soleil levant, Boavista apparaissait dans le lointain.

Par une chance rare à cette époque de l’année, le ciel se maintenait obstinément pur. Un vent assez vif soufflait du nord-ouest, poussant grand largue les six embarcations qui gagnaient vers le sud d’une pareille allure.

À huit heures du matin, on passa au large de Boavista. C’était une terre basse, d’un aspect aussi aride que l’île du Sel, un simple banc de sable, que percent en son milieu quelques pics de basalte couronnant un soulèvement longitudinal qui n’atteint pas cent mètres de hauteur.

Par le travers des barques s’ouvrait la Rade Anglaise, au fond de laquelle s’élèvent les cabanes et les rares maisons de Rabil, village érigé au rang de chef-lieu. Peut-être des navires étaient-ils à l’ancre dans la rade, mais la distance ne permit pas de s’en assurer.

Quelques heures plus tard, le sommet du Sao-Antonio, pic culminant de l’île de Sao-Thiago, commença à denteler l’horizon. Ce point élevé de deux mille deux cent cinquante mètres fut salué des hourras des naufragés auxquels il indiquait le but encore éloigné du voyage.

Bien que plus prochaine, l’île de Miao, beaucoup plus basse que Sao-Thiago, ne se montra qu’après celle-ci. Il était deux heures de l’après-midi, quand on aperçut ses rivages sablonneux. À cinq heures, on parvenait à sa hauteur.

C’était la réédition de l’île du Sel et de Boavista. Rien qu’une steppe de sable, sans rivière, sans sources et sans arbres, sur lequel des plaques de sel réverbéraient par endroits les rayons du soleil. On avait peine à croire que plus de trois mille créatures humaines vécussent sur cette lande si totalement inféconde.

L’oeil lassé de cette monotonie de tristesse se reportait avec plaisir vers l’horizon du sud où grandissait rapidement Sao-Thiago. Ses rocs découpés, ses falaises de basalte, ses barranques emplies d’une végétation touffue, rappelaient un peu l’aspect des Açores, et, par rapport à la désolation des sables, on trouvait agréable cette sauvagerie autrefois jugée fastidieuse.

À huit heures du soir, on doubla la Pointe est, au moment où s’allumait le phare qui la couronne. Une heure plus tard, dans la nuit grandissante, on distingua le feu de la pointe de Tamaro qui ferme à l’occident le Porto da Praya. Une heure encore, et, après avoir doublé la pointe des Biscadas, les barques pénétraient à la file indienne dans l’eau plus calme de la baie, au fond de laquelle brillaient les lumières de la ville.

Ce n’est pas vers ces lumières que se dirigèrent les marins caboverdiens. À peine avaient-ils doublé la pointe des Biscadas, qu’ils avaient lofé en grand, s’efforçant de longer la côte. Quelques instants plus tard, ils mouillaient à une assez grande distance de la ville.

Robert s’étonna de cette manoeuvre. Renseigné par son guide, il n’ignorait pas qu’un débarcadère existe sur le rivage occidental. Mais tout ce qu’il put dire fut inutile. Pour une raison ou une autre, les mulâtres persistèrent dans leur projet, et commencèrent le transbordement des gens et des choses au moyen de chaloupes amenées par les deux bateaux portant les bagages.

Successivement, les passagers furent conduits à un petit rocher situé au pied de la falaise qui termine la pointe orientale de la baie. Ainsi que Robert put le discerner d’après les indications de son Baedeker, c’était l’ancien débarcadère aujourd’hui complètement abandonné, et il s’étonna de plus en plus de la fantaisie des transporteurs.

Le ressac faisait rage contre ce rocher, et l’atterrissage au milieu de l’obscurité ne fut rien moins que facile. Il y eut plus d’une chute sur la surface glissante du granit que la vague polissait depuis des siècles, et plusieurs passagers prirent un bain involontaire. Néanmoins,

tout se termina sans accident notable, et, un peu après onze heures, la totalité des naufragés était à terre.

Avec une hâte singulière qui donna fort à penser, les chaloupes rallièrent leurs bords respectifs. Moins de dix minutes plus tard, les six bateaux appareillaient, s'élançaient vers la haute mer, et disparaissaient dans la nuit.

En tout cas, s'il y avait là un mystère, ce n'était ni le temps, ni le lieu d'essayer de le comprendre. La situation des voyageurs réclamait présentement toute leur attention. Ils ne pouvaient dormir à la belle étoile, et, d'autre part, comment transporter ces caisses, ces malles, ces valises qui encombraient le rivage ? Il fallut encore que le capitaine intervînt. Conformément à sa décision, on laissa les bagages en arrière sous la garde de deux matelots, et les autres naufragés se mirent en route dans la direction de la ville encore bien lointaine.

Combien changée, la colonne brillante que Thompson dirigeait naguère avec une si parfaite maestria ! Ce n'était plus qu'un troupeau en désordre, qui, déprimé, découragé, cherchait péniblement son chemin sur cette côte inconnue, semée de blocs épars et recouverte d'une épaisse nuit.

Route épuisante, même pour de plus valides marcheurs. Pendant plus d'une heure, on suivit un sentier à peine tracé, les pieds enfonçant jusqu'à la cheville dans un sable profond et cotonneux. Puis on dut gravir un chemin escarpé. Minuit était depuis longtemps sonné, quand les touristes à bout de forces se virent entourés de secourables maisons.

La ville entière dormait. Pas un passant. Pas une lumière. Au milieu de ce désert d'ombre et de silence, trouver suffisant logement pour tant de personnes était un véritable problème.

On prit le parti de se diviser en trois bandes. L'une, sous la conduite du capitaine, comprit l'équipage du navire défunt. La seconde, dirigée par Thompson, compta naturellement Baker parmi ses membres. La troisième enfin se confia au polyglottisme de Robert.

Cette dernière du moins, à laquelle s'étaient incorporés Roger et les deux Américaines, n'eut aucune peine à trouver un hôtel. En quelques minutes, Robert en avait découvert un. Il en heurta aussitôt la porte de façon à réveiller les plus obstinés dormeurs.

Quand l'hôte, attiré par le vacarme, eut entrouvert sa porte, la vue d'aussi nombreux clients parut le frapper de stupéfaction.

« Avez-vous des chambres à nous donner ? demanda Robert.

– Des chambres ?... répéta l'hôtelier, comme s'il eût rêvé. Mais d'où diable sortez-vous ? s'écria-t-il avec explosion avant de répondre. Comment êtes-vous venus ici ?

– Comme on y vient d'ordinaire, je pense. En bateau, dit Robert impatiemment.

– En bateau ! répéta le Portugais qui semblait au comble de l'étonnement.

– Oui, en bateau, affirma Robert agacé. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

– En bateau ! s'écria derechef l'hôtelier. On n'a cependant pas levé la quarantaine.

– Quelle quarantaine ?

– Eh ! par le Christ ! celle de l'île, où pas un navire n'a abordé depuis un mois. »

C'était au tour de Robert d'être étonné.

« Que se passe-t-il donc ici ? Quelle est la cause de cette quarantaine ? demanda-t-il.

– Une violente épidémie de fièvre pernicieuse.

– Dangereuse ?

– Vous pouvez le dire ! Rien qu'en ville, il meurt plus de vingt personnes par jour, sur une population de quatre mille habitants.

– Parbleu ! s'écria Robert, il faut avouer que je n'ai pas eu une brillante idée en conseillant de venir ici. Heureusement que nous n'y sommes pas pour longtemps !

– Pas pour longtemps ! se récria l'hôtelier.

– Certes ! »

Le Portugais hocha la tête d'une manière peu rassurante.

« Pour le moment, je vais, s'il vous plaît, vous montrer vos chambres, dit-il ironiquement. J'ai idée que vous ne les quitterez pas de sitôt. D'ailleurs, vous verrez vous-mêmes demain que, lorsqu'on est à Sao-Thiago, on y reste. »

X

EN QUARANTAINE

En vérité, ils jouaient de malheur, les infortunés souscripteurs de l’Agence Thompson ! Oui, une épidémie des plus meurtrières sévissait à Sao-Thiago, et supprimait depuis un mois toute communication avec le reste du monde. À vrai dire, l’insalubrité est l’état ordinaire de cette île surnommée à bon droit la mortifère, comme Robert, avant de quitter l’île du Sel, en avait averti ses compagnons. La fièvre y est endémique et y fait en temps normal de nombreuses victimes.

Mais la maladie locale avait pris cette fois une virulence inusitée et revêtu un caractère pernicieux qui ne lui est pas habituel. En présence des ravages qu’elle causait, le gouvernement s’était ému, et, pour couper le mal dans sa racine, il avait tranché dans le vif.

L’île tout entière subissait par ordre supérieur un rigoureux interdit. Certes, les navires conservaient le droit d’y atterrir, mais à la condition de ne plus la quitter jusqu’à la fin, impossible à prévoir, de la quarantaine et de l’épidémie. On conçoit que les paquebots réguliers et les longs-courriers se fussent détournés d’une pareille impasse, et, de fait, avant l’arrivée des administrés de Thompson, pas un seul bâtiment n’avait, depuis trente jours, pénétré dans la baie.

Ainsi s’expliquait l’hésitation des pêcheurs de l’île du Sel, quand on leur avait parlé de Sao-Thiago ; ainsi s’expliquait leur fuite immédiate après le débarquement nocturne, loin de la ville, en un point inusité. Au courant de la situation, ils n’avaient voulu, ni perdre par un scrupule excessif le bénéfice du voyage, ni se voir retenus de longs jours loin de leurs familles et de leur pays.

Les passagers étaient atterrés. Combien de semaines leur faudrait-il demeurer dans cette île maudite ?

Toutefois, puisqu’il n’y avait pas moyen de faire autrement, il fallut bien s’accommoder de cette situation. Il n’y avait qu’à attendre ; on attendit, chacun tuant le temps à sa manière.

Les uns, comme Johnson et Piperboom, avaient simplement repris leur vie habituelle, et paraissaient enchantés. Un restaurant pour l’un, un cabaret pour l’autre, suffisaient à leur bonheur. Or, ni les cabarets, ni les restaurants ne manquaient à La Praya.

Leurs compagnons ne trouvaient pas les mêmes agréments à la prison que le caprice du sort leur imposait. Absolument anéantis, hypnotisés par la terreur de la contagion, ils restaient, pour la plupart, nuit et jour dans leurs chambres, sans oser même ouvrir les fenêtres. Ces précautions semblaient leur réussir. Au bout de huit jours, nul d’entre eux n’avait été frappé. En revanche, ils mouraient d’ennui, et ils aspiraient après une délivrance que rien encore ne faisait pressentir.

D’autres étaient plus énergiques. Ceux-ci, ignorant de parti pris la malencontreuse épidémie, vivaient sans en tenir le moindre compte. Parmi ces courageux, figuraient les deux Français et leurs amies américaines. Ils jugeaient avec raison la peur plus à craindre que le mal. En compagnie de Baker, qui souhaitait peut-être au fond du coeur d’être bel et bien malade, afin d’avoir un nouveau prétexte à récriminer contre son rival, ils sortaient, allant et venant, comme ils l’eussent fait à Londres ou à Paris.

Depuis l’arrivée à Sao-Thiago, à peine s’ils avaient aperçu Jack Lindsay, qui, plus que jamais, persistait dans sa vie effacée et solitaire. Alice, absorbée par d’autres soucis, ne songeait guère à son beau-frère. Si parfois l’image s’en évoquait, elle la chassait aussitôt, moins irritée déjà, bientôt prête à l’oubli. L’aventure du Curral das Freias pâlissait dans le

recul des jours, perdait de son importance. Quant à un retour de méchanceté active, le sentiment de profonde sécurité qu'elle puisait dans la protection de Robert s'opposait à ce qu'elle en conçût l'hypothèse.

Celui-ci, par contre, se souvenant de l'embuscade de la Grande-Canarie, pensait souvent à l'ennemi, qui, dans sa conviction intime, l'avait une première fois attaqué. L'inaction de l'adversaire ne le rassurait qu'à demi, et il veillait avec le même soin, en conservant une sourde inquiétude.

Jack, pendant ce temps, suivait la route fatale. Nullement préméditée, sa mauvaise action du Curral das Freias n'avait été qu'un geste réflexe soudainement suggéré par une occasion inattendue. Et pourtant l'avortement de cette première tentative avait, dans le creuset de son âme, transmué en haine un simple dépit. Cette haine, après la dédaigneuse intervention de Robert, s'était doublée de peur et détournée à la fois de son but naturel. Un instant, au moins, Jack Lindsay avait oublié sa belle-soeur pour l'interprète du Seamew, au point de lui dresser une embuscade, à laquelle celui-ci, eût-il pris l'autre route, ne devait pas échapper.

La résistance opiniâtre de Robert, l'héroïque intervention de Mr. Blockhead, avaient encore une fois fait échouer ses projets.

Depuis lors, Jack Lindsay ne faisait plus de différence entre ses deux ennemis. Il englobait Alice et Robert dans la même haine exaspérée par les échecs successifs qu'elle avait subis.

S'il était inactif, c'est la vigilance de Robert qui créait son inaction. Qu'une occasion propice se fût présentée, Jack, ayant désormais rejeté tout scrupule et résolu à ne pas rester sur sa défaite, n'eût pas hésité à se débarrasser de ces deux êtres dont la perte lui eût assuré et vengeance et fortune. Mais sans cesse il se heurtait à la surveillance obstinée de Robert, et, de jour en jour, il perdait l'espoir de trouver cette occasion favorable au milieu d'une ville populeuse, que les deux Français et les deux Américaines sillonnaient avec une tranquillité qui l'exaspérait.

La ville de La Praya ne peut malheureusement offrir beaucoup de ressources au touriste désoeuvré. Enserrée entre deux vallées qui viennent à la mer aboutir sur deux plages, l'une, la « Plage Noire », à l'ouest, l'autre à l'est – celle-là même sur laquelle on avait débarqué – la « Grande Plage », elle est bâtie sur une « archada », c'est-à-dire sur un plateau de laves jadis descendues des volcans de quatre à cinq cents mètres d'altitude qui bornent au nord son horizon. Se limitant en une brusque falaise d'environ quatre-vingts mètres, l'éperon de ce plateau va jusqu'à la mer et sépare les deux plages que des chemins d'une terrible raideur réunissent à la ville.

Le caractère nettement africain que la Villa da Praya possède à un plus haut degré que les autres centres de l'archipel est, aux yeux d'un voyageur européen, son unique curiosité. Ses rues encombrées de porcs, de volailles et de singes, ses maisons basses et bariolées de couleurs vives, les cases nègres des faubourgs, sa population noire au milieu de laquelle une importante colonie blanche, composée en majorité de fonctionnaires, est venue s'implanter, tout cela constitue un spectacle original et nouveau.

Mais, au bout de quelques jours, le touriste, blasé sur cet exotisme, ne trouve que de rares distractions dans cette ville de quatre mille âmes.

Quand il a parcouru le quartier européen, aux rues larges et bien percées rayonnant autour de la vaste place de « O Pelourinho », quand il a contemplé l'église et l'hôtel du gouvernement se regardant de chaque côté d'une autre petite place en bordure de la mer, quand il a vu l'Hôtel de Ville, la prison, le tribunal et enfin l'hôpital, le cycle est achevé. Il pourrait alors sans inconvénient fermer les yeux. C'est à ce tournant que l'ennui guette.

Ce tournant, les deux Français et leurs compagnes ne tardèrent pas à l'atteindre. Ils y trouvèrent, sinon l'ennui, désarmé contre les cerveaux et les coeurs occupés, du moins un désoeuvrement relatif. Peu à peu les promenades furent remplacées par de longues stations sur le sable des grèves, en face de cette mer qu'il était impossible de franchir, le bruit régulier de

ses vagues berçant les silences d’Alice et de Robert, et scandant à la fois les causeries joyeuses de Roger et de Dolly.

Sur ceux-ci, en tout cas, la mélancolie n’avait évidemment pas de prise. L’accident, puis la disparition du Seamew, la quarantaine actuelle, rien n’avait pu entamer leur gaieté.

« Que voulez-vous, affirmait parfois Roger, ça m’amuse, moi, d’être Caboverdien – quel fichu nom ! Miss Dolly et moi, nous nous faisons très bien à l’idée de devenir nègres.

– Mais la fièvre ? disait Alice.

– Quelle blague ! répondait Roger.

– Mais votre congé qui va expirer ? disait Robert.

– Force majeure, répondait l’officier.

– Mais votre famille qui vous attend en France !

– Ma famille ? Elle est ici, ma famille ! »

Au fond du coeur, certes, Roger était moins rassuré qu’il ne voulait le paraître. Comment n’aurait-il pas songé avec angoisse au risque couru chaque jour par ses compagnons et par lui-même, dans ce pays infesté, dans cette ville à la population décimée ? Mais il était de ces natures heureuses qui évitent par-dessus tout de gâter le présent par la peur de l’avenir. Or, le présent ne manquait pas de quelques charmes à ses yeux. Vivre à Sao-Thiago lui aurait sincèrement plu, pourvu qu’il y vécût comme maintenant dans l’intimité de Dolly. Entre eux, pas un mot précis n’avait été prononcé, et ils étaient sûrs l’un de l’autre. Sans se l’être jamais dit, ils se savaient fiancés.

Rien de moins mystérieux que leur conduite. On lisait dans leurs âmes comme dans un livre, et nul ne pouvait ignorer des sentiments si évidents qu’ils avaient jugé superflu de se les exprimer.

Mrs. Lindsay, spectatrice plus intéressée que les autres, ne semblait pas se préoccuper de cette situation. Elle permettait à sa soeur d’user de cette liberté américaine dont elle-même avait bénéficié, jeune fille. Elle avait foi dans la nature sincère et virginale de Dolly, et Roger était de ces hommes de qui la confiance émane aussi naturellement qu’ils respirent. Alice laissait donc l’idylle suivre son cours, assurée qu’un mariage la clôturerait au retour, tel que le dénouement logique et prévu d’une histoire très simple.

Plût au Ciel qu’elle possédât dans son âme le même apaisement et la même sécurité ! Entre elle et Robert, le malentendu persistait. Une fausse honte glaçait les paroles sur leurs lèvres, et, à mesure que coulaient les jours, ils s’éloignaient de plus en plus de l’explication précise et franche qui, seule, eût pu leur rendre la paix.

Leurs relations extérieures ne tardèrent pas à souffrir de leur trouble moral. S’ils ne se fuyaient pas, c’est que cela était hors de leur pouvoir. Mais, perpétuellement ramenés l’un vers l’autre par une invincible force, ils sentaient, à peine face à face, s’élever entre eux une barrière, d’orgueil pour l’un, de défiance pour l’autre. Leurs coeurs alors se serraient, et ils n’échangeaient plus que des paroles froides qui prolongeaient le misérable quiproquo.

Roger assistait avec découragement à cette guerre sourde. Certes, il avait mieux auguré du résultat de leur tête-à-tête au sommet du Teyde. Comment ne s’étaient-ils pas livré le fond et le tréfonds de leurs pensées en une seule fois et pour toujours à cette minute d’émotion, au milieu de cette nature immense, dont la grandeur aurait dû par comparaison rapetisser singulièrement la pudeur sentimentale de l’une et la maladive fierté de l’autre ? Toutes ces difficultés qu’il jugeait un peu puériles, toutes ces discussions soutenues avec soi-même ne pouvaient être admises par la nature ouverte de l’officier, qui, lui, eût aimé, roi, une pauvresse, pauvre, une reine, avec la même tranquille simplicité.

Au bout de huit jours de cette tacite et insoluble querelle, il en jugea le spectacle insupportable et résolut de mettre comme on dit les pieds dans le plat. Sous un prétexte quelconque, il entraîna un matin son compatriote sur la Grande Plage, complètement déserte à cette heure, et, assis sur un bloc de rocher, il entama une explication définitive.

Ce matin-là, Mrs. Lindsay était sortie seule. L’explication que Roger entendait imposer à son compatriote, elle voulait l’avoir avec elle-même, et, de ce pas nonchalant que donne le vagabondage de la volonté, elle s’était, un peu avant les deux amis, dirigée elle aussi vers cette Grande Plage dont la solitude lui plaisait. Bientôt lassée de sa promenade dans le sable, elle se laissa tomber à une place que fixa le hasard, et, le menton dans sa main, s’oublia à rêver en regardant la mer.

Un bruit de voix la tira de cette méditation. Deux personnes parlaient de l’autre côté du rocher sur lequel elle s’était machinalement appuyée, et, dans les deux interlocuteurs, Mrs. Lindsay reconnut Roger de Sorgues et Robert Morgand.

Son premier mouvement fut de se montrer. Ce qu’elle entendit l’en empêcha. Intriguée, Mrs. Lindsay écouta.

Robert avait suivi son compatriote avec l’indifférence qu’il apportait malgré soi à beaucoup de choses. Il marcha tant que Roger voulut marcher. Il s’assit quand Roger en manifesta le désir. Mais celui-ci connaissait le moyen d’éveiller l’attention de son indolent compagnon.

« Ouf ! dit l’officier en s’arrêtant, il fait chaud dans ce satané pays. Un peu de farniente me paraît indiqué. Qu’en dites-vous, mon cher Gramond ?

– Gramond ?... » répéta de l’autre côté du rocher Alice étonnée.

Robert, acquiesçant du geste, avait obéi silencieusement à l’invitation.

« Ah çà ! dit brusquement Roger, sommes-nous encore pour longtemps ici ?

– Ce n’est pas à moi qu’il faut le demander, répondit Robert en ébauchant un sourire.

– Ce n’est pas mon avis, répliqua Roger, car, si le séjour dans cette île caboverdienne – mon Dieu, quel fichu nom ! – n’a rien de bien séduisant pour personne, il doit être particulièrement désagréable pour Mrs. Lindsay et pour vous.

– Pourquoi cela ? demanda Robert.

– Renieriez-vous donc les confidences que vous m’avez faites certain soir, en longeant les rivages des îles Canaries ?

– Jamais de la vie, répondit Robert. Mais je ne vois pas...

– C’est très clair dans ce cas, interrompit Roger. Puisque vous aimez toujours Mrs. Lindsay – car vous l’aimez, n’est-ce pas ?

– Certes ! affirma Robert.

– Fort bien !... Je reprends : Puisque vous aimez Mrs. Lindsay et que, d’autre part, vous êtes absolument décidé à ne pas l’en informer, j’en reviens à mon dire, et je prétends que le séjour sur ce rocher africain ne doit avoir pour elle et pour vous que des attraits contestables. D’ailleurs, il n’y a qu’à vous voir tous les deux. Vous avez l’air de porter le diable en terre. À peine si vous desserrez les dents. Révérence parler, on dirait deux chats qui n’osent retirer du feu des marrons rôtis. Comment ne voyez-vous pas ce qui cependant crève les yeux, à savoir que Mrs. Lindsay s’ennuie à périr et qu’elle apprécierait fort la distraction de brûlants aveux ?

– Mon cher de Sorgues, dit Robert d’une voix un peu émue, je ne comprends pas comment vous pouvez plaisanter sur un pareil sujet. Vous qui savez ce que je pense, vous qui connaissez ma situation et les scrupules qu’elle m’impose...

– Ta, ta, ta ! interrompit Roger qui semblait peu frappé de l’observation, n’empêche qu’il est intolérable de vous voir rendre malheureux à plaisir vous-même et les autres, alors que tout cela au fond, vous savez, c’est si simple !

– Que voudriez-vous donc que je fisse ? demanda Robert.

– Mon Dieu, mon cher, je ne peux guère vous donner de conseils. En pareil cas, chacun agit conformément à son tempérament. Mais pourquoi n’êtes-vous pas vous-même, c’est-à-dire gai, aimable, aimant, puisque vous aimez ? Le reste viendrait tout seul. Regardez-nous, Miss Dolly et moi. Avons-nous l’air d’amoureux de mélodrame ?

– Vous en parlez à votre aise, fit observer Robert avec amertume.

– Soit ! accorda Roger. Eh bien ! alors, allez-y carrément. Brûlez vos vaisseaux. Quand nous rentrerons tout à l’heure, montez chez Mrs. Lindsay comme on monte à l’assaut, et narrez-lui la chose sans tant de fioritures. Vous n’en mourrez pas, que diable ! et vous verrez bien ce qu’elle vous répondra.

– La réponse, quelle qu’elle soit, ne m’effraierait pas, si je me jugeais en droit de poser la question.

– Mais pourquoi ? Pour cette bêtise de la fortune ? Mais entre la fortune et ça, s’écria Roger en faisant claquer son ongle entre ses dents, il n’y a pas la moindre différence ! Et d’ailleurs, n’êtes-vous pas en mesure d’en offrir l’équivalent ? Vous avez beau vous être affublé d’un autre nom, vous redeviendrez marquis de Gramond quand il vous plaira, et les marquis de Gramond ne courent pas encore les rues, que je sache ! »

Robert prit la main de son compatriote.

« Tout ce que vous me dites, mon cher de Sorgues, prononça-t-il, me prouve de plus en plus à quel point vous êtes mon ami. Mais, croyez-moi, il vaut mieux faire le silence sur ce sujet : vous n’obtiendrez rien de moi. Je n’ignore pas que l’échange dont vous me parlez soit généralement admis. Cependant, que voulez-vous, ces marchés-là ne me vont pas.

– Marché ! marché ! c’est bientôt dit, bougonna Roger sans se laisser convaincre. Où voyez-vous un marché, du moment que vous n’êtes guidé par aucune pensée d’intérêt ?

– Oui, répondit Robert, mais Mrs. Lindsay ne le sait pas, elle. Voilà le point délicat.

– Eh bien ! mille carabines, prenez la peine de le lui affirmer. Quoi qu’il arrive, cela vaudra mieux que de vous rendre ainsi malheureux, sans parler de Mrs. Lindsay elle-même.

– Mrs. Lindsay ? répéta Robert. Je ne saisis pas...

– Si elle vous aimait cependant ? interrompit Roger. Y avez-vous pensé ? Elle ne peut pas, après tout, parler la première.

– Voilà deux fois déjà que vous me faites cette objection, répondit Robert un peu tristement. Il faut croire que vous la jugez bien puissante. Si Mrs. Lindsay m’aimait, cela changerait en effet bien des choses. Mais Mrs. Lindsay ne m’aime pas, et je n’ai pas la fatuité d’admettre qu’elle m’aimera jamais, alors surtout que je ne fais rien dans ce but.

– C’est peut-être pour ça... murmura Roger entre ses dents.

– Vous dites ?

– Rien... ou du moins je dis que vous êtes d’un aveuglement prodigieux, s’il n’est volontaire. Au surplus, Mrs. Lindsay ne m’a pas chargé de vous dévoiler sa manière de voir. Mais admettez pour un instant que les sentiments que je lui supposais tout à l’heure soient en effet les siens. Faudrait-il donc, pour que vous le croyiez, qu’elle vînt elle-même vous le dire ?

– Cela ne suffirait peut-être pas, répondit tranquillement Robert.

– Bah ! fit Roger. Même après ça, vous auriez encore le front de douter ?

– Extérieurement, cela me serait impossible, dit Robert avec mélancolie, mais au fond du coeur il me resterait une angoisse bien cruelle. Mrs. Lindsay est mon obligée, et, pour des âmes comme la sienne, ces dettes-là sont plus sacrées que les autres. Je songerais que l’amour peut n’être que le déguisement délicat d’une trop lourde reconnaissance.

– Incorrigible obstiné ! s’écria Roger, en considérant son ami avec des yeux remplis d’étonnement. J’avoue que je ne saurais pas ergoter ainsi contre mon plaisir. Pour rendre plus légère votre langue de plomb, il faudra la fin du voyage. Peut-être qu’alors le chagrin de perdre Mrs. Alice pour tout de bon sera plus fort que votre orgueil.

– Je ne crois pas, dit Robert.

– Nous verrons ça, conclut Roger en se levant. Pour le moment, je déclare que cette situation ne peut durer. Je vais de ce pas trouver le capitaine Pip, et je prétends mijoter avec lui quelque moyen de filer à l’anglaise. Que diable ! il y a des bateaux dans la rade, et quant aux forts portugais, c’est une plaisanterie devenue banale ! »

Les deux Français s’éloignèrent du côté de la ville, suivis des yeux par Alice. Sur son visage toute trace de chagrin s’était dissipée. Elle connaissait la vérité, et cette vérité n’était pas pour lui déplaire. À n’en pouvoir douter désormais, elle se savait aimée, aimée comme toute femme voudrait l’être, pour elle-même, et sans qu’une pensée étrangère altérât la pureté de ce sentiment.

Joie plus grande encore, elle pouvait rejeter la contrainte qui depuis si longtemps lui paralysait l’âme. Certes, elle n’avait pas attendu les révélations qu’elle venait de surprendre pour se sentir entraînée vers Robert Morgand, pour être certaine même, rien que sur l’apparence, qu’il cachait quelque mystère dans le genre de celui dont elle avait à l’instant reçu irrégulièrement la confidence. Toutefois, les préjugés du monde possèdent tant de puissance, que le penchant qui l’emportait lui avait jusque-là procuré moins de bonheur que de tristesse. Aimer le cicérone-interprète du Seamew, fût-il cent fois professeur, la chute semblait cruelle à la riche Américaine, et, depuis le départ de Madère, la lutte de son orgueil et de son coeur l’avait jetée dans un perpétuel mécontentement d’elle-même et des autres.

Maintenant la situation se simplifiait. Tous deux étaient de niveau.

Seul point qui demeurât délicat, il restait à vaincre les scrupules un peu excessifs de Robert. Mais, de cela, Alice ne s’inquiétait guère. Elle n’ignorait pas quelle force de persuasion possède naturellement une femme aimante et aimée. D’ailleurs, ce n’était pas sur cette île le lieu des mots décisifs. Avant que le jour en arrivât, qui sait si Alice n’aurait pas payé d’une façon ou d’une autre sa dette de reconnaissance, et reconquis ainsi aux yeux de Robert l’indépendance de son coeur.

Roger fit comme il avait dit. Il communiqua sur-le-champ son projet de fuite au capitaine, et il est inutile de dire si le vieux marin sauta avidement sur cette idée. Certes, tout valait mieux que de moisir sur cette île maudite, où il avait, prétendait-il, le « mal de terre ». Il désira seulement mettre Thompson et les autres passagers dans la confidence, et vraiment cela était trop juste pour que Roger pût avoir la pensée de s’y opposer.

L’assentiment fut général et unanime. Les uns, lassés de cette ville trop souvent visitée, les autres, terrorisés par l’abondance des convois funèbres qu’ils voyaient de leurs fenêtres, tous étaient au bout de leur courage ou de leur patience.

De deux passagers, toutefois, l’avis fut jugé superflu. À bord du futur navire, on aurait soin d’emporter abondamment à boire et à manger. Dès lors, à quoi bon consulter Johnson et Piperboom ?

Le départ décidé, il s’agissait de le réaliser.

Si, comme Roger l’avait fait observer, des navires étaient effectivement mouillés en rade, ces navires étaient peu nombreux. En tout et pour tout, trois voiliers de sept cents à mille tonneaux, et encore paraissaient-ils fort délabrés aux yeux des moins connaisseurs. Tous les bâtiments en état de naviguer avaient évidemment pris la mer avant la déclaration de quarantaine, et l’on n’avait laissé au port que les navires hors de service.

En outre, il ne fallait pas perdre de vue que le départ, s’il devenait possible, devait se faire mystérieusement. Or, quel moyen de dissimuler l’embarquement d’une centaine de personnes, ainsi que celui des vivres et du matériel nécessités par un aussi grand nombre de passagers ?

Il y avait là un très difficile problème. Le capitaine Pip offrit de le résoudre, et on lui donna un blanc-seing absolu.

Comment s’y prit-il ? Il ne le dit pas. Mais le fait est que le lendemain matin il possédait déjà une ample moisson de renseignements, qu’il communiqua aux naufragés réunis sur la Plage Noire, et en particulier à Thompson auquel appartenait le premier rôle dans l’oeuvre du rapatriement.

Des trois bateaux mouillés en rade, deux étaient bons tout au plus à transformer en bois de chauffage – et même en mauvais bois de chauffage ! ajoutait le capitaine. Quant au dernier, nommé la Santa-Maria, c’était assurément un vieux navire très fatigué, mais possible encore à

la rigueur. On pouvait s’y fier sans déraison trop criante pour un voyage en somme assez court.

Après avoir visité ce navire de fond en comble, le capitaine s’était risqué à tâter le terrain auprès de l’armateur, et là il avait trouvé besogne facile. La quarantaine arrêtant complètement le commerce de l’île pour un temps indéterminé, cet armateur avait accueilli avec empressement les ouvertures du capitaine. On pouvait donc espérer obtenir de lui des conditions relativement douces.

Quant à la résolution à prendre, le capitaine déclara vouloir s’abstenir du moindre conseil. Il n’entendait même pas dissimuler que l’on courût un certain danger en s’embarquant dans de telles conditions, pour peu que l’on dût subir du gros temps. Il appartenait à chacun de choisir le risque qui lui paraîtrait le moins redoutable : risque de maladie ou risque de mer.

À ce sujet, le capitaine fit seulement observer que l’imprudence serait notablement diminuée si l’on consentait à éviter le Golfe de Gascogne, en désarmant dans un port de l’Espagne ou du Portugal. De cette façon, la majeure partie de la traversée se ferait dans la région des alizés où les mauvais temps sont assez rares. Finalement, en son nom personnel, le capitaine vota pour un prompt appareillage et jura qu’il préférait le risque de la noyade à la certitude de mourir de fièvre ou d’ennui.

La délibération ne fut pas longue. À l’unanimité, le départ fut décidé séance tenante, et le capitaine fut chargé de faire les préparatifs nécessaires. Celui-ci accepta le mandat et s’engagea à être prêt sous quatre jours sans avoir donné l’éveil.

Auparavant, cependant, il convenait de traiter avec le propriétaire du navire, et ce soin incombait à Thompson. Mais on eut beau chercher de tous côtés l’administrateur général, Thompson, tout à l’heure présent, avait disparu.

Après avoir largement donné cours à leur indignation, les touristes décidèrent de transmettre à l’un des leurs les pouvoirs du général transfuge, et de le déléguer auprès de l’armateur, avec lequel il aurait mission de traiter aux meilleures conditions possibles. Ce fut naturellement Baker que l’on choisit, son expérience des affaires, et de ce genre d’affaires en particulier, le désignant au choix de tous.

Baker accepta sans difficulté sa nouvelle fonction et partit aussitôt en compagnie du capitaine.

Deux heures plus tard, il était de retour.

Tout était entendu et convenu, le traité signé et paraphé. Après discussion, on était tombé d’accord sur une somme de six mille francs, moyennant laquelle on avait droit au navire jusqu’en Europe. L’armateur prendrait ultérieurement les dispositions qu’il jugerait convenables pour se défaire de ce bâtiment, du retour duquel on n’aurait par conséquent pas à se préoccuper. Il n’y avait lieu de s’inquiéter non plus ni de l’équipage, l’état-major et les hommes du Seamew consentant tous à reprendre leur service sans autres salaires ou appointements que la nourriture et le passage, ni du gréement de la Santa-Maria, dont toutes les voiles étaient enverguées. On devait seulement procéder à quelques aménagements intérieurs, afin de loger un aussi grand nombre de personnes tant dans le carré que dans l’entrepont, et à l’embarquement de vivres suffisants pour un mois de navigation. En tout cela, on serait puissamment aidé par l’armateur de la Santa-Maria, qui, sous un prétexte quelconque, ferait procéder aux réparations par ses propres ouvriers, et qui procurerait en secret les vivres que les marins anglais transporteraient à bord pendant la nuit.

Ces dispositions ayant été approuvées par tous, l’assemblée se sépara, et le capitaine se mit aussitôt au travail.

C’était donc quatre jours à patienter. En temps ordinaire, ce n’est guère. Mais quatre jours semblent démesurés quand ils succèdent à huit autres jours de terreur ou d’ennui.

Ces quatre jours, on les passa comme les précédents, c'est-à-dire les uns calfeutrés dans leurs chambres, certains – on devine lesquels – en perpétuelles bombances, les autres en promenades qu'ils s'ingénièrent à varier.

Sans être plus que précédemment gênés par Jack Lindsay toujours invisible, Mrs. Lindsay et ses habituels compagnons rayonnèrent autour de la Villa da Praya. Alice paraissait revenue à son heureux équilibre des premiers temps du voyage. Sous sa douce influence, ces promenades furent autant de parties de plaisir.

Il ne fallait pas songer à de sérieuses excursions dans l'intérieur de l'île, que ne traversent que de rares et très mauvaises routes. Mais les environs immédiats de la Villa da Praya étaient accessibles, et les quatre touristes les visitèrent en tous sens.

Une journée fut consacrée à la ville de Ribeira Grande, ancienne capitale de l'île et de l'archipel, détruite en 1712 par les Français. Ribeira Grande, d'ailleurs encore plus insalubre que La Praya, ne s'est jamais bien relevée de ses ruines depuis cette époque, et sa population n'a cessé de décroître. Elle est aujourd'hui tombée à un chiffre insignifiant. On a le coeur serré en passant dans les rues désertes de la ville déchue.

Les autres jours, on parcourut les nombreuses vallées qui entourent la capitale. Dans ces campagnes médiocrement cultivées habite une population exclusivement nègre, à la fois catholique et païenne, au milieu des végétations de son pays d'origine. Ce ne sont que palmiers, bananiers, goyaviers, cocotiers, papayers, tamariniers, à l'ombre desquels s'élève une multitude de cases africaines, qui ne se groupent nulle part jusqu'à constituer un misérable village.

Pendant ces quatre derniers jours, la chance qui jusque-là avait protégé les voyageurs contre l'épidémie sembla les abandonner. Le 2 juillet, deux d'entre eux, Mr. Blockhead et Sir George Hamilton, se réveillèrent la tête lourde, la bouche pâteuse, et souffrant de douloureux vertiges. Un médecin aussitôt appelé ne put que diagnostiquer un cas grave de la fièvre régnante. Ce fut une nouvelle cause de terreur pour les autres. Chacun se dit : « À quand mon tour ? »

Le lendemain était le jour fixé pour le départ. Dès le matin, les touristes, à leur grande surprise, eurent peine à reconnaître le pays dans lequel ils se réveillaient. Le ciel était d'un jaune d'ocre, les contours indécis des objets se devinaient à peine à travers un brouillard de nature particulière, qui vibrait dans l'air surchauffé.

« Ce n'est que du sable amené par le vent d'est », répondirent les indigènes consultés.

En effet, pendant la nuit le vent avait changé cap pour cap, passant du nord-ouest à l'est.

Cette saute de vent allait-elle modifier les projets du capitaine Pip ? Non, car, le soir de ce même jour, il annonça l'achèvement des derniers préparatifs et déclara que tout était paré pour l'appareillage. Les passagers étaient prêts de leur côté. Depuis que le départ avait été résolu, chaque jour ils avaient sorti de leurs hôtels respectifs quelque partie de leur bagage, que les marins transportaient pendant la nuit à bord de la Santa-Maria. Seules, les malles vides restaient dans les chambres, quand on les quitta définitivement, et il ne pouvait être question de les emporter. Mais c'était là un ennui négligeable.

« D'ailleurs, avait déclaré Baker, il faudra bien que Thompson paie nos malles avec le reste. »

En admettant que Thompson dût effectivement subir les condamnations multiples dont le menaçait Baker, on devait considérer comme probable que ces condamnations seraient prononcées par défaut. Qu'était-il devenu ? Nul n'aurait pu le dire. On ne l'avait pas revu depuis qu'il s'était dérobé par la fuite à l'obligation onéreuse de rapatrier tout le monde.

D'ailleurs, on ne s'occupait pas de lui. Puisqu'il se plaisait si fort à Sao-Thiago, on l'y laisserait, voilà tout !

Furtif, l’embarquement devait forcément être nocturne. À onze heures du soir, moment fixé par le capitaine, tous, sans une défection, se trouvèrent réunis sur la Plage Noire, en un endroit où un retour des roches atténuait le ressac. L’embarquement commença aussitôt.

Hamilton et Blockhead furent conduits les premiers à bord de la Santa-Maria, après avoir failli être abandonnés à Sao-Thiago. Un grand nombre de leurs compagnons s’étaient ouvertement insurgés contre l’idée d’emmener les deux malades qui seraient une cause d’infection pour les valides. Pour que l’on renonçât à les abandonner purement et simplement, Roger et les deux Américaines avaient en vain fait tous leurs efforts, jusqu’à l’instant où le capitaine Pip avait jeté dans la balance le poids de son autorité, en déclarant qu’il ne se chargerait pas de la conduite du navire, si un seul des naufragés était laissé en arrière.

Hamilton et Blockhead quittaient donc les îles du Cap-Vert avec les autres sans même en avoir conscience. Depuis la veille, leur état avait considérablement empiré. Leur intelligence sombrait dans un perpétuel délire, et il paraissait fort douteux que l’on pût les ramener jusqu’en Angleterre.

Plusieurs voyages furent nécessaires pour transborder tout le monde avec les deux seuls canots de la Santa-Maria. À la coupée, on trouvait Baker, qui, prenant au sérieux ses fonctions d’administrateur, indiquait à chacun la place qui lui était assignée.

Certes, on avait lieu de regretter le Seamew. Rien de plus rudimentaire que l’installation hâtivement improvisée. Si les dames, logées sous la dunette, dans le carré, n’eurent pas trop à se plaindre de leurs cabines exiguës, mais convenables, les hommes durent se contenter d’un vaste dortoir pris sur la cale à l’aide d’une cloison en planches et d’un parquet posé sur les barres sèches de l’entrepont.

Les divers convois se succédèrent sans incident. Personne dans l’île ne paraissait s’être aperçu de cet exode. Sans difficulté, les canots pour la dernière fois débordèrent et parvinrent jusqu’à la Santa-Maria. Baker, à son poste de la coupée, eut alors un haut-le-corps de surprise. Confondu parmi les autres passagers, se faisant aussi petit que possible, Thompson, le transfuge Thompson, venait de sauter sur le pont.

XI

OÙ THOMPSON, À SON TOUR, N'EN A PAS POUR SON ARGENT

« Mr Thompson ! » s'écria Baker avec une joie féroce.

C'était bien Thompson en personne, mais un peu penaud, il faut l'avouer, malgré son extraordinaire aplomb. Dans la lutte entre sa peur et son avarice, celle-ci avait finalement succombé, et Thompson vaincu mettait les pouces. Patiemment, il avait guetté le départ, et, profitant de la nuit, il s'était joint au dernier convoi.

« Mr. Thompson ! répéta Baker, couvant son ennemi comme un chat une souris. Nous n'espérions plus avoir le désagrément de vous revoir ! Aurons-nous donc l'ennui de retourner avec vous en Angleterre ?

– En effet, répondit Thompson, qui eût au besoin avalé d'autres couleuvres. Mais j'entends payer mon passage, ajouta-t-il précipitamment, espérant désarmer ainsi son implacable adversaire.

– Comment donc ! approuva Baker. Cela est trop surnaturel !

– Surnaturel ? répéta Thompson.

– Oui. Vous ne nous avez pas habitués jusqu'ici à de semblables façons. Enfin ! il n'est jamais trop tard pour bien faire. Voyons, quel prix allons-nous vous prendre, mon cher monsieur ?

– Le prix de tout le monde, je suppose, dit Thompson avec angoisse.

– C'est que voici la difficulté, objecta Baker d'un ton bonhomme, nous n'avons pas de tarif. Nous formons tous, tels que vous nous voyez, une société mutuelle, une coopérative comme on dit, dans laquelle chacun a versé sa part. Vous, vous êtes un étranger. Il faut créer pour vous un tarif spécial et personnel. C'est très délicat !

– Pourtant, murmura Thompson, il me semble que six livres (150 fr.)...

– C'est bien peu ! répondit Baker d'un air rêveur.

– Dix livres (250 fr.)...

– Hum ! fit Baker.

– Vingt livres (500 fr.)... trente livres (750 fr.)... »

Baker secouait toujours la tête, et semblait réellement fort chagrin d'être obligé de refuser des offres si tentantes.

« Eh bien ! quarante livres (1000 fr.), dit enfin Thompson avec effort. Autant que je vous ai demandé pour vous conduire...

– Au cap Vert ! et même malgré moi, acheva Baker dans les yeux duquel luisait une malice infernale. Ainsi donc, vous pensez que quarante livres ?... Allons, va pour quarante livres !... Ce n'est pas assez évidemment. J'ai tort. Mais, le diable m'emporte, je ne sais rien vous refuser. Si donc vous voulez bien me verser la somme ?... »

Thompson s'exécuta en soupirant, et tira du fond de sa sacoche les bank-notes exigées, que Baker compta par deux fois avec une merveilleuse insolence.

« Le compte y est, je m'empresse de le reconnaître. D'ailleurs, quoi vraiment de plus extraordinaire ? » dit-il en tournant le dos à son passager, qui s'empressa d'aller choisir une place dans le dortoir commun.

Pendant cette discussion, la Santa-Maria avait largué ses voiles et hissé son ancre à bord. À une heure du matin, par une brise d'est bien établie, elle sortit sans inconvénient ni difficulté de la baie de La Praya. Devant son étrave, s'étendait la mer libre. Il ne lui restait plus qu'à y creuser son sillon.

Successivement, les passagers gagnèrent leurs couchettes. L’un des premiers, Thompson s’était étendu sur le matelas qu’il s’était réservé, et déjà il glissait au sommeil, quand il se sentit touché à l’épaule. Ouvrant les yeux en sursaut, il aperçut Baker penché au-dessus de lui.

« Qu’y a-t-il ? demanda Thompson dans un demi-sommeil.

– Une erreur, ou plutôt un malentendu, mon cher monsieur. Tout à fait content de vous déranger, mais il n’y a pas moyen de faire autrement, quand je vous vois sans droit couché sur ce matelas.

– J’ai payé ma place, il me semble ! s’exclama Thompson avec mauvaise humeur.

– Votre passage ! cher monsieur, votre passage ! rectifia Baker. J’emploie votre propre expression. Ne confondons pas, s’il vous plaît. Passage ne veut pas dire place. Je dois uniquement vous transporter, je vous transporte. Je ne dois nullement vous coucher. Les matelas sont hors de prix à La Praya, et, si vous voulez jouir de celui-ci, je serai dans l’obligation de vous demander un léger supplément.

– Mais c’est un vol ! Je suis dans un coupe-gorge, ici ! s’écria avec colère Thompson redressé sur son séant, et promenant autour de lui des regards éperdus. Et quelle somme avez-vous la prétention de m’extorquer pour me donner la permission de dormir ?

– Il m’est impossible, dit sentencieusement Baker, de ne pas répondre à une question formulée en termes si choisis. Voyons !... Oui... à la rigueur... Oui, pour deux livres (50 F) il m’est possible de vous louer ce matelas. C’est un peu cher, je ne dis pas. Mais à Sao-Thiago, les matelas... »

Thompson haussa les épaules.

« Celui-ci ne vaut pas les deux livres. Mais peu importe. Je vais vous verser vos deux livres, et, moyennant cette somme, il est bien entendu que j’aurai la paix pour toute la traversée.

– Pour toute la traversée ! Y pensez-vous ? Pour toute la traversée !... Ma parole, messieurs, ce gentleman est fou, s’écria Baker en levant les bras au ciel et en prenant à témoin les autres passagers assistant, accoudés sur leurs couchettes, à cette scène qu’ils scandaient d’irrésistibles éclats de rire. C’est deux livres par nuit, mon cher monsieur. Par nuit, entendons-nous !

– Par nuit ! et, par conséquent, soixante livres si ce voyage dure un mois ? Eh bien ! monsieur, sachez-le, je ne paierai pas cela. La plaisanterie ne prend pas, répondit Thompson rageusement, en s’étendant de nouveau.

– Dans ce cas, monsieur, déclara Baker avec un flegme imperturbable, je vais avoir l’avantage de vous mettre dehors. »

Thompson regarda son adversaire, et vit qu’il ne badinait pas. Déjà Baker allongeait ses longs bras.

Quant à espérer un secours des spectateurs, il n’y fallait pas songer. Ravis de cette vengeance inespérée, ils se tordaient, les spectateurs.

Thompson préféra, en cédant, éviter une lutte dont l’issue n’était pas douteuse. Il se leva sans ajouter un mot, et se dirigea vers l’échelle du capot. Avant d’en gravir le premier échelon, il crut bon toutefois de protester.

« Je cède à la force, dit-il avec dignité, mais je proteste énergiquement contre le traitement qui m’est infligé. On aurait dû me prévenir que mes quarante livres ne m’assuraient pas la liberté de dormir en repos.

– Mais la chose allait de soi, répliqua Baker qui paraissait tomber des nues. Non certes, vos quarante livres ne vous donnent pas le droit de dormir sur les matelas de la Société, pas plus que de boire dans les verres ou de manger à la table de la Société. Passage, je suppose, ne veut pas dire matelas, fauteuil, claret et beafsteack ! Si vous voulez de ces choses, il faudra les payer, et tout cela est horriblement cher par le temps qui court ! »

Et Baker s’étendit nonchalamment sur le matelas qu’il venait de conquérir, tandis que Thompson défaillant montait à tâtons les degrés de l’échelle.

Le malheureux avait compris.

On croira sans peine qu’il dormit mal. Il passa la nuit entière à chercher quelque moyen d’échapper au sort qui le menaçait. Il n’en découvrit pas malgré son esprit inventif. Il s’était sottement laissé prendre dans un traquenard sans issue.

Thompson finit pourtant par se rassurer, en pensant combien il était peu probable que Baker exécutât ses menaces jusqu’au bout. Il ne s’agissait évidemment que d’une plaisanterie, désagréable assurément, mais d’une simple plaisanterie qui cesserait d’elle-même à bref délai.

Ces considérations optimistes n’eurent pas toutefois le pouvoir de rendre à Thompson assez de calme pour lui permettre de trouver le sommeil. Jusqu’au matin, tout en agitant les chances qu’il avait de sauver à la fois sa vie et sa caisse, il se promena sur le pont, où veillaient à tour de rôle les bordées de quart.

Pendant que Thompson veillait, les autres passagers de la Santa-Maria dormaient à poings fermés le bon sommeil des consciences paisibles. Le temps se maintenait assez beau, malgré la sécheresse de ce vent d’est qui gonflait les voiles du navire. À cette allure, on avançait rapidement. Quand le jour se leva, Sao-Thiago restait à plus de vingt milles dans le sud.

On passait en ce moment à une faible distance de l’île de Maio, mais personne, sauf Thompson, n’était là pour contempler cette terre désolée.

Il n’en était pas de même, quand, quatre heures plus tard, on longea, mais de moins près, l’île de Boavista. Tous étaient alors levés à bord de la Santa-Maria, et la dunette regorgeait de promeneurs que le défaut de place forçait à refluer sur le pont. Tous les regards se dirigèrent vers la ville de Rabil, devant laquelle on apercevait distinctement cette fois quelques navires à l’ancre. Boavista s’abaissait à son tour sur l’horizon, lorsque la cloche sonna le déjeuner.

Baker, promu administrateur de ce voyage de retour, avait donné libre carrière à son penchant pour l’ordre et la méthode. À bord de la Santa-Maria, il entendait que les choses marchassent comme à bord du plus régulier des paquebots, et la ponctualité des repas était l’essentiel à ses yeux. Bien qu’elles fussent contraires à ses goûts et aux usages de la marine, il avait conservé les heures adoptées par son prédécesseur. Par ses soins, la cloche sonnerait comme autrefois à huit heures, à onze heures et à sept heures du soir.

Toutefois, il ne pouvait être question, malgré son désir, d’avoir une table correcte. À peine si le carré était suffisant pour une douzaine de convives. Il fut donc entendu que chacun s’accommoderait de son mieux sur la dunette ou sur le pont en des groupes au milieu desquels passerait l’ancien personnel du Seamew, devenu celui de la Santa-Maria. D’ailleurs, cet inconvénient n’allait pas sans charmes. Ces repas en plein air s’égaieraient d’une apparence de parties de plaisir. En cas de mauvais temps, on en serait quitte pour se réfugier dans le dortoir de l’entrepont. Mais la pluie ne serait plus à craindre, dès qu’on aurait quitté les parages des îles du Cap-Vert.

Au cours de ce déjeuner auquel Thompson ne participa en aucune façon, le capitaine Pip fit une proposition inattendue.

Ayant réclamé l’attention, il rappela d’abord ses réserves touchant les dangers d’un pareil voyage sur un navire tel que la Santa-Maria. Puis il avoua que, ébranlé par la responsabilité énorme qui pesait sur lui, il avait eu un moment la pensée de rallier, non pas la côte espagnole ou portugaise, mais tout simplement la ville de Saint-Louis, au Sénégal. Toutefois, il n’avait pas cru devoir proposer cette combinaison, en raison du vent d’est qui s’était mis à souffler, rendant cette relâche presque aussi longue à atteindre que l’une des Canaries ou même un port européen. Mais, à défaut de Saint-Louis, ne pouvait-on aller à Porto Grande de Sao-Vicente ? Pour cela, le capitaine n’avait qu’à laisser porter de deux quarts, et avant la nuit tout le monde serait à terre, en sûreté, avec la certitude d’un prochain paquebot.

La communication du capitaine Pip fit d'autant plus d'effet, qu'il n'avait pas accoutumé jusqu'ici à d'inutiles paroles. Il fallait qu'il jugeât le danger sérieux, pour s'être aventuré dans un aussi long discours.

Ce fut Baker, en sa qualité d'administrateur délégué, qui s'empara de la tribune.

« Vos paroles sont graves, commandant, dit-il. Mais précisons, et dites-nous franchement si vous considérez comme déraisonnable le voyage que nous avons entrepris.

– Si telle avait été ma pensée, répondit le capitaine, je vous l'aurais fait connaître dès le début. Non, ce voyage est possible, et cependant... avec tant de monde à bord...

– Enfin, interrompit Baker, si vous n'aviez avec vous que des marins, auriez-vous autant d'inquiétude ?

– Non certes, affirma le capitaine. Mais ce n'est pas la même chose. Naviguer, c'est notre métier à nous, et nous avons nos raisons...

– Nous avons aussi les nôtres, dit Baker, ne serait-ce que les fonds que nous a contraint d'engager sur ce navire la ladrerie de celui qui aurait dû payer pour tous. Il en est encore une autre plus sérieuse : la quarantaine qui frappe l'île de Sao-Thiago que nous venons de quitter. À cette heure, la Santa-Maria est peut-être signalée à toutes les îles de l'archipel, et je suis convaincu qu'on s'opposerait d'autant plus formellement à notre débarquement que nous ne possédons pas de patente nette et que nous avons deux malades à bord. Si donc, malgré tout, nous parvenions à prendre terre, ce ne serait que pour subir un emprisonnement réel cette fois, c'est-à-dire infiniment plus rigoureux que celui dont nous venons d'être victimes à Sao-Thiago. On peut objecter qu'en Portugal et en Espagne il en sera de même. C'est possible, mais ce n'est pas sûr. D'ailleurs, nous serons arrivés alors, et cela nous donnera du courage. Dans ces conditions, je vote pour la continuation du voyage commencé, et je pense que tout le monde est ici de mon avis. »

Le speech de Baker obtint en effet un assentiment unanime, et le capitaine Pip se contenta d'y répondre par un geste d'acquiescement. Cependant, la solution ne le satisfaisait qu'à moitié, et qui l'eût écouté le soir de ce jour eût pu l'entendre murmurer d'un air soucieux au fidèle Artimon :

« Vous voulez connaître mon avis, master ? Eh bien ! c'est une péripétie, monsieur, une véritable péripétie ! »

D'ailleurs, le problème ne se posa bientôt plus. Vers deux heures de l'après-midi, la brise tourna progressivement au sud, et la Santa-Maria commença à faire route vent arrière. Le retour se fermait pour elle. La seule route ouverte désormais était celle des Canaries et de l'Europe.

Ce fut à cette allure que, vers quatre heures et demie, on longea l'île du Sel, que nul ne pouvait considérer sans émotion. Toutes les lunettes se dirigèrent vers cette terre, au bord de laquelle le Seamew épuisé était venu mourir.

Un peu avant la nuit on perdit de vue cette dernière île de l'archipel du Cap-Vert. Maintenant, rien ne romprait plus le cercle de l'horizon, jusqu'au moment où l'on aurait connaissance des îles Canaries. C'était une affaire de trois ou quatre jours, si la brise actuelle se maintenait. En somme, on n'avait pas à se plaindre de cette première journée. Tout s'était bien passé, et l'on pouvait espérer que cette heureuse chance persisterait.

Un seul des passagers avait le droit d'être un peu moins satisfait, et il n'est pas besoin, pour le désigner, de le nommer par son nom de Thompson. Au repas de midi, il s'était procuré une assiette et l'avait hardiment offerte à la distribution générale. Mais Baker veillait, et l'assiette était restée vide. Au cours de l'après-midi, Thompson ayant essayé de s'aboucher avec Roastbeaf, dans l'espoir que celui-ci n'aurait pas le front de résister à un ordre de son ancien chef, il se heurta encore à Baker qui le surveillait avec un invincible zèle. Décidément, l'affaire devenait sérieuse.

Thompson, mourant de faim, comprit qu’il fallait céder, et il se décida à aller trouver son impassible bourreau.

« Monsieur, lui dit-il, je meurs de faim.

– Je m’en réjouis, répondit Baker avec flegme, car cela prouve en faveur de votre estomac.

– Trêve de plaisanteries, s’il vous plaît, dit brutalement Thompson que la souffrance jetait hors de son caractère, et veuillez me dire jusqu’où vous comptez pousser celle dont vous me rendez victime.

– De quelle plaisanterie voulez-vous parler ? demanda Baker en simulant une profonde recherche. Je ne crois pas avoir fait avec vous la moindre plaisanterie.

– Ainsi, s’écria Thompson, vous comptez sérieusement me laisser mourir de faim ?

– Dame ! fit Baker, si vous ne voulez pas payer !

– C’est bon, conclut Thompson, je paierai. Nous réglerons ce compte-là plus tard...

– Avec les autres, approuva Baker d’un ton aimable.

– Veuillez donc me dire à quel prix vous m’assurerez la liberté de dormir et de manger jusqu’à la fin du voyage.

– Du moment qu’il s’agit d’un forfait », dit Baker avec importance, tout se simplifie étrangement.

Il tira son carnet et en feuilleta les pages.

« Voyons !... Hum !... Vous avez déjà versé une somme de quarante livres... C’est ça... Oui... Hum !... Parfaitement !... Eh bien ! il ne s’agit plus que de payer un petit supplément de cinq cent soixante-douze livres, un shilling et deux pence – (quatorze mille trois cent un francs, quarante-cinq centimes) – pour avoir droit à tous les avantages du bord sans exception.

– Cinq cent soixante-douze livres ! s’écria Thompson. C’est de la folie ! Plutôt que de subir une pareille exigence, j’en appellerai à tous les passagers. Que diable ! je trouverai bien un honnête homme parmi eux.

– Je puis le leur demander, proposa Baker avec amabilité. Toutefois, je vous conseillerai d’examiner auparavant comment cette somme a été obtenue. L’affrètement de la Santa-Maria nous a coûté net deux cent quarante livres ; nous avons dû consacrer deux cent quatre-vingt-dix livres et dix-neuf shillings à l’acquisition des vivres nécessaires pour la traversée ; et enfin l’aménagement du navire nous a entraînés dans une dépense de quatre-vingt-une livres, deux shillings et deux pence ; soit, au total, six cent douze livres un shilling et deux pence, dont j’ai déduit, comme je vous l’ai dit, les quarante livres que vous avez déjà versées. Je ne pense pas que vous puissiez, contre une réclamation aussi juste, obtenir l’appui de ceux que vous avez dépouillés. Toutefois, si le coeur vous en dit... »

Non, le coeur n’en disait pas à Thompson, qui le fit comprendre du geste. Sans essayer une résistance à l’avance inutile, il ouvrit sa précieuse sacoche et en tira une liasse de bank-notes, qu’il réintégra avec soin, après avoir prélevé la somme exigée.

« Il en reste », fit Baker en montrant la sacoche.

Thompson ne répondit que par un pâle et indéfinissable sourire.

« Mais pas pour longtemps ! ajouta le féroce administrateur, tandis que le sourire ébauché s’évanouissait sur les lèvres de Thompson. Nous aurons bientôt à régler les petits comptes qui nous sont personnels. »

Avant de quitter son implacable adversaire, Thompson voulut au moins en avoir pour son argent. À bord de la Santa-Maria, il avait retrouvé le fidèle Piperboom, et le Hollandais, comme si la chose eût été d’une évidente légitimité, s’était de nouveau incrusté à celui qu’il persistait à considérer comme le gouverneur de la colonie errante. Thompson promenait partout cette ombre triple de lui-même, et l’obstination de l’énorme passager commençait à l’agacer outre mesure.

« Ainsi donc, demanda-t-il, il est bien entendu que j’ai les droits de tout le monde, que je suis un passager comme les autres ?

– Absolument.

– Dans ce cas, vous m’obligeriez en me débarrassant de cet insupportable Piperboom, dont je ne puis me dépêtrer. Tant que j’étais administrateur général, il me fallait le subir. Mais, maintenant, c’est bien le moins que...

– Évidemment ! évidemment ! interrompit Baker. Malheureusement, je ne suis pas plus administrateur que vous. Au reste, rien ne vous sera plus facile, ajouta l’impitoyable railleur en pesant sur les mots, que de faire comprendre à Mr. Van Piperboom combien il vous gêne. »

Thompson, pâle de colère, dut se retirer avec ce viatique, et, à partir de cet instant, Baker cessa de faire à lui la moindre attention.

En se levant, le 6 juillet, les passagers eurent la surprise de voir la Santa-Maria presque immobile. Dans la nuit, la brise avait molli peu à peu, et, au lever du soleil, un calme plat s’était étendu sur la mer que soulevait une houle longue et sans rides. Ballottée par cette houle accourue de l’horizon de l’ouest, la Santa-Maria frappait ses voiles contre les mâts en gémissant et en roulant d’une manière écœurante.

Malgré la satisfaction très réelle que tous éprouvèrent en constatant à quel point, sous l’influence de l’air pur de la mer, l’état d’Hamilton et de Blockhead s’était amélioré, ce fut une bien triste journée. Ce calme imprévu représentait une prolongation du voyage. Cependant, mieux valait encore trop peu que trop de vent, et l’on prit en patience un ennui qui ne s’aggravait pas d’inquiétude.

On aurait pu croire que tel n’était pas l’avis du capitaine Pip, à voir et combien fréquemment son strabisme des grandes occasions faisait diverger ses prunelles, et de quelle cruelle façon il se pétrissait le bout du nez. Évidemment, quelque chose d’anormal choquait le brave capitaine, dont les regards se portaient constamment vers cet horizon de l’ouest d’où venaient les longues ondulations qui secouaient la Santa-Maria.

Trop au courant des tics et des manies de leur estimable commandant pour n’en pas comprendre le mystérieux langage, les passagers regardaient, eux aussi, cet horizon de l’ouest, sans parvenir à y rien remarquer. Là comme ailleurs, le ciel était d’un bleu pur sur lequel ne tranchait aucun nuage.

Ce fut seulement vers deux heures de l’après-midi qu’une légère vapeur y apparut, et grandit ensuite lentement, en passant successivement du blanc au gris et du gris au noir.

Vers cinq heures, le soleil déclinant entra dans cette vapeur, et la mer se teignit aussitôt d’une sinistre teinte de cuivre. À six heures, la nuée fuligineuse avait déjà envahi la moitié du ciel quand les premiers commandements du capitaine éclatèrent :

« À carguer le clinfoc !... À carguer le petit cacatois !... À carguer le flèche !... À carguer le grand cacatois ! »

Un quart d’heure plus tard, on amenait le grand foc et les perroquets, et, vingt minutes après, le petit volant, la trinquette et la brigantine, à la place de laquelle on enverguait une voile de cape. Ce travail à peine terminé, le capitaine faisait serrer la grand-voile, la misaine et le grand volant, ne laissant dehors que le petit foc, les deux huniers au bas ris et une voile de cape au mât d’artimon.

L’atmosphère était calme cependant. Mais ce calme trop profond n’avait rien de rassurant.

À huit heures précises, en effet, la rafale arriva comme la foudre, accompagnée de torrents de pluie. La Santa-Maria s’inclina à faire croire qu’elle allait chavirer, puis, présentant son étrave à la mer, commença à bondir sur les lames subitement dressées.

Le capitaine invita alors tout le monde à aller chercher le sommeil. Il n’y avait plus rien à faire maintenant qu’à attendre.

Jusqu’au matin, en effet, la Santa-Maria demeura à la cape, et les passagers furent durement secoués dans leurs couchettes. La tempête malheureusement ne montra, au cours de cette nuit, aucune tendance à décroître. Bien au contraire, au lever du soleil, elle parut redoubler de violence. Le capitaine Pip, au surplus, n’était pas trop mécontent de la manière

dont la Santa-Maria tenait la cape. Elle montait légèrement à la lame, le pont à peine mouillé par les embruns. Par contre, il était moins satisfait de la mâture, et il constatait avec ennui la mauvaise qualité du filin acheté à Sao-Thiago. Les haubans et les galhaubans, sous les chocs imprimés par la mer, avaient subi un allongement considérable, et les bas mâts jouaient dans les emplantures.

Durant toute cette journée, la rage de l’ouragan ne cessa d’augmenter. Sans nul doute, on avait à lutter contre un de ces cyclones capables de désoler des contrées entières. Avant midi, les lames devenues monstrueuses commencèrent à déferler avec fureur. La Santa-Maria reçut plus d’un paquet de mer dont son coffre fut rempli.

Le capitaine s’entêtait cependant à tenir la cape. Mais, vers sept heures du soir, l’état du vent et des flots s’aggrava dans de telles proportions, la mâture se mit à osciller d’une façon si menaçante, qu’il jugea impossible de conserver cette allure. Comprenant qu’il y aurait eu folie à s’obstiner, il se résolut à fuir vent arrière devant la tempête.

Dans la situation où se trouvait la Santa-Maria, passer de la cape au vent arrière ou réciproquement est toujours une manoeuvre délicate. Entre l’instant où le navire présente son étrave aux lames courroucées et celui où il a pris assez de vitesse pour qu’elles glissent sous son couronnement, il en est forcément un où il les reçoit par le flanc. Un navire frappé à ce moment par une lame suffisamment forte serait roulé comme un bouchon. Il importe donc de surveiller la mer et de profiter d’une accalmie. Le choix de la minute propice est du plus haut intérêt.

Le capitaine Pip avait pris lui-même la barre, tandis que l’équipage tout entier se tenait prêt à haler sur les bras de bâbord du grand hunier.

« Brasse carré derrière ! commanda le capitaine », choisissant avec tact l’instant favorable et tournant rapidement la roue du gouvernail.

Le navire abattit d’un seul coup sur tribord et tomba dans le lit du vent. Mais tout n’était pas dit encore. Il ne suffit pas qu’un navire présente son arrière aux lames, il faut aussi qu’il ait acquis une vitesse assez grande pour atténuer la violence de leurs assauts.

« Brasse carré devant ! commanda le capitaine dès que le navire fut arrivé. À larguer la misaine !... Cargue le petit foc et le foc d’artimon ! »

La manoeuvre avait heureusement réussi. Sous l’impulsion de la misaine offrant au vent sa vaste superficie, la Santa-Maria, en quelques secondes commença à fendre les flots avec la vitesse d’un cheval au galop. Précaution supplémentaire, elle traînait derrière elle un filet de pêche trouvé dans la soute aux voiles, filet dont le rôle consistait à empêcher les lames de déferler sur la dunette.

L’allure du vent arrière succédant à celle de la cape, ce fut pour les passagers un repos relatif. Ils en apprécièrent fort la douceur et estimèrent le danger considérablement atténué.

Le capitaine était d’une opinion contraire. À fuir ainsi dans l’est, il calculait qu’on aurait atteint la côte d’Afrique avant d’avoir fait trois cent cinquante milles. Et trois cent cinquante milles ne sont pas longs à franchir, à la vitesse que le vent imprimait à la Santa-Maria.

Durant toute la nuit, il veilla. Mais le soleil se leva le 8 juillet sans que ses craintes se fussent réalisées. De tous côtés l’horizon était libre. Le capitaine espéra s’être trompé dans son estime et souhaita une anordie lui permettant d’aller coûte que coûte en relâche à Saint-Louis du Sénégal.

Malheureusement, l’anordie espérée ne vint pas, le vent resta fixé dans l’ouest-nord-ouest, et la Santa-Maria continua à filer comme un express vers la côte d’Afrique.

Mis au courant de la situation par quelque indiscrétion des hommes de l’équipage, les passagers partageaient maintenant les angoisses de leur capitaine, et tous les yeux cherchaient dans l’est cette côte vers laquelle courait le navire.

Ce fut seulement vers cinq heures du soir qu’on l’aperçut par bâbord devant. Le rivage sans doute se creusait en cet endroit en une sorte de golfe, car la Santa-Maria le longeait

comme une flèche, au lieu de se diriger normalement sur lui. Mais peu à peu la côte s'infléchit vers le sud, et la distance qui en séparait la Santa-Maria diminua rapidement.

Seul, à bâbord, sur la dunette, le capitaine regardait de toute son âme cette côte basse, sablonneuse, limitée à l'arrière plan par des dunes et défendue par une barrière de récifs.

Tout à coup il se redressa et, ayant craché dans la mer avec violence, formula à l'adresse d'Artimon :

« Dans une demi-heure nous serons au plain, master, mais, par la barbe de ma mère, on se défendra, monsieur ! »

Puis, Artimon ayant paru approuver vivement, le capitaine commanda dans les hurlements de la mer et du vent :

« La barre à bâbord toute ! À larguer le foc d'artimon, les enfants ! »

L'équipage s'était élancé. Deux minutes plus tard, la Santa-Maria, revenue à l'allure de la cape, s'efforçait péniblement de s'élever de la côte. De nouveau, elle bondissait au-dessus des lames, qui, capelant son gaillard d'avant, déferlaient sur le pont de bout en bout.

Le capitaine jouait là sa dernière carte. Serait-elle bonne, et emporterait-elle le gain de la partie ? On put le croire d'abord.

En effet, peu d'instants après celui où le navire avait cessé de courir vent arrière, le vent et la mer manifestèrent une tendance à s'apaiser. Bientôt, le capitaine fit hisser le grand volant et laissa porter d'un quart. Dans ces conditions, il n'était pas impossible d'arriver à reprendre du champ.

Malheureusement, tombant dans un excès contraire, le vent, tout à l'heure si furieux, ne cessa de mollir par degrés. En quelques heures, la Santa-Maria, effroyablement secouée par la mer encore démontée, se vit immobilisée dans le calme de l'atmosphère que n'agitait plus une risée, plus un souffle.

Le capitaine inféra de ce changement si prompt qu'il se trouvait au centre même de la tempête, et ne douta pas de la voir renaître dans un délai plus ou moins long. En attendant, cette accalmie rendait la voilure inutile. La Santa-Maria ne gouvernait même plus. Ce n'était qu'une épave que la houle portait peu à peu à la terre.

Vers sept heures du soir, le rivage restait à moins de cinq encablures. À trois cents mètres du couronnement, les lames se brisaient avec rage contre la barrière de récifs.

Il est rare que l'on puisse s'approcher aussi près de la terre d'Afrique. D'ordinaire, des hauts-fonds en défendent les abords, et parfois jusqu'à quinze kilomètres au large. On devait en somme remercier le hasard qui, tout malveillant qu'il fût, avait du moins conduit la Santa-Maria à l'un des rares points où cette immense succession de bancs de sable a été entamée par les courants et les remous.

Cependant, on ne pouvait aller plus loin. Le fond se relevait rapidement. La sonde, jetée sans cesse, n'accusait plus qu'une vingtaine de brasses. Le capitaine résolut de mouiller à tout prix.

Peut-être, en s'affourchant sur trois ancres, les deux ancres de bossoirs et l'ancre du grand panneau, en frappant cent brasses de chaîne sur chacune d'elles, réussirait-il à tenir tête à l'ouragan, quand celui-ci rugirait de nouveau.

Certes, c'était bien improbable. Combien de chances opposées de voir les chaînes brisées, les ancres chasser ! Toutefois, c'était encore un espoir, et cet ultime espoir, un homme énergique ne devait point le mépriser.

Le capitaine fit donc faire peneau aux ancres de bossoirs et parer la bitture de la chaîne. Il allait donner l'ordre de mouiller, quand un incident inattendu vint changer la face des choses.

Subitement, sans que rien eût annoncé l'étrange phénomène, la mer s'était mise à bouillir autour de la Santa-Maria. Ce n'étaient plus des lames. L'eau s'entrechoquait bruyamment en une sorte de clapotis monstrueux.

À bord du navire, un cri universel de terreur s’était élevé. Seul, le capitaine demeura impassible et, d’un oeil clairvoyant, observa la nouvelle attaque de la nature. Sans perdre son temps à rechercher les causes du phénomène, il s’efforça d’en profiter. Le remous poussait la Santa-Maria à la côte, et, circonstance favorable, grâce à une insaisissable brise de l’ouest, elle gouvernait maintenant. Peut-être réussirait-on à s’approcher du rivage et à mouiller dans une meilleure situation.

Précisément, devant l’étrave, un étroit chenal trouait la barrière de brisants, au-delà de laquelle une nappe d’eau tranquille apparaissait en avant d’une seconde rangée de récifs. S’il était possible de l’atteindre, on pourrait considérer le salut comme très probable. Dans ce port naturel, la Santa-Maria, agrippée au sol par ses ancres, résisterait certainement au retour prévu de l’ouragan ; puis, le beau temps définitivement revenu, elle regagnerait le large, en sortant par le même chemin.

Le capitaine prit lui-même la barre et mit le cap sur la terre.

Toutefois, l’aspect singulier de la mer ne laissant pas de l’inquiéter, il fit avant tout déblayer le pont et la dunette de la foule qui les encombrait. Par son ordre, tous les passagers et employés non marins durent vider la place et se réfugier dans l’intérieur. Ceci fait, le capitaine se sentit l’esprit plus libre.

Sous la main de son maître, la Santa-Maria s’engagea dans le chenal, le franchit...

Le capitaine allait crier : « Mouille ! »

Il n’en eut pas le temps.

Tout à coup, une lame énorme, gigantesque, colossale s’était dressée sur la mer, et ce coursier de l’océan accourait au galop sur l’arène liquide. En trois secondes, elle atteignit le bâtiment.

Que celui-ci l’eût reçue par le travers, il était roulé, détruit, anéanti, dispersé en impalpables allumettes. Mais, grâce à la manoeuvre du capitaine, il présentait l’arrière à la vague prodigieuse, et cette circonstance fut le salut. La Santa-Maria fut enlevée comme une plume, tandis qu’une trombe d’eau s’abattait sur le pont, puis, portée par la crête tumultueuse, elle fila vers la terre avec la vitesse d’un boulet.

À bord, tout était dans la confusion. Les uns se retenant aux manoeuvres, les autres envahis par l’eau jusque dans le carré, marins et passagers avaient perdu la raison.

Le capitaine Pip conservait la plénitude de la sienne.

Ferme à son poste, il surveillait son navire, et sa main n’avait pas lâché la barre, à laquelle il se cramponnait dans ce désordre des éléments. Homme, si petit au milieu de la fureur grandiose de la nature, son âme la dominait encore, et c’est sa volonté souveraine qui guidait vers la mort son navire révolté. Rien n’échappa à son regard, qu’aucun strabisme n’affaiblissait à cette heure. Il vit la vague frapper les récifs, s’écraser contre eux, se recourber en une volute immense et monter à l’assaut du rivage, tandis que les cataractes du ciel, s’ouvrant tout à coup, mêlaient le déluge de leurs eaux à celles de la terre.

Au sommet de la volute d’écume, la Santa-Maria, en brave navire, s’était légèrement enlevée. Avec elle, elle était montée. Avec elle, elle redescendit. Un épouvantable choc l’arrêta dans sa course.

Il y eut un horrible craquement. Tout fut renversé, tout fut brisé à bord. Un formidable paquet de mer balaya le pont de bout en bout. Le capitaine, arraché de la barre, fut jeté du haut de la dunette. Les mâts, d’un seul coup, vinrent en bas avec tout leur gréement.

En un instant, la catastrophe était consommée, et la Santa-Maria – ce qui en restait, du moins – demeura immobile dans la nuit, sous la pluie diluvienne, tandis qu’autour d’elle hurlait la tempête renaissante.

XII

OÙ L’ON NE FAIT QUE CHANGER DE GEÔLIERS

On était au 9 juillet. Depuis près d’un mois déjà, selon le programme de l’Agence Thompson, on aurait dû fouler le pavé de Londres. Au lieu des rues vivantes, des maisons solides de la vieille capitale de l’Angleterre, que voyait-on ?

Limitée d’un côté par un océan aux lames déferlantes, de l’autre par une chaîne ininterrompue de dunes stériles et tristes, une simple bande de sable s’allongeant à l’infini vers le nord et vers le sud. Au milieu de cette bande, presque au centre de sa largeur, un navire gisait, masse de débris informes, porté par une incommensurable puissance à deux cents mètres de la mer.

La nuit avait été dure pour les touristes naufragés. Tâtonnant dans une ombre épaisse, ils s’étaient à grand-peine défendus contre la pluie, dont le pont entrouvert ne les abritait plus qu’à demi. Fort heureusement, le vent n’avait pas tardé à déblayer le ciel, et l’on avait pu trouver quelques instants d’un sommeil bercé par ses sifflements décroissants.

À l’aube seulement, il fut possible d’apprécier toute l’étendue du désastre. Il était immense, irréparable.

Entre la mer et le bâtiment échoué, plus de deux cents mètres s’étendaient. Cette distance, que la mer avait pu lui faire franchir en quelques secondes, quelle puissance humaine serait capable de la lui faire rétrograder ? Les plus étrangers aux choses de la mécanique et de la navigation perdirent sur-le-champ tout espoir de renflouer jamais la Santa-Maria.

D’ailleurs, la Santa-Maria n’existait plus. Ce n’était plus un navire, mais une misérable épave.

Le choc l’avait cassée en deux. Une énorme blessure déchirait ses flancs. Plus rien ne demeurait sur le pont, rompu vers son milieu. Tout avait été emporté, sièges, chaloupe, canots, et jusqu’à la mâture, dont quelques restes pendaient encore à des haubans brisés.

Tel est le spectacle qui s’offrit aux yeux des passagers et les plongea dans un accablement désespéré.

Ce fut comme de coutume l’impassibilité de leur capitaine qui leur rendit un peu de courage et d’espoir. En compagnie de Mr. Bishop complètement remis de ses brûlures, il se promenait à pas comptés sur le sable lorsque le soleil se leva. En peu d’instants, les deux promeneurs furent entourés du cercle silencieux des passagers.

Dès que tout le monde fut rassemblé autour de lui, le capitaine procéda d’abord à un appel général. Un éclair de satisfaction passa dans ses yeux, lorsqu’il se fut ainsi assuré que personne ne manquait. La maison était détruite, mais ses habitants étaient saufs, et cet heureux résultat était dû en grande partie à sa prévoyance. S’il avait toléré que l’on restât sur le pont, que de victimes n’aurait pas faites la chute effroyable de la mâture ?

L’appel terminé, le capitaine exposa brièvement la situation.

Par un de ces raz de marée que les cyclones provoquent si fréquemment, la Santa-Maria avait été jetée sur la côte d’Afrique, de telle façon que son renflouement devait être considéré comme irréalisable. On était, en conséquence, dans l’obligation de l’abandonner et de commencer par terre un voyage dont l’issue demeurait fort aléatoire.

La côte d’Afrique a, en effet, une déplorable réputation, et il faut reconnaître qu’il n’en est pas de plus méritée.

Entre le Maroc au nord et le Sénégal au sud, s’étendent les douze cents kilomètres des rivages sahariens. Celui que sa mauvaise étoile fait aborder en un point quelconque de cette étendue sablonneuse, sans eau et sans vie, que parsème une rare et grêle végétation, a encore à redouter les hommes, qui viennent ajouter leur cruauté à celle de la nature. Le long de ces

plages inhospitalières, rôdent des bandes de Maures dont la rencontre est pire que celle des animaux féroces.

Il importait donc de savoir à quelle distance d’un pays civilisé le vent avait porté la Santa-Maria. De cette question dépendait la perte ou le salut des naufragés.

Pour en trouver la solution, il fallait que le capitaine procédât à des observations solaires. Et n’était-il pas à craindre que le soleil restât caché derrière un rideau de nuages ?

Fort heureusement, l’ouragan continuait à décroître et le ciel se fit plus pur d’heure en heure. À neuf heures, le capitaine réussit à prendre une bonne observation et une seconde à midi.

Le résultat de ses calculs fut immédiatement porté à la connaissance de tous, et les passagers apprirent ainsi que la Santa-Maria était venue se briser un peu au sud du cap Mirik, par 18° 37' de longitude ouest et 19° 15' de latitude nord, à plus de trois cent quarante kilomètres de la rive septentrionale du Sénégal !

La foudre en tombant n’eût pas produit plus de stupeur. Pendant cinq minutes, un silence pesant écrasa le groupe des naufragés. Les femmes ne poussèrent pas un cri. Anéanties, elles reportaient leurs regards vers les hommes, desquels, pères, frères ou maris, elles attendaient un espoir de salut.

Mais le mot d’espoir ne venait pas. La situation était trop claire dans sa dramatique simplicité pour que personne pût s’illusionner sur le sort qui lui était réservé. Trois cent quarante kilomètres à franchir ! Il y faudrait au moins dix-sept jours, en admettant qu’une caravane dans la composition de laquelle entraient des femmes, des enfants et des malades fit quotidiennement vingt kilomètres sur ce sol de sable. Or, était-il probable que l’on pût, sans fâcheuse rencontre, suivre pendant dix-sept jours un littoral d’ordinaire sillonné par tant de bandes de maraudeurs ?

Au milieu de la désolation générale, quelqu’un dit tout à coup :

« Où cent personnes ne passent pas, un homme passe. »

C’était Robert qui avait prononcé cette phrase, qu’il adressait directement au capitaine. Les yeux de celui-ci brillèrent et se relevèrent interrogateurs.

« L’un de nous, continua Robert, ne peut-il pas partir en éclaireur ? Si nous sommes à trois cent quarante kilomètres de Saint-Louis, avant Saint-Louis il y a Portendick, et entre le Sénégal et ce comptoir s’étendent des bois de gommiers dans lesquels les troupes françaises font de fréquentes patrouilles. Jusque-là il y a tout au plus cent vingt kilomètres que, sous l’empire de la nécessité, un homme isolé peut franchir en deux jours. C’est donc seulement deux jours de vivres à emporter. Pendant ce temps, rien ne s’oppose à ce que le gros des passagers commence à suivre lentement le littoral. Avec un peu de chance, votre émissaire, en quatre jours, ramènera une escorte sous la protection de laquelle on n’aura plus rien à craindre. Si l’on veut, je m’offre à partir à l’instant même.

– Par la barbe de ma mère ! voilà qui est parlé en gentleman ! s’écria le capitaine Pip, en serrant chaleureusement la main de Robert. À cela je n’ai qu’une objection à faire : c’est que ce voyage-là me regarde et qu’il m’appartient de droit.

– C’est une erreur, commandant, objecta Robert.

– Et pourquoi donc ? demanda le capitaine, en fronçant les sourcils.

– D’abord, répondit tranquillement Robert, il y a la question de l’âge. Où je résisterai, vous succomberez. »

Le capitaine approuva de la tête.

« En outre, votre place est parmi ceux dont vous êtes le guide et le soutien naturel. Un général ne court pas aux avant-postes.

– Non, dit le capitaine, en serrant de nouveau la main de Robert, mais il y envoie ses soldats d’élite. Vous partirez donc.

– Dans une heure je serai en route », déclara Robert, qui commença aussitôt ses préparatifs.

La protestation du capitaine demeura isolée. Nul, parmi tous ces gens qui ne faisaient pas profession d’héroïsme, ne songea à disputer à Robert le dangereux honneur qu’il s’était attribué. Quant à Roger, il trouvait toute naturelle la résolution de son ami. Lui aussi, il eût exécuté ce projet simplement s’il l’avait conçu. Un autre l’avait devancé. Ce serait son tour une autre fois, voilà tout. Il proposa cependant à Robert de partir avec lui. Mais celui-ci refusa et pria, sans s’expliquer davantage, son compatriote de veiller sur Alice qu’il estimait particulièrement en péril et qu’il abandonnait à regret.

Roger accepta la mission et promit de la remplir fidèlement.

Il eut pourtant une réelle émotion, quand Robert, bien armé et pourvu de munitions et de trois jours de vivres, se décida au départ. Silencieusement, les deux hommes s’étreignirent la main.

Mais Robert avait à faire d’autres adieux plus cruels. Mrs. Lindsay était là, et Robert se sentait le coeur plein de tristesse. S’il s’était ainsi offert en holocauste, ce n’est pas qu’il ignorât les dangers de l’entreprise. Combien de chances n’avait-il pas de ne jamais revoir celle qui le couvrait en ce moment d’un regard enflammé ? Appelant à lui tout son courage, il trouva la force de sourire, en s’inclinant respectueusement devant la passagère américaine.

Celle-ci se garda de toute amollissante parole de crainte et de regret. Pâle et tremblante, elle tendit une main ferme à celui qui peut-être allait mourir pour tous.

« Merci ! lui dit-elle seulement. À bientôt ! »

Et, dans sa voix, il y avait plus qu’un espoir. Il y avait une volonté, il y avait un ordre.

« À bientôt ! » répondit Robert redressé, avec la certitude subite d’obéir.

Les naufragés demeurés autour de la Santa-Maria suivirent longtemps des yeux le courageux courrier. On le vit s’éloigner sur la grève, saluer une dernière fois de la main... Quelques instants plus tard, il disparaissait derrière les dunes qui bordaient le rivage.

« Je serai là dans quatre jours », avait affirmé Robert. Quatre jours, cela reportait au 13 juillet. Mais on ne pouvait attendre cette date à l’abri du navire échoué, que son inclinaison rendait inhabitable. Le capitaine improvisa donc un campement sommaire sur la grève à l’aide de voiles et d’espars. Tout était terminé avant la nuit, et les naufragés purent s’endormir sous la garde de matelots armés se relevant aux quarts, à terre comme à bord.

Toutefois, il fut long à venir, le sommeil, au cours de cette première nuit sur ce rivage semé d’embûches. Plus d’un resta jusqu’à l’aube les yeux ouverts dans l’ombre, l’oreille tendue, écoutant le moindre frémissement des tentes.

Pour Mrs. Lindsay surtout, la nuit fut une perpétuelle angoisse. À la douleur qui l’accablait, une inquiétude nouvelle était venue s’ajouter, dont l’absence inexplicable de son beau-frère était la cause. Tout d’abord, elle n’avait accordé aucune importance à cette disparition pourtant assez singulière. Mais, avec le temps, elle s’en était étonnée. Vainement elle avait alors cherché Jack dans la foule des passagers et des domestiques. Il était demeuré introuvable.

Au milieu de l’ombre et du silence de la nuit, Alice ne pouvait détacher son esprit de cette surprenante disparition. Elle avait beau le chasser, ce fait bizarre s’imposait à son attention, et quelque chose de plus fort qu’elle associait invinciblement dans sa crainte grandissante les noms de Jack et de Robert.

La nuit se passa sans incident et, dès l’aube, tout le monde fut sur pied.

La première levée, Alice put aussitôt vérifier l’exactitude de ses soupçons. L’un après l’autre, elle dénombra les naufragés.

Jack Lindsay, décidément, n’était pas parmi eux.

Alice garda le silence sur cette absence qui la torturait. À quoi bon parler ? Le mal, s’il devait l’être, était fait à cette heure, se disait-elle, l’âme glacée à cette pensée.

Jack avait toujours vécu si seul, il s’était toujours conduit depuis le commencement du voyage d’une manière si réservée et si sombre, que son absence ne faisait pas grand vide. Nul, en dehors d’Alice, ne la remarqua parmi les naufragés d’ailleurs assaillis par d’autres soucis.

Au cours de cette journée, on procéda au déchargement de la Santa-Maria. Peu à peu, les caisses de biscuits et de conserves s’alignèrent sur la grève où elles furent disposées en une sorte de retranchement.

Le capitaine Pip avait, en effet, résolu qu’on attendrait sur place le retour de Robert Morgand. S’il admettait qu’il aurait été possible d’emporter avec soi assez de vivres pour accomplir le parcours, il n’avait trouvé, au contraire, aucune solution au problème de l’eau, et cette difficulté insurmontable avait dicté sa décision. On ne possédait pas assez de gourdes ni assez d’outres pour prémunir contre la soif un aussi grand nombre de personnes. Et, quant à traîner avec soi des tonneaux d’eau, c’était une entreprise irréalisable. Sur place, au contraire, on n’aurait qu’à puiser à ces tonneaux, et on pouvait le faire pendant un mois sans crainte de les tarir. Il n’y avait donc aucune imprudence à retarder le départ de quelques jours. Si, au bout du temps qu’il avait fixé lui-même, Robert Morgand n’était pas de retour, alors il conviendrait de prendre, coûte que coûte, un parti énergique. Jusque-là, les caisses de vivres et les tonneaux remplis d’eau ou d’alcool formeraient un rempart appuyé à la mer par ses deux extrémités et à l’abri duquel une troupe aussi nombreuse n’aurait à redouter aucune surprise.

Toute la journée se passa dans ces transbordements et dans ces préparatifs. L’inclinaison de la Santa-Maria compliquait beaucoup le travail et doublait la peine des travailleurs. Le soleil se coucha, comme la dernière tente s’élevait au milieu d’un retranchement sans solution de continuité.

En raison de la sécurité inspirée par la tranquillité de la nuit précédente, et qu’augmentaient encore les modifications apportées au campement, le capitaine Pip autorisa dans la garde de nuit un changement nécessité par l’excessive fatigue de son équipage surmené. Au lieu de se relayer par bordée, deux hommes seulement veilleraient et se remplaceraient d’heure en heure. Ainsi seraient diminuées les chances de voir les grand-gardes succomber au sommeil, deux hommes suffisant d’ailleurs à donner l’alerte avec les nouvelles dispositions adoptées.

Le capitaine Pip prit lui-même la garde à neuf heures en compagnie du fidèle Artimon. Une heure après il était remplacé par le second, que le maître, une heure plus tard, remplacerait à son tour.

Avant de se retirer à l’abri du rempart des caisses, le capitaine jeta autour de lui un dernier regard. Rien n’apparaissait d’insolite. Le désert était paisible et silencieux, et Artimon ne manifestait au surplus aucune inquiétude.

Après avoir recommandé à son remplaçant une garde vigilante, le capitaine rentra sous la tente où reposaient déjà un grand nombre des passagers, et, dompté par la fatigue, s’endormit aussitôt.

Depuis combien de temps dormait-il ainsi, quand un rêve vint troubler son sommeil ?

Dans ce rêve, il voyait, sans en comprendre la cause, Artimon s’agiter d’une manière singulière. Le chien, après avoir vainement essayé de réveiller son maître, allait, en grondant sourdement, glisser son museau hors de la tente, puis revenait tirer le capitaine par un pan de son habit. Mais le capitaine s’obstinait à dormir.

Alors, Artimon n’hésitait plus. Il sautait sur le corps de son ami, lui léchait le visage à coups rapides, et même, cette manoeuvre étant encore insuffisante, se risquait à lui mordiller une oreille.

Cette fois, le capitaine ouvrit les yeux et reconnut que le rêve était une réalité. D’un bond, il fut sur ses pieds et se dirigea rapidement vers l’entrée de la tente, conduit, tiraillé par Artimon.

Il n’eut pas le loisir de l’atteindre.

Tout à coup, Artimon éclata en furieux aboiements, et, sans avoir eu le temps d’y rien comprendre, le capitaine renversé vit en tombant ses compagnons, réveillés en sursaut, maintenus par une bande de Maures que leurs burnous faisaient dans la nuit ressembler à une nuée de fantômes.

XIII

OÙ L’EXCURSION DE L’AGENCE THOMPSON MENACE DE PRENDRE DES PROPORTIONS TOUT À FAIT IMPRÉVUES

Le long de l’ourlet liquide dont la mer borde le rivage, contournant les dunes les plus hautes, franchissant les autres, Robert Morgand suit d’un pas souple et régulier la route du sud. Afin de relever leur courage, il a un peu doré pour ses compagnons la situation véritable. Mais, en réalité, il ne s’y trompe pas. C’est un minimum de cent soixante kilomètres qu’il lui faudra égrener, avant d’arriver dans le rayon de l’influence française.

Cent soixante kilomètres, cela représente, à ce train persistant de six kilomètres à l’heure, trois jours de voyage et d’efforts, à raison de dix heures de marche par chaque journée.

Ces dix heures de marche, Robert a résolu qu’il les ferait ce jour même. Parti à trois heures de l’après-midi, il ne s’arrêtera qu’à une heure du matin, pour repartir au lever de l’aube. Ainsi, il gagnera vingt-quatre heures.

Le soleil décline à l’horizon. Il fait grand jour encore, mais une fraîcheur s’élève de la mer et stimule le courage du marcheur, qui, depuis près de cinq heures, suit sa route obstinée. Avant une heure, il fera nuit, et alors la marche sera douce sur ce sable ferme, qui offre au pied un élastique point d’appui.

Autour de Robert, c’est le désert et sa poignante tristesse. Pas un oiseau, pas un être animé dans cette immensité, que son regard, de temps à autre, peut parcourir jusqu’à l’horizon, selon le vallonnement capricieux des dunes. Sur cette étendue morne, quelques rares touffes de palmiers nains indiquent seules la vie latente de la terre.

La tempête a cessé, et du ciel tombe la majesté du soir. Tout est calme et silence. Nul bruit, sauf celui de la mer qui chante, en brisant ses rides sur la grève.

Soudain, Robert s’arrête. Illusion ou réalité, le sifflement d’une balle a fait vibrer l’air à deux centimètres de son oreille, bientôt suivi d’une sèche détonation vite étouffée dans la grandeur de cette plage sans écho.

D’un bond, Robert s’est retourné et, à moins de dix pas derrière lui, parvenu jusque-là à la faveur du tapis de sable assourdissant sa marche, il voit, avec un mélange de colère et d’angoisse, Jack Lindsay qui, un genou en terre, le vise.

Sans perdre un instant, Robert s’élance sur cet assassin, sur ce lâche. Un choc arrête son élan. Une douleur fulgurante lui étreint l’épaule, et, comme une masse, il s’écroule en avant, le visage enfoui dans le sable.

Son oeuvre accomplie, Jack Lindsay s’éloigna rapidement. Il ne prit même pas la peine d’aller s’assurer de la mort de son ennemi. À quoi bon, d’ailleurs ? Dans ce désert, mort ou blessé, n’était-ce pas la même chose ? De toute manière, l’émissaire des naufragés n’arriverait pas à son but, et le secours ne viendrait pas.

Avoir arrêté le courrier de ses compagnons d’infortune, c’était quelque chose. Ce n’était pas tout. Pour que Jack Lindsay devînt le maître de l’un d’eux, il fallait que leur troupe tout entière tombât en son pouvoir.

Jack Lindsay disparut derrière un mouvement de dunes, poursuivant l’achèvement de l’oeuvre commencée.

Robert – cadavre ou blessé ? – gît sur le sable. Depuis qu’il est tombé à cette place, une nuit s’est écoulée, le soleil a décrit dans le ciel sa courbe diurne jusqu’à sa chute dans l’horizon, puis une seconde nuit a commencé qui s’achève, car déjà une lueur vague rougeoie le ciel à l’Orient.

Pendant ces longues heures, pas un mouvement n’est venu dire s’il reste à Robert un souffle de vie. D’ailleurs, vivrait-il, le soleil, en versant sur lui pour la deuxième fois ses rayons enflammés, va certainement marquer son dernier jour.

Mais, quelque chose a bougé auprès du corps immobile. Un animal, dont on ne saurait reconnaître l’espèce dans l’ombre encore épaisse, s’agite et gratte le sable sur lequel le visage repose. L’air, désormais, peut librement arriver jusqu’aux poumons, s’ils ont encore la faculté de respirer.

Le résultat de ce changement ne se fait pas attendre. Robert pousse quelques gémissements confus, puis essaie de se soulever. Une douleur cruelle dans le bras gauche le rejette haletant sur le sol.

Cependant, il a eu le temps de reconnaître son sauveur.

« Artimon ! » soupira-t-il, près de s’évanouir de nouveau.

À l’appel de son nom, Artimon a répondu par des jappements délirants. Il se multiplie, il s’empresse. Sa langue moite et tiède se promène sur le visage du blessé, qu’il débarrasse de l’amalgame de sable et de sueur qui s’y est accumulé.

Maintenant, la vie afflue dans le coeur de Robert. Le sang se presse dans ses artères, ses tempes battent, les forces reviennent au galop. En même temps, le souvenir renaît, et il se rappelle les circonstances de sa chute.

Avec précautions, cette fois, il renouvelle son effort, et, bientôt, le voilà à genoux. Puis il se traîne au bord de la mer, et la fraîcheur de l’eau achève de le ranimer.

Le jour s’est complètement levé. Au prix de mille peines, il réussit alors à se dévêtir, et il examine sa blessure. Elle n’est pas grave. La balle s’est aplatie sur la clavicule sans la briser, et elle tombe à la première tentative. L’écrasement d’un nerf a seul causé l’effroyable douleur, et l’évanouissement n’a été prolongé que par la perte de sang et la diminution de respiration produite par le sable. Avec lucidité, Robert comprend tout cela, et, méthodiquement, il bande sa blessure à l’aide de son mouchoir mouillé d’eau salée. Déjà une souplesse relative est revenue au membre meurtri. N’était la faiblesse qui le terrasse encore, Robert serait capable de reprendre sa route.

Cette faiblesse, il faut la dompter, et Robert procède sur-le-champ à son premier repas, qu’il partage avec Artimon.

Mais Artimon semble n’accepter qu’à regret la nourriture offerte. Il va, vient, agité par une évidente inquiétude. Son compagnon est, à la fin, frappé de ces allures insolites. Il prend le chien dans ses bras, lui parle, le caresse... et tout à coup aperçoit un papier noué au collier de l’animal.

« Camp envahi. Faits prisonniers par les Maures. Pip. » Voilà la terrifiante nouvelle que Robert apprend, dès qu’il a fébrilement ouvert le billet.

Prisonniers des Maures ! Alice aussi, par conséquent ! Et aussi Roger ! Et aussi Dolly !

En un instant, Robert a empaqueté le reste de ses vivres. Il est debout. Il n’y a plus de temps à perdre. Il doit marcher. Il marchera. La nourriture absorbée lui a rendu la force, que décuple la volonté.

« Artimon ! » commande Robert prêt à partir.

Mais Artimon n’est plus là, et Robert, en regardant autour de lui, n’aperçoit plus qu’un point imperceptible qui s’éloigne, diminuant, à fond de train, le long de la mer. C’est le chien qui, sa mission remplie, va en rendre compte à qui de droit. La tête basse, la queue entre les jambes, le dos rond, il déboule, sans un arrêt, sans une distraction, de toute la vitesse de ses pattes, vers l’idée fixe, vers le maître.

« Brave bête ! » murmure Robert en se mettant en route.

Machinalement, il jette un coup d’oeil sur sa montre et s’aperçoit avec surprise qu’elle s’est arrêtée à une heure trente-cinq. Du soir ou du matin ? Il se rappelle fort bien pourtant l’avoir remontée peu avant la traîtresse attaque de Jack Lindsay. Son petit coeur d’acier a donc dû battre une nuit, puis un jour entiers, et c’est seulement la nuit suivante qu’en a cessé le tic-tac régulier. À cette pensée, Robert sent des gouttes de sueur perler sur son front. Ainsi

donc, il aurait été immobilisé pendant près de trente heures ! Tombé le soir du 9 juillet, c'est le matin du 11 qu'il se serait réveillé. Que vont devenir tous ceux qui espèrent en lui ?

Mais c'est la raison nouvelle de se hâter, et Robert presse le pas, après avoir réglé sa montre sur le soleil qui indique approximativement cinq heures du matin...

Jusqu'à onze heures, il marche ainsi, puis il s'accorde un bref repos, et s'endort d'un sommeil réparateur, la tête à l'ombre d'une touffe de palmiers nains. Ce sommeil lui fait le plus grand bien. Quand il se réveille, à quatre heures, il est énergique et fort comme autrefois. Il repart, et, jusqu'à dix heures du soir, ne s'arrête plus.

Cela fait douze heures de marche, pendant lesquelles il a dû franchir au moins soixante-dix kilomètres.

Le lendemain, il recommence, et va toujours sans se lasser. Mais cette journée est plus dure que celle de la veille. La fatigue accable le courageux marcheur. Par accès violents, la fièvre l'assaille et sa blessure le fait cruellement souffrir.

Après sa sieste du milieu du jour, il a peine à se remettre en route. Des éblouissements le font vaciller. Il va néanmoins, laissant derrière lui les kilomètres, dont chacun ajoute un supplice au précédent.

Enfin, dans le crépuscule, des masses sombres apparaissent. C'est la région des gommiers. Robert atteint ces arbres, tombe épuisé au pied de l'un d'eux, et s'endort d'un sommeil profond.

Quand il s'éveille, le soleil est déjà haut sur l'horizon. On est au 13 juillet, et Robert se reproche d'avoir si longtemps dormi. C'est là du temps perdu qu'il lui faudra regagner.

Hélas ! comment le regagner, avec cette faiblesse qui le terrasse ? Ses jambes sont molles, sa langue sèche, sa tête lourde. La fièvre le dévore. Son bras est immobilisé dans l'enflure de l'épaule. Qu'importe ! il marchera, sur les genoux s'il le faut.

À l'ombre du gommier, au pied duquel il s'est étendu la veille, Robert contraint à la nourriture son estomac révolté. Il faut manger pour être fort, et, fermement, il dévore son dernier morceau de biscuit, il avale sa dernière goutte d'eau.

Désormais, il ne s'arrêtera plus avant d'avoir touché le but.

Il est deux heures de l'après-midi. Parti à six heures du matin, Robert poursuit sans trêve son interminable chemin. Depuis longtemps déjà, il comprend qu'il se traîne, et qu'il gagne à peine un kilomètre par heure. N'importe ! il va toujours, ayant résolu de lutter tant qu'il lui resterait un souffle de vie.

Mais, voici que la lutte devient impossible. Les yeux du malheureux papillotent, et tout un kaléidoscope danse devant ses prunelles dilatées. Les pulsations de son coeur diminuent de force et s'espacent. L'air manque à sa poitrine. Robert peu à peu se sent glisser le long du gommier contre lequel il s'est désespérément appuyé.

À ce moment – c'est une hallucination de la fièvre sans doute – il croit voir passer sous le couvert une troupe nombreuse. Les fusils brillent. La blancheur des casques de liège renvoie les rayons du soleil.

« À moi ! À moi ! » crie Robert.

Hélas ! la voix même lui manque. Si la troupe qu'il se figure apercevoir existe, nul ne l'entend de ceux qui la composent et qui poursuivent imperturbablement leur chemin.

« À moi ! » murmure encore Robert, qui s'écroule enfin sur le sol, définitivement vaincu.

Ce moment où Robert succombait ainsi sur la dévorante terre d'Afrique était précisément celui qu'il avait, en partant, fixé pour son retour. Les naufragés n'avaient pas oublié le rendez-vous qu'il leur avait donné, et ils comptaient les heures en attendant le salut.

Aucun changement notable ne s'était fait dans leur situation, depuis qu'ils étaient tombés au pouvoir des Maures. Le camp était toujours à sa place auprès de la Santa-Maria échouée.

Dès que le capitaine Pip comprit quel nouveau malheur frappait le troupeau humain dont il avait assumé la garde, il n'essaya pas une résistance inutile. Docilement, il se laissa parquer

avec tous les autres en une foule confuse qu’enserra un triple cercle d’Africains en armes. Il ne connut même pas la colère contre les deux matelots de garde, lors de la surprise, qui s’étaient si malheureusement acquittés de leur mission. Le mal était fait. À quoi eût servi de récriminer ?

Le capitaine Pip chercha uniquement si, dans cette situation désespérée, il ne pouvait pas faire quelque chose d’utile pour le salut général. Il lui apparut aussitôt qu’il serait bon d’instruire Robert des derniers événements, s’il existait un moyen de lui faire parvenir cette communication. Or, ce moyen, le capitaine l’avait à sa disposition, et il se résolut à l’employer sans attendre.

Dans l’ombre, il griffonna un billet, et l’attacha au collier d’Artimon, sur le museau duquel il mit gravement un grave baiser. Puis, lui ayant fait sentir un objet appartenant à Robert, il reposa le chien à terre, et lui indiqua la direction du sud, en l’excitant de la voix.

Artimon partit comme une flèche, et, en moins d’une seconde, disparut dans la nuit.

C’était là un gros sacrifice qu’avait fait le pauvre capitaine. Exposer ainsi son chien ! Il eût certes mieux aimé s’exposer lui-même. Pourtant, il n’avait pas hésité, jugeant indispensable de porter à la connaissance de Robert des événements qui modifieraient peut-être ses projets.

Il n’importe. Les dernières heures de la nuit furent pénibles pour le capitaine, dont la pensée courait avec son chien le long des grèves battues par l’Atlantique.

Le jour en se levant montra toute l’étendue du désastre. Le camp était ravagé, les tentes renversées ; les caisses du retranchement éventrées laissaient voir leur contenu. Tout ce qui appartenait aux naufragés était réuni en un tas qui représentait désormais le butin du vainqueur.

Au-delà du camp, le spectacle était plus triste encore. Sur le sable, que rasait la lumière frisante de l’aube, deux corps étendus se détachaient énergiquement en sombre, et, dans ces deux cadavres, le capitaine reconnut en soupirant les deux marins qu’il fut heureux alors de n’avoir pas accusés en son âme. Au milieu de la poitrine de tous deux, presque à la même place un poignard était fiché jusqu’à la garde.

Dès que le jour fut complet, il y eut une certaine agitation parmi les Africains. Bientôt l’un d’eux, le cheikh sans doute, se détacha des autres et se dirigea vers le groupe des naufragés. Le capitaine aussitôt se porta à sa rencontre.

« Qui es-tu ? demanda le cheikh en mauvais anglais.

– Le capitaine.

– C’est toi qui commandes à ces gens ?

– Aux marins, oui. Les autres sont des passagers.

– Passagers ? répéta le Maure d’un air indécis... Emmène avec toi ceux qui t’obéissent. Je veux parler aux autres », reprit-il après un silence.

Mais le capitaine ne bougeait pas.

« Que veux-tu faire de nous ? » osa-t-il interroger avec calme.

Le Maure fit un geste évasif.

« Tu le sauras tout à l’heure, dit-il. Va. »

Le capitaine, sans insister davantage, exécuta la consigne. Bientôt ses hommes et lui formèrent un groupe séparé de celui des touristes.

Au milieu de ceux-ci, le cheikh passait lentement, et l’un après l’autre il les interrogeait avec une étrange insistance. Qui était celui-ci ? Quel était son nom ? son pays ? sa fortune ? Avait-il laissé de la famille derrière lui ? C’était un véritable questionnaire qu’il répétait sans se lasser, et auquel chacun répondait à sa guise, les uns disant tout bonnement la vérité, d’autres amplifiant leur situation sociale, d’autres se faisant plus pauvres que de raison.

Quand vint le tour des passagères américaines, Roger répondit pour elles, et pensa bien faire en leur donnant le plus d’importance possible. À son estime, c’était là le meilleur moyen de sauvegarder leur existence. Mais le cheikh l’interrompit dès les premiers mots.

« Ce n’est pas à toi que je parle, dit-il sans brutalité. Ces femmes sont-elles donc muettes ? »

Roger resta un instant interloqué.

« Es-tu leur frère ? leur père ? leur mari ?

– Celle-ci est ma femme », crut pouvoir se permettre d’affirmer Roger en désignant Dolly.

Le Maure fit un geste de satisfaction.

« Bon ! dit-il. Et celle-là ?

– Est sa soeur, répondit Roger. Toutes deux sont de grandes dames dans leur pays.

– Grandes dames ? insista le Maure, pour lequel ces mots parurent dénués de signification.

– Oui, des grandes dames, des reines.

– Reines ? répéta encore le cheikh.

– Enfin, leur père est un grand chef », expliqua Roger à bout d’images.

Cette dernière, d’ailleurs, parut avoir l’effet désiré.

« Oui ! Général, général, traduisit librement le Maure d’un air satisfait. Et quel est le nom de la fille du grand chef ?

– Lindsay, répondit Roger.

– Lindsay ! répéta le Maure, qui, pour une raison mystérieuse, paraissait se plaire à la consonance de ces syllabes, Lindsay ! Bon, ça ! » ajouta-t-il, en passant au prisonnier suivant, non sans adresser un geste aimable à Roger de Sorgues et à ses deux protégées.

Le prisonnier suivant n’était autre que Thompson. Combien diminué de son importance, l’infortuné administrateur général ! Aussi timide que jadis exubérant, il se faisait maintenant le plus petit possible.

« Que portes-tu là ? lui demanda le cheikh brusquement.

– Là ? balbutia Thompson démoralisé.

– Oui... Ce sac... Donne ! » commanda le Maure, en mettant la main sur la précieuse sacoche que Thompson avait en bandoulière.

Celui-ci fit instinctivement un mouvement en arrière. Deux Africains s’élancèrent aussitôt, et Thompson se vit soulagé, en un clin d’oeil, de son cher fardeau, sans qu’il osât pousser plus avant une inutile résistance.

Le cheikh ouvrit la sacoche conquise. Ses yeux brillèrent de plaisir.

« Bon ! Très bon ! » s’écria-t-il.

Absolument anéanti, son prisonnier était loin d’être du même avis.

Faisant suite, comme de juste, à Thompson, Van Piperboom – de Rotterdam – arrondissait sa vaste corpulence. Il ne semblait pas ému. Paisiblement, il réduisait en fumée d’énormes quantités de tabac, ses petits yeux curieusement ouverts sur les alentours.

Le cheikh, un long instant, considéra le géant blond avec une évidente admiration.

« Ton nom ? demanda-t-il enfin.

– Ik begrijp niet wat. U van mij wilt, Mynheer de Cheik, maar ik veronderstel dat u wenscht te weten welke mijn naam is en uit welk land ik ben. Ik ben de Heer Van Piperboom, en woom te Rotterdam, een der voornaamste steden van Nederland. »

Le cheikh tendit l’oreille.

« Ton nom ? insista-t-il.

– Ik ben de Heer Van Piperboom uit Rotterdam, répéta Van Piperboom, qui ajouta mélancoliquement :

– Overigens, waartoe dient het, u dit te zeggen ? Het is blijkbaar, dat ik toch maar Hebreeuwsch voor u spreek, zooals ik dit voor de anderen ook doe. »

Le cheikh haussa les épaules et continua sa tournée, sans daigner répondre au gracieux salut de l’incompréhensible Hollandais.

La répétition des mêmes questions ne le lassait pas. À tous, il les posait, écoutant attentivement les réponses. Nul n’échappa à sa patiente enquête.

Cependant, fut-ce par une inexplicable distraction, fut-ce de propos délibéré, il en est un qu’il négligea d’interroger, et celui-là c’était Jack Lindsay.

Alice, en suivant des yeux la file des naufragés, avait eu la surprise d’apercevoir son beau-frère confondu avec les autres. Dès lors, elle ne l’avait plus quitté des yeux, et elle remarqua avec inquiétude qu’il n’était pas soumis à la règle commune.

L’absence certaine de Jack Lindsay, son retour, l’indifférence du cheikh maure, cet ensemble de faits jeta dans l’âme d’Alice un trouble que toute son énergie eut peine à dompter.

L’interrogatoire terminé, le cheikh se retirait parmi les siens, quand le capitaine Pip lui barra audacieusement le passage.

« Veux-tu me dire maintenant ce que tu comptes faire de nous ? » lui demanda-t-il de nouveau avec un flegme que rien n’était capable d’entamer.

Le cheikh fronça le sourcil, puis, à la réflexion, secoua la tête avec nonchalance.

« Oui, dit-il. À ceux qui pourront payer rançon, la liberté sera rendue.

– Et les autres ?

– Les autres !... » répéta le Maure.

D’un geste large il montra l’horizon.

« La terre d’Afrique a besoin d’esclaves, dit-il. Les jeunes ont la force et les vieux la sagesse. »

Parmi les naufragés, ce fut une explosion de désespoir. Ainsi donc, la mort ou la ruine, voilà ce qui les attendait.

Au milieu de l’abattement général, Alice gardait intact un courage qu’elle puisait dans sa confiance absolue en Robert. Il atteindrait les avant-postes français. Il délivrerait à l’heure dite ses compagnons de naufrage. Sur ce point, pas un doute ne s’élevait en elle.

Une certitude possède naturellement une grande force de persuasion, et sa foi entêtée fit renaître un peu d’espoir dans ces âmes déprimées.

Quelle n’aurait donc pas été sa confiance, déjà si complète, si elle avait été à la place du capitaine Pip. Vers huit heures du matin, celui-ci, avec une joie désordonnée qu’il refoula soigneusement, avait vu revenir Artimon, dont le retour passa aussi inaperçu que le départ.

D’ailleurs, Artimon était loin d’être une bête. Au lieu d’accourir au grand galop comme un fou, il avait longtemps rôdé autour du camp sans avoir l’air de rien, avant de s’y glisser cauteleusement. Pourquoi les Maures se seraient-ils inquiétés de ce toutou en train de faire aux alentours une petite promenade matinale ?

Le capitaine saisit avidement le chien dans ses bras et, sous le coup de l’émotion qui lui gonflait le coeur, gratifia l’intelligent animal de cette même caresse dont il l’avait réconforté au départ, et à laquelle jusqu’ici il ne l’avait pas habitué. D’un coup d’oeil, il avait constaté la disparition du billet, parvenu par conséquent à son adresse, et il avait tiré de ce fait des conclusions favorables quant à l’issue de l’aventure.

Une réflexion pourtant gâta bientôt sa joie. Parti à une heure et revenu à huit heures du matin, Artimon avait donc mis sept heures à franchir, aller et retour, la distance séparant les naufragés de Robert Morgand. Celui-ci, après un jour et demi de voyage, était donc éloigné de trente kilomètres tout au plus. Il y avait là un mystère bien propre à tracasser l’âme la mieux équilibrée, mystère dont le capitaine eut soin de ne pas entretenir ses compagnons.

Ceux-ci, peu à peu réconfortés, retrouvaient lentement l’espoir que l’âme humaine n’abandonne qu’avec la vie, et les journées du 12 et du 13 juillet passèrent assez facilement.

Ces journées, les Maures les employèrent à vider complètement la Santa-Maria et même à démonter du navire tout ce qui était démontable. Les morceaux de fer, les outils, les vis, les boulons constituaient pour eux autant de trésors inappréciables, qui s’élevaient sur la grève en un amas grandissant pour être ultérieurement répartis sur les méhara de la troupe.

Le 14 juillet, ce travail fut achevé, et les Maures se livrèrent à une série de préparatifs annonçant un prochain départ. Évidemment, dès le lendemain, il faudrait quitter la grève, si, d’ici là, on n’était pas délivré.

Cette journée du 14 parut longue aux malheureux naufragés. Depuis la veille, Robert, d’après sa promesse, aurait dû être de retour. Même en faisant entrer en ligne de compte toutes les difficultés d’un pareil voyage, le retard commençait à devenir anormal. À l’exception du capitaine qui n’avait garde de donner ses raisons et laissait ses compagnons user inutilement leurs yeux à fouiller l’horizon du sud, on se montrait surpris. On fut bientôt irrité et on ne se gêna pas pour accuser Robert. Pourquoi, après tout, serait-il revenu ? Maintenant qu’il était très probablement en sûreté, il aurait été bien sot de s’exposer à de nouveaux dangers.

L’âme d’Alice ne connaissait pas cette ingratitude et cette faiblesse. Que Robert eût trahi, un tel soupçon ne se discutait même pas. Mort ? Cela, oui, peut-être... Mais aussitôt, quelque chose protestait en elle contre la possibilité d’une pareille hypothèse, et, pour l’avoir admise un instant, elle retrouvait plus affermie sa confiance inébranlable et superbe dans le bonheur et dans la vie.

Pourtant, toute la journée du 14 passa sans donner raison à son optimisme, et il en fut de même de la nuit suivante. Le soleil du 15 juillet se leva, sans qu’aucune modification fût apportée à la situation des naufragés.

À l’aube, les Maures avaient chargé les chameaux, et, dès sept heures du matin, le cheikh donna le signal du départ. Un peloton de cavaliers en avant-garde, les autres suivant sur deux files, il fallut se résigner à obéir.

Entre la double rangée de leurs geôliers, prisonniers et prisonnières allaient à pied, en une ligne unique, réunis les uns aux autres par une longue corde entourant les cous et serrant les poignets. Toute évasion dans ces conditions était impossible, en admettant que le désert mortel dont on était environné n’eût pas été une barrière suffisante.

Le capitaine Pip, qui s’avançait en tête, s’arrêta résolument dès les premiers pas, et, s’adressant au cheikh accouru : « Où nous emmenez-vous ? » lui demanda-t-il avec fermeté.

Pour toute réponse, le cheikh leva sa matraque et en frappa son prisonnier au visage.

« Marche, chien ! » cria-t-il.

Le capitaine, dont le sang coulait, n’avait pas bronché. De son air flegmatique, il refit la question.

De nouveau, la matraque se leva. Mais, considérant l’énergique visage de celui qui l’interrogeait, puis la longue file des prisonniers qu’il lui fallait conduire et dont la révolte n’eût pas été sans lui créer de sérieux embarras, le cheikh abaissa l’arme menaçante.

« À Tombouctou ! » répondit-il, tandis que le capitaine, satisfait, consentait à se remettre en route.

XIV

QUITTES !

A Tombouctou ! C’est-à-dire dans cette ville où semblent se centraliser tous les mystères de la mystérieuse Afrique, dans cette ville aux portes infranchissables pendant des siècles, qui, peu de mois plus tard, devaient pourtant s’ouvrir devant les colonnes françaises.

Mais le Maure ne pouvait prévoir l’avenir et conduisait ses prisonniers au centre légendaire de toutes les transactions du désert, au grand marché des esclaves.

En réalité, il était peu probable qu’il les amenât lui-même à destination. Les pilleurs d’épaves qui infestent les côtes de l’Atlantique s’éloignent rarement à une telle distance de la mer. Vraisemblablement, la bande des Maures, ainsi que cela se fait d’ordinaire, vendrait, à mi-chemin, ses prisonniers à quelque caravane de Touareg, sous la garde desquels s’achèverait le voyage.

Ce détail n’avait, au surplus, qu’une bien mince importance pour les misérables naufragés. Que ce fût sous la conduite d’un cheikh maure ou d’un cheikh targui, c’étaient, dans tous les cas, plus de quinze cents kilomètres à franchir, et un tel parcours exigerait au moins deux mois et demi. De ceux qui partaient, combien arriveraient au but ? Combien jalonneraient de leurs os blanchis la longue route déjà si souvent jalonnée ?

La première journée ne parut naturellement pas trop pénible. On était reposé, l’eau était abondante et saine. Mais il n’en serait plus de même, quand la succession des lieues ferait saigner les pieds fatigués et meurtris, quand on n’aurait plus, pour calmer la soif allumée par un soleil de feu, qu’une eau corrompue et parcimonieusement distribuée.

Hamilton et Blockhead, du moins, ne connaîtraient pas ces tortures et leur échapperaient par la mort. Mal remis encore de leur fièvre, à peine entrés en convalescence, la force leur manqua dès le début. Déjà, le matin, ils avaient éprouvé la plus grande peine à faire l’étape, et ils s’étaient laissés tomber comme des masses au moment de la sieste. Mais, l’après-midi, ce fut bien autre chose. Leurs membres engourdis refusèrent tout service, et, au bout de quelques kilomètres, il leur devint impossible de faire un pas de plus.

À partir de cet instant, un martyre incessant commença pour eux et pour leurs compagnons. Tombant presque à chaque pas, se relevant pour retomber aussitôt, ils étaient tramés par le reste de la colonne. Le soir, au moment de la halte définitive, ils ressemblaient plus à des cadavres qu’à des créatures vivantes, et nul ne douta que le lendemain ne fût leur dernier jour.

Fort heureusement, les autres naufragés supportaient mieux l’épreuve.

En tête, ainsi qu’il a été dit, s’avançait le capitaine Pip, un peu désorienté au milieu de ces dunes semblables à des vagues qu’un navire n’aurait pu entrouvrir sous son étrave. Le capitaine espérait-il toujours ? C’était probable, car un caractère de cette trempe ne saurait, dans aucune circonstance, être accessible au désespoir. Son visage, aussi fermé et froid que de coutume, ne donnait d’ailleurs aucune indication à cet égard. Au surplus, il n’en était pas besoin. Son aspect eût suffi à gonfler de courage le coeur du plus lâche.

La plaie du coup de matraque avait séché toute seule au soleil. Du sang, qui d’abord en avait abondamment coulé, la moustache, la poitrine et l’épaule étaient devenues rougeâtres. Certains eussent pu avoir l’air terrible ainsi. Mais telle n’était pas la caractéristique du capitaine, dont tout l’être ne disait que l’invincible volonté. Le premier de ses marins, il marchait d’un pas ferme comme son âme, et, rien qu’à le voir, on se sentait gagné par son énergie et son espérance tenace.

Depuis son dernier dialogue avec le cheikh, il n’avait pas prononcé vingt paroles, et encore ces rares confidences avaient-elles été adressées exclusivement au fidèle Artimon, qui, la langue pendante, trottinait à côté de son maître.

« Master ! » avait d’abord simplement dit le capitaine, d’une voix pleine de tendresse que le chien avait parfaitement su discerner.

Puis, une demi-heure plus tard, le capitaine s’était montré plus explicite.

Après avoir préalablement louché d’une effrayante manière et craché avec mépris dans la direction du cheikh :

« Master ! avait-il formulé du ton le plus affirmatif, nous sommes dans une péripétie, par la barbe de ma mère ! »

Et Artimon de secouer ses longues oreilles, comme contraint à une fâcheuse approbation.

Depuis, le capitaine n’avait plus ouvert la bouche. De temps en temps, l’homme regardait le chien et le chien regardait l’homme, voilà tout. Mais que ces regards valaient de discours !

À l’étape, Artimon s’assit sur son derrière, quand son maître s’étendit sur le sable. Et celui-ci partagea avec son chien sa maigre pitance et l’eau qui lui fut parcimonieusement distribuée.

Après le capitaine, venaient l’état-major, l’équipage et les serviteurs divers du Seamew défunt, se suivant dans un classement qui n’avait rien de hiérarchique. Que pensaient-ils, ceux-là ? En tout cas, ils subordonnaient leurs opinions personnelles à celles du commandant qui avait la charge de penser pour tous. Tant que le chef aurait confiance, ils ne désespéreraient pas. L’ordre d’agir, s’il devait être donné, les trouverait prêts, à quelque moment qu’il arrivât.

Au dernier matelot, succédait le premier passager, auquel faisait suite la longue file de ses compagnons.

Les femmes, pour la plupart, pleuraient ou se lamentaient à mi-voix, et surtout les épouses et les filles d’Hamilton et de Blockhead, assistant, impuissantes, à l’agonie de leurs pères et de leurs maris.

Les hommes se montraient plus fermes en général, chacun traduisant son énergie dans la forme particulière à son caractère. Si Piperboom avait faim, Johnson avait soif. Si le clergyman Cooley puisait dans la prière un secours efficace, Baker par contre ne décolérait pas, et ne cessait de mâchonner les plus terrifiantes menaces. Quant à Thompson, l’âme en déroute, il pensait uniquement à la sacoche qui lui avait été subtilisée.

Roger, lui, trouvait encore la force de l’ironie. Placé près de Dolly, il s’acharnait à relever le moral de la jeune fille en la faisant rire, par la contagion d’une gaieté héroïquement simulée.

En premier lieu, abordant son sujet habituel, il avait daubé largement sur l’imprévu de cet invraisemblable voyage. Au fond, rien était-il plus comique que le spectacle de ces gens, partis faire un petit tour à Madère, en train de se transformer en explorateurs du Sahara ? Dolly n’ayant pas paru goûter toute la finesse de ce comique un peu spécial, Roger, piqué au jeu et jurant de faire oublier à la jeune fille les tristesses de la route, était bravement entré dans le vaste champ du calembour. Depuis lors, c’était un feu roulant de coq-à-l’âne, plus ou moins hilarants, de mots plus ou moins bien venus, pour lesquels tout lui était bon, le cheikh, les Maures, le Sahara, le ciel et la terre, si bien qu’enfin un frais éclat de rire vint le récompenser de tant d’efforts. Roger conclut alors que tout cela n’était pas sérieux, que le coup de main de ces moricauds, à si faible distance du Sénégal, constituait une folie, que l’on serait délivré le lendemain au plus tard, et que, d’ailleurs, on se délivrerait très bien soi-même au besoin.

Comment Dolly n’aurait-elle pas eu confiance en d’aussi consolantes affirmations ? La situation pouvait-elle être réellement grave, quand Roger plaisantait d’un coeur si léger ! D’ailleurs elle n’avait qu’à regarder sa soeur, pour que ses dernières inquiétudes fussent dissipées.

Alice ne plaisantait pas, elle, car ce n’était pas sa manière, mais sur son visage éclatait la sérénité de son âme. Malgré le départ de la caravane, malgré le temps qui s’écoulait, malgré tout, elle ne doutait pas de la délivrance. Oui, le salut viendrait. Roger avait raison de l’affirmer, et tout ceci n’était qu’une épreuve qui resterait sans durée.

Soutenue, portée par ces deux volontés, Dolly ignora le découragement, et quand, le soir, elle s’endormit à l’abri d’une tente, que le cheikh, pour des motifs de lui connus, avait fait dresser spécialement pour ses deux prisonnières, elle avait la certitude de se réveiller dans la liberté.

L’aube, pourtant, la réveilla prisonnière. Les sauveurs attendus n’étaient pas venus pendant la nuit, et une nouvelle journée commençait qui allait ajouter d’autres kilomètres de sable entre les naufragés et la mer.

Pourtant, à leur grand étonnement, le signal du départ ne leur fut pas donné à l’heure de la veille. Le soleil s’éleva sur l’horizon, atteignit le zénith, sans qu’aucun préparatif parût être fait parmi l’escorte.

Quelle pouvait être la cause de cette prolongation imprévue de la halte ? À cet égard, toutes les suppositions étaient permises, mais, seule, Alice possédait les éléments d’une hypothèse plausible.

Réveillée la première, ce matin même, elle avait aperçu Jack Lindsay et le cheikh en conférence. Écouté avec ce calme particulier aux Orientaux, Jack parlait en mettant dans son discours toute l’animation dont son caractère sombre était susceptible. Évidemment, il cherchait à prouver quelque chose, il plaidait. Au demeurant, le cheikh et lui semblaient être les meilleurs amis du monde, et, si invraisemblable que cela fût, Alice eut le sentiment qu’ils avaient eu des relations antérieures.

Et en vérité sa perspicacité ne l’égarait pas. Oui, le cheikh et Jack Lindsay se connaissaient.

Après avoir vu Robert tomber, Jack, qui, ne pouvant prévoir l’intervention d’Artimon, considérait son ennemi comme mort, s’était empressé de poursuivre la réalisation du plan qu’il avait formé.

Ce plan était d’une monstrueuse simplicité.

Puisqu’il lui était interdit d’atteindre isolément sa belle-soeur, trop bien protégée au milieu de ses compagnons, sans s’exposer lui-même à des représailles, il frapperait tout le monde. Il avait, en conséquence, commencé par supprimer Robert, puis, ayant ainsi rendu impossible l’arrivée de tout secours, il s’était aventuré dans le désert en quête d’alliés. Sur cette côte parcourue par des pillards, que les naufragés attirent, comme les batailles attirent les corbeaux, il rencontrerait sûrement quelque bande, dût-il pour cela sillonner plusieurs jours le désert.

Il n’avait pas eu si longtemps à attendre. Avant la fin du jour suivant, assailli à l’improviste par une dizaine de Maures Oulad-Delim, il s’était vu traîner devant le cheikh avec lequel il conversait maintenant, et réduit à une captivité qui mettait le comble à ses voeux.

Cet Oulad-Delim, qui comprenait un peu l’anglais, avait aussitôt essayé d’interroger son prisonnier dans cette langue, et celui-ci avait répondu aux questions de la meilleure grâce du monde. Il avait dit son nom : Jack Lindsay, en ajoutant qu’à peu de distance se trouvait un grand nombre d’Européens, parmi lesquels sa propre femme, qui, puissamment riche, paierait volontiers une forte rançon pour la commune délivrance d’elle-même et de son mari.

Mis de cette façon sur la piste, les Maures avaient envahi le camp, et Roger, dans une bonne intention, avait, en somme, confirmé les premiers renseignements donnés par Jack Lindsay. Ainsi s’expliquait la satisfaction du cheikh en entendant le nom de l’une de ses prisonnières et la nouvelle assurance de la richesse de sa famille. Ainsi s’expliquait aussi qu’il eût conçu assez de confiance dans les affirmations du prétendu mari de celle-ci, pour se sentir ébranlé par les observations que le fourbe se risquait à lui faire dès le second jour du voyage, au point de prolonger la halte pendant une journée entière.

Patiemment, Jack Lindsay se dirigeait vers son but. Avoir fait tomber la caravane aux mains des Maures ne pouvait lui être profitable, que s’il réussissait à recouvrer personnellement sa liberté.

Il s’était donc risqué à démontrer au cheikh l’illogisme de sa conduite. Il lui avait représenté que, s’il emmenait ainsi tout le monde jusqu’à Tombouctou, personne n’aurait la possibilité de lui verser les rançons auxquelles il lui plairait de tarifer les libertés. En ce qui concernait particulièrement sa femme, à lui, Jack Lindsay, capable, il le répétait, de verser à elle seule une somme considérable, comment se la procurerait-elle quand elle serait hors d’état de communiquer avec l’Amérique et l’Europe ? N’était-il pas plus naturel que l’un des passagers, et de préférence Jack Lindsay, fût, dès maintenant, mené sous escorte jusqu’aux possessions françaises où il lui serait facile de s’embarquer. Il se hâterait alors de réunir la rançon de sa femme, et en même temps celles des autres naufragés, puis il reviendrait dans un endroit fixé, en Tripolitaine par exemple, ou à Tombouctou, ou ailleurs, verser les sommes convenues contre la liberté de tous.

Jack Lindsay avait fait valoir par tous les moyens ces observations très justes en réalité, et il avait eu la joie de les voir accueillies. Le cheikh avait décidé que l’on resterait au repos durant toute cette journée, qu’il occupa à fixer les rançons de ses divers prisonniers.

Jack Lindsay touchait au but. Ces rançons, qu’il irait soi-disant chercher, il se garderait bien de les réunir en réalité. Les naufragés se débrouilleraient comme ils le voudraient. Pour lui, il se contenterait d’aller tout simplement en Amérique, où, tôt ou tard, il parviendrait bien à faire reconnaître le décès de sa belle-soeur, et à en hériter par conséquent, fût-ce au prix de quelques... irrégularités que son habileté, il s’en flattait, saurait bien rendre inoffensives.

Certes, l’idée de laisser derrière lui tant d’accusateurs possibles, et qui pouvaient devenir des accusateurs terribles, si jamais l’un d’eux recouvrait sa liberté, ne lui souriait qu’à demi. Mais il n’avait pas le choix des moyens. D’ailleurs, gardé par les Africains féroces et par le désert, plus féroce encore, un prisonnier s’échappe-t-il jamais ?

Toutefois, une dernière difficulté se dressait devant Jack. S’il voulait partir sans encombre, il fallait nécessairement que son départ eût lieu avec l’assentiment général. Le cheikh, en effet, allait informer les naufragés du chiffre auquel il avait fixé chaque rançon et leur apprendre le nom de l’émissaire choisi. Jack devait donc jouer jusqu’au bout la comédie du dévouement, faire des promesses de circonstance, accepter les lettres de tous, quitte à jeter à l’eau à la première occasion cette correspondance inutile. À cela, pas de difficulté, car Jack estimait avec juste raison que ses compagnons n’avaient aucun motif de le suspecter plutôt qu’un autre.

Malheureusement, il jugeait tout cela moins simple, en pensant à sa belle-soeur. De celle-là aussi le consentement était nécessaire. Il constituait même le consentement principal. Jack réussirait-il à l’obtenir ?

Pourquoi pas ? se disait-il. Et cependant, en se rappelant de quelle façon Alice avait refusé le nom qu’il lui offrait, en songeant à la scène du Curral das Freias, une inquiétude le troublait.

Entre sa belle-soeur et lui, une explication était en tout cas nécessaire. Pourtant, son hésitation était telle, que, durant toute cette journée de repos, il en recula l’instant d’heure en heure. La nuit tombait, quand, se décidant tout à coup à en finir, il franchissait enfin le seuil de la tente où Alice avait trouvé refuge.

Alice était seule. Assise sur le sol, le menton dans la main, elle songeait, à peine éclairée par une rudimentaire lampe à huile, dont la lueur fumeuse mourait avant d’avoir atteint les parois de la tente.

En entendant Jack, elle se redressa brusquement, puis attendit qu’il voulût bien donner l’explication de sa visite. Mais celui-ci était embarrassé. Il ne savait comment entrer en matière. Un long moment, il resta silencieux, sans qu’Alice fît aucun effort pour l’aider à vaincre sa gêne.

« Bonsoir, Alice, dit enfin Jack. Vous m’excuserez de vous importuner à pareille heure. J’ai à vous faire une communication qui ne souffre pas de retard. »

Alice persista dans son silence, sans manifester la moindre curiosité.

« Vous avez remarqué que la caravane n'a pas continué sa route aujourd'hui, reprit Jack avec une timidité croissante, et vous vous en êtes sans doute étonnée. Je l'étais également, quand le cheikh m'a donné ce soir les raisons de sa conduite. »

À ce point, Jack fit une pause, espérant un mot d'encouragement qui ne vint pas.

« Comme vous le savez, poursuivit-il, c'est dans un pur but de lucre que les Maures ont envahi notre camp. Leur objectif est beaucoup moins de nous réduire en esclavage, que de tirer de fortes rançons de ceux qui sont en état d'en verser. Mais ces rançons, il faut encore que l'on puisse se les procurer, et c'est pourquoi le cheikh a décidé de rester ici le temps nécessaire pour envoyer jusqu'aux possessions françaises l'un de nous choisi par lui, qui, au nom des autres naufragés et au sien propre, réunirait les sommes exigées et irait les verser à un endroit fixé contre remise des prisonniers. »

Jack fit inutilement une nouvelle pause, afin de provoquer une interruption.

« Vous ne me demandez pas, suggéra-t-il, qui de nous le cheikh a choisi pour cette mission ?

– J'attends que vous me le disiez, répondit Alice d'une voix calme qui ne rassura pas son beau-frère.

– En effet », dit-il en souriant avec effort.

Toutefois, il considéra que quelques périphrases supplémentaires ne seraient pas superflues.

« Vous devez penser, reprit-il, que l'attention du cheikh s'est portée spécialement sur Dolly et sur vous, après ce que lui a dit M. de Sorgues. Le fait qu'on vous a dressé cette tente suffirait au besoin à vous en convaincre. C'est donc votre rançon, qui sera la plus forte, que le cheikh tient par-dessus tout à recouvrer. D'autre part, il a été très frappé de la similitude de nos noms, et il m'a longuement interrogé à ce sujet. J'ai cru bien faire en me permettant un mensonge analogue à celui de M. de Sorgues. Bref, Alice, afin d'avoir plus de pouvoir pour votre défense, et bien que cela, hélas ! ne soit pas vrai, j'ai dit au cheikh que j'étais votre mari. »

Jack, après avoir prononcé ces mots, guetta un signe d'approbation ou de désaveu. Alice ne fit ni l'un ni l'autre. Elle écoutait, simplement, attendant la conclusion. Cette conclusion, il fallait bien enfin la formuler.

« Certes, s'écria Jack, j'ai été bien surpris du résultat de mon mensonge. Dès qu'il connut les prétendus liens qui nous unissent, le cheikh pensa, et en cela il ne se trompe pas, que j'apporterais à votre délivrance plus de dévouement que pas un de nos compagnons, et il me choisit sur-le-champ pour aller réunir les rançons exigées. »

Ses vaisseaux brûlés, Jack respira largement. Alice n'avait pas bronché.

Décidément, cela marchait tout seul.

« J'espère, continua-t-il d'une voix plus assurée, que vous ne désapprouverez pas le choix du cheikh et que vous consentirez à me confier les lettres et les signatures nécessaires pour me procurer les sommes que je devrai rapporter.

– Je ne vous remettrai pas ces lettres, dit avec froideur Alice, en fixant plus attentivement son beau-frère.

– Pourquoi ?

– Pour deux raisons.

– Ayez la bonté de me les dire, repartit vivement Jack, et discutons-les en bons parents, si vous le voulez bien.

– En premier lieu, déclara Alice posément, sachez que je suis opposée à l'envoi d'un messager quelconque en ce moment. Vous me paraissez oublier que M. Morgand est parti nous chercher du secours.

– Il est parti, mais il ne revient pas, objecta Jack.

– Il reviendra, affirma Alice d’un ton d’invincible certitude.

– Je ne pense pas », dit Jack avec une ironie dont il ne fut pas maître.

Alice se sentit le coeur étreint par une subite angoisse. D’un effort énergique, elle dompta cette faiblesse, et, debout maintenant, bien en face de son misérable beau-frère :

« Qu’en savez-vous ? » dit-elle.

Jack fut effrayé du changement et, prudemment, battit en retraite.

« Rien, c’est évident, balbutia-t-il, rien... Ce ne sont que des pressentiments... Mais, pour moi, je suis persuadé que M. Morgand, qu’il ait ou non échoué dans sa tentative, ne reviendra pas, et que nous n’avons pas de temps à perdre pour essayer de reconquérir notre liberté avec nos seules ressources. »

Alice avait repris tout son calme.

« Je ne suis pas éloignée de croire, dit-elle lentement, que vous possédiez, en effet, des renseignements particuliers sur le voyage héroïque que M. Morgand a entrepris pour le salut commun...

– Que voulez-vous dire ? interrompit Jack d’une voix tremblante.

– Il peut donc se faire, continua imperturbablement Alice, que vous ayez raison et que M. Morgand ait trouvé la mort dans sa tentative. Toutefois, vous me permettrez d’être d’un avis différent. Pour ma part, jusqu’au moment où la longueur du temps écoulé m’aura prouvé mon erreur, j’aurai dans son retour une inébranlable foi. »

La chaleur avec laquelle Alice avait prononcé ces derniers mots montrait que, sur ce point, elle serait irréductible.

« Soit ! accorda Jack. Je ne vois pas, d’ailleurs, en quoi la possibilité du retour de M. Morgand est un obstacle à la combinaison qui m’a été proposée. Quel inconvénient peut-il y avoir à mettre deux chances de notre côté ?

– Je crois vous avoir dit, repartit Alice, que j’avais deux objections à formuler contre votre projet. Je ne vous ai dit que la première.

– Quelle est donc l’autre ?

– La seconde objection, formula Alice en se redressant de toute sa taille, c’est que je blâme formellement le choix du messager. Non seulement je ne favoriserai pas votre départ en vous remettant les lettres que vous me demandez, mais encore je m’y opposerai de tout mon pouvoir, en commençant par réduire votre mensonge à néant.

– Vraiment, Alice, insista Jack, devenu livide en voyant s’écrouler ses projets, quel motif avez-vous d’agir ainsi ?

– Le meilleur de tous, dit Alice. La conviction où je suis que vous ne reviendriez pas. »

Jack, terrifié, recula jusqu’à la paroi de la tente. Ses intentions percées à jour, son plan devenait irréalisable. Il tenta cependant un dernier effort.

« Quelle effroyable accusation, Alice ! s’écria-t-il en cherchant à mettre de la douleur dans sa voix. Que vous ai-je fait pour que vous me suspectiez ainsi ?

– Hélas ! répondit tristement Alice, je me souviens du Curral das Freias ! »

Le Curral das Freias ! Ainsi donc, Alice avait vu, et, depuis lors, avertie, elle avait pu lire, comme dans un livre, dans l’âme malsaine de son beau-frère.

Celui-ci comprit sur-le-champ que la partie était perdue. Il n’essaya pas une justification à l’avance inutile. Tout son coeur de boue lui remonta aux lèvres.

« Soit ! siffla-t-il. Mais je ne conçois pas que vous ayez l’aplomb de me reprocher le Curral das Freias. Sans moi, auriez-vous été sauvée par un beau jeune homme, comme dans les romans ? »

Alice, indignée, dédaigna de répondre au venimeux insulteur. Elle se bornait à le congédier du geste, lorsqu’une voix s’éleva tout à coup du seuil de la tente, que la lumière de la lampe laissait dans une ombre incertaine.

« Ne craignez rien, madame, disait-on. Je suis là. »

Alice et Jack s'étaient retournés en tremblant du côté de cette voix décisive et calme et, soudain, tous deux poussèrent un cri, cri de bonheur pour Alice, rugissement de fureur pour Jack, quand le visiteur inattendu pénétra dans le cercle de lumière.

Robert Morgand était devant eux.

Robert Morgand vivant ! Jack perdit la raison dans l'excès de sa colère.

« Eh ! bégaya-t-il, sa langue paralysée par la rage, c'est le beau jeune homme lui-même ! En quoi une discussion de famille peut-elle intéresser le cicérone Morgand ? »

Robert, toujours calme, fit un pas vers Jack Lindsay. Mais, entre les deux hommes, Alice s'interposa. D'un geste hautain, elle obtint le silence.

« M. le marquis de Gramond a le droit de connaître tout ce qui regarde sa femme, dit-elle en couvrant de ses regards illuminés son beau-frère impuissant.

– Voilà un marquisat bien subit ! ricana celui-ci. C'est sans doute à Tombouctou que vous espérez convoler ? »

Une pensée subite lui traversa l'esprit. Si Robert était là, il ne devait pas y être seul. Le camp, sans doute, était au pouvoir des Français ramenés par lui, et ce qu'avait annoncé Alice cessait, par conséquent, d'être une chimère pour devenir une réalité. À cette pensée, un flot de fureur le souleva de nouveau. Il porta la main à sa ceinture, et l'en retira armée de ce même revolver avec lequel déjà il s'était essayé dans l'assassinat.

« Vous n'êtes pas encore marquise ! » cria-t-il en dirigeant le canon vers Robert.

Mais Alice veillait.

D'un bond, elle s'était élancée sur Jack Lindsay. Avec une force décuplée, elle se cramponnait à son bras, le désarmait.

Le coup partit cependant, mais la balle déviée se perdit à travers le toit de la tente.

« Quittes ! » dit Alice, avec un sourire de triomphe, en jetant le revolver fumant aux pieds de Robert.

Au coup de feu de Jack, d'autres coups de feu répondirent immédiatement. Un ouragan de balles déchira l'air. Des cris éclatèrent, mélange de jurons en plusieurs langues.

Jack Lindsay avait chancelé. Française ou arabe, une balle s'était égarée dans la tente et avait frappé à mort le misérable. À peine eut-il le temps de porter les deux mains à sa poitrine, qu'il s'écroulait sur le sol.

Alice, hors d'état de rien comprendre à ce qui arrivait, se tourna vers Robert, une question sur les lèvres. Les événements ne lui laissèrent pas le loisir de parler.

Comme une trombe, la tente fut emportée, un tourbillon d'hommes passa en hurlant, et, entraînée par Robert qui aussitôt repartit dans l'ombre, Alice se retrouvait au milieu des autres femmes de la caravane. Toutes étaient là, y compris Dolly qui serra sa soeur dans ses bras.

Bientôt d'ailleurs, Robert revenait, suivi du capitaine, de Roger de Sorgues et de tous les autres naufragés. En manquait-il ? Le lendemain seulement, il serait possible de s'en assurer.

Une demi-heure plus tard, après avoir rassemblé ses hommes, placé ses grand-gardes, pris toutes ses précautions contre un retour offensif de l'ennemi, un officier français arrivait, le dernier. Le joyeux sourire de la victoire sur les lèvres, bien en vue dans la lumière éclatante de la lune, il salua les dames d'un geste circulaire, et, s'adressant directement à Robert :

« Les moricauds sont dispersés, mon cher monsieur », dit-il gaiement.

Mais sans attendre un remerciement bien naturel, il s'était élancé.

« Tiens ! de Sorgues ! s'écria-t-il en apercevant Roger. Vous en étiez donc ?

– Comment va, mon cher Beaudoin ? répondit Roger. Et pourquoi n'en aurais-je pas été, s'il vous plaît ?

– Elle est bonne ! » affirma philosophiquement l'officier français en allumant une cigarette.

XV

CONCLUSION

A l'assaut victorieux des soldats français se termine en réalité l'histoire du voyage si bien organisé par l'Agence Thompson and Co. Certes, jusqu'à Saint-Louis, la route fut dure et pénible. Cependant, le butin conquis sur les Maures permit de l'adoucir dans une large mesure. Sur les mehara restés au pouvoir des vainqueurs, on put transporter toute l'eau de la Santa-Maria, et, à mesure que cette eau s'épuisait, donner du repos aux femmes et aux malades. Dans ces conditions de relatif confortable, Hamilton et Blockhead ne tardèrent pas à recouvrer leur santé habituelle et à reprendre leurs caractères respectifs, l'un optimiste, l'autre grognon.

Jack Lindsay était fort heureusement, parmi les Européens, la seule victime que la rapide escarmouche eût coûtée. Les circonstances de sa mort étant demeurées inconnues, les condoléances ne manquèrent pas à Mrs. Lindsay, et celle-ci reçut l'expression unanime de cette sympathie de manière que ce triste drame de famille demeurât un secret.

Aucun autre touriste n'avait été atteint par les balles des Maures, et le dommage se réduisait à deux soldats si légèrement blessés que, moins de trois jours après l'action, ils purent reprendre leur service.

Ce n'est pas que chacun n'eût fait son devoir. La caravane à peine armée des naufragés avait au contraire, sous la conduite du capitaine Pip, apporté un appréciable concours à la petite troupe des soldats français. Tous s'étaient jetés au plus fort de la mêlée, Robert, Roger de Sorgues, Baker, Piperboom, le révérend Cooley, et jusqu'au spleenétique Tigg, dont l'ardeur avait été particulièrement remarquée. Pourquoi défendre si chaudement une vie que l'on juge haïssable ?

« Parbleu ! ne put s'empêcher de lui dire Baker le lendemain de la bataille, il faut avouer que vous tapez ferme pour quelqu'un qui ne tient pas à la vie. C'était pourtant une riche occasion !

– Mais pourquoi diable ne tiendrais-je pas à la vie ? demanda Tigg en manifestant un vif étonnement.

– Le sais-je ? répondit Baker. Je ne connais pas vos raisons. Mais j'aime à croire que vous en aviez de bonnes, le jour où vous êtes entré au Club des Suicidés.

– Moi ! »

Baker, surpris à son tour, considéra son interlocuteur avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Il fut obligé de reconnaître que ces lèvres charnues, ces yeux rieurs, ce visage aux lignes calmes et pondérées, n'avaient rien de bien lugubre.

« Ah çà ! reprit-il, il est pourtant bien exact que vous avez formé le projet de vous tuer ?

– Jamais de la vie !

– Et que vous êtes membre du Club des Suicidés ?

– Mais c'est de la folie ! » se récria Tigg, en regardant avec inquiétude son interlocuteur qu'il crut atteint d'aliénation mentale.

Celui-ci le rassura en lui racontant comment et à la suite de quelles circonstances l'opinion qu'il venait d'exprimer s'était implantée parmi les touristes. Tigg s'amusait énormément.

« J'ignore, dit-il enfin, où le journal avait puisé son information, et qui la lettre T pouvait désigner. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas moi, dont le principal objectif est d'atteindre cent dix ans, et même davantage. »

Cette explication divulguée par Baker égaya fort la caravane. Seules, Miss Mary et Miss Bess Blockhead parurent prendre la chose du mauvais côté.

« Oh ! nous savions bien que ce gentleman... répondit Miss Mary à sa mère qui lui faisait part de la nouvelle.

– ... était un imposteur », acheva Miss Bess, en plissant dédaigneusement les lèvres.

Et toutes deux dirigèrent un regard dénué de bienveillance vers l’ancien objet de leur affection, lequel, au même instant, était engagé avec Miss Margaret Hamilton en un aparté animé, au cours duquel il l’assurait sans doute qu’il n’aurait la vie en haine que s’il ne pouvait la lui consacrer. Mais il était bien improbable que Miss Margaret le réduisît à cette extrémité. Aucun doute n’était possible, en voyant la manière encourageante dont elle l’écoutait.

Sauf les Misses Blockhead, tout le monde était donc heureux dans la caravane, comme cela est naturel quand on a frôlé de si près un aussi épouvantable destin. Robert vivait dans l’air d’Alice, Roger riait du matin au soir avec Dolly, Baker faisait allègrement craquer ses articulations, le révérend Cooley adressait au ciel des prières reconnaissantes, Van Piperboom – de Rotterdam – mangeait. Deux visages seulement demeuraient tristes parmi ces visages joyeux.

L’un promenait un front soucieux au milieu de ses compagnons, en pensant à la disparition d’une certaine sacoche qu’il pleurerait éternellement. L’autre, privé de son ordinaire ration, s’étonnait de ne pas être gris, et il estimait que quelque chose était détraqué dans l’univers où la terre ne tournait plus.

Il y avait là pour Thompson un coup de fortune à tenter. Johnson eût certainement remplacé la sacoche perdue pour une provision des liquides qui lui étaient chers. Malheureusement, la marchandise eût manqué au marchand, le commandant de l’escorte française n’ayant pas compris l’alcool parmi les choses dont il avait jugé le transport nécessaire.

Johnson dut, en conséquence, se priver de ses boissons favorites pendant les vingt jours qui furent employés à atteindre Saint-Louis. Mais aussi, comme il se rattrapa ! À peine au milieu des maisons de la ville, il avait quitté ses compagnons, et, dès le soir, ceux qui le rencontrèrent, reconnurent qu’il regagnait consciencieusement le temps perdu.

Sinon sans peine, ce voyage de retour s’était fait sans danger, sous la protection des baïonnettes françaises. Pas un accident notable ne marqua cette marche de trois cent cinquante kilomètres à travers le Sahara.

À Saint-Louis, les secours ne manquaient pas, et tout le monde s’ingénia à réconforter ces touristes si cruellement éprouvés. Mais ils avaient hâte d’être rentrés dans leur pays et dans leurs demeures, et bientôt un confortable paquebot emporta les administrés de l’Agence Thompson, ainsi que leur infortuné administrateur général.

Moins d’un mois après avoir si heureusement échappé aux Maures et aux Touareg, ils débarquaient tous en sûreté sur le quai de la Tamise.

Thompson eut à ce moment une véritable satisfaction. Il fut enfin débarrassé de Piperboom. Le placide Hollandais, dont personne ne pouvait se vanter d’avoir jamais connu les impressions, « lâcha » son administrateur dès qu’il eut sous les pieds le pavé de Londres. Sa valise à la main, il disparut dans la première rue, emportant son mystère.

À son exemple, les autres touristes se dispersèrent, retournant à leurs plaisirs ou à leurs affaires.

Le révérend Cooley retrouva intact le troupeau de fidèles qui pleurait déjà son pasteur.

Le capitaine Pip, toujours suivi d’Artimon à son poste réglementaire, Mr. Bishop, Mr. Fliship et les autres marins, ne reprirent terre que pour repartir bientôt sur la mer incertaine, et Mr. Roastbeaf et Mr. Sandweach ne tardèrent pas à se remettre au service de passagers tantôt contents ou mécontents.

Cependant, avant de reconquérir sa liberté, le capitaine Pip eut à subir les remerciements des anciens touristes du Seamew. Ceux-ci ne voulurent pas quitter leur commandant sans lui avoir exprimé leur reconnaissance pour tout ce qu'ils devaient à sa calme énergie. Très gêné, le capitaine loucha d'une manière sensible, en jurant par la barbe de sa mère qu'Artimon en eût fait autant. Toutefois, il se départit un peu de sa réserve en disant adieu à Robert Morgand. Il lui serra la main avec une chaleur qui montrait mieux que de longs discours en quelle particulière estime il tenait l'ancien interprète du Seamew, et Robert fut profondément ému de la vibrante sympathie d'un si bon juge en fait d'honneur et de courage.

Quant à la famille Hamilton, elle avait reconquis toute sa morgue en se voyant définitivement en sûreté. Sans dire un mot à aucun de ces gens que le hasard égalitaire avait un instant mêlés à son aristocratique existence, Sir George Hamilton, Lady Evangelina et Miss Margaret s'empressèrent de se diriger vers leur home confortable dans une excellente voiture, où Tigg fut prié de prendre une place qui parut acceptée volontiers. Le sort de ceux-là était clairement fixé.

Par contre, elle était seule, la famille Blockhead, quand elle débarqua à son tour, après que son chef exultant eut serré toutes les mains à sa portée. Aucun représentant du sexe laid en âge de se marier ne prit place dans la voiture qui l'emportait, elle et ses bagages. Seule, elle arriva dans son cottage, cette intéressante famille, et seule elle y vécut, Mr. Absyrthus passant son temps à narrer à ses connaissances le voyage – extraordinaire, monsieur ! – auquel il avait participé, Mrs. Georgina consacrée à l'éducation de son fils Abel, Miss Bess et Miss Mary acharnées à la poursuite d'un fabuleux mari. Mais le gibier se fait rare. Miss Bess et Miss Mary sont jusqu'ici revenues bredouilles de cette chasse difficile, et elles en accusent aigrement un braconnage éhonté.

Rappelé en France par la nécessité de fournir des explications sur la prolongation irrégulière de son congé, Roger de Sorgues ne fit que toucher barre en Angleterre. Il repartit de Londres le jour même qu'il y débarqua, et quelques heures plus tard il était à Paris.

Sa situation militaire aisément réglée, il sollicita et obtint un nouveau congé, grâce au poids des raisons dont il était en état d'appuyer sa demande. Peut-on, en effet, refuser un congé à qui va se marier ? Or, Roger se mariait. Cela avait été convenu en peu de mots entre Miss Dolly et lui, comme une chose toute naturelle et qui n'exigeait aucun examen.

La cérémonie eut lieu le 3 septembre, et le même jour Alice échangeait son nom contre celui de Robert.

Depuis ce moment, ces quatre coeurs heureux n'ont plus d'histoire. Pour eux, le temps suit son cours paisible, et le lendemain apporte un bonheur pareil à celui de la veille.

La marquise de Gramond et la comtesse de Sorgues ont acquis deux hôtels jumeaux sur l'avenue du Bois-de-Boulogne. C'est là qu'elles élèvent leurs enfants, et ces deux voisines sont restées de bonnes amies et des soeurs aimantes.

Souvent, elles revivent en souvenir les événements qui ont précédé leur mariage, et souvent elles en parlent en tête à tête. Elles y puisent de nouvelles raisons d'aimer les maris qu'elles se sont choisis. Dans ces causeries, reviennent parfois les noms de leurs compagnons de voyage et d'infortune. On ne peut oublier tout à fait ceux en compagnie de qui on a souffert, et avec certains d'entre eux elles ont conservé d'amicales relations.

Quatre ans après la fin du voyage de l'Agence Thompson, deux de ces privilégiés sonnaient en même temps, à l'heure du dîner, à la porte de l'hôtel de la marquise de Gramond.

« Par la barbe de ma mère, je suis aise de vous voir, monsieur Saunders ! s'écria l'un des visiteurs.

– Monsieur Baker n'est pas moins satisfait de se rencontrer avec le capitaine Pip », rectifia l'autre visiteur, en tendant amicalement la main au brave commandant du feu Seamew.

C'était jour de réunion familiale chez Mme de Gramond. M. et Mme de Sorgues prirent place à la table où s'assirent le capitaine et Baker.

Tous deux au courant des dessous de l’histoire de leur amphitryon et de sa charmante femme, ceux-ci n’étaient pas étonnés du luxe entourant l’ancien interprète de l’Agence Thompson and Co. Du reste, ils en avaient trop vu au cours de leur existence pour s’étonner facilement, et le capitaine Pip, qui se connaissait en hommes, jugeait son hôte digne de toutes les faveurs de la fortune.

Évidemment, ce n’était pas la première fois qu’ils s’asseyaient autour de cette table hospitalière que des laquais servaient discrètement. Aucun embarras dans leur tenue, mais la franche liberté qui convient à des amis véritables.

Derrière la chaise du capitaine, Artimon s’était posément assis sur son derrière. C’était une place qui lui appartenait de droit et dont aucun cataclysme n’aurait pu l’éloigner. D’ailleurs, on n’y songeait guère, et le capitaine ne se gênait pas pour lui passer quelque friand morceau qu’Artimon acceptait avec dignité. Il avait vieilli, Artimon, mais son coeur était resté jeune. Ses yeux se fixaient toujours aussi intelligents et aussi vifs sur ceux de son maître, dont il continuait à recevoir les confidences en agitant ses longues oreilles d’un air de profond intérêt. Lui aussi connaissait bien la maison où il était invité ce soir-là. Choyé par la maîtresse de céans, qui n’oubliait pas le sauveur de son mari, respecté des domestiques qui le vénéraient comme une puissance, il en appréciait aussi l’ordinaire, et il approuvait énergiquement son maître et ami, quand celui-ci lui confiait son projet d’aller faire un tour à Paris.

« De quel pays, commandant, nous arrivez-vous, cette fois ? demanda Robert au cours du repas.

– De New York, répondit le capitaine, qui, engagé sur la ligne Cunard, était ennuyé de la monotonie des éternelles traversées entre l’Angleterre et l’Amérique. C’est diablement écoeurant, monsieur !

– Un de ces jours, vous nous y rencontrerez, reprit Robert. Mme de Sorgues et Mme de Gramond ont eu le désir de reprendre la mer, qui leur a joué pourtant assez de mauvais tours. On est en train de leur construire un yacht d’un millier de tonneaux dans un chantier du Havre. Et même, à ce propos, je voulais précisément vous demander si vous ne pourriez pas nous indiquer quelqu’un de sûr comme capitaine.

– Je n’en connais qu’un, répondit Pip bonnement. C’est un nommé Pip, qui n’est pas trop mauvais marin, dit-on. Seulement, voilà, il y a un inconvénient. Ce Pip a trouvé le moyen de se marier sans prendre femme. Avec lui, il faut engager un chien. Mais la pauvre bête est vieille et n’en a plus pour longtemps. Voilà quinze ans qu’elle roule à travers le monde, et c’est un grand âge pour un chien, ajouta-t-il en adressant à Artimon un regard plein d’une mélancolique tendresse.

– Comment, capitaine, vous consentiriez ?... s’écria Robert.

– Si je consens !... affirma le capitaine. J’ai assez des navires à passagers. C’est une marchandise trop encombrante. Et puis, aller éternellement de Liverpool à New York et de New York à Liverpool, c’est une péripétie du diable, ça, monsieur !

– Voilà donc qui est entendu, dirent à la fois Robert et Roger.

– Oui, déclara le capitaine, Artimon aura chez vous ses invalides, à bord du... Au fait ! avez-vous baptisé votre futur yacht ?

– En souvenir du Seamew, dit Dolly, ma soeur et moi l’avons nommé la Mouette.

– Bonne idée ! approuva ironiquement Baker. Je vous vois déjà sur la route de Tombouctou !

– Nous tâcherons d’éviter ce malheur, répliqua le capitaine. Mais, à propos du Seamew, devinez un peu qui j’ai rencontré à Londres, pas plus tard qu’hier ?

– Thompson ! s’écrièrent en choeur tous les convives.

– Juste ! Thompson. Beau comme le jour, élégant, fringant, agité, couvert de bijoux, comme autrefois. Il avait donc une autre sacoche que le cheikh n’a pas découverte ? Ou bien vous n’avez pas réalisé vos menaces ? demanda le capitaine en se tournant vers Baker.

– Ne m’en parlez pas ! dit celui-ci avec mauvaise humeur. Ce Thompson est un homme infernal qui me fera mourir. Certes, je les ai tenues, mes menaces. Moi et vingt autres passagers, nous avons accablé ce farceur de procès que nous avons gagnés sur toute la ligne. Le Thompson, incapable de payer, s’est vu déclarer en faillite ; il a dû fermer boutique, et son nom a été rayé de la liste des agences de voyages. Mais ma satisfaction n’a pas été complète. À chaque instant, je trouve le personnage sur mon chemin. Il ne fait rien, que je sache, et pourtant il a l’air de nager dans l’or. Il me nargue, l’animal. J’ai la conviction qu’il avait quelque magot à l’abri, et que j’ai été roulé. »

Pendant la diatribe de Baker, les deux soeurs se regardaient en souriant.

« Soyez en paix, mon cher monsieur Baker, dit enfin Alice. Mr. Thompson est bel et bien ruiné, et incapable de vous faire jamais concurrence.

– Comment vivrait-il alors ? insista Baker avec incrédulité.

– Qui sait ! répondit Dolly en souriant. Un secours peut-être, que lui aurait donné un passager reconnaissant. »

Baker se mit à rire.

« Ah bien ! dit-il, voilà un passager que je voudrais connaître !

– Demandez à Alice ! insinua Dolly.

– Demandez à Dolly ! suggéra Alice.

– Vous !... s’écria Baker au comble de l’étonnement. Ce serait vous !... Quelle raison avez-vous pu avoir de venir en aide à un pareil farceur ? Ne s’est-il pas assez moqué de vous et de tous les autres ? N’a-t-il pas manqué outrageusement à ses promesses ? N’a-t-il pas failli nous faire mourir, noyés un peu partout, écrasés à Saint-Michel, de la fièvre à Sao-Thiago, brûlés par le soleil ou fusillés par les Maures en Afrique ? Vraiment, je cherche ce que vous pouvez vous imaginer lui devoir.

– Le bonheur, dirent ensemble les deux soeurs.

– Si son voyage avait été mieux organisé, serais-je comtesse ? interrogea Dolly en riant au nez de Roger, qui répondit par un signe de tête énergiquement affirmatif.

– Et moi marquise ? » ajouta Alice en adressant à Robert un profond regard qui lui fut rendu.

Baker ne trouva rien à répondre. Toutefois, malgré les raisons qui lui étaient données, il demeurait mécontent, c’était visible. Il pardonnait difficilement à ses amis d’atténuer, par leur charité sentimentale, une vengeance qu’il eût désirée plus complète.

« Voilà bien les femmes ! » bougonna-t-il enfin entre ses dents.

Il garda encore un moment le silence, mâchonnant de confuses paroles. Évidemment, il n’avalait pas, comme on dit, la nouvelle qu’il venait d’apprendre.

« N’importe ! conclut-il enfin, voilà une étrange aventure. Qu’en pensez-vous, commandant ? »

Le capitaine brusquement interpellé se troubla. Ses yeux divergèrent sous le coup de l’émotion. Légèrement, si l’on veut, mais incontestablement, il loucha.

Une habitude en appelle une seconde, et une seconde, une troisième. Ayant louché, le capitaine se pétrit délicatement le bout du nez, puis, ayant satisfait à cette seconde manie, la troisième s’imposa à son tour, et il se retourna avec l’idée de cracher dans la mer avec adresse. Mais la mer était un peu loin, et un tapis épais étalait à sa place des fleurs vives sur un fond blanc. À cette vue, le capitaine fut interloqué et perdit tout à fait la notion des choses. Au lieu de répondre à Baker, il jugea prudent de faire part de ses sentiments au seul et unique Artimon. Il se pencha donc vers le chien sous les regards amusés de ses amis.

« Par la barbe de ma mère, master, c’est une diabolique péripétie, monsieur ! » dit-il sentencieusement au bon toutou qui, d’avance, secouait ses oreilles d’une manière approbative.

FIN